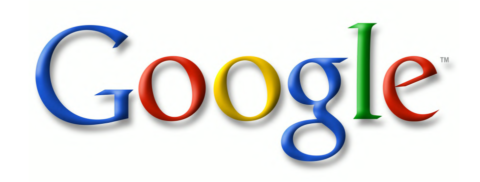



gall.

Féval



LES

MYSTÈRES DE LONDRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection in-18, jésus, à 3 fr. le volume

Le Capitaine Fantôme, 5e édition	1 vol.
Les Filles de Cabanil (suite du *Capitaine Fantôme*), 5e édition	1 —
Le Drame de la jeunesse, 3e édition	1 —
Annette Laïs, 2e édition	1 —
Les Habits noirs, 2e édition	2 —
Jean Diable, 3e édition	2 —
Bouche de fer, 4e édition	1 —
Madame Gil Blas (épuisé)	2 —
Aimée, 3e édition	1 —
La Fabrique de Mariages, 2e édition	1 —
La Garde noire	1 —
Roger Bontemps	1 —
Les Gens de la noce	1 —
Cœur d'acier	2 —
Les Errants de nuit	1 —
Les deux Femmes du Roi	1 —
La Duchesse de Nemours	1 —
La Cosaque	1 —

SAINT-AMAND. — IMP. DE DESTENAY

LES

MYSTÈRES

DE LONDRES

PAR

PAUL FÉVAL

PREMIER VOLUME



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23 BOULEVARD SAINT-MARTIN 23

1866

PREMIÈRE PARTIE

LES GENTILSHOMMES DE LA NUIT

I

PAR LE BROUILLARD

Un soir de novembre, un soir de dimanche, le bon capitaine Paddy O'Chrane était attablé devant un gigantesque verre de grog dans le parloir de la taverne de *Crown's Arms*. Comme il y a dans Londres un demi-cent de tavernes qui portent pour enseigne les *Armes de la Couronne,* nous ne croyons pas inutile de spécifier que l'établissement dont nous parlons ouvre ses quatre fenêtres, ornées de rideaux rouges, et sa porte qui surmonte un raide perron de cinq marches, dans Water-Street, au quartier de la Tour. Quant au capitaine Paddy, c'était un Irlandais de six pieds de long sur six pouces de diamètre, vêtu d'un frac bleu à boutons noirs, d'une culotte chamois, bouclant sur des bas de filoselle, et chaussé de larges souliers non cirés.

De l'autre côté du parloir (*) s'asseyait un homme

(*) Une taverne *(public-housse)* peut avoir plus, mais pas moins de trois pièces : *the parlour* pour les gentlemen ; *the bar,* le comptoir, et *the tap,* le cabaret où boivent les gens du peuple.

d'une quarantaine d'années, à la physionomie honnête et calme. Il portait un costume décent, sans prétentions à l'élégance, mais éloignant toute idée de gêne. Ses yeux, immobiles et dilatés, avaient le regard fixe des yeux qui ne voient plus. Il venait parfois à la taverne, où il était connu sous le nom de Tyrrel l'Aveugle. Mistress Burnett, la souveraine de céans, dont le trône était naturellement dans le comptoir, venait à de rares intervalles dire un mot gracieux au capitaine Paddy, qui, très-évidemment, était un habitué de la maison.

Une fille de taverne se tenait debout entre les deux portes.

Cette fille eût gagné une fortune à ne rien faire, au temps où les artistes étaient des princes et payaient leurs modèles au poids de l'or. Elle était admirablement belle. Autour de son front, dont le profil rappelait la courbe idéale du dessin antique, il y avait comme une auréole de robuste et calme dignité. Ses longs cheveux, d'un noir de jais, tombaient en larges boucles sur ses épaules demi-nues. Sa taille, magnifique en ses contours, gardait une grâce latente, mais exquise, parmi sa vigueur hautaine, et ajoutait à la fière perfection de son visage, comme un noble piédestal met en lumière la valeur d'une statue. Le type juif dominait dans ses traits, et sa carnation n'était point celle d'une Anglaise.

Elle se tenait debout. Dédaigneuse du point d'appui que lui offrait le lambris, elle n'inclinait point sa superbe taille, dont les profils immobiles semblaient de marbre. Son œil noir, grand ouvert, restait terne et sans reflets comme l'œil d'une somnambule. Nul mouvement parmi les muscles de son visage. La lumière croisée des lampes venait frapper la mate pâleur de son front et s'y absorbait comme en un cristal dépoli.

C'était sur elle que se fixait sans cesse l'œil sans regard de l'aveugle, qui cependant savourait lentement et à petites gorgées un verre d'eau-de-vie sucrée.

Dans la salle commune une vingtaine d'individus, dont le costume en désordre se rapprochait de celui des *wa-*

termen (marins) de la Tamise, venaient d'arriver ensemble et buvaient, debout, le petit verre de gin pur.

— Susannah! dit le capitaine Paddy O'Chrane, mélangez-moi, mon cœur, pour six pences de gin avec de l'eau froide, sans sucre. Vous mettrez une idée de citron, Susannah!

La belle fille à qui s'adressait cet ordre ne bougea pas.

— Je veux être damné si elle m'entendra! grommela le capitaine; je vais me voir forcé d'appeler mistress Burnett. Mistress Burnett!

La dame et suzeraine de la taverne des *Armes de la Couronne* entra d'un pas majestueux et discret à la fois. Elle était fort rouge, fort courte, et portait un bonnet dont le fond de dentelle avait bien deux pieds anglais de haut.

— Je veux que Dieu me damne, mistress Burnett, reprit le capitaine, si je n'ai pas commencé par appeler Suky; mais le *Vanguard* tirerait une pièce de quarante-huit à son oreille, le diable m'emporte, mistress Burnett! sans la faire bouger plus qu'une souche.

— Suky! cria mistress Burnett d'une voix stridente.

Un imperceptible tremblement agita la paupière de l'aveugle. La jeune fille ne bougea pas.

— Voyez, de par Dieu! dit le capitaine, je gage un shelling contre six pences, qu'elle ne daignerait pas répondre au lord mayor en personne.

Pendant que le capitaine parlait ainsi, mistress Burnett s'était élancée vers Suzannah, dont elle avait rudement secoué le bras.

— Eh bien! fainéante; eh bien! dit-elle avec colère.

La belle fille recula d'un pas et devint pourpre. Une reine eût envié le geste involontaire avec lequel elle répondit à la brutale attaque de sa maîtresse. Ce fut un mouvement de hauteur si soudaine, de dignité si vraie, que la tavernière demeura, bouche béante, incapable d'articuler un mot de plus. L'aveugle, en ce moment, sourit et se frotta les mains, comme si une joyeuse pensée eût subitement traversé son esprit.

Mais Susannah reprit bien vite son attitude de morne indifférence. L'éclair de ses beaux yeux noirs s'éteignit. Mistress Burnett retrouva son courage.

— Donnez donc du pain à une malheureuse! dit-elle; prenez donc chez vous une mendiante toute nue! Pour vous remercier, elle ruinera votre établissement, mécontentera vos pratiques...

— Mistress Burnett, interrompit de loin le capitaine, du diable si je croyais causer tout ce bruit. Laissez là cette pauvre fille, de par Dieu! et donnez-moi mon grog.

La tavernière obéit, mais, offensée du ton d'insolite brusquerie que prenait avec elle le capitaine, elle voulut s'en venger, et, par un geste commun aux femmes de bas lieu de tous les pays, elle porta son poing fermé jusque sous les narines de Susannah. La belle fille se prit à sourire avec dédain. L'aveugle avala d'une seule gorgée tout le reste de son eau-de-vie sucrée.

— Je ne donnerais pas ma soirée pour cent livres! murmura-t-il.

Cinq heures sonnèrent à la pendule. Les individus qui buvaient dans le *tap* s'agitèrent en murmurant, et l'un d'eux, grand garçon taillé en Hercule, avança la tête jusqu'à la porte du parloir. Le capitaine se leva vivement.

— Bien! Turnbull; bien! pitoyable drôle, grommela-t-il en boutonnant militairement son étroit frac bleu. Susannah! Elle ne m'entendra pas, vous verrez... Mistress Burnett! je reviendrai ce soir, ma chère dame, ou le diable m'emporte! Faites préparer mon grog, je vous prie. Vous savez? du gin pour six pences, madame, mélangé avec de l'eau froide, sans sucre... une idée de citron!

Le capitaine prit sa canne et descendit les degrés de la taverne. Les *watermen* l'avaient précédé. Ils se dirigèrent de compagnie vers Lower-Thames-Street, la seule grande rue qui les séparât de la Tamise. Les matelots allaient par petits groupes de trois ou quatre hommes. Paddy les suivait à une vingtaine de pas de distance. En

passant devant la porte de Custom-House (*), où un douanier fumait son cigare de contrebande, Paddy porta la main à son chapeau.

— Un diable de brouillard! dit-il, M. Bittern.

— Un brouillard du diable, monsieur O'Chrane! répondit le douanier.

Paddy rejoignit ses matelots dans une ruelle déserte qui conduit à la Tamise, au bout de Bototph-Lane. Ils longèrent la ruelle dans le plus profond silence et atteignirent un escalier en mauvais état et hors d'usage à cause de la proximité de Custom-House-Stairs (escalier de la douane). Le capitaine jeta tout autour de lui un regard perçant. Rien de suspect ne se montra, faut-il croire, car il fit un signe, et les matelots commencèrent à descendre sans bruit les degrés qui mènent à la rivière.

— Qui porte le manteau ce soir? demanda Paddy.

Deux hommes sortirent des rangs.

— Saunie et Patrick? reprit le capitaine. Veillez bien, mes drôles, et nous autres, embarque!

Saunie et Patrick restèrent en haut des degrés, déplièrent de lourds manteaux de watchmen qu'ils portaient sous le bras, s'en enveloppèrent et se couchèrent immobiles sur le sol. Le reste des matelots et le capitaine Paddy O'Chrane se partagèrent également entre trois bateaux à quille, noirs, effilés, et dont le platbord s'élevait très-peu au-dessus de l'eau.

— Borde les avirons! dit à voix basse Paddy, qui commandait le *bateau-amiral;* nage!

Les trois barques quittèrent silencieusement la rive, louvoyant et se frayant passage à grand'peine à travers les embarcations de tous genres qui encombrent les deux côtés du canal de la Tamise. Un brouillard dense, presque palpable, et tout imprégné des lourdes vapeurs de la houille, recouvrait le fleuve comme un linceul. C'est à peine si l'on voyait çà et là quelques feux rougis par

(*) La Douane, dont les derrières donnent sur Lower-Thames-Street.

la réfraction de la brume. Presque toutes les lumières des navires à l'ancre étaient éteintes. Personne sur les alléges, personne sur les embarcations de haut-bord. De loin en loin seulement, un fanal oublié achevait de charbonner sa mèche noirâtre au-dessus d'un gardien engourdi.

C'était un soir de dimanche. Les affaires dormaient.

Les trois bateaux de l'amiral Paddy O'Chrane avaient gagné enfin le canal central et commençaient à remonter le fleuve.

— Joli temps, Tomy, mon garçon, joli temps, où le diable m'emporte! dit le capitaine en passant sous une arche de New-London-Bridge.

— Joli temps, capitaine! répondit le robuste Tom Turnbull, mais la marée va atteindre son plein.

— Et la brise se lèvera au reflux, ajouta l'un des rameurs, dont l'exubérant embonpoint emplissait presque toute la largeur du bateau; il faut nous presser. La brume ne tiendra pas.

— Pressons-nous, gros Charlie, pressons-nous, dit un petit garçon, jeune drôle fort précoce qui répondait au beau nom de Snail (limaçon). Aussi bien, nous avons besoin de donner de nos nouvelles à Son Honneur; nos poches sont vides et la vie est durement chère, comme dit maître Bob Lantern...

— Silence, extrait de brigand, mon fils bien aimé, dit paternellement le capitaine. Moins on parle de Son Honneur et mieux cela vaut. Mais que diable devient ce vil pendard, ce cher garçon de Bob Lantern?

— Marié, répondit Charlie, dans St-Giles avec une créature de six pieds sans semelles. On ne le voit plus guère.

— Ah mais! s'écria le petit Snail, maître Bob est plus fin que nous. Il travaille pour son compte. Les dimanches au soir, il va dans les églises. Il y a de bons coups à faire dans les églises, savez-vous?

— La paix, graine de pendu, mon enfant chéri! interrompit encore le capitaine; nous voici sous le pont

de Blackfriars, où les policemen croissent en pleine terre. Charlie ! tu vas toucher, gros oison ! scie à babord, scie !

Charlie obéit. Le bateau sortit de l'ombre qui régnait sous l'arche, et les deux rives apparurent de nouveau.

— Oh ! oh ! s'écria Tom Turnbull, trois lumières ! La besogne est au complet, et nous n'aurons pas trop de trois bateaux ce soir.

Les lumières dont parlait Tom se distinguaient parfaitement à travers la brume : l'une d'elles brillait entre le pont et Whitefriars; la seconde se voyait sous Temple-Gardens; la troisième, enfin, était dans Southwark, à gauche des degrés d'Old-Barge-House. Toutes trois lançaient des rayons verts d'une grande intensité; néanmoins, au milieu des feux de toute sorte qui brillaient en plein air ou derrière les fenêtres, ces trois lumières devaient nécessairement passer inaperçues.

— Il faut nous séparer, dit le capitaine. Je me réserve pour ma part ce vieux coquin de Gruff, le meilleur de mes camarades, et son hôtellerie maudite du *Roi George*, que Dieu bénisse ! A toi l'auberge des *Frères-Blancs*, Gibby... à toi Southwark et l'hôtel de la *Jarretière*, Mitchell. Et comportez-vous, misérables, comme de jolis chrétiens !

L'un des bateaux, en conséquence de cet ordre, nagea vers Southwark; le second, coupant le courant de la Tamise en sens inverse, gagna la Cité. Celui du capitaine continua à remonter le fleuve.

— Pas de fanal jaune aujourd'hui, dit Turnbull; c'est drôle, en ce temps-ci où les gens du continent arrivent par bandes.

— C'est heureux, ou que je sois pendu, répliqua Paddy; je n'aime pas à voir le fanal jaune. Il me semble toujours entendre le dernier cri du pauvre diable qu'on égorge. Oui... c'est une faiblesse, mais quand je vois le fanal jaune, je change mon gin du soir pour de l'*old-*

tom (*) afin de me remonter le cœur. Tu ris, Tomy, coquin sans entrailles. Eh bien ! je te dis, moi, que cela me coûte un shelling, et que c'est un objet !

— Un mort de plus, un mort de moins, prononça Turnbull avec indifférence, sur la quantité, cela ne fait rien.

— Rien de rien ! ajouta en riant le petit Snail.

— Et puis, reprit le gros Charlie, il faut que tout le monde vive, capitaine. Si nos trois hôteliers ne faisaient pas de temps en temps leur métier d'assommeurs, que deviendraient Bishop et C°, nos bons frères de la Résurrection ?

— Moi, j'aime la lanterne jaune ! conclut le petit Snail.

— Dans un âge si tendre, murmura Paddy, ce cher enfant est déjà le plus venimeux reptile que je connaisse. Attention à toi, Charlie !

Le bateau venait de quitter le milieu du fleuve pour s'engager dans ce dédale d'alléges, de barques pontées, de steamers grands ou petits et de *pleasure-boats* qui encombrent les abords du rivage. Charlie joua fort habilement de l'aviron, Turnbull saisit le gouvernail, et le bateau toucha sans encombre au-dessous de Temple-Gardens. L'endroit où il s'était arrêté formait une sorte de petit havre, protégé par la saillie d'une haute maison construite en partie sur pilotis, en partie sur la terre ferme.

C'est cette maison qui portait le fanal aux rayons verts.

Paddy tâta l'un des énormes poteaux qui soutenaient la voûte, et trouva un fil de fer terminé par un anneau : il sonna. Au bout de quelques instants, un grincement se fit entendre juste au-dessus du bateau. On eût dit la charnière d'une trappe jouant sur ses gonds rouillés.

— *Who's there?* (qui est là?) prononça une voix prudemment contenue.

— *Fellow,* mon brave, *fellow* (camarade), honnête et

(*) Gin de qualité supérieure.

très-digne Gruff, répondit le capitaine; que Dieu me damne sans pitié si je ne suis pas bien aise de vous offrir le bonsoir! Comment se porte, je vous prie, votre respectable compagne?...

Paddy fut interrompu par un très-rude soufflet que lui donna un ballot qui se balançait au bout d'une corde dont l'autre extrémité pendait à la voûte.

— Bien, Gruff, triste coquin, gronda-t-il avec humeur. Puisses-tu glisser toi-même, une belle nuit de brouillard comme celle-ci, par le trou de ta trappe!

Tout en maugréant, il s'effaça vivement, et ses hommes détachèrent le ballot, qu'ils jetèrent au fond de la barque. La corde remonta.

— Ça sent le musc, dit Tom; il y a là une valise de gentleman, pour sûr. Charlie, amarre la soupape avant que la cale soit pleine.

— La soupape joue comme un charme, Tomy, mais je n'aimerais pas à prendre un bain ce soir, répondit le gros rameur.

Un second ballot vint se balancer à hauteur d'homme; il eut le même sort que le premier. La corde remonta pour redescendre encore. Cinq ballots furent ainsi jetés dans la barque.

— Bonne nuit! dit alors la voix d'en haut d'un ton bourru. La corde disparut; la trappe se referma.

— Nage, Charlie! commanda le capitaine. Le brouillard a l'air de vouloir se lever... Gruff, vieux vampire, boucher nocturne, misérable tueur, bonne nuit!... Mais voici le bateau de Whitefriars. Ohé!

— Six ballots, capitaine.

— Bien! nagez mes drôles! J'aperçois la barque de cet abject scélérat de Mitchell, notre bon camarade. Ohé!

— Deux petits paquets, capitaine.

— Deux petits paquets! répéta Paddy, en haussant les épaules d'un air mécontent.

Les trois bateaux commencèrent à redescendre le fleuve. La marée était encore pour eux. Ils avançaient

rapidement, et ils se retrouvèrent bientôt sous les arches monumentales de London-Bridge. Le brouillard avait diminué d'intensité. On voyait maintenant s'élancer de toutes parts une forêt de mâts sveltes et penchés en arrière, reliés par mille écheveaux de minces cordages; l'eau du fleuve commençait à répercuter vaguement les lointaines clartés du gaz.

— Le jeu se brouille, dit Turnbull. Nous sommes éclairés en plein par les réverbères du pont. On doit nous voir.

— Nage, Charlie, gros marsouin! commanda le capitaine. Encore un coup d'aviron et nous nous cachons derrière ce trois-mâts de la Compagnie. S'il plaît à Dieu, nous arrivons à bon port; sinon...

Paddy s'interrompit, poussa un gros soupir et continua :

— L'eau doit être froide pour un bain, mes chéris!

La barque quitta le milieu du canal, où les ténèbres se faisaient visibles, pour entrer sous l'ombre du trois-mâts. Charlie cessa de ramer. On était à cent brasses environ des degrés où s'était opéré l'embarquement. Les deux autres bateaux arrivèrent et imitèrent l'exemple du premier : ils s'arrêtèrent.

— Miaule, Snail, méchant matou, dit le capitaine.

A l'instant même un miaulement aigu et merveilleusement modulé partit du fond du bateau. Quelques secondes après, un sourd aboiement se fit entendre du côté du rivage.

— Malédiction! grommela Paddy, nous sommes barrés! Mais, après tout, ce diable de Saunie aboie si bien qu'on ne sait jamais si c'est lui ou quelque dogue galeux égaré par les rues. Miaule encore, Snail.

Le cri du chat fut imité une seconde fois. Un second aboiement lui répondit.

— Il n'y a pas à dire non! murmura Turnbull; c'est Saunie. Le police-boat est entre nous et les degrés.

— Brigands de douaniers! ajouta Paddy; comme si nous faisions la contrebande, nous autres! Allons, mes

drôles! il nous faut virer de bord et tâcher de prendre terre au-dessus du pont. Heureusement, la brise mollit et le brouillard revient. Nage partout!

Les trois bateaux s'ébranlèrent à la fois, mais, au moment où la barque de Paddy sortait de l'ombre, une masse noire doubla l'avant du trois-mâts de la Compagnie.

— Ho! de la barque! cria une voix impérieuse.

— Vire, Tomy! nage, Charlie! dit tout bas le capitaine.

Le bateau répondit aux efforts combinés des deux matelots et s'élança du côté du rivage, mais un lourd grapin mordit le plat-bord et arrêta instantanément la marche.

— Coupez-moi cela en deux temps, de par l'enfer, mes jolis compagnons! dit le capitaine.

Tomy donna un furieux coup de hache.

— C'est une chaîne! murmura-t-il avec dépit.

Le capitaine enfonça son chapeau et mit sa canne à sa boutonnière:

— Attention! dit-il. Du diable si j'avais envie de prendre un bain ce soir! Détale, Charlie, tu pèses sur la soupape. Largue l'amarre, Tomy... et sauve qui peut!

Ce fut un coup de théâtre. Le fond de la barque s'ouvrit soudainement : hommes et ballots tombèrent à l'eau. Le grapin de la police n'amena qu'une coque vide et percée. Les deux autres barques, profitant de la bagarre, avaient gagné le débarcadère, où l'équipage du bateau-amiral arriva presque en même temps qu'eux.

— L'eau est froide, dit le capitaine en mettant le pied sur les degrés; froide, ou le diable m'emporte!

Il n'avait perdu ni sa canne ni son chapeau. Snail se secoua comme un barbet mouillé, miaula et se fourra sous le manteau de Saunie, — qui aboya. Les autres chargèrent les ballots sur leurs épaules et remontèrent les ruelles sombres du quartier de la Tour, en ayant soin, cette fois, de ne point passer devant la douane.

Quant au bon capitaine Paddy O'Chrane, il s'en alla paisiblement chez lui mettre un autre frac bleu et une

culotte chamois de rechange; après quoi il se rendit à la taverne des *Armes de la Couronne*.

Au moment où il entrait dans le parloir, une scène violente avait lieu. Mistress Burnett, folle de colère, levait sa main qui retomba brutalement sur la joue pâle de Susannah.

Tyrrel l'aveugle entendit sans doute le bruit du coup, car il se leva brusquement. Son visage, insignifiant d'ordinaire, exprima soudain une curiosité surexcitée jusqu'à la passion.

— Est-ce une virago? pensa-t-il tout haut; est-ce une femme forte?

Susannah avait éprouvé une secousse terrible. Ses traits livides se contractèrent. Un feu sombre brûla au fond de son œil. Sa robuste nature se révoltant d'instinct contre l'outrage, on put croire qu'elle allait bondir en avant et frapper; son corps souple et musculeux se ramassa soudainement comme le torse généreux d'une panthère qui va s'élancer sur sa proie.

— Eh! eh! se dit le capitaine, je parie un shelling contre six pences que ma digne amie va recevoir son compte!

Mistress Burmett eut la même pensée, car le carmin foncé de sa joue disparut : elle trembla. Mais la belle fille, comprimant sa fougueuse colère, croisa ses bras sur sa poitrine avec mépris.

L'aveugle laissa échapper un sourire de soulagement.

Susannah, sans dire un mot, traversa le comptoir à pas lents et descendit les degrés de la taverne. Tyrrel jeta une couronne sur la table, oublia de demander sa monnaie, et sortit en tâtonnant.

— Allons! dit le bon Paddy, ma digne amie l'a échappé belle! Quant à Suky, grâce à ce diable de Tyrrel, elle aura du moins où coucher ce soir... pourvu qu'il ne se casse pas le cou.

Tyrrel, en arrivant au bas du perron, entendit un pas léger dans la direction de Thames-Street. Il se mit en marche aussitôt. Le pas de Susannah était ferme et frap-

pait le sol à intervalles réguliers. Elle ne se hâtait point. A la lueur douteuse des reverbères, la beauté de ses formes atteignait une perfection presque fantastique. Tyrrel la suivait sans hésiter, comme si un instinct mystérieux eût éclairé sa nuit profonde. Il ne tâtonnait plus.

En sortant de Lower-Thames-Street, Susannah prit le même chemin que nos matelots, et entra dans le lane étroit qui mène au fleuve. Tyrrel s'élança et la rejoignit.

— Où allez-vous, ma fille? demanda-t-il avec sollicitude.

— A la Tamise! répondit Susannah sans s'arrêter et sans presser le pas.

C'était le premier mot que Tyrrel l'entendît prononcer. Sa voix, douce et grave, participait de l'expression de son visage. Elle était belle, mais elle était morne.

— A la Tamise! répéta Tyrrel. Songeriez-vous donc à mourir?

— Oui, répondit Susannah.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai ni espoir pour l'avenir, ni asile pour le présent.

— Je vous donnerai un asile, Susannah, et je vous rendrai l'espoir.

Susannah ne s'arrêta pas.

— Bien souvent des gens sont venus vers moi pour me parler ainsi, dit-elle; ils voulaient m'acheter. J'aime un homme; je ne puis pas me vendre.

Tyrrel recula, étonné.

— Seulement à cause de cela? demanda-t-il.

— Oui, répondit la belle fille avec fatigue.

Elle allait faire les quelques pas qui la séparaient encore de la Tamise. Tyrrel lui saisit le bras et lui dit avec une singulière émotion de curiosité :

— Vous n'auriez donc pas honte de vous vendre, Susannah?

— Honte! répéta-t-elle; non.

— Que vous a donc appris votre mère? s'écria Tyrrel stupéfait.

— Rien. Je suis l'enfant d'une femme qui déserta mon berceau, et d'un juif qu'on a pendu à Newgate, parce qu'il avait volé.

Susannah prononça ces mots d'un ton simple et sans effort. L'émotion de Tyrrel redoublait.

— Vous ignorez donc tout! reprit-il

— Non, répondit-elle; je sais vivre.

Puis, s'animant soudain, elle ajouta d'une voix vibrante :

— Mon père était bien riche avant d'être pendu! J'ai appris à me parer, à chanter, à danser, à parler les langues du continent...

— Vrai, Susannah; dis-tu vrai? interrompit Tyrrel.

— Je vais mourir, répliqua froidement la jeune fille.

La lueur égarée de quelque lampe allumée dans une maison voisine vint éclairer vaguement le visage des deux acteurs de cette scène. Les traits exquis de Susannah avaient repris leur morne immobilité; l'œil de Tyrrel, au contraire, brillait d'un éclat étrange.

— Et si on te rendait la vie que tu menais chez ton père, enfant! demanda-t-il.

— Ma vie! ma vie! murmura la belle fille; ma vie d'autrefois!

— Je te la rendrai, te dis-je.

Elle sembla hésiter un instant, puis, se dégageant par un brusque mouvement, elle franchit la distance qui la séparait du fleuve en disant :

— Il y en a tant déjà qui m'ont parlé ainsi! Non! mon cœur et mon corps, tout cela est à lui!

— Mais je ne te demande ni ton cœur, ni ton corps, enfant, s'écria Tyrrel; je suis aveugle!

Ces paroles arrivèrent aux oreilles de Susannah au moment où elle se balançait déjà, en équilibre, au-dessus de l'eau. Elle se rejeta en arrière.

— Ni mon cœur, ni mon corps! répéta-t-elle; aveugle! Alors que voulez-vous?

— Je veux ta volonté.

Susannah pencha sa belle tête sur son sein.

— Un jour, murmura-t-elle, je suis tombée, mourant de fatigue et de faim, sur le seuil de cette femme qui vient de me frapper. En échange de ma liberté, elle me donna du pain, rien que du pain ! Je puis bien être encore servante. Que faut-il faire ?

Tyrrel sortit de sa poche une bourse bien garnie qu'il mit dans la main de Susannah.

— Attendre, dit-il. Ecoutez bien ceci : Je vous achète, non pas pour moi qui suis faible, mais pour une association qui est terrible et forte. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même et sais ce que vous pouvez. Silence sur notre rencontre ! Fidélité, obéissance passive, voilà vos devoirs. Ce soir, retirez-vous où vous voudrez. Demain, à midi, frappez à la porte indiquée sur cette adresse (il lui remit une carte); la porte s'ouvrira, vous entrerez et vous ordonnerez, — car cette maison sera la vôtre. Adieu ! Susannah. Vous me reverrez !

II

UNE QUÊTE A TEMPLE-CHURCH

A l'heure où le capitaine Paddy O'Chrane échappait par un plongeon à la poursuite du police-boat, Stephen Mac-Nab, écossais de naissance, médecin de profession et âgé de vingt-quatre ans moins deux mois, prit ses cousines sous le bras pour les conduire à l'église du Temple. Les cousines de Stephen Mac-Nab allaient ainsi

tous les premiers dimanches du mois à Temple-Church pour entendre le sermon du révérend John Butler et chanter des psaumes. L'aînée avait nom Clary, la cadette Anna. Leur père, l'un des juges de paix du comté de Dumfries, demeurait au château de Crewe, près de Lochmaben, et s'appelait Angus Mac-Farlane.

Clary et Anna étaient les deux plus jolies petites misses qu'on pût voir. Deux filles de l'Ecosse méridionale, à la tournure gracieuse et dégagée, au sourire fin, à l'œil civilisé. Clary avait le regard plus fier, le front plus hautain, le sourire plus mélancolique. Anna, au contraire, timide et rieuse à la fois, avait gardé, jeune fille, sa physionomie d'enfant : elle ne voyait que joie et bonheur dans le lointain de sa vie à venir; aucune pensée de tristesse n'avait plissé jamais son front insoucieux; son grand œil noir, qui riait et chatoyait sous les longs cils châtains de sa paupière, ne connaissait de larmes que celles qui coulent sans amertume et se sèchent sur la joue sans laisser de trace à l'âme.

Toutes deux avaient été élevées dans les idées enthousiastes de la dévotion écossaise. Prier était leur occupation principale, et les choses de la religion remplissaient leur vie. La mère de Stephen Mac-Nab, leur tante, chez qui elles demeuraient, était comme elles Écossaise et pieuse comme elles. Sa maison n'était fréquentée que par quelques bonnes dames charitables, mais peu divertissantes, et le révérend John Butler, qui s'était pris pour les deux sœurs d'une affection paternelle.

Quant à Stephen, c'était un brave jeune homme qui, après avoir étudié cinq ans la médecine, pensait connaître à fond la vie. Il aimait beaucoup ses deux cousines, savoir : Clary d'amour ou quelque chose d'approchant, et Anna d'amitié; mais ces deux sentiments ne différaient point assez en lui pour qu'il pût s'en rendre compte d'une façon arrêtée. En les définissant, nous anticipons sur leur développement, et si vous eussiez interrogé Stephen, il n'eût certes point pu vous en dire aussi long.

Ce dimanche dont nous parlons, mistress Mac-Nab se

trouvant souffrante, Stephen fut chargé de l'office de chaperon. Il descendit gaillardement le trottoir de Cheapside, et se sentit tout fier d'avoir au bras de si charmantes compagnes. Clary et Anna s'appuyaient de chaque côté sur son bras. Clary était silencieuse et pensive, souriant parfois, machinalement ou par complaisance, aux plaisanteries de son cousin. Anna écoutait de toutes ses oreilles, et ne se souvenait point d'avoir jamais rencontré un homme qui eût autant d'esprit que Stephen.

A mesure qu'on approchait de l'église, ce dernier perdait un peu de sa gaîté. Cinq années d'université avaient sensiblement émoussé l'ardeur de dévotion qu'il avait, lui aussi, apportée d'Écosse.

— Mes chères cousines, dit-il tout à coup en quittant Fleet-Street pour entrer dans Inner-Temple, je suis un détestable étourdi!

— Pourquoi cela? demanda Anna.

Clary n'avait pas entendu.

— Parce que j'ai oublié de visiter *l'un* de mes malades.

Stephen prononça ces mots avec une certaine emphase. Ce malade était son premier client.

— Vous le verrez demain, dit Anna.

— Demain? Il sera peut-être trop tard!

Clary regarda Stephen en souriant.

Ils arrivaient au perron de l'église. Anna quitta d'un air boudeur le bras de son cousin, et entra; Clary la suivit : Stephen resta sous la porte et se prit à réfléchir.

— Clary a de singulières distractions, pensa-t-il; et je trouve qu'elle fait fort aisément le sacrifice de ma haute protection... si j'entrais?

Dût le lecteur prendre une opinion très-défavorable de Stephen Mac-Nab, qui remplira dans ce récit un rôle recommandable, nous sommes forcés d'avouer qu'il n'avait aucune espèce de visite à faire. Il avait projeté une bonne causerie au coin du feu, chez quelque ami du voisinage, mais la distraction de Clary lui donna à penser. Il franchit le seuil à son tour, et, se glissant derrière les

piliers du chœur, il prit place à un endroit où, sans être vu, il pouvait espionner à son aise les deux sœurs. Il y avait eu des paroles prononcées touchant un mariage entre Stephen Mac-Nab et l'une de ses cousines, à son choix; Stephen avait donc un peu le droit de se poser en observateur.

A cette heure, il n'y avait plus guère dans l'église que le petit troupeau du révérend John Butler, composé en presque totalité de femmes. Cette petite congrégation vaquait au service du soir dans le chœur, car Temple-Church, l'un des plus vieux débris de l'architecture gothique qui soit à Londres, conserve l'apparence et les distributions d'une église catholique.

Stephen ne vit rien d'abord. Les deux jeunes filles, à genoux au milieu d'un décuple rang de femmes, étaient absorbées par la prière. Le révérend John Butler, debout dans la petite chaire qui se colle à l'une des parois de l'abside, récitait un psaume que l'assistance répétait en chœur. Quand le prêtre se tut, il se fit un long silence, pendant lequel chacun se recueillit et continua mentalement l'oraison. Puis tout le monde se leva.

Alors seulement Stephen put découvrir le visage des deux sœurs. Anna, avant de s'asseoir pour écouter la lecture, adressa dans la foule un ou deux sourires bienveillants à ses compagnes. Clary n'imita point son exemple, mais elle tourna vers le pilier auquel s'adossait Stephen un regard indifférent et distrait. Au même instant, elle tressaillit vivement; sa tête se pencha; une pâleur subite chassa les fraîches couleurs de sa joue.

— Maladroit que je suis! se dit Stephen; elle m'a reconnu.

Et par un mouvement instinctif, il se cacha derrière le pilier. Au bout de quelques secondes, il allongea de nouveau la tête avec précaution.

Clary avait gardé la même position. Bien que le ministre eût prononcé les premières paroles du sermon, elle ne s'était point assise. Une force mystérieuse semblait immobiliser chacun de ses membres, et son re-

gard perçant et plein de feu ne se détachait pas du pilier.

— Voilà qui est étrange! pensa Stephen; je ne l'avais jamais vue regarder ainsi.

Puis, quand il eut répété par deux fois le même manége, il se fit cette question, qu'un autre se fût faite peut-être dès la première épreuve :

— Est-ce bien moi qu'elle regarde?

Pour s'en assurer, il fit rapidement le tour du pilier, et se trouva en face d'un homme, appuyé, comme lui-même l'était tout à l'heure, contre la pierre. Cet homme avait les yeux fermés; un vague sourire s'épanouissait sur sa lèvre.

Stephen tressaillit et pâlit à son tour. Il jeta un rapide regard vers Clary, mais celle-ci avait maintenant le dos tourné; elle venait de s'asseoir. Ce fut Anna qui répondit à son regard par un coup d'œil reconnaissant, qui voulait dire :

— A la bonne heure! vous n'avez pas été longtemps dans votre course,

Alors Stephen ressentit une angoisse profonde, la première peut-être qu'il eût jamais éprouvée. Sa conscience s'ouvrit et lui montra un nom écrit en lisibles caractères. Clary qu'il avait jusqu'alors aimée à ses heures, pour ainsi dire, et quand il n'avait rien de mieux à faire, Clary lui apparut comme le but de sa vie. Plus d'hésitation; pas même une pensée pour Anna. Il aimait Clary; il le savait, il ne se souvenait plus de ce temps lointain, qui était la minute précédente, et dont un abîme le séparait désormais, de ce temps, disons-nous, où il m'éconnaissait sa passion. Son front brûlait; son cœur battait par violents soubresauts dans sa poitrine; ses yeux se troublaient et voulaient pleurer...

Or, pourquoi cette brusque révélation? C'est que tout désir sommeille en face d'un but qu'on peut toucher en étendant la main; c'est que pour sentir le prix d'un trésor il faut avoir frayeur de le perdre; c'est que Stephen venait de se dire : Ce n'était pas moi qu'elle regardait!

Il resta quelques minutes anéanti sous ce coup de mas-

sue. Son naturel ferme et positif fit effort pour prendre le dessus et n'y put réussir. Il releva son œil plein de haine sur l'homme qu'il croyait son rival, et lui déclara, au fond du cœur, une guerre à mort.

Celui-ci n'avait garde de s'en douter. Ses yeux restaient fermés; sa bouche gardait son sourire.

Stephen fut violemment tenté de lui toucher le bras et de l'entraîner au dehors pour le provoquer et en finir d'un seul coup, mais il y avait en lui de l'Écossais. Il était de ces gens avisés et logiques dans leurs rancunes, qui se battent volontiers pour un regard de travers, mais qui pensent que, pour réparer un tort grave, le duel est un expédient insuffisant et souvent dérisoire. Il se faisait cet argument digne d'un licencié d'Oxford : X... me blesse dans mes intérêts les plus chers; je le provoque; il me tue : suis-je vengé?

Ici le raisonnement acquérait une force nouvelle. L'individu adossé au pilier, et qui était, pour le moment, l'X du problème, semblait un modèle de souplesse et de vigueur musculaires. C'était un homme d'une trentaine d'années, au moins en apparence, d'une taille haute, élégante et de modèle aristocratique. Sa mise, d'une simplicité parfaite, mais d'un goût merveilleux, ressemblait à la mise des esclaves de la mode, comme un tableau de maître peut ressembler à la pâle copie. Quant à son visage, il offrait un remarquable type de beauté : son front haut, large et sans ride, mais traversé de haut en bas par une légère cicatrice presque imperceptible quand sa physionomie était au repos, s'encadrait d'une magnifique chevelure noire. On ne pouvait voir ses yeux; mais, sous sa paupière baissée, on devinait leur puissance. Sa bouche, entr'ouverte maintenant par le sourire, était surmontée d'une fine moustache noire, à l'espagnole, et laissait voir une rangée de dents blanches, qui eussent fait honneur à la bouche d'une jolie femme. Cet ensemble de traits un peu trop délicats peut-être était relevé par deux sourcils tranchants et hardiment dessinés qui lui prêtaient un aspect de fermeté et de hauteur. Adossé

au pilier, dans une attitude nonchalante, il avait l'air de dormir et de suivre en dormant un rêve joyeux.

Stephen le contempla longtemps avec dépit. Le jeune médecin se savait joli garçon, mais il ne lui vint pas même à l'idée qu'on pût établir un parallèle entre lui et ce superbe étranger. Sa jalousie le lui montrait plus parfait encore qu'il ne l'était réellement. Pour lui, ce nonchalant dormeur prenait des proportions fatales, et Stephen ne pouvait pas même lui reprocher la légère cicatrice qui coupait son front; il ne la voyait pas, bien que cette partie de l'église resplendît d'une très-vive lumière. Il fallait, en effet, pour que cette cicatrice apparût, blanche et tranchée, que le front se rougît sous l'effort d'une passion soudainement excitée. Or, en ce moment, le front du rêveur était pâle et uni comme celui d'un enfant.

Stephen était jaloux. Il s'éloigna du beau rêveur pour observer plus commodément la conduite de Clary dans le mouvement qui allait avoir lieu parmi les congréganistes. A peine était-il à son nouveau poste, que l'assistance se leva en masse : l'âme de Stephen passa dans ses yeux.

En se levant, Clary jeta un second regard vers le fameux pilier. Cette fois encore le regard fut long, perçant et plein de feu. Stephen eût donné six mois de sa vie pour une œillade semblable. Il voulut voir comment y répondait le rêveur. Chose étrange! le rêveur rêvait toujours; il n'avait point ouvert les yeux; il n'était pour rien dans tout cela. Stephen se sentit profondément humilié.

— Il ne la voit seulement pas! murmura-t-il en frémissant de rage; c'est elle qui aime et non pas lui! cet homme m'a vaincu sans le savoir!

Cependant un soupir souleva la poitrine de Clary, qui se retourna à regret vers l'autel. Le ministre entonna un psaume, et un chœur de voix fraîches et pures étouffa bientôt sa voix chevrotante. Le rêveur dressa voluptueusement l'oreille. Son sourire s'épanouit davantage,

toute sa physionomie exprima un vague ravissement, Stephen le contemplait avec surprise. A mesure que le psaume avançait, la pose de l'inconnu devenait plus molle et plus sensuelle; il semblait en proie à une ravissante extase.

— Pour nos malades! dit en ce moment une voix douce derrière Stephen.

Il se retourna et reconnut Anna, qui tenait la bourse de quêteuse, suivant la mode qui commence à revenir dans certaines congrégations protestantes. Stephen, dans sa détresse, se crut en droit d'agir comme un fou : il fouilla la poche de son gilet, et, pris d'un accès de prodigalité inqualifiable, il jeta bruyamment, l'une après l'autre, quatre demi-couronnes dans la bourse. Anna le remercia par un gracieux sourire.

Après cet acte romanesque de générosité, Stephen pensa :

— En cela, du moins, je te surpasserai, haïssable inconnu!

— Pour nos malades! dit encore Anna en s'arrêtant devant le rêveur.

Celui-ci tressaillit et ouvrit à demi les yeux. A la vue d'Anna, il recula d'un pas en portant la main à son front, comme on fait quand on se croit le jouet d'une illusion; puis il demeura immobile, couvant la jeune fille du regard. Anna, honteuse et rougissant, voulut s'éloigner; mais le rêveur la retint d'un geste plein de grâce, et, sortant de sa poche un riche portefeuille, il prit une bank-note de dix livres qu'il déposa dans la bourse en s'inclinant profondément. Stephen serra convulsivement les poings et se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— Dix livres! et moi dix shellings! grommela-t-il.

L'inconnu suivit quelque temps Anna du regard, tandis qu'elle continuait de quêter. Quand elle se fut perdue dans la foule, il redressa tout à coup sa riche taille, et jeta un coup d'œil autour de lui. Ce coup d'œil tomba indifférent et distrait sur Stephen, qui tressaillit, se demandant :

— Où donc ai-je vu cette figure-là?

Ce fut en vain qu'il fouilla ses souvenirs; il dut bientôt reconnaître qu'une vague ressemblance l'induisait sans doute en erreur.

Il faisait nuit déjà depuis longtemps. La partie du temple où se tenaient les congréganistes était brillamment éclairée, tandis que la nef et les bas-côtés disparaissaient plongés dans une complète obscurité. Le bel inconnu, interrompu dans son rêve, quitta le pilier où il s'appuyait naguère et se dirigea lentement vers l'un des bas-côtés. En même temps que lui s'ébranla un homme mal vêtu et de mine patibulaire, qui avait ouvert de grands yeux à la vue du billet de banque donné à la quêteuse. Cet homme, au lieu de suivre notre rêveur, prit le bas-côté opposé, de telle sorte que, dans leur promenade circulaire, tous deux devaient se rencontrer au centre de la nef, c'est-à-dire à l'endroit le plus obscur et le plus désert.

Stephen avait vu cela, et une soudaine pensée traversa son esprit. Il était à Londres depuis assez longtemps pour savoir que le commun des malfaiteurs s'y fait un jeu du sacrilége. Il crut deviner qu'un crime allait être tenté. Cédant aussitôt à un sentiment d'honneur, il quitta sa place et s'enfonça sous l'ombre de la voûte, résolu à prêter, s'il en était besoin, un loyal secours à l'inconnu.

Celui-ci marchait à pas lents, comme s'il eût cherché, en connaisseur, le point précisément le plus favorable pour entendre, voilée et perdue dans le lointain, la sainte musique des psaumes. Parfois, il levait la tête et admirait les mystérieuses guirlandes formées par les nervures de la voûte, auxquelles arrivaient de pâles reflets des lumières de l'abside, tandis que la voûte elle-même restait plongée dans l'obscurité. Il admirait la confuse forêt des piliers éclairés sur une seule de leurs arêtes, et qui ressemblaient ainsi à une étroite bande de lumière jaillissant du sol et touchant la charpente. A chaque pas, c'était un nouvel aspect toujours plus saisissant et plus

étrange. Notre rêveur n'avait fait que changer son rêve.

Stephen le suivit longtemps, mais la nef était plongée dans une obscurité si profonde, qu'à dix pas les objets disparaissaient complétement. Dans un de ces capricieux détours auxquels se livrait notre rêveur, Stephen le perdit tout à coup, et, quoi qu'il fît, il ne put le découvrir de nouveau. Alors Stephen s'élança vers l'autre bas-côté pour arrêter le misérable auquel il supposait des projets sacriléges. L'homme mal vêtu fut introuvable.

La musique des psaumes continuait de monter, harmonieuse et sainte, vers la voûte.

Notre beau rêveur, cependant, ignorant le danger peut-être imaginaire et la sollicitude dont il était l'objet, poursuivait sa promenade enchantée. Il était arrivé à cet endroit de la nef que recouvrent d'épaisses nattes de jonc. C'étaient ces nattes qui, étouffant le bruit de ses pas, avaient fait perdre sa trace à Stephen. A cet endroit, les notes du chant religieux, brisées par la double barrière des piliers de l'abside et des colonnes du maître-autel, lui arrivaient mourantes et tout imprégnées d'une mélancolique harmonie. L'abside resplendissait en face de lui; le crucifix de marbre blanc semblait rayonner une lueur divine. Notre inconnu donnait son cœur sans réserve aucune à toute cette poésie. Il appelait les souvenirs des jours de sa jeunesse chrétienne. Il se reposait des fatigues d'une vie bien agitée peut-être, peut-être bien coupable, dans un extatique bonheur. Car notre inconnu était ainsi fait : homme de volupté, il pouvait se faire chrétien une heure, afin de savourer les émotions sans rivales d'un vague et délicieux mysticisme. Il pouvait être bienfaisant parfois pour jouir du bonneur que donne la bienfaisance. C'était un homme tout de sensations, qui savait extraire une jouissance de chaque chose et de chaque événement; un homme capable à la fois du bien et du mal : généreux par caractère, franchement enthousiaste par nature, mais égoïste par occasion, froid par calcul, et d'humeur à vendre l'univers pour un quart d'heure de plaisir.

Et l'énergie que d'autres dépensent pour se rapprocher d'un but constant, unique et dès longtemps convoité, il la prodiguait, lui, pour effleurer une jouissance éphémère, pour se passer une fantaisie, pour satisfaire un caprice; le caprice satisfait cédait sa place à un nouveau désir, et alors c'étaient d'autres efforts, toujours couronnés de succès, parce qu'ils étaient puissants.

Ce jour-là, il avait caprice de rêverie, et s'en donnait à cœur joie. La poésie débordait autour de lui : il savourait la poésie.

Les congréganistes avaient entonné leur dernier psaume. Notre rêveur, sentant qu'on allait éloigner la coupe de ses lèvres, voulait n'y point laisser une goutte : il s'étendit sur un banc pour regarder et écouter mieux.

En s'asseyant, il crut entendre un léger bruit derrière lui; bien peu de chose suffit pour faire vibrer sur son axe de brume cette girouette qu'on nomme la rêverie. Insensiblement, et sans qu'il s'en doutât, d'autres idées envahirent le cerveau de notre inconnu. L'immense nef, ténébreuse et solitaire, s'offrit à lui tout à coup sous un aspect lugubre. Les derniers bruits de la musique sacrée lui semblèrent propres à étouffer un râle d'agonie. L'ombre pouvait cacher des malfaiteurs, et pendant qu'on priait Dieu là-bas, au milieu des lampes et des cierges allumés, Satan veillait peut-être dans la nuit, et guidait en riant les pas cauteleux d'un assassin.

Il donnait son esprit à ces nouvelles pensées, lorsqu'un autre bruit, léger encore, mais plus voisin, vint frapper son oreille. C'était comme le frôlement d'un corps contre la natte. L'inconnu demeura immobile; mais le rêve s'envola, et son esprit, rendu subitement au domaine de la réalité, examina froidement sa situation. Par un mouvement lent, continu, imperceptible, il tourna la tête, et vit une masse noirâtre s'avancer vers lui en rampant.

— Ce drôle m'a volé mon idée, pensa-t-il; il veut m'assassiner.

Il ne bougea point encore, et attendit; au bout de quel-

ques secondes, l'individu qui rampait ainsi, et qui était l'homme mal vêtu, se releva brusquement et fit un bond en avant; mais son couteau, supérieurement dirigé pourtant, ne frappa que le dossier d'un banc. L'inconnu s'était prestement effacé. Quand l'assassin voulut se redresser, il sentit son poignet serré comme par un étau.

— Ouf! fit-il en laissant échapper un douloureux gémissement; je croyais qu'il n'y avait au monde qu'un poignet comme celui-là!

Il approcha son visage de celui de l'inconnu. Leurs yeux étaient habitués à l'obscurité; ils se reconnurent en même temps.

— Bob-Lantern! murmura notre beau rêveur.

— Grâce! Votre Honneur! s'écria l'assassin en tombant à genoux. Je ne vous avais pas reconnu!

Son Honneur lâcha le bras de Bob-Lantern. Ce dernier joignit aussitôt les mains en suppliant.

— Mon bon maître, dit-il, mon bon M. Edward, j'avais faim, et la vie est durement chère à Londres... si c'était comme là-bas, en Écosse...

— Silence! dit impérieusement M. Edward; venez demain on vous paiera; mais, plus de mauvais coup comme cela, maître Bob! sinon!...

M. Edward s'achemina vers l'arrière-chœur. Bob le suivit, les mains dans ses poches, de l'air d'un chien que vient de corriger son maître.

De guerre las, Stephen avait regagné l'abside où la congrégation se préparait au départ. Ce fut avec une inexprimable surprise qu'il vit l'inconnu revenir, escorté par l'homme mal vêtu. Le danger passé, toutes ses idées de dépit et de haine reprirent le dessus, et il se repentit presque de ses inquiétudes. M. Edward ne méritait plus en ce moment qu'on lui appliquât cette épithète de rêveur que nous lui avons si souvent donnée. Il marchait le front haut et la taille cambrée, comme un homme dégagé de toute préoccupation. Il s'arrêta un moment devant les congréganistes, et, jetant le gant avec lequel il

avait touché Bob-Lantern, il entreprit la longue et difficile opération de faire entrer ses doigts dans un autre. Bob ramassa le gant et le mit dans sa poche.

Tout en mettant son gant, M. Edward avisa la charmante quêteuse qui lui était apparue au sortir de son rêve, mais il n'aperçut point Clary, dont le regard ne le quittait pas un instant. Stephen, lui, par contre, ne voyait que Clary, et la jalousie lui faisait bouillir le sang.

Avant de partir, M. Edward mit le binocle à l'œil.

— Elle est décidément ravissante, murmura-t-il, en faisant signe à Bob de s'approcher.

Quand Bob fut à portée, il se pencha à son oreille et dit :

— Tu vois bien cette jolie enfant, là-bas, près de la chaire?

— La quêteuse?

— Précisément. Tu vas la suivre, et demain tu m'en diras des nouvelles.

Bob-Lantern fit un signe affirmatif, et M. Edward ayant achevé de mettre son gant, effectua sa retraite. Il passa tout près de Stephen, mais il ne prit pas garde au haineux regard que lui jeta le jeune médecin. Clary le suivit des yeux jusqu'à la porte. A peine était-il parti, que Stephen s'élança vers Bob-Lantern.

— Le nom de cet homme? dit-il.

— Quel homme? demanda Bob au lieu de répondre.

— L'homme qui vient de vous parler.

— Je n'en sais rien.

Stephen plongea ses doigts dans sa poche et en retira un souverain, qu'il fit glisser dans la main de Bob-Lantern.

— C'est différent, dit ce dernier, qui mit la pièce d'or en lieu sûr; vous voulez savoir son nom?

— Oui; dépêche!

— Je n'en sais rien.

Puis, exécutant cette manière de révérence qui est, par tout pays, le mode de remercîment des gueux, il ajouta :

— Que Dieu vous bénisse! mon jeune gentleman.

Et il disparut.

III

L'AVÉNEMENT D'UN LION.

Ce même soir, il y avait bal à Trevor-House. Lord James, comte Trevor, grand seigneur de naissance et de fortune, avait joué un fort brillant rôle politique quelques années auparavant. Depuis l'avénement du ministère whig, il s'abstenait, et ses salons étaient le rendez-vous des notabilités du parti tory. Il était veuf et vivait avec sa sœur, lady Campbell, laquelle s'était bénévolement chargée de l'éducation de miss Mary Trevor, fille unique du comte.

Lady Campbell avait été charmante en 1820. En 183., époque où se passe notre histoire, elle avait perdu une notable portion de sa beauté, mais non point le désir de plaire. Femme d'esprit et d'excellent goût, elle avait jeté bas de bonne foi toute prétention extérieure à la jeunesse. Si bien que, à l'encontre du reproche qu'on fait d'ordinaire aux femmes de son âge, on était tenté de formuler contre elle cette invraisemblable accusation : Lady Campbell se vieillit !

Lady Campbell était donc, dans le monde où elle vivait, une femme à part; elle trônait au milieu d'un cercle choisi, dont elle était la reine et l'oracle. Ses cavaliers servants étaient la fleur des jeunes gens à la mode. Quoi qu'elle pût faire, on ne la respectait point, on l'aimait.

C'était un glorieux résultat, mais il y avait près d'elle un aimant dont nous ne devons point mettre en oubli le

pouvoir. Miss Mary Trevor avait dix-huit ans; elle était belle de cette beauté suave, mais frêle et comme effacée, dont le type se trouve reproduit souvent dans les toiles de notre Reynolds. Sa taille était haute et se courbait légèrement en avant, pour être trop élancée. Une blancheur diaphane formait le fond de son teint, qui s'animait parfois d'une légère nuance rose, mais n'atteignait jamais ce coloris, brillant symptôme de vigueur et de santé, qui s'appelle *la fraîcheur*. La transparence de son teint se remarquait surtout autour des yeux, où elle prenait un pâle reflet d'azur, au milieu du front et sur les tempes, où elle laissait voir un écheveau délié de petites veines bleues. Ses cheveux blonds, d'une finesse extrême, tombaient en légères boucles le long de sa joue. Ses yeux, d'un bleu tendre, se fermaient fréquemment à demi et semblaient alors nager dans un milieu humide et scintillant. Son sourire était celui d'un enfant, mais quand elle devenait sérieuse, une ride, tremblante et ténue, touchait de chaque côté le bout de ses lèvres et donnait à sa bouche une expression de dédain.

Miss Mary était ainsi par nature; l'éducation lui avait donné d'autres charmes. Elle savait parler et se taire; chacun de ses mouvements dévoilait une grâce inaperçue; quoi qu'elle fît, elle faisait bien et à propos. Timide autant qu'il faut et ignorant d'ailleurs ce que les femmes n'ont pas besoin de savoir, elle avait appris à paraître douter d'elle-même, ce qui est la modestie des gens orgueilleux; elle avait appris aussi à ne jamais douter de la valeur d'autrui, à ne point mentir, sauf dans les cas d'urgence, et à prolonger son sourire longtemps après qu'est oublié le mot qui l'a fait naître.

Miss Mary était l'ouvrage de lady Campbell. Faible d'esprit comme de corps, elle avait été dans les mains de son habile tante une argile molle et douce à modeler. Lady Campbell était avec raison fière de son œuvre et jalouse outre mesure du despotique pouvoir qu'elle exerçait sur sa nièce.

Miss Mary était fille unique. Son père avait trente

mille livres sterling ou sept cent cinquante mille francs de revenu, au dire du plus grand nombre, mais quelques-uns affirmaient que le chiffre réel de ses rentes allait beaucoup au-delà.

On doit penser que l'héritière de cette fortune, qui, pauvre, aurait pu être aimée pour elle-même, ne manquait point d'adorateurs. Deux ans auparavant, en effet, à l'époque de sa première entrée dans le monde, elle avait été entourée tout d'abord d'une innombrable cour. A l'apparition d'un astre nouveau, chacun, si humble qu'il soit, se sent venir espoir : on a vu l'amour faire tant de miracles! Mais à mesure que l'astre s'élève sur l'horizon, le cercle s'éclaircit. Les humbles se rendent justice, à moins qu'ils ne préfèrent jaunir de tendresse à distance; il ne reste plus que les forts. Puis, entre les forts, la lutte s'établit. Ce serait un beau spectacle, s'il n'était commun et visible gratis dans tout salon où se trouve une héritière.

La lutte entre les forts a un résultat : la jeune fille choisit, ou sa famille pour elle. Alors les rangs se resserrent de nouveau; les ambitions vaincues se taisent; les humbles et les forts redeviennent égaux; tous ont part aux rayons de l'astre, car l'astre, pour être désormais la propriété d'un seul, entre de droit dans le domaine de tous.

L'existence mondaine de miss Mary avait régulièrement suivi ces phases diverses. Le fort entre les forts avait été un jeune homme de fortune modeste, mais d'origine princière, fils cadet de feu le lord comte de Fife, et qui portait le nom de Frank Perceval. Miss Mary, ou plutôt lady Campbell, le distingua, et tout le monde crut la bataille finie; mais tout à coup survint un nouveau champion qui rétablit la lutte et la mena rondement.

Aussi, faut-il le dire, ce champion n'était rien moins que Rio-Santo en personne.

Le marquis de Rio-Santo! l'éblouissant, l'incomparable marquis! Londres et Paris se souviennent de ses équipages. L'Europe entière admira ses magnificences

orientales; l'univers, enfin, savait qu'il dépensait quatre millions chaque *saison*, vingt mille livres sterling par mois, et qu'il n'était point juif cependant!

Rio-Santo arriva de Paris, où il avait été pendant quatre ou cinq hivers de suite le roi de la mode. Il arriva suivi de son armée de laquais, de ses écuries, de ses meutes royales et de plusieurs douzaines de baronnes qui se mouraient de rêverie pour l'amour de ses cheveux noirs, de son teint pâle et de ses fulgurants yeux bleus.

D'ordinaire Londres ne s'émeut qu'à bonnes enseignes. Les princes étrangers, les fils d'empereurs y passent parfaitement inaperçus; les ténors les plus prodigieux y opèrent le transit de leur *ut* de poitrine sans exciter la moindre révolution. Pour faire beaucoup d'effet dans cette ville orgueilleuse, il faut être osage, bayadère ou pour le moins bélier à quatre cornes. Rio-Santo n'était rien de tout cela. Ce n'était qu'un marquis. Pourtant, trois jours après son arrivée, à tous les étages de toutes les maisons de toutes les rues de Londres, il faisait l'objet de toutes les conversations. Les palais du West-End parlaient de lui; les boutiques d'Holborn et du Strand faisaient de nombreux cancans sur sa personne, les échoppes de Bishop's-Gate retentissaient de son nom, Il était le sujet des conversations à Saint-James, dans Clare-Market, à Richmund et dans les bouges de Smithfield.

Et cependant personne ne pouvait se vanter d'avoir vu ce fameux marquis de Rio-Santo, dont tout le monde s'entretenait. Il passa dans la solitude de sa magnifique maison de Belgrave-Square les trois ou quatre premiers jours qui suivirent son arrivée en Angleterre. Mais qu'importait cela? Il y avait dans les salons de l'une et l'autre aristocratie une vingtaine de jeunes seigneurs, qui chantaient ses louanges sur tous les tons et racontaient de lui des histoires à faire tomber un raout en syncope. Il y avait dans les réunions bourgeoises et jusque dans les *sociétés* d'arrière-boutique d'honnêtes demi-lions, qui génuflécbissaient au nom respecté de l'illustre marquis; enfin, au fin fond des tavernes, il y avait d'ignobles

drôles qui, entre deux verres de gin, estropiaient ce même nom. Pourquoi cela? nous ne saurions le dire.

Or, quand les hommes parlent, les femmes enchérissent et caquettent. De là cet assourdissant concert qui, du salon, de l'antichambre, de la boutique et de la mansarde, envoya au ciel nuageux de Londres le nom mille fois répété de Rio-Santo.

Et chacun se représentait ce mystérieux marquis suivant la pente naturelle de ses idées. Les maris, trompés par son nom et sa réputation, s'attendaient à lui voir le manteau rouge de Fra-Diavolo, ou tout au moins le feutre à plume de don Juan. Les femmes dotaient son visage inconnu de ce je ne sais quoi de fatal que le fretin des romanciers donne à ses pauvres diables de héros. Les jeunes filles le voyaient en songe avec un œil rêveur, un front ravagé, un nez d'aigle et un sourire infernal, mais divin. Les vieilles servantes enfin se figuraient qu'il avait trois bagues de similor à chaque doigt, une canne en rhinocéros et des breloques valant trois mille livres sterling.

On doit penser combien ce mystère et cette incertitude ajoutaient au désir que chacun avait de connaître le marquis de Rio-Santo. Comme s'il n'y eût point eu encore assez de motifs de curiosité, la politique se mit de la partie. Un bruit vague se prit à circuler dans les clubs ordinairement bien informés. On disait que le grand marquis était un envoyé secret d'une cour étrangère de premier ordre. Sa mission était, assurait-on, confidentielle et des plus importantes. Au reste, nul ne pouvait affirmer le fait; mais, justement à cause de cela, le fait passa pour positif et matériellement prouvé.

Aussi ce fut à qui des whigs ou des tories aurait sa première visite. Trente invitations se croisèrent, signées de noms renversants et dont le moindre avait derrière lui un palais et des millions. Rio-Santo ne se pressa point de choisir. Il se laissa désirer le temps convenable; puis, un soir, après sa première excursion à Richmund, il se fit conduire à Derby-House. Lady Ophélia Barnwood,

comtesse de Derby, était veuve; elle avait vingt-cing ans et passait pour la plus charmante femme de King's-Road, qui est une rue très-longue et toute peuplée de femmes charmantes.

Lorsqu'on annonça Rio-Santo, il courut une émotion muette parmi le double rang de femmes qui bordait les salons de la comtesse de Derby. Le premier rang frémit d'une délicieuse curiosité; le second rang, la tapisserie, avança ses cinquante visages de douairières pardessus les frais minois du premier, à peu près comme fait la seconde ligne mettant le fusil en joue sur l'épaule du chef de file dans les feux de pelotons. Rio-Santo entra. On le trouva bel homme; mais il y eut çà et là quelques petits désappointements, parce que son ensemble n'était point suffisamment romanesque. De prime abord, on s'étonna que ce marquis, irréprochable à coup sûr, mais n'ayant rien de précisément extraordinaire, eût pu enlever pendant trois ans au comte d'Orsay, le sceptre de la mode européenne; on eût voulu lui voir une cravate plus ineffable, une démarche plus poétique, un regard plus impossible à définir. En somme, la première impression ne répondit pas tout à fait à l'attente générale. — Mais Rio-Santo parla. Le charme opéra d'autant mieux et plus vite, qu'il y avait eu contre ses séductions annoncées une sorte de réaction préalable. Les jeunes ladies laissèrent aller leur cœur au courant de sa parole électrique, et la tapisserie regretta le temps heureux où elle pouvait être électrisée.

Il y a de par le monde un préjugé stupide entre tous les préjugés. On s'imagine que, pour être roi de la mode, il suffit d'être riche, beau, ferme sur la hanche, frivole de caractère et spirituel assez pour dire de jolis riens. On se trompe du tout au tout. La royauté de la mode est élective; ce trône-là ne se prend que par droit de conquête.

On dut reconnaître bientôt que Rio-Santo était un esprit d'élite. Son intelligence, souple et forte, embrassait tout. C'était un homme grave et c'était un homme bril-

lant. En même temps, on fut ébloui du faste royal qu'il déploya, non pas en escompteur enrichi, mais en véritable grand seigneur. De sorte que, au bout de quelques semaines, Rio-Santo fut à Londres ce qu'il avait été à Paris, l'homme par excellence, le roi, le dieu.

Vers l'époque de son arrivée en Angleterre, quelques nouvelles figures s'étaient introduites dans le grand monde, c'étaient tous gens de bon lieu, portant noms qui sonnaient comme il faut et menant un noble train de vie. Nous citerons, parmi ces nouveaux venus, le major Borougham, sir Paulus Waterfield, le docteur Muller, le cavalier Angelo Bembo.

La première maîtresse de Rio-Santo à Londres fut, dit-on, la comtesse de Derby. Jusque-là, lady Ophélia avait eu la réputation la plus enviable pour une jeune veuve. C'était, selon le sentiment général, une femme de merveilleux goût, d'esprit fort délicat, mais de cœur sec; une coquette, enfin, des plus dangereuses et des moins attaquables. C'était, en outre, car la coquetterie n'exclut rien quand on sait s'en servir, c'était une femme de principes choisis, pensant haut et bien, dévote autant qu'il faut l'être, et portant sans reproches le nom de feu son époux, l'un des plus nobles et beaux de la vieille monarchie anglaise. Dans le monde, où tant de médisances se croisent avec tant de calomnies, lady Ophélia avait passé invulnérable; nulle tache, si petite qu'elle fût, n'avait terni le miroir vierge de sa renommée. Les hommes l'aimaient et la craignaient, ses rivales l'enviaient et la haïssaient. Rio-Santo vint : l'existence de la comtesse s'enveloppa tout à coup d'un mystère inaccoutumé, que les langues méchantes ne tardèrent pas à rendre suspect; elle eût pu se défendre, c'est-à-dire lever le voile et donner comme autrefois chaque heure de ses jours aux regards de la foule. Mais il était vrai; elle aimait Rio-Santo, elle l'aimait de l'amour qu'inspirait à coup sûr ce terrible don Juan : amour fougueux, jeune, étourdi, sans prudence...

Rio-Santo, lui, aimait fort et vite. Sa passion brûlait

trop pour durer. Il jeta aux pieds de lady Ophélia son cœur qui était sincère, son génie un moment dompté, son être entier, plus que son être, car il lui promit l'avenir. Mais Rio-Santo, s'il ne mentait jamais, se trompait, hélas! bien souvent. Il se donnait à l'amour sans réserve comme ces enfants qui prodiguent leurs jouets à leurs compagnons de plaisirs, pour ensuite les reprendre. Rio-Santo reprenait ainsi tout ce qu'il avait donné à l'amour. Et il n'avait pas plus de remords que ces enfants dont nous venons de parler, parce qu'il était toujours de bonne foi.

Que Dieu vous garde, misses et miladies, de la rencontre de Rio-Santo!

IV

COMMENT L'AMOUR VIENT EN RÊVANT.

Tout Londres fashionable s'occupa pendant une semaine du mariage de Rio-Santo avec lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby. C'était un couple très-bien assorti. Néanmoins, le mariage n'eut pas lieu. Rio-Santo déclara tout haut qu'il avait échoué. Quelques-uns ajoutèrent foi à cette déclaration, d'autres pensèrent qu'il avait trop réussi.

Rio-Santo n'était rien de tout ce qu'on a coutume d'être dans notre société étiquetée comme une boutique d'apothicaire. Cela lui donnait incontestablement le droit de faire comme l'abeille : de choisir sans exclure. Aussi, régnait-il sur le noble West-End, sans dédaigner le culte de la cité millionnaire. Son éclectisme consistait à se laisser adorer partout.

Il avait pour métier ostensible d'être marquis, riche à millions et tout pétri de distinction. Nous ne savons pas de plus adorable métier que celui-là. Impossible de dire la prodigieuse dépense d'esprit et de diplomatie que firent les deux camps politiques pour, chacun, l'attirer à soi. Il y eut des jeunes ladies qui se dévouèrent en vraies Romaines; il y eut des ladies d'un certain âge qui combinèrent des plans miraculeux. Une whiggesse de lettres fut jusqu'à lui proposer, à mots couverts, de l'illustrer à l'aide d'un roman en quatorze parties de six volumes in-octavo chacune. Rio-Santo apprécia le dévoûment des jeunes ladies, ignora les plans des douairières, et fit don d'une pipe de Turquie à la whiggesse de lettres, en la priant d'illustrer tout le monde, excepté lui.

Il menait cependant la vie la plus rigoureusement fashionnable qu'on puisse imaginer. Lui seul donnait despotiquement le ton pour toutes choses. On citait ses mots avec une componction véritable. Quand il n'en laissait point échapper par hasard, de bonnes âmes se faisaient un devoir de lui en prêter. En parlant de lui, on était toujours sûr d'intéresser les femmes, et certains séducteurs émérites inventaient sur son compte de ravissantes histoires qu'ils allaient essayer, en guise de fausses clés, à la porte de tous les boudoirs.

On l'affubla d'un nombre si exorbitant de bonnes fortunes, que le compte en passait toute vraisemblance. Mais il était discret.

Règle générale : le lion qui vise au titre de bourreau des cœurs n'est pas un lion de franc aloi; c'est inévitablement quelque quadrupède vulgaire, revêtu de la peau du roi des animaux. Or, le marquis de Rio-Santo était un lion véritable, le lion le plus lion qui fut jamais.

Un jour, il rencontra miss Mary Trevor, et il pensa que cette enfant pâle, aux traits effacés, à la beauté presque nuageuse, était une fort insignifiante personne. Peut-être même n'en pensa-t-il pas si long. Mary, elle, se sentait mal à l'aise en présence de cet homme dont la bizarre renommée repoussait ses instincts de timide fai-

blesse. Une seconde fois ils se trouvèrent en présence. Miss Mary chanta. Sa voix douce, mais sans portée, effleura l'oreille de Rio-Santo comme un vain bruit. Rio-Santo parla. Son organe vibrant et grave affecta douloureusement l'ouïe de miss Trevor. Pourquoi? Mary n'aurait point su le dire.

Une troisième fois enfin, c'était à un concert dans les salons de lady Ophélia, Rio-Santo ce soir-là était pâle, taciturne et jetait autour de lui, sans voir, ses yeux vaguement distraits. Miss Trevor, assise auprès de miss Diana Stewart, sa meilleure amie, dans une salle de jeu que n'avait pas encore envahie le bataillon des joueurs, causait tout bas. Diana était la cousine et avait été la compagne d'enfance de Frank Perceval, qu'un voyage retenait loin de miss Trevor, sa fiancée. Les deux jeunes filles, cela va sans dire, parlaient de lui. Rio-Santo, debout, appuyé contre une colonne en demi-relief dont la saillie le cachait à moitié, était à portée d'entendre et n'entendait pas. Mary lui tournait le dos et ne pouvait l'apercevoir. Insensiblement, les deux jeunes filles, qui d'abord avaient parlé tout bas, cessèrent de retenir leur voix, parce qu'elles se croyaient loin de tout indiscret écouteur. Leur conversation monta comme un murmure jusqu'aux oreilles de Rio-Santo. Il n'y prit point garde, et continua de rêver.

Car Rio-Santo était un déterminé rêveur. C'était avec délices qu'il se plongeait au fond de cette ivresse calme et à la fois infinie, que les choses réelles ne savent point provoquer. Il choisissait parfois le tumulte d'une fête pour s'endormir en ses illusoires voluptés. La voix de l'orchestre le conduisait en certaines galeries du palais de son imagination, qu'il n'explorait pas dans le silence. Ses songes étaient volontiers des souvenirs.

En ce moment dont nous parlons, Rio-Santo rèvait d'amour. Il voyait dans le passé, lointain peut-être, une blonde enfant qui élevait vers lui son regard d'ange, confiant, tendre, timide. L'orchestre accompagnait une mélodie, brodée sur l'un de ces motifs simples et tou-

chants que trouvent dans leurs bruyères les bardes de la verte Irlande. On eût dit que cet air avait un rapport direct et réel avec la jeune fille du rêve, et après tout, cela était possible, puisqu'il s'agissait d'un souvenir.

Lorsque l'orchestre couvrit de son dernier accord les dernières vibrations de la voix du chanteur, Rio-Santo rouvrit ses yeux; une larme filtra au travers des cils demi-baissés de sa paupière.

— Marie, murmura-t-il; ma douce Marie!

— Pauvre Mary! s'écria au même instant miss Diana Stewart. Puis elle ajouta avec un petit éclat de rire :

— Tu l'aimes donc bien?

A ce nom de Mary, Rio-Santo avait ouvert les yeux, et son regard était tombé sur le gracieux profil de miss Trevor. Les hommes, et, entre tous les hommes, ceux dont l'imagination sans frein ni règle a coutume d'errer où le caprice la conduit et de n'être jamais contrôlée, peuvent voir le même objet sous des faces diverses et même complètement opposées. L'impression du moment change, pour ainsi dire, le milieu à travers lequel ils regardent. Entre leur œil et ce qu'ils voient, il s'opère une sorte de réfraction mystérieuse qui peut embellir la laideur et qui peut enlaidir la beauté. Rio-Santo avait déjà vu miss Mary, et cependant il crut la voir pour la première fois. Peut-être le délicat et gracieux sourire de Miss Trevor trouva-t-il sa place dans le rêve qui dominait Rio-Santo à ce moment; peut-être quelque ressemblance éloignée vint-elle en aide à ce nom de Mary. Pour cette raison ou pour d'autres, il sentit son cœur bondir et s'élancer vers cette charmante fille qui donnait à propos un corps à sa fantaisie du moment. Il la couva du regard comme une proie prochaine, et, gâté par le succès, il ne s'occupa même pas des moyens de triompher.

Miss Trevor avait hésité un instant avant de répondre à la question de Diana.

— Je suis triste depuis son départ et j'attends son retour avec impatience, dit-elle enfin.

Rio-Santo savoura lentement l'harmonie de cette voix qu'il avait dédaignée la veille. Il fit un mouvement. Miss Trevor se retourna, et sa joue pâle devint pourpre, parce qu'elle devina que sa réponse avait été entendue. Puis, saisie de nouveau par cet instinct de terreur qui l'avait prise déjà à la vue du marquis, elle frissonna de la tête aux pieds et serra le bras de Diana.

— Viens, dit-elle, en entraînant son amie étonnée vers les salons où se tenait le concert.

— Y avait-il un serpent derrière ton fauteuil? demanda gaîment miss Stewart.

— Il y avait un homme, murmura Mary.

Diana se retourna vivement à son tour et aperçut le regard ardent de Rio-Santo qui suivait la retraite de sa compagne. Elle devint sérieuse.

— Comme il te regarde! dit-elle avec une naïve envie. De son œil jusqu'à toi, il y a comme un rayon de feu...

Mary trembla plus fort. Rio-Santo quitta sa colonne et vint s'étendre dans le fauteuil occupé naguère par miss Trevor. Il y resta longtemps et ne rentra dans le concert que lorsque la foule des joueurs fit irruption dans la salle.

— Pauvre Marie! murmura-t-il en se levant; depuis, je n'ai point aimé ainsi...

Quelques jours après, Rio-Santo fut présenté à lady Campbell et à lord Trevor. Lady Campbell était précisément faite pour apprécier toutes les qualités du beau marquis; elle fut flattée de l'initiative qu'il avait prise auprès d'elle et prévit que son importance mondaine allait s'en augmenter considérablement. Trevor-House devint en effet tout à coup à la mode. Tout le monde y voulut être présenté, et les jeunes gentilshommes que nous avons vu arriver à Londres presque en même temps que Rio-Santo, furent des premiers à solliciter cet honneur. Certes, le major Borougham, le docteur Muller, sir Paulus Waterfield et le beau cavalier Angelo Bembo étaient gens à ne trouver nulle part porte close. Ces qua-

tre gentilshommes n'étaient point sans avoir entre eux ces liaisons superficielles et d'occasion qu'on noue si aisément dans le monde, mais il ne régnait parmi eux aucune intimité apparente. Néanmoins, on aurait dit qu'ils se fussent donné le mot pour faire auprès de lady Campbell les affaires de Rio-Santo. C'était peut-être le hasard...

Rio-Santo, du reste, n'avait nullement besoin d'aide. Plus une femme était spirituelle, et moins elle avait chance d'échapper aux séductions de son esprit; or, nous croyons l'avoir déjà dit, lady Campbell, en fait d'esprit délicat et choisi, ne le cédait à personne. Elle fut vite et bien subjuguée. Comme lady Campbell était, de fait, la tête de la maison de son frère, tout le monde y subit, plus ou moins, l'influence du marquis, tout le monde, miss Trevor elle-même.

Nous devons dire néanmoins que Rio-Santo n'agit point directement sur miss Mary Trevor. Ce fut lady Campbell qui prit la peine, à son insu, de solliciter le malléable cœur de sa jolie nièce. Cette femme aimable, en effet, toute pleine des perfections du marquis, ne pouvait se taire. Sa chaude amitié, son admiration se faisaient jour par tous ses pores. Si bien que miss Trevor eut honte et regret de sa frayeur passée. Elle prit pour Rio-Santo une sorte d'admiration à laquelle se mêlait encore une crainte indéfinissable, mais qui n'était plus de la répulsion.

Elle savait que Rio-Santo l'aimait. Lorsqu'une femme sait cela, et que de l'aversion elle passe néanmoins à quelque chose de mieux que l'indifférence, on peut, suivant la croyance commune des observateurs au demi-cent, parier qu'elle aimera. C'est une question de temps. Nous verrons bien si, avec miss Mary, nos observateurs eussent doublé leur enjeu.

Il se répandit une fois dans Londres un bruit extravagant et dénué de toute vraisemblance. Ce bruit fit hennir le jockey-club à gorge déployée, et pâmer tout ce qui pouvait prétendre au titre de gentleman d'un bout de la

ville à l'autre. Les femmes en causèrent avec leurs sigisbés, les maris avec les amies intimes de leurs femmes, les grooms en baragouinèrent entre eux.

Rio-Santo, disait-on, voulait se marier.

Se marier comme le plus simple des mortels, faire une fin, briser son sceptre, couper ses éperons, changer sa poésie en prose, mettre un bonnet de coton par dessus sa couronne.

C'était maladroitement inventé, ridicule, impossible! C'était vrai. Lorsque ce bruit se répandit, Rio-Santo avait demandé la main de miss Mary Trevor.

Contre son habitude, il avait rencontré plusieurs obstacles dont le moindre n'était pas à dédaigner. D'abord lady Campbell, qui était la loyauté même, refusa, malgré sa bonne envie, de prêter son aide au marquis. L'amour mutuel de Frank Perceval et de sa nièce était son ouvrage; elle avait laborieusement préparé leur union. Abandonner les intérêts de Frank absent eût été trahison toute pure, et lady Campbell en était incapable. En second lieu, lord James Trevor, vieux gentilhomme à la foi chevaleresque, avait donné sa parole à Frank. En troisième lieu, enfin, miss Trevor aimait ce même Frank Perceval.

Aussi le marquis essuya-t-il un refus triplement motivé.

En regagnant sa maison, il disposa dans sa tête la plus éblouissante corbeille de mariage qu'imagination surexcitée de jeune fille coquette ait jamais pu rêver.

Lady Campbell était la loyauté même. Elle se repentait amèrement d'avoir donné sa parole à Frank, mais qu'y faire? Heureusement les femmes d'esprit subtil ont toujours à leur service une suprême ressource, celle de se tromper elles-mêmes.

Lady Campbell, qui se désespérait, put croire naturellement que Mary se désolait. Ceci n'était pas rigoureusement exact, mais c'était possible. Une fois le chagrin de miss Trevor admis, ce chagrin pouvait s'interpréter de différentes manières; le choix était permis : lady

Campbell choisit. Elle se dit que sa nièce aimait, qu'elle aimait Rio-Santo, et que le refus subi par ce dernier causait toute la peine de la jeune fille.

Elle se dit cela plusieurs fois sans le croire, puis enfin elle le crut. Le croyant, elle avait incontestablement le droit de faire partager son opinion à autrui; or, à qui communiquer ses impressions, si ce n'est à sa nièce chérie, à sa fille d'adoption?

A la première ouverture, Mary tomba de son haut. Mais lady Campbell était de si bonne foi, et elle avait tant d'éloquence! Mary, faible et habituée à ne point questionner rigoureusement le fond de son cœur, habituée aussi à faire siennes sans examen toutes les idées de sa tante, Mary se laissa persuader, — à demi.

Désormais, lady Campbell fut à son aise. Elle recouvra toute sa sérénité. La position était bien changée, convenons-en. Ce n'était plus d'elle qu'il s'agissait, mais de sa nièce. Elle eût été coupable d'écouter ses propres impressions au point de fausser les paroles données, mais sa nièce!... En conscience, par exagération de loyauté, on ne peut pas, comme cela, sacrifier le bonheur d'une jeune fille. Loin d'hésiter encore, elle se crut engagée d'honneur; ce qui lui avait paru une faiblesse, lui sembla un étroit devoir, elle s'avoua que, dans ces circonstances, il ne faut pas demeurer à moitié route et qu'il devenait pour elle obligatoire de soutenir Rio-Santo de son mieux.

Miss Trevor, à vrai dire, vivait alors dans une sorte d'étourdissement perpétuel, plein de fatigue et d'ennui. Rio-Santo avait fait sur elle une impression étrange et qu'elle ne savait point définir. Lady Campbell nommait cela de l'amour; ce devait être de l'amour.

Et pourtant l'image de Frank Perceval restait au fond de son cœur. Accablée par l'infaillibilité de lady Campbell, conseillée d'ailleurs par l'indolente faiblesse de son caractère, elle s'endormait en ce doute presque fantastique. Elle en souffrait silencieusement et sans y chercher remède.

Restait à vaincre l'opposition que lord Trevor, fidèle comme l'acier et se souvenant de la parole donnée, ne manquerait point de faire à ce nouvel arrangement. Directement et de front, il n'y fallait point songer, mais ceci, soit dit entre le lecteur et nous, était la moindre chose. Quand on a réussi à se tromper soi-même, à escamoter la conscience d'une jeune fille et à garder la paix du cœur, on peut raisonnablement espérer faire perdre la tête à un vieux gentilhomme dont le pied botté foula plus souvent les champs de bataille que les discrets tapis des officines diplomatiques.

Rio-Santo fut admis à déclarer ses sentiments à miss Mary Trevor, qui, durant toute la nuit suivante, rêva de Frank Perceval.

Il faut convenir que ce jeune nobleman avait mal choisi son temps pous voyager. Frank Perceval, accueilli par toute la famille Trevor, était le fiancé presque officiel de Mary, mais Mary était si jeune ! Dans un an, lui disait-on... Frank se demanda comment il pourrait attendre trois cent soixante-cinq jours sans mourir sept cent trente fois. Un de ses amis, car, lorsqu'un homme doit se casser le cou, c'est toujours un ami qui l'y aide, lui conseilla de prendre la poste et d'aller voir la Suisse. Frank alla voir la Suisse. Il y resta un an, ni plus ni moins, et il commanda des chevaux de poste à Genève, de manière à revoir Londres juste le trois cent soixante-cinquième jour.

On n'est pas plus exact que cela, et le hasard lui devait une de ces bonnes aubaines qu'il réserve parfois aux amants voyageurs : par exemple, trouver chez soi en arrivant une lettre de sa belle, reconnaître ses traits charmants dans la première figure rencontrée, etc., etc. — Frank espérait quelque chose de ce genre, car en remontant la Tamise, bien que la brume tombât lorsqu'il passa au-dessus du tunnel, il interrogea du regard tout le long de la route les bateaux allant et revenant de Greenwich. Il ne vit rien que des figures inconnues ; mais, en revanche, au moment où il arrivait chez lui, la femme de

charge de sa maison lui remit une lettre de huit jours de date, qui l'invitait à passer la soirée chez lord James Trevor.

Frank n'eût que le temps de faire toilette. C'était le soir même de ce trois cent soixante-cinquième jour qu'avait lieu le bal de Trevor-House.

V

LE BAL.

Trevor-House, seigneurial édifice situé dans Norfolk-Street, dresse, entre grille et jardin, la fière architecture de son corps de logis flanqué de deux ailes en saillies. La façade principale donne sur de magnifiques bosquets, au delà desquels s'étend une pièce de gazon qu'entoure un épais fourré d'arbustes destinés à cacher le mur qui sépare le jardin de Park-Lane. Ce soir-là, les hautes croisées de la façade étaient brillamment illuminées, et les pauvres sentinelles, chargées de garder la statue colossale d'Achille, élevée en l'honneur du duc de Wellington, devaient voir, à travers les branches dépouillées des arbres, les feux des lustres adoucis par le diaphane écran des draperies.

L'heure où l'on arrive au bal avait sonné, les salons s'emplissaient peu à peu, et l'orchestre conduit par Angelini, ce roi du quadrille que le Français Jullien n'avait pas détrôné encore, préludait en des accords indécis et timides. La danse n'avait pas commencé, mais le cordon de fauteuils placés autour des salles commençait à se garnir; le salon principal surtout, où se tenait lady

Campbell, présentait un charmant coup d'œil et semblait une corbeille à demi-pleine qui n'attend plus que quelques fleurs.

— Faites-moi la grâce de me permettre, madame..., dit M. le vicomte de Lantures-Luces, en élevant la main de lady Campbell jusqu'à un demi-pouce de sa lèvre, et faisant le geste de baiser, — mademoiselle, faites-moi la grâce de me permettre... Vous avez là, je parle très-sérieusement, un ravissant éventail !

— Vicomte, voici la septième fois que l'éventail de ma nièce vous ravit.

Lady Campbell s'inclina trois ou quatre fois à droite et à gauche pour mettre à jour son compte-courant de saluts ; elle donna la main à lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby, qui entrait, et Mary embrassa Diana Steward, dont la mère venait de se faire annoncer.

— Sir Paulus, dit lady Campbell à l'un des arrivants, nous conterez-vous quelque nouvelle ?

— Le bruit court, répondit sir Paulus Waterfield, que le marquis de Rio-Santo renouvelle ses équipages et le mobilier de sa maison.

— Parlez-vous sérieusement ? demanda le vicomte, il n'y a pas trois mois qu'il a fait déjà maison nette.

— Le marquis a ses raisons pour cela.

— Un mariage, ajouta le major Borougham. C'est la grande nouvelle du moment.

Mary perdit le sourire qu'elle avait fixé à demeure sur sa lèvre. Sa tête brûla tout à coup et ses mains eurent froid. Lady Campbell la regarda en dessous.

— Comme elle l'aime ! pensa-t-elle.

Miss Trevor songeait à Frank Perceval qu'elle n'aimait plus, puisque c'était chose convenue, mais qui, du matin au soir, occupait sa pensée, concurremment avec Rio-Santo ; car Mary en était arrivée à donner au marquis la moitié de son esprit, sinon la moitié de son cœur. Lady Campbell avait mis sa parole comme un épais bandeau entre le cœur de sa nièce et son intelligence. Le cœur, aveuglé, s'était engourdi en un apathique sommeil. Ma-

ry ne vivait plus que par la tête, et,en ce sens, elle était à sa tante, c'est-à-dire à Rio-Santo.

Et la tête, ainsi prévenue, restait hostile au cœur, silencieux, mais rempli par un souvenir. Mary, obsédée par la confusion épuisante qui était en elle, s'irritait contre sa mémoire trop fidèle, et repoussait l'image de Frank comme une obsession importune, lorsqu'elle ne l'accueillait pas avec caresses et transport. Ainsi, son âme errait, indécise, en une sorte de dédale où son libre arbitre seul aurait pu lui tenir lieu du fil d'Ariane, mais lady Campbell était là, serrant le bandeau sans cesse, et pesant sur le débile caractère de Mary de tout le poids de sa tyrannique supériorité.

Les femmes d'esprit sont ainsi faites : plutôt que de ne point gouverner autrui, elles renonceraient à se gouverner elles-mêmes.

— Le marquis est bien changé ! reprit avec intention le beau cavalier Angelo Bembo.

— C'est à ne plus le reconnaître, ajouta le major Borougham.

— Que trouvez-vous donc à ce cher marquis ? demanda le vicomte de Lantures-Luces.

— Il est amoureux, répondit sir Paulus Waterfield.

Le docteur Muller approuva gravement du bonnet.

— Pour trois jours ? ajouta le vicomte en jetant son claque sous le bras gauche.

— Pour la vie ! dit le cavalier Angelo Bembo, avec une gravité pleine de conviction.

Miss Mary Trevor eut un mouvement d'orgueil, mais un frisson d'angoisse : l'orgueil était naturel à la fille d'Ève et l'on n'eût pas trouvé peut-être dans tout Londres une seule femme qui pût s'en défendre en voyant mettre Rio-Santo à ses pieds ; l'angoisse était une vague protestation du cœur ; un demi-réveil, un cri étouffé de la conscience.

On ouvrait le bal. Le cavalier Angelo Bembo prit la main de miss Trevor pour la conduire au quadrille. Il s'opéra un mouvement général dans les salons ; les grou-

pes déplacés se mêlèrent; lady Campbell, sans perdre sa cour masculine, se trouva entourée d'un cercle de dames. La conversation allait, frivole, médisante, spirituelle. Lady Campbell y mettait des mots charmants, le vicomte de Lantures-Luces des exclamations délectables.

— Vraiment, lorsque notre marquis est absent, dit lady Campbell avec une imperceptible moquerie, M. de Lantures-Luces est la providence de nos réunions.

— Pourquoi mettre le vicomte au second rang? demanda une baronne.

— Certes, ajouta une pairesse, le marquis ne pourrait qu'être fier de la comparaison.

— Ah! mesdames! mesdames! balbutiait Lantures-Luces; de grâce... faites-moi quartier. Je suis trop l'ami de ce cher marquis pour prétendre...

— Point de modestie, vicomte! Vous avez toujours en réserve quelque spirituelle histoire...

— Quelque anecdote piquante...

— Quelque médisance de bon goût...

— Ah! mesdames, mesdames! Vous me flattez! Je parle sérieusement.

Le monde, qui devine tous les ridicules et saisit chaque travers par une sorte d'intuition où il y a de la magie, avait bien vite découvert la grotesque émulation du pauvre vicomte. On s'en divertissait fort, et le vicomte ne voyait goutte en ces moqueries voilées, que recouvrait toujours une couche suffisante de courtoisie. Loin de s'alarmer, il se réjouissait et se gonflait comme la grenouille de la fable, mais il ne crevait point, parce que les sangles de son gilet l'empêchaient de se gonfler outre mesure.

La tournure que venait de prendre la conversation était donc pour lui un vrai triomphe. Il se défendait mollement contre la louange, et repassait déjà dans sa mémoire une anecdote préparée de longue main pour soutenir sa réputation de conteur.

— Écoutez, écoutez! fit-on de toutes parts.

Le vicomte se laissa prier durant les trois quarts d'une minute.

— J'aurais voulu ne point vous dire cela, commença-t-il enfin; je parle très-sérieusement... parce que l'histoire regarde ce pauvre Rio-Santo...

— Le marquis ! Contez, de grâce, contez vite !

Ce fut un chœur de voix féminines qui prononça ces mots.

— C'est une vieille histoire, reprit le vicomte; mais je ne l'ai apprise qu'aujourd'hui d'un Parisien de ma connaissance. C'est assez drôle, on pourrait même dire que c'est très-drôle...

— Mais contez donc !

— Figurez-vous, belles dames, que pendant le séjour de Rio-Santo à Paris, la comtesse de L... et la comtesse de P... étaient fort éprises de ce cher marquis. Un jour le garde du bois de Boulogne entendit deux coups de feu dans le fourré. Il se précipita... et vit... je vous le donne en mille.

— Un assassinat ?

— Non pas.

— Un tir à la cible ?

— Encore moins. Un duel, mesdames... un duel entre madame la comtesse de P... et madame la comtesse de L...

— Charmant ! s'écria le chœur en éclatant de rire.

— Un duel entre deux comtesses ! dit sir Paulus Waterfield, il n'y a que Rio-Santo pour cela !

— Attendez donc ! le meilleur, c'est le motif du duel. Figurez-vous, belles dames, que la comtesse de P... et la comtesse de L... avaient conclu entre elles un accord : aussitôt que l'une d'elles aurait fait la conquête du marquis, l'autre devait céder la place et abandonner toutes prétentions.

— Mais c'est le monde renversé, interrompit lady Campbell. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de deux rivaux ? Ces deux femmes déshonorent leur sexe.

— Et déshonorent la noblesse ! ajouta la baronne.

— Non pas, non pas, mesdames; la noblesse n'a rien à faire en ceci. Il s'agit tout bonnement de deux comtesses de l'empire.

— A la bonne heure!

— Ces deux dames avaient donc passé un contrat, reprit Lantures-Luces. Au bout de huit jours, la bataille sembla décidée : la voiture de madame de L... avait stationné pendant deux heures devant la porte de Rio-Santo. Madame de P... employa un jour à se désespérer; le lendemain, elle prit des informations et acquit la certitude que sa rivale avait fait comme ces délicieux scélérats de la régence, qui compromettaient une femme en envoyant leur carosse vide à sa porte. Madame de L... avait compromis Rio-Santo.

— Charmant! entonna le chœur.

— Vous comprenez, belles dames, reprit encore Lantures-Luces, que la comtesse de P... devint furieuse. La première fois qu'elle rencontra son ennemie dans les salons de la Chaussée-d'Antin, elle lui dit : Madame, vous êtes un fat!

— Cette comtesse de P... n'était pas sans esprit, dit lady Campbell.

— La comtesse de L... en vrai raffinée de l'empire, lui répondit par un coup d'éventail sur la joue. — Assez! dit madame de P... Point de bruit. Votre arme? — Le pistolet. — Votre heure? — Midi. — A demain, porte Maillot, sans témoins, combat à mort!

Elles se serrèrent la main, et tout fut dit.

— Ce Rio-Santo, dit sir Paulus, change les agneaux en tigres.

Le quadrille prenait fin, le cavalier Angelo Bembo vint reconduire miss Trevor à sa place. A peine était-elle assise auprès de sa tante, que la voix sonore de l'huissier dominant tout à coup les mille bruits de la fête jeta par les salons le nom de l'Honorable Frank Perceval.

Miss Trevor perdit aussitôt les délicates couleurs que la danse avait fait monter à sa joue; elle devint plus pâle qu'un visage de marbre, et mit la main sur son cœur qui

défaillait. Lady Campbell se pencha vers elle et lui dit tout bas :

— Du courage, ma fille! l'entrevue sera pénible... Mais vous étiez si jeune! votre cœur s'était trompé... Qui sait d'ailleurs si Frank lui-même n'a pas changé?

Cette dernière parole, qui voulait être une consolation, amena une larme dans les yeux de miss Mary Trevor.

— Point de faiblesse! reprit lady Campbell; en voyant pleurer une femme, l'homme croit toujours à un reste de tendresse.

La spirituelle femme n'en dit pas davantage et se prit à penser que sans elle sa nièce aurait méconnu le cri de son cœur, qu'elle eût combattu vainement et dans le silence son amour pour le marquis, qu'elle eût épousé par timidité Frank Peceval, qu'elle eût été malheureuse, peut-être coupable...

Frank Perceval fut accueilli par lord Trevor avec la plus franche cordialité. Le vieux lord vint lui-même le présenter à sa fille, mais ici la scène changea. Mary reçut son fiancé avec une froideur d'autant plus grande, que son cœur éveillé soudain s'élançait vers lui avec plus de force. Elle baissa les yeux sous le regard de Frank, et ne répondit à son compliment, prononcé d'une voix émue, qu'en balbutiant quelques paroles dépourvues de sens. Frank se sentit venir une cruelle crainte. Il voulut parler encore, mais lady Campbell lui toucha légèrement le bras du bout de son éventail.

— Vous avez fait un bon voyage? dit-elle.

Puis, changeant de ton subitement, elle se pencha à son oreille et lui glissa ces mots :

— Pas ce soir, Frank, je vous conjure; on a les yeux sur elle, sur nous!...

Frank ne comprenait point.

— Demain, continua lady Campbell d'une voix où il y avait trop de pitié pour que Frank se méprit plus longtemps; demain, je vous expliquerai... Croyez-moi tou-

jours votre amie, cher Frank... la pauvre enfant a bien résisté... bien souffert...

— Quoi, milady! s'écria Frank; dois-je penser?...

— Je vous en prie, monsieur, attendons à demain.

En même temps, lady Campbell prit la main de Frank qu'elle serra avec une sensibilité non feinte. Frank salua et s'éloigna la mort dans le cœur.

Mary demeura immobile, anéantie.

— Mon enfant, lui dit lady Campbell, le plus fort est fait. Maintenant, le reste me regarde. Ah! si ce n'était pour vous, Mary, je me dispenserais de cette ambassade. Pauvre Frank! Mais il s'agit de votre bonheur : je me dévouerai, ma chère fille.

Elle mit un baiser au front de miss Trevor qui était froid et humide.

Frank errait par les salons, cherchant à repousser loin de lui la crainte douloureuse qui opprimait sa pensée; il voulait espérer encore. Après tout, l'accueil de lord Trevor avait été aussi cordial qu'autrefois, et les paroles de lady Campbell pouvaient s'interpréter en plus d'un sens. Mais Mary! Etait-il possible de se méprendre à cette froideur glaciale qui avait tout à coup succédé à son doux abandon d'autrefois?

Çà et là, ses amis l'arrêtaient pour lui presser la main et lui souhaiter la bien-venue.

— Quelles nouvelles du Simplon? lui demandait l'un.

— Vous me montrerez votre album, Frank, lui disait l'autre.

— Comme vous voilà triste! s'écriait un troisième. Est-ce que vous sauriez déjà?...

Frank interrompit vivement ce dernier.

— Quoi? demanda-t-il avec une ardente anxiété.

— Pauvre garçon! murmura l'ami; mais il n'y a rien d'officiel encore... ce sont de simples bruits...

— Que disent-ils, ces bruits?

— Ils disent... Ils mentent peut-être... Ils disent que miss Trevor va épouser Rio-Santo.

Frank passa sa main sur son front.

— Quel est ce Rio-Santo? demanda-t-il.

L'ami le regarda stupéfait.

— Vous n'avez pas entendu parler de Rio Santo, Frank? Au revoir, Perceval, mon pauvre ami.

Frank demeura seul, étourdi par ce nouveau coup.

— Eh! bonjour, très-cher, s'écria une voix de fausset à son oreille : il y a un siècle qu'on ne vous a vu, et je disais hier... A qui donc disais-je cela? Mais vous avez l'air chagrin, très-cher... Je devine...

— C'est donc vrai? murmura Frank.

— Très-cher, Rio-Santo a plus de millions que vous n'avez, vous, de cent livres de rentes...

Le vicomte de Lantures-Luces, à ce dernier mot, pirouetta sur lui-même. Frank marchait sans voir et chancelait comme un homme ivre; il sentit un bras de femme se glisser sous le sien.

— Milord, lui dit la comtesse de Derby, vous êtes malheureux, bien malheureux! je vous plains... Car vous savez déjà sans doute...

— Je crois tout savoir, milady.

— Tout? Non, milord, vous ne savez pas tout. Ecoutez, moi aussi je souffre; je voudrais soulager votre peine, et peut-être...

Il y a un démon de fatuité au fond du cœur de tout homme. Frank, malgré son accablement, comprit à faux et regarda lady Ophélia d'un air étonné.

Celle-ci se prit à sourire avec tristesse.

— Peut-être vous donnerai-je les moyens de combattre Rio-Santo, poursuivit-elle; car on ne peut pas vaincre Rio-Santo avec des armes ordinaires.

— Encore Rio-Santo! pensa Frank, qui se sentait monter au cœur une haine furieuse et sans limites.

— Venez me voir demain, poursuivit la comtesse de Derby, les choses que je dois vous apprendre se disent à voix basse et portes closes, dans une chambre où l'on est deux... et encore celui qui parle est en péril, comme celui qui écoute. A demain, milord; je vous attendrai.

Elle s'inclina, gracieuse et souriante comme au sor-

tir d'un entretien frivole. Frank n'eut pas tant de force. Sa détresse se lisait sur chacun de ses traits; il continua de marcher, cherchant un lambris où s'appuyer, un siége où tomber. Miss Diana Stewart, sa cousine, l'aperçut et l'appela.

— Asseyez-vous près de moi, Frank, dit-elle; j'ai bien des choses à vous dire. Oh! je savais que ce coup vous frapperait cruellement.

— Vous êtes son amie, murmura Frank, qui avait peine à parler, vous devez connaître le fond de son cœur... dites-moi...

— Elle souffre autant que vous, Frank. Il se passe en elle quelque chose que je ne comprends pas, mais son cœur n'a point changé. Miss Trevor vous aime toujours.

Un souffle d'extatique bonheur passa par l'âme navrée de Frank.

— Mais ce mariage?... dit-il.

— On en parle; lady Campbell le désire. Mary ne s'y oppose pas.

— Elle ne s'y oppose pas! répéta automatiquement Frank.

— Rio-Santo les a ensorcelées!

— Toujours Rio-Santo! Diana! le connaissez-vous?

— Je le connais, répondit miss Stewart qui baissa les yeux et rougit.

— Montrez-le moi... dites-moi ce qu'il est!

— C'est un homme à qui rien ne résiste, prononça tout bas la jeune fille; un homme beau, noble, fort et auquel les autres hommes ne peuvent ressembler que de loin. Malheur à ses rivaux, Frank!

— Malheur à lui plutôt! interrompit Perceval qui se leva dans un moment d'exaltation terrible. Montrez-le-moi, vous dis-je! Ah! il faut que je le voie face à face, cet homme; il faut...

La voix monotone et sonore de l'huissier interrompit Frank et annonça emphatiquement : Don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo!...

Ce nom de Rio-Santo, ainsi pompeusement lancé à travers les salons, déchira l'oreille de Frank Perceval et retentit au-dedans de lui comme un discordant fracas. Tremblant de colère et galvanisé par cette joie farouche qui prend les vaillantes natures à l'approche de l'ennemi, il secoua tout à coup sa torpeur et fendit la foule d'un pas précipité. D'instinct il se posa à moitié chemin de la porte d'entrée à la partie du salon occupée par lady Campbell et miss Trevor. Il devinait que, tout d'abord, Rio-Santo passerait par là.

Rio-Santo, en effet, parut presque aussitôt.

C'était un homme de grande taille et d'héroïque prestance. Son visage, aux traits fins et délicatement arrêtés, avait cette expression de calme surhumain que nous avons admirée en quelques physionomies italiennes. Il était beau, beau comme les peintres d'élite peuvent rêver un roi ou un dieu. Le pur ovale de sa joue n'était tatoué par aucun dessin de barbe. Il portait seulement une légère moustache, noire comme le jais et retroussée à la manière des habitants de la Péninsule. Ses cheveux, bouclés naturellement, groupaient au hasard leurs mèches gracieusement ondées, laissant à découvert un front large, plein de franchise et de fierté. Ses yeux charmaient et dominaient sous l'arc hardiment dessiné de ses noirs sourcils.

La démarche de Rio-Santo était royale, mais sa majesté échappait à l'emphase par la grâce. Il portait un costume sévère dans son irréprochable élégance. Trois ordres souverains brillaient sur sa poitrine.

Son nom prononcé souleva un murmure contenu dans la foule. Quelques ladies faussèrent les figures des quadrilles; d'autres oublièrent de donner réponse à une banale question de leur partner. Il y avait dans la fête un élément de plus, et chaque cœur féminin sentit grandir son instinct de coquetterie.

Frank regarda fixement et longuement son rival, auquel il barrait l'étroit passage qu'avait ouvert la foule. Au premier aspect, il lui sembla que cette figure avait

déjà frappé ses yeux, mais cette impression fut courte et fugitive; ce que Frank vit, ce qu'il remarqua avec une passionnée jalousie, ce fut l'extraordinaire beauté de Rio-Santo. Sa haine s'augmenta de toute la frayeur qui étreignit son âme. Car, en ces moments de détresse amoureuse où l'angoisse paralyse la réflexion, la beauté apparaît comme l'arme unique et souveraine : Frank se sentit vaincu, écrasé sous la beauté de son rival.

Il le regardait toujours et barrait toujours le passage. Rio-Santo ralentit d'abord son pas, puis il s'arrêta tout à fait, cherchant de l'œil lady Campbell et sa nièce. Il n'avait pas même aperçu Frank.

— Là-bas, marquis, là-bas! s'écria l'officieux vicomte de Lantures-Luces en désignant l'angle du salon où s'asseyait lady Campbell; ces dames se plaignent de votre retard. Eh bien! Perceval, mon très-cher, ayez donc la bonté de nous faire place, au marquis et à moi.

Frank ne bougea pas, et mit dans ses yeux, toujours fixés sur le marquis, l'expression du plus provoquant dédain. Rio-Santo abaissa sur lui son regard serein, et ne répondit au froid défi de Frank que par un salut plein de courtoisie :

— Je tâcherai d'avoir l'honneur d'être présenté à l'Honorable Frank Perceval, dit-il avec simplicité.

Et avant que Lantures-Luces eût empiré la situation par son empressement intempestif, le marquis fit un imperceptible signe de tête, auquel répondit un personnage qui venait d'entrer et sur la route duquel chacun s'écartait. Ce personnage que nous connaissons, et à qui son élégant habit de bal ne pouvait enlever l'apparence bourgeoise que lui avait donné la nature, marchait tête haute et les yeux grands ouverts sans se détourner jamais pour éviter un choc ou saluer une connaissance. C'était Tyrrel, l'aveugle de la taverne des *Armes de la Couronne*. Mais on l'appelait ici d'un autre nom.

Au geste de Rio-Santo, il changea de route et vint se planter devant Frank, auquel il fit perdre de vue le marquis.

— Rangez-vous, monsieur! dit Frank avec colère.

— Là, là! très-cher, s'écria Lantures-Luces en éclatant de rire; sur quelle herbe avez-vous donc marché ce soir? N'allez-vous pas chercher querelle à sir Edmund Makensie, qui est aveugle?

— Je vous fais mes excuses, murmura Frank qui se mordit les lèvres.

Et il chercha des yeux Rio-Santo, tandis que l'aveugle murmurait bénignement :

— C'est moi, monsieur, qui vous demande pardon.

Rio-Santo avait disparu dans la foule.

— Serait-ce un lâche? se demanda Frank. Ah! c'est qu'il me le faut brave!

— Vous l'aurez tel qu'il vous le faut, mon jeune gentleman! interrompit une voix railleuse à son oreille.

Frank se retourna vivement. Il n'y avait auprès de lui qu'un long personnage à figure exotique qui essuyait laborieusement les verres d'un gigantesque lorgnon.

— Qu'avez-vous dit? demanda le jeune homme avec hauteur.

— Che n'ai bas tit, répondit flegmatiquement le long personnage, qui n'était autre que le docteur Muller.

— Vous m'avez adressé la parole, monsieur!

— Che n'ai bas atressé la barole, tarteifle! répliqua le Germain en tournant le dos.

Frank crut s'être trompé.

Rio-Santo venait de rejoindre lady Campbell et sa nièce. L'angle où elles s'asseyaient devint tout à coup le centre du bal. Tous les regards y convergèrent, et la cour de lady Campbell se trouva instantanément doublée. Il est probable que cette spirituelle femme avait dès longtemps constaté ce résultat inévitable de la présence de Rio-Santo, et que ledit résultat entrait pour quelque chose dans l'attachement qu'elle portait au beau marquis. Elle le reçut comme une mère reçoit son fils, un fils chéri et admiré.

— Mary devenait triste, dit-elle, tandis que Rio-Santo baisait la main de la jeune fille.

— N'y avait-il que mon absence pour causer la tristesse de miss Trevor? demanda Rio-Santo en souriant.

Mary esseya de sourire aussi, mais elle ne put.

Ce soir-là Rio-Santo fut plus empressé, plus tendre, plus éloquent encore qu'à l'ordinaire. Miss Mary, qu'une voix intérieure avertissait de se souvenir, se laissait aller malgré elle aux enchantements dont l'entourait cet homme qu'elle n'aimait pas, et oubliait Frank qu'elle aimait. C'était plus qu'une fascination, et miss Diana Stewart avait employé le mot propre : Mary était ensorcelée.

Lady Campbell écoutait Rio-Santo, lui donnait la réplique le plus spirituellement du monde, et trouvait encore le temps de s'extasier sur le bonheur de sa nièce.

Frank se tenait debout dans une embrasure. Il était trop éloigné pour rien entendre, mais il voyait tout, et buvait avec une poignante avidité la coupe amère de la jalousie. Il regardait, mettant son âme entière dans ses yeux, interprétant chaque geste, donnant à chaque mouvement une signification qui attisait sa fièvre et doublait sa souffrance. Lorsque Rio-Santo se penchait vers Mary et l'enveloppait de la magie de son regard, Frank tressaillait de rage; lorsque Mary levait les yeux sur Rio-Santo, Frank croyait y lire un amour timide, mais éloquent dans son silence, et sa rage devenait agonie.

Les heures passaient. Une seule chose vint faire diversion à l'obsédant espionnage de Frank. Au moment où la conversation du groupe présidé par lady Campbell atteignait son plus haut degré d'animation, Rio-Santo, emporté sans doute par la chaleur de l'entretien, fronça un instant les sourcils. La lumière d'un candélabre tombait d'aplomb sur son visage. Frank, qui le regardait, tressaillit et se demanda pour la seconde fois où il avait vu cet homme. Mais les traits de Rio-Santo reprirent leur position normale, et Frank douta de nouveau. Le souvenir qui venait de traverser son esprit se liait à un évènement si horrible; sa mémoire, sur une ressemblance réelle ou imaginaire, venait d'évoquer un si hi-

deux tableau, que la haine elle-même, ou ce qui pis est, la jalousie, n'y pouvait donner place à la sereine et noble figure de Rio-Santo. Frank pensa qu'il s'était trompé. Il le pensa d'autant plus fermement, qu'il y aurait eu folie à supposer le contraire. Un terrible malheur l'avait frappé autrefois dans des circonstances étranges. L'homme qui avait joué le principal rôle dans ce drame effroyable, dont nous devrons compte au lecteur, cet homme et Rio-Santo se ressemblaient, — comme un misérable peut ressembler à un prince. Frank rejeta loin de lui tout soupçon. Il avait assez de motifs récents de haïr, sans rattacher son aversion à de lointains outrages.

Enfin Rio-Santo se leva pour faire son tour de bal et rendre ses devoirs aux dames. Frank, qui attendait ce moment avec impatience, quitta son poste et l'aborda.

— Monsieur, dit-il, avec ce calme affecté que l'homme du monde sait toujours mettre sur ses émotions les plus grandes; vous manifestiez tout à l'heure le désir de m'être présenté.

Rio-Santo ne le reconnut pas de prime-abord. Lorsqu'il le reconnut, il sourit et lui tendit la main.

— Monsieur Perceval? dit-il. En effet, je ne pouvais que désirer faire la connaissance d'un homme dont lady Campbell m'a parlé souvent avec une affection de mère et que miss Trevor aime comme un frère chéri...

Frank prit la main de Rio-Santo et la serra fortement.

— En êtes-vous donc déjà à aimer tout ce qu'elle aime? demanda-t-il avec un sourire amer. Milord, vous avez le beau rôle, et je tombe malgré moi dans ce ridicule personnage d'amant oublié qui gêne tout le monde, et que tout le monde prend en mépris ou en pitié. J'aime miss Mary Trevor, monsieur !

Rio-Santo ne retira point sa main.

— Je le savais, dit-il d'un ton plus froid, mais avec une mesure exquise; lady Campbell me l'avait appris. J'espérais... nous espérions que l'absence...

— Pour qui parlez-vous, monsieur ? interrompit Frank.

— Je parle pour moi, pour lady Campbell...

— Voilà tout, monsieur, voilà tout! interrompit encore Frank d'une voix impérieuse; je vous déclare menteur si vous prononcez un autre nom!

— Et aussi pour miss Mary Trevor, prononça lentement Rio-Santo.

En même temps il retira sa main et mit un doigt sur sa bouche. Son regard restait calme; pas une ride ne vint à son front.

— Monsieur Perceval, reprit-il avec douceur, je ne crois pas avoir été au-devant de votre provocation. J'aurais voulu votre amitié, vous en avez décidé autrement, qu'il soit fait suivant votre volonté.

Frank rougit de plaisir.

— A demain donc, monsieur, dit-il; ma volonté est que l'un de nous meure, et je remercie Dieu de trouver en vous un cœur de gentilhomme. A demain.

Rio-Santo fit son tour de bal, rendit ses devoirs aux dames, et revint s'asseoir auprès de Mary.

— Je vous ai vu causer avec Frank Perceval? lui dit tout bas et d'un ton d'inquiétude lady Campbell.

— C'est, répondit Rio-Santo, un fort aimable cavalier.

VI

LA FILLE DU PENDU.

La carte donnée par Tyrrel l'Aveugle à la belle fille de taverne, Susannah, le soir précédent au bord de la Tamise, portait : *Wimpole-Street,* 9.

A midi, Susannah, exacte au rendez-vous, franchit la

grille ouverte, monta les degrés de granit du perron et souleva le marteau de la porte du n° 9 de Wimpole-Street. C'était une maison de belle apparence. Susannah n'eut pas besoin de redoubler son appel. La porte s'ouvrit au moment même où le marteau retombait. Un domestique à brillante livrée la reçut sans mot dire et la précéda dans la première pièce du rez-de-chaussée, où une suivante était assise et semblait attendre. A l'entrée de Susannah, la suivante se leva.

— Je vais annoncer madame la princesse à madame la duchesse, dit-elle ensuite en français. Que madame la princesse veuille bien entrer au salon, à moins que madame la princesse ne préfère monter à son appartement. Madame la princesse est ici chez elle.

— Je le sais, répondit Susannah.

Elle entra dans un fort beau salon, meublé avec luxe. Elle se jeta dans un fauteuil. La femme de chambre sortit à reculons en faisant force révérences.

La belle fille de taverne avait reçu ce titre de princesse et ces marques de respect sans manifester le moindre étonnement. Elle avait quitté ses habits de la veille pour revêtir un costume élégant, mais bizarre et presque théâtral. Une robe de velours noir dessinait ses formes magnifiques; au lieu de chapeau, sa tête s'entourait d'un vaste voile de dentelle, jeté comme au hasard et dont les plis diaphanes laissaient voir, courant parmi sa chevelure, les facettes miroitantes d'un diadème de jais.

Une porte tourna sur ses gonds, tandis que la draperie qui la masquait glissait le long d'une tringle dorée. Sur le seuil se montra une figure de vieille femme qui disparaissait presque au milieu d'un flot exubérant de rubans et de dentelles. Au centre de cette figure, deux yeux vifs, mobiles outre mesure, perçants et curieux, brillaient sous des paupières agitées d'un tremblement nerveux.

La propriétaire de ces yeux et du reste était une petite femme frêle et maigre, enveloppée dans une ample douillette de satin. Elle s'arrêta sur le seuil et braqua

son regard sur la jeune fille. Ce regard dura longtemps. C'était celui d'une femme experte et connaisseuse. Examen fait, elle laissa échapper un sourire et un geste de satisfaction.

— Parfait! murmura-t-elle; parfait! Parlez-moi d'un aveugle pour déterrer les jolies femmes!

Elle toussa et laissa retomber la porte. Susannah se retourna lentement.

— Ma chère enfant, dit la vieille femme, je suis la duchesse douairière de Gêvres; vous êtes, vous, la veuve de mon malheureux neveu, mort à la fleur de l'âge et que je regretterai toujours, le prince Philippe de Longueville. Embrassez-moi, chère nièce.

La vieille Française baisa au front Susannah qui se laissa faire.

— Princesse, reprit-elle, vous vous souviendrez, j'espère, du nom de votre mari, que vous pleurez depuis six mois. Philippe de Longueville, ma chère belle, — Philippe — de — Longueville. Est-ce entendu?

Susannah leva ses grands yeux chargés de nonchalance sur sa nouvelle tante :

— Autant ce nom-là qu'un autre, dit-elle.

— Fi, Suzanne! Fi, mon enfant! Pas plus de respect que cela pour le nom des descendants de Dunois! Nous sommes bâtards du sang royal, ma chère belle, et cent poètes ont chanté plus ou moins bien notre illustre ancêtre!

La vieille Française déclama cette tirade avec une emphase moitié sérieuse, moitié comique.

— Princesse, poursuivit-elle en approchant un fauteuil où elle enfouit brusquement sa petite personne, vous êtes ma nièce, je suis votre tante, il faut que nous nous aimions beaucoup. La loi de nature est formelle à cet égard... Vous êtes vraiment la plus belle fille que j'aie rencontrée depuis soixante ans que je suis sur la terre! A propos, voici vos armes, ma chère nièce; ce cachet sera désormais le vôtre.

Elle mit au doigt de Susannah un large anneau enri-

chi de brillants, au chaton duquel était gravé l'écusson de France avec la brisure d'Orléans et la barre de bâtardise.

— Parlons affaire maintenant, reprit-elle. D'abord, veuillez lire cette lettre qui est à votre adresse.

Susannah prit la lettre et l'ouvrit. Voici ce qu'elle contenait :

« En quittant l'homme qui vous a sauvé la vie hier au soir, vous avez gagné Goodman's-Fields, quartier des Juifs. Là, vous avez tourné longtemps autour des ruines d'une maison démolie... »

— La maison de mon père! interrompit Susannah.

« Vous vous êtes fait conduire à Warren's-Hôtel, Regent-Street, où vous avez passé la nuit. Ce matin, vous êtes partie avec le jour, à pied ; vous avez acheté ce costume qu'il vous faudra changer contre un autre plus décent; puis vous avez passé deux heures à attendre au coin de Cliffort-Street une personne qui n'est pas venue... »

— Qui n'est pas venue! répéta tristement Susannah.

« Vous aviez grand désir de la voir, pourtant! continuait la lettre qui semblait répondre à l'interruption de Susannah; rien n'est caché pour l'œil ouvert désormais sur vos actions.

» Attendez. Quand l'ordre viendra, soyez prête; quand vous aurez obéi, silence! »

Point de signature. Susannah jeta la lettre et regarda la vieille femme en face.

— On m'a suivie, dit-elle; à quoi bon? Ces gens se disent puissants; que m'importe? Ils me menacent : c'est folie de menacer une femme qu'on a rencontrée sur le chemin de la mort.

Les yeux perçants de madame la duchesse douairière de Gèvres se baissèrent sous le regard de Susannah, comme les cornes d'un limaçon se renfoncent au contact inattendu d'un corps étranger.

— Dieu me pardonne, mon enfant, dit-elle d'un ton soumis et tout à fait exempt de cette nuance de raillerie

qui perçait dans ses premières paroles, vous allez beaucoup trop loin. On vous a suivie peut-être... je penche à le croire, mais c'est pure sollicitude. On se dit puissant : on l'est, ma fille, on l'est à un point que vous ne pouvez soupçonner. Quant aux menaces, fi donc! Point de menaces! Vous servirez à l'accomplissement d'un projet... de plusieurs projets... que sais-je? Mais, en échange, vous aurez le luxe, vous aurez les plaisirs, vous aurez le bonheur...

— Le bonheur! murmura la belle fille dont l'œil perdit sa morne fixité; il ne m'aime pas!

— Qui pourrait donc ne pas vous aimer, ma fille?

— Il ne me connaît pas!

— Tant mieux! Savez-vous tout ce qu'il y a de séductions nouvelles en vous depuis hier? Hier, vous n'étiez que belle; aujourd'hui, vous êtes riche et vous êtes princesse. Écoutez et croyez, Suzanne. De même que vous servirez cette puissance mystérieuse dont nous parlions tout à l'heure, de même cette puissance vous servira. Ce que vous souhaiterez s'accomplira; ce qui vous apparaissait comme un rêve plein de démence deviendra réalité.

Susannah avait redressé son front. Son beau visage perdait graduellement son expression de morne insensibilité. Son œil scintillait par intervalles sous l'arc violemment tendu de ses noirs sourcils. Ses narines s'ouvraient, son sein battait; une sorte de courant magnétique semblait injecter la vie à flots dans chacune de ses artères. Elle n'était plus belle, elle était sublime. La Française, éblouie par ce rayonnement soudain, se taisait et la regardait.

— Ce que je souhaiterai s'accomplira, répéta-t-elle, ce qui m'apparaissait comme un rêve deviendra réalité...

Elle leva les yeux au ciel, et deux larmes descendirent le long de ses joues.

— Oh! ce que je souhaite, reprit-elle en joignant les mains avec une inexprimable passion; ce qui est mon

rêve, c'est mon amour! Sont-ils assez puissants pour me donner son amour?

La Française se prit à sourire et attira vers elle les deux mains de Susannah.

— Ils peuvent tout, répondit-elle en donnant à sa voix contenue une mystérieuse emphase. Vous avez bien pleuré, n'est-ce pas?

— Oh! bien pleuré! répondit Susannah.

— Vous oublierez ce que c'est que les larmes. Dites-moi, l'homme que vous aimez est sans doute puissant et riche?

— Je le crois pauvre. Il venait bien souvent emprunter à mon père, du temps qu'il y avait de l'or dans la maison qui est maintenant démolie, à Goodman's-Fields.

— Quel est son nom?

— Brian de Lancester.

— Brian de Lancester! répéta la Française qui ne put retenir une grimace de dédain, le pauvre frère du riche comte de White-Manor! Bon Dieu! ma fille... Et c'est pour M. de Lancester, le pauvre garçon, que vous avez tant pleuré!

Susannah retira vivement ses mains.

— Je l'aime, dit-elle en relevant sa tête avec cet air de reine que nous lui connaissons; je suis fière de l'aimer.

— Vous avez raison, ma toute belle, répliqua timidement la vieille femme. Après tout, l'Honorable Brian de Lancester héritera peut-être un jour de White-Manor et de la pairie. C'est lui que vous cherchiez au coin de Clifford-Street?

Susannah fit un signe de tête affirmatif.

— Pauvre chère enfant! s'écria la duchesse, mais s'il avait passé devant vous il ne vous aurait pas aperçue; s'il vous avait aperçue, il ne vous aurait point remarquée; s'il vous avait remarquée, vous étiez perdue! N'ouvrez pas ainsi vos beaux yeux étonnés, ma fille... perdue, je le répète! Bon Dieu! pensez-vous que Brian de Lancester, tout original et fou qu'il est, —je vous prie

de m'excuser, — aille se prendre ainsi de passion pour les demoiselles qu'il rencontre par hasard au coin des rues?

— C'est vrai! murmura Susannah, qui pâlit comme on fait après un danger évité.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut le rencontrer, princesse, c'est dans quelque splendide raout du West-End.... à Almack.... au Park, derrière les glaces de votre équipage armorié.

— C'est vrai, c'est vrai, dit encore Susannah; le luxe, la richesse, il m'avait fait oublier tout cela... Hier, on m'a promis du luxe...

Elle se leva et, comme si ses yeux se fussent dessillés tout à coup, elle promena son regard autour du salon. Ce qu'elle vit la fit sourire joyeusement, et sa joie était noble et belle comme sa douleur.

— C'est bien, reprit-elle; on m'a tenu parole. Tout cela est presque aussi brillant que la maison de Goodman's-Fields, qui est maintenant démolie, avant que mon père fût pendu... Oh! je vivrai ici comme autrefois... je peindrai de belles fleurs, je chanterai.... puis je le verrai.... Quand le verrai-je?

Susannah avait prononcé les premiers mots d'un ton rêveur et plein d'un doux ravissement; ce fut d'une voix brusque et passionnée qu'elle fit cette dernière question. La vieille femme réfléchit un instant, croisant ses petites mains ridées sur ses genoux, et fermant les yeux à demi :

— Vous le verrez ce soir, dit-elle enfin.

— Ce soir! s'écria Susannah qui bondit comme une jeune lionne et parut en proie à une sorte de délire; ce soir!

Puis, reprenant son attitude de grâce exquise et hautaine, elle tendit sa main à la Française et lui dit avec une expression d'infinie gratitude :

— Merci; je vous aimerai.

La vieille femme secoua lentement la tête.

— Ma pauvre enfant, vous l'aimez bien, vous l'aimez

trop. Un tel amour est dangereux parce qu'il exclura la prudence. Saurez-vous avoir des secrets pour lui?

— Non, répondit Susannah, je lui dirai tout.

— Vous vous perdrez, ma fille!

— Qu'importe?

— Et vous le tuerez!

Susannah perdit son sourire et fronça le sourcil.

— Je ne menace pas, mon enfant, reprit la Française; je connais, comme tout le monde, le caractère audacieux de l'Honorable Brian de Lancester. Si vous dites un mot, il comprendra le reste, il devinera, il voudra combattre. Or, combattre contre eux c'est mourir.

— Je me tairai, interrompit Susannah.

— Je le crois, ma fille, poursuivit la douairière en attachant sur sa nièce improvisée un regard profond et scrutateur; car vous savez qu'il y a des yeux et des oreilles ouverts autour de vous. N'est-ce donc pas assez pour un pauvre gentilhomme que l'amour de la veuve d'un prince qui a vingt ans, qui est plus belle qu'un ange et qui est plus riche qu'une reine?

— Non, ce n'est pas assez, dit Susannah. Si j'étais véritablement reine, ce ne serait pas assez encore, car Brian est au-dessus de tout; mais je me tairai... Vous m'avez dit que je le verrais ce soir?

— Je vous tiendrai parole, ma fille.

La Française sonna. La femme de chambre parut, et, sur un ordre, apporta ce qu'il faut pour écrire.

— Il est trois heures, murmurait la duchesse douairière tout en traçant quelques mots sur le papier; nous avons trois heures encore; c'est plus qu'il ne faut. Donnez ce billet à Joe, Mariette, et qu'il le porte en courant au docteur. Donnez cet autre à Dick; il faut que le major l'ait dans une demi-heure. Faites aussi que Ned tienne prête pour six heures et demie la voiture de madame la princesse. Allez!

— Ma chère nièce, reprit la duchesse, il y a ce soir une représentation allemande au théâtre de Covent-Gar-

den. Commencez votre toilette, ma chère belle; nous irons à la représentation allemande.

— Et Brian?

— L'Honorable Brian de Lancester y sera.

— Comment le savez-vous?

— Il y sera, ma fille.

VII

EDWARD AND C°.

Il y avait alors, un peu au-delà de l'angle formé par Finch-Lane et Cornhill, une ruelle étroite, à peine macadamisée, du fond de laquelle on n'apercevait qu'une mince bande du ciel en demi-deuil. Cette ruelle longeait l'un des côtés d'une énorme maison carrée, qui donnait d'autre part sur Finch-Lane et aussi sur Cornhill où s'étalait sa vaste façade.

La partie du rez-de-chaussée qui donnait sur Cornhill était occupée par deux beaux magasins jumeaux. Le premier montrait derrière les glaces de ses croisées un magnifique assortiment de bijouterie; l'autre contenait tous les divers objets qui constituent la toilette des deux sexes. On lisait sur l'enseigne du bijoutier le nom de Falkstone; sur celle du costumier le nom de Bertram.

Sur Finch-Lane s'ouvrait, toujours dans la même maison, une boutique de changeur; mais ici l'aspect était tout différent. Finch-Lane, rue étroite et encaissée, formait une espèce de moyen terme entre la grande artère et la noire allée dont nous avons parlé. Le jour y était déjà plus sombre, ce qui, joint à la disposition particu-

lière des rideaux et grillages intérieurs, donnait au change-office une physionomie presque mystérieuse. Nonobstant, il ne s'y passait rien de fort extraordinaire, il faut le croire, car, tant que durait la journée, on y troquait des bank-notes contre de l'or et de l'or contre des bank-notes. A côté du changeur, il y avait un brocanteur. Ici, une couche d'ombre de plus. On était moins près du street et plus avant dans le lane. Le brocanteur allumait ses lampes vingt minutes avant le changeur. Le changeur se nommait M. Walter; le brocanteur s'appelait Peter-Practice.

Enfin, sur les derrières de la maison, dans l'étroite allée actuellement détruite, s'ouvraient huit ou dix fenêtres grillées, dont les carreaux blanchis à la craie ne laissaient point pénétrer les regards indiscrets à l'intérieur.

C'était là que se tenaient les bureaux de la maison de commerce Edward and C°.

Quel commerce faisait cette maison? Nul n'aurait pu le dire au juste, et ce mystère préoccupait fortement les petites marchandes de Finch-Lane et les grosses marchandes de Cornhill. On disait bien vaguement et sans savoir qu'Edward and C° tenaient entrepôt de marchandises étrangères. Quelles marchandises? On voyait souvent des hommes arriver avec des paquets; on voyait parfois des charriots s'arrêter à la porte. Ballots et paquets entraient, mais jamais, au grand jamais on ne voyait rien ressortir.

C'était, on en conviendra, fort étrange. Ceux qui avaient pénétré dans les bureaux soit sous prétexte de prendre une bank-note sans escompte, soit sous tout autre prétexte usité commercialement, avaient vu des grillages; derrière ces grillages d'impénétrables rideaux verts, voilà tout. Un valet à livrée couleur de feu, qui se tenait à la porte d'entrée, était le seul être vivant qui montrât son visage dans ce singulier office.

La costumière et le bijoutier de Cornhill, le brocanteur et le changeur de Finch-Lane étaient venus s'établir

là en même temps tous les quatre, et en même temps que les bureaux de la maison Edward and C° s'installaient sur la ruelle sans nom.

De temps en temps, tous les mois environ, on voyait s'ouvrir les larges croisées du premier étage donnant sur Cornhill. Un beau, un magnifique gentleman apparaissait alors derrière les soyeuses draperies des rideaux. Quel était ce gentleman? Était-ce le chef de la maison Edward and C°?

Ce que l'on savait, c'est que Edward and C°, le brocanteur, le changeur, le costumier et le bijoutier étaient là depuis un an, qu'ils faisaient en apparence de très-bonnes affaires et qu'il n'y avait pas le plus petit mot à dire sur leur crédit.

Une fois les curieux du quartier crurent avoir trouvé le mot de l'énigme. On avait vu une trentaine d'hommes robustes et pauvrement couverts franchir le seuil d'Edvard and C°. Ces hommes étaient des matelots, ils venaient chercher de l'emploi; évidemment, Edward and C° étaient des courtiers d'engagement. Bon et lucratif et moral métier! Excellent raisonnement!

Mais, au bout d'un mois, on vit revenir les mêmes hommes. Ces matelots s'engageaient bien souvent! Au bout d'un autre mois, on les vit revenir encore; puis encore, au bout du troisième mois. Ce n'étaient pas des matelots. Qu'était-ce donc?

Le lendemain du bal de Trevor-Place était justement le jour choisi par les prétendus matelots pour rendre visite aux bureaux de la maison de commerce Edward and C°. Vers onze heures du matin, on les vit arriver par escouades et franchir la porte de la maison carrée qui donnait sur la petite ruelle. Il y en avait trente-six. Quand le trente-sixième fut passé, le valet ferma la porte à double tour et se retira.

Les trente-six nouveaux venus étaient presque tous des gaillards robustes, à la mine déterminée. Quelques-uns portaient au visage ces ignobles traces que laissent les habitudes de débauche; d'autres gardaient sur la joue

d'honorables blessures, résultat d'une rencontre récente au pugilat; d'autres enfin montraient une face nette et pleine entre la double haie de leurs épais favoris. Ceux-là n'avaient point l'air d'avoir balayé fort longtemps la boue de Londres, mais on n'eût point aimé à les rencontrer la nuit en rase campagne par les chemins déserts. Un ou deux jeunes gens à peine sortis de l'enfance faisaient partie de la réunion.

La plupart d'entre eux ont déjà passé sous nos yeux, et le lecteur eût reconnu dans cette honorable assemblée bon nombre de nos nocturnes navigateurs de la Tamise.

Ainsi se trouvaient là le robuste Tom Turnbull, qui, à la lumière du jour, il faut le dire à sa louange, avait tout l'air d'un déterminé coquin, le gros Charlie, rameur du bateau amiral commandé la veille au soir par le bon capitaine Paddy O'Chrane, Patrick, Saunie l'aboyeur, Snail le miauleur, et les autres dont nous n'avons point prononcé les noms.

Il ne manquait là que le bon capitaine lui-même, son frac bleu à boutons noirs, sa culotte chamois et sa canne sauvée naguère du naufrage.

Le bureau où ils se trouvaient réunis était une grande pièce coupée en deux par un grillage aux mailles duquel se collait un opaque rideau vert. Ce grillage avait de petites fenêtres. Au-dessus de l'une d'elles se lisait le mot : CAISSE. Nos trente-six gaillards savaient lire assez pour déchiffrer ce mot magique.

Ils s'étaient assis en silence sur un banc de bois disposé comme un divan tout autour de la chambre. Le dernier venu seulement, ne trouvant point de place sur le banc, se tenait debout dans une embrasure et collait son nez aux vitres dont la transparence se cachait sous une épaisse couche de craie.

Il avait un court paletot étriqué comme en portent les lightermen (bateliers d'alléges) sur une chemise bleue, un pantalon de cotonnade rayée, fendu au-dessus de la cheville et laissant voir des bas immodérément rapiécés. Sa coiffure consistait en un vieux chapeau de feutre à

bords microscopiques, sa chaussure en souliers dont la semelle avait bien deux pouces d'épaisseur.

Notre homme était de petite taille, et ses membres disgracieusement attachés offraient un ensemble dépourvu de toute symétrie. En revanche, chacun de ses membres pris en particulier avait un vigoureux dessin, et la tête se plantait gauchement, mais ferme entre deux épaules d'une largeur respectable.

Le chapeau avait beau être petit, il ne laissait à découvert qu'un front large tout au plus de trois doigts. De ce front, partait sans transition aucune un nez aquilin, pâle, fortement busqué, dont les étroites narines avaient peine à y introduire la quantité d'air indispensable à la respiration. Point de barbe, si ce n'est, çà et là, quelques durs baliveaux de couleur roussâtre qui perçaient, à une ligne d'intervalle, la peau chagrinée de sa joue. Une bouche mince et rentrée, aux deux côtés de laquelle un sourire d'habitude avait creusé deux petites rides joviales. Un regard pénétrant, cauteleux parfois, parfois hardi sous les poils recourbés de sourcils roux et touffus. Un ensemble de physionomie enfin exprimant à la fois une sorte de bonhomie native, une avidité sans limites et la dure insouciance qui trône sur presque tous les fronts des enfants du Londres populaire.

Avant de dire son nom, que le lecteur connaît, nous ajouterons un trait qui a son originalité : partout, à son pantalon, à son paletot, à son gilet, et jusqu'à sa chemise, il avait des poches. Son paletot seul en comptait cinq. La principale, placée à un endroit où la coutume évite d'en mettre d'ordinaire, descendait de la ceinture à la hauteur de mi-cuisse, par devant, et se trouvait solidement doublée en cuir. Les autres, vastes et consciencieusement cousues, se dissimulaient de leur mieux.

Cet homme était Bob-Lantern, notre assassin de Temple-Church.

Les trente-cinq compagnons de Bob-Lantern étaient au complet depuis quelques minutes, lorsqu'une voix s'éleva derrière les rideaux verts.

— Êtes-vous tous là? demanda-t-elle.

— Nous sommes tous là, monsieur Smith, répondit Tom Turnbull.

On entendit, derrière le rideau, le bruit strident et sec du tourniquet d'une serrure à combinaisons.

— Étourdi que je suis! dit au même instant l'invisible M. Smith; j'ai oublié de faire changer mon papier... Nicholas.

Nicholas, le valet en habit couleur de feu, entra aussitôt par une porte intérieure dans le réduit réservé où se tenait M. Smith. Celui-ci lui mit entre les mains une liasse de bank-notes.

— De la monnaie! dit-il; tout de suite!

— Avez-vous entendu, vous autres? dit Tom Turnbull à voix basses; de la monnaie!

— Eh oui! Tomy, mon mignon, répondit le gros Charlie en dirigeant sa salive noircie par le tabac au beau milieu d'un carreau blanchi, on va nous chercher de la monnaie!

— Charlie a raison, appuya Snail, enfant demi-nu, dont les traits, flétris déjà, reflétaient, en gerbe, toutes les passions mauvaises.

Tom Turnbull s'était levé. Puis, sans mot dire, il était monté sur le banc afin de voir par-dessus le grillage.

— Que diable fais-tu là, Tomy? demanda Charlie.

Tomy retomba sur ses pieds au milieu de ses compagnons et mit un doigt sur sa bouche.

— Chut! siffla-t-il tout bas.

Il rassembla toute la troupe en cercle autour de lui.

— Ici, à deux pas de nous, dit-il, il y a une caisse de fer, une caisse ouverte.

— Eh bien?...

— Dans cette caisse, point d'argent...

— Tant pis!

— Point d'or...

— Ah! bah!...

— Taisez-vous, pour l'amour de Satan! s'écria Tom Turnbull. J'assomme le premier bavard!

Snail se retira prudemment au dernier rang.

— Point d'or! répéta Turnbull; savez-vous pourquoi il n'y a point d'or?

— Non, Tomy; tu vas nous le dire.

— C'est que la place manque! c'est que, depuis le haut jusqu'en bas, il y a des bank-notes!

Tous les yeux brillèrent; un sourd murmure s'éleva.

— Patience! mes amis, patience! dit M. Smith qui prenait cela pour un signe d'ennui.

M. Smith était assis devant son bureau et lisait tranquillement les colonnes immenses et serrées du journal le *Times*. Impossible de vous faire son portrait. Ce pouvait être un fort bel homme, mais de larges lunettes vertes et un garde-vue d'une dimension extraordinaire masquaient presque entièrement son visage.

— Mes chéris, dit une voix qu'on n'avait point encore entendue, il faut de la prudence.

— Bob-Lantern ! s'écria-t-on de toutes parts : d'où diable sors-tu, Bob-Lantern?

Bob-Lantern avait quitté doucement la position qu'il occupait auprès de la fenêtre pour se joindre au groupe qui entourait maintenant Tom Turnbull. Tout le monde s'était retourné de son côté. Il fit un signe de main pour réclamer le silence, cligna de l'œil et dit tout bas :

— C'est durement tentant! dit-il en passant sa langue sur sa lèvre. Si on pouvait travailler tout doucement... je ne dis pas. Le capitaine ne va pas venir, au moins?

— Non, répondit Charlie.

— C'est durement tentant! répéta Bob qui se prit à réfléchir.

Il se glissa jusqu'à la grille qu'il ébranla avec précaution.

— Patience, mes amis, patience! dit M. Smith qui lisait toujours son journal.

— C'est fort, murmura Bob-Lantern; c'est durement fort!

— Fort ! répéta Tom Turnbull en haussant les épaules; écoutez, vous autres, êtes-vous des hommes?

— Oui, Dieu me damne ! répondit le petit Snail.

— Que faut-il faire ? demandèrent les autres.

Tom lança sa botte massive dans la menuiserie qui soutenait le grillage. Le grillage trembla mais ne tomba pas.

— Qu'est cela ? s'écria M. Smith d'une voix émue et courroucée.

Tom voulait redoubler. Bob-Lantern l'arrêta.

— Tu fais trop de bruit, dit-il ; il faut toujours s'arranger pour ne donner qu'un coup.

Et, sans prendre d'élan, sans faire en apparence de grands efforts, il frappa la serrure du grillage d'un coup si violent de son talon ferré que la serrure vola en éclats. Cela fait, il se jeta de côté, laissant la foule se ruer dans le bureau réservé.

— Je n'ai donné qu'un coup, murmura-t-il avec satisfaction, mais il était durement joli !

Lorsque nos trente-six assiégeants s'élancèrent dans l'enceinte réservée, M. Smith, averti par le premier coup de Tom Turnbull, essayait de se mettre en défense. Il avait roulé son bureau entre la porte et la caisse, et tâchait de fermer cette dernière, mais il n'y pouvait point réussir. Un pan de sa redingote, pris dans la jointure, rendait vains tous ses efforts.

— Ne vous donnez pas tant de peine, monsieur Smith, dit rudement Tom Turnbull ; l'affaire est faite, et, si vous êtes gentil, nous vous laisserons partager.

— Avant de toucher à cette caisse, vous m'assassinerez sur place !

— Ça peut se faire, répondit froidement Tom Turnbull.

Un immense éclat de rire accueillit cette saillie.

— Ça peut se faire ! répéta le petit Snail ; Dieu me damne ! ça peut se faire !

Bob-Lantern avançait le cou derrière la porte et plongeait son regard cauteleux et tout brillant d'intelligence jusqu'au fond de la caisse.

— Le fait est que le coup promet, murmura-t-il; mais j'ai vu de ces plaisanteries-là tourner durement mal...

L'intérieur du bureau réservé formait à peu près la moitié de la pièce. Il était meublé comme tous les bureaux. A droite, s'ouvrait une porte qui communiquait à d'immenses magasins servant à la maison Edward and C°; à gauche, un escalier tournant montait au premier étage. Nos assaillants ne prirent point souci de remarquer tout cela. Ils avaient autre chose à faire. Tandis que Tom, Charlie et d'autres tournaient la table que M. Smith avait jetée comme un rempart au-devant de la caisse, un autre, plus agile ou plus pressé, sauta sur cette table en criant :

— A moi la première part!

— Bravo, Saunie! dit la foule.

M. Smith cessa tout effort pour fermer la caisse.

— A toi la première part! répéta-t-il en mettant rapidement sa main dans son sein d'où il tira une paire de pistolets.

Il visa. Saunie chancela. Sa cervelle éclaboussa les assaillants qui reculèrent.

— Ah! c'est comme ça! dit Bob-Lantern en faisant retraite jusque auprès de la porte d'entrée.

Mais les autres n'imitèrent pas son exemple. Tom Turnbull et Charlie, s'élançant en même temps, renversèrent M. Smith. Turnbull chercha son couteau pour le lui mettre dans la gorge.

A ce moment, il se passa quelque chose d'étrange. Tous les assaillants, à l'exception de Turnbull et de Charlie, subitement saisis d'une panique terreur, se retirèrent lestement derrière le grillage, laissant le cadavre de Saunie étendu sur la table. Voici ce qui causait cette terreur.

Au bruit du coup de pistolet, amorti pour la rue, mais qui avait dû retentir fortement à l'intérieur de la maison carrée, un homme masqué de noir s'était montré au haut de l'escalier. Tous l'avaient vu, excepté Charlie et Tom, lesquels étaient sérieusement occupés. L'homme

masqué s'adressant au caissier, lui dit avec nonchalance :

— Pourquoi ce bruit, monsieur Smith ? J'ai besoin de repos. Que l'on fasse silence !

Turnbull et Charlie lâchèrent prise en entendant cette voix et levèrent la tête ; puis ils reculèrent de plusieurs pas, tremblant de la tête aux pieds.

— Son Honneur ! dit Tom.

Charlie prit une posture suppliante.

— Ils sont durement pincés, murmura Bob-Lantern dans son coin. J'avais toujours pensé que ce diable d'escalier menait quelque part...

Son Honneur reprit à pas lents le chemin par où il était venu. Charlie et Tom s'en allèrent piteusement rejoindre leurs camarades. M. Smith se releva et remit son bureau à sa place.

— Il faudra me débarrasser de cela, dit-il froidement en montrant le cadavre de Saunie.

— Oui, monsieur Smith, répondit respectueusement Turnbull.

Comme si de rien n'eût été, M. Smith ouvrit le *Times* et reprit sa lecture où il l'avait interrompue, en attendant que Nicholas apportât la monnaie.

VIII

LES DEUX COTÉS DE LA RUE

Les trente-cinq individus qui venaient de faire le siége de la caisse Edward and C°, demeurèrent une minute ou deux sous l'impression de l'apparition qui avait mis fin à

leur émeute. Cette impression était sans doute bien vive et profonde, car ils n'osaient plus souffler mot.

Au bout de trois minutes, Snail, qui n'aimait point à rester en place, fit un mouvement; Charlie se redressa; Tom Turnbull toussa discrètement. La glace était rompue.

— Pauvre Saunie ! murmura Turnbull.

— Pauvre Saunie ! répéta le petit Snail, il aboyait si bien !

Ce petit Snail était un extrait de bandit assez curieux à voir. Il paraissait avoir treize ans tout au plus ; mais son visage pâle, flétri, jaune, ridé, ressemblait déjà à un visage de vieillard. Ses traits avaient une expression double : tantôt ils respiràient l'abrutissement le plus complet, tantôt ils s'illuminaient d'un rayon de malice véritablement diabolique.

— Pourquoi M. Smith ne nous a-t-il pas dit tout de suite que Son Honneur était là-haut? gronda Charlie en lançant au caissier un regard peu bienveillant, nous serions restés tranquilles.

— Ça aurait pu s'arranger, dit tout bas Bob-Lantern, si on n'avait pas fait de bruit... Quant à Son Honneur, celui-là serait bien fin qui pourrait dire d'avance où il sera et où il ne sera pas...

— Tu le connais, toi, Bob? interrompit Tom Turnbull avec une ardente curiosité.

— Mes chéris, la vie est durement chère, et je ne m'occupe que de mes petites affaires. Tant il y a que M. Smith a jeté bas Saunie comme il faut. On ne peut pas dire non.

Bob quitta son coin et s'approcha du cadavre qu'il tâta un instant en connaisseur.

— C'était un gaillard solide, reprit-il enfin. Ça fera un sujet passable, et on en aurait bien une guinée là-bas à la Résurrection. Qui veut m'aider à l'emporter?

— Que personne ne bouge ! s'écria Turnbull. Ce corps est à moi.

— Pourquoi cela, Tom?

— Parce que, répondit Turnbull en essuyant une larme, Saunie était mon ami... c'est bien le moins que je profite de son pauvre corps !

A ce moment, Nicholas, le domestique à livrée couleur de feu, entra dans le bureau. A l'aspect du corps de Saunie et du grillage rompu, il ne manifesta aucune surprise, ce qui tendrait à faire croire qu'il voyait souvent d'étranges choses dans les bureaux d'Edward and C°. Il remit à M. Smith un sac pesant que celui-ci vida sur son bureau qui fut en un instant couvert d'or. M. Smith fit trente-six petites piles de cinq guinées chacune. Ensuite, il prit dans l'un de ses tiroirs une pancarte où se trouvaient inscrits trente-six noms et fit l'appel. Chaque fois qu'il prononçait un nom, un homme se présentait qui recevait cinq guinées.

La dernière pile de cinq guinées fut enlevée au moment où l'on prononçait le dernier nom de la liste.

— Maintenant, dit M. Smith, en montrant le cadavre de Saunie, débarrassez-moi de cette ordure, et soyez plus sages une autre fois.

— Il faudrait un sac, monsieur Smith, répliqua Turnbull, et de la paille, pour l'emballer... le pauvre cher garçon !

M. Smith sonna Nicholas, qui apporta un sac et de la paille. En deux tours de mains le malheureux Saunie, convenablement *emballé*, ressembla comme deux gouttes d'eau à un colis de roulage. En cet état, Tom Turnbull le chargea sur ses robustes épaules.

Il ne restait plus dans le bureau que M. Smith, Nicholas et Bob-Lantern.

— Que fais-tu là ? dit M. Smith à ce dernier.

— J'attends, répondit Bob, Son Honneur serait bien aise de me voir.

— Et que peut te vouloir Son Honneur ?

— Ceci ou cela, mon bon monsieur Smith, peut-être s'informer des nouvelles de ma famille. Une chose certaine, c'est qu'il m'attend.

— Nicholas, dit M. Smith, allez demander à Son Honneur s'il veut recevoir ce drôle.

— Non pas! interrompit Bob; je suis tout rond, moi, et n'aime point les façons. Demandez tout bonnement à Son Honneur s'il veut causer un petit peu avec le pauvre Bob-Lantern.

L'instant d'après, Bob montait l'escalier tournant qui conduisait au premier étage et mettait ses lourdes semelles crottées sur les tapis d'un beau salon. Il traversa le salon, précédé de Nicholas; il traversa ensuite deux ou trois pièces somptueusement meublées où il eut occasion de faire disparaître une demi-douzaine de menus objets dans les vastes abîmes de sa poche de cuir.

— Ce sera pour Tempérance! pensait-il chaque fois qu'il s'appropriait ainsi quelque chose.

La dernière pièce où il entra était une sorte de grand boudoir donnant sur Cornhill. Auprès de l'une des fenêtres, dont les épais rideaux relevés laissaient pénétrer le pâle soleil des matinées de décembre, notre beau rêveur de Temple-Church, demi-couché sur une bergère de velours, fumait une pipe orientale au long tuyau d'ambre. A ses côtés, sur un fauteuil, il y avait un masque noir et un court pistolet à quadruple canon. Nous avons vu le masque; quant au pistolet, si les assaillants eussent essayé de faire résistance lorsque *Son Honneur* avait descendu l'escalier tournant, nous l'eussions, sans nul doute, entendu placer son mot dans l'entretien.

— Que veux-tu? dit-il à Bob.

Celui-ci appela sur sa lèvre mince et hâlée un patelin sourire.

— Je viens, si ça est égal à Votre Honneur, pour lui présenter le bonjour et aussi pour la petite affaire que Votre Honneur sait bien.

Bob cligna de l'œil en prononçant ces derniers mots.

— Je ne sais rien, répondit M. Edward. Tâche de t'expliquer vite et clairement.

— Je vais tâcher, Votre Honneur... Comment! vous avez oublié déjà Temple-Church et la petite quêteuse?

Edward laissa tomber sa main et regarda Bob-Lantern.

— Je t'avais donné une commission, dit-il.

— Juste ! c'est pour ça que j'ai pris l'avantage de venir saluer Votre Honneur. J'ai suivi la demoiselle... les demoiselles, car elles sont deux, avec une manière de blanc-bec qui fait trois... A propos, il m'a demandé comment on vous nomme?

— Qui?

— Le blanc-bec. Il m'a donné un beau souverain pour ma peine.

— Tu lui as dit?

— Rien du tout, Votre Honneur, rien du tout. C'est bien payé, pas vrai?

— Et où demeure cette jeune fille?

— Ah ! pour ça, Votre Honneur, vous n'aurez pas besoin de prendre un *cab* à l'heure pour lui rendre visite, et je me suis dit tout de suite : c'est comme un fait exprès ! Elle est à portée de la main, en face de vous, de l'autre côté de la rue.

Edward, par un mouvement instinctif, tourna vivement la tête et suivit le geste de Bob qui désignait, de l'autre côté de la rue, les fenêtres du second étage. Son mouvement fut si rapide, qu'une ravissante figure de jeune fille, qui se montrait à demi derrière un rideau soulevé, n'eut pas le temps de se cacher. Edward lui lança un regard. La jeune fille devint pourpre ; ses yeux se fermèrent, et le rideau tomba.

M. Edward se retourna vers Bob, lui jeta deux souverains et le congédia d'un geste. Bob baisa les pièces d'or comme font les mendiants de l'aumône qu'ils reçoivent.

— Que Dieu bénisse Votre Honneur ! dit-il.

En se retirant, il ajouta :

— Quarante malheureux shellings, quand il donne des bank-notes de dix livres aux quêteuses ; ça n'est pas juste. Peut-être bien que le blanc-bec serait plus généreux que ça ! J'ai durement envie de voir...

M. Edward était resté dans sa bergère; il ne vit point le rideau de la fenêtre qui lui faisait face se soulever de nouveau et le beau front de Clary Mac-Farlane montrer pour la seconde fois la moitié de sa courbe gracieuse. La jeune fille abaissa vers lui un de ces regards longs et perçants que Stephen Mac-Nab avait trouvés si étranges la veille au soir à Temple-Church. Son œil couvait, ardent et triste, le beau visage d'Edward, et semblait ne point pouvoir s'en détacher. Clary était plus pâle encore que la veille. Il y avait des traces de larmes sous sa paupière endolorie, et sa joue accusait une longue nuit d'hiver sans sommeil. Pourtant, à mesure qu'elle regardait Edward, toute sa physionomie s'illuminait graduellement; sa tristesse faisait place à la mélancolie, qui, elle-même, se transformait en austère et spirituel bonheur.

Clary était bien belle ainsi. Son âme chaste, mais passionnée, brûlait au travers du feu de ses regards. Son sein battait avec force; son haleine tombait, sèche et brûlante, sur le verre dont elle obscurcissait à peine la transparence; sa lèvre devenait blanche et tressaillait en murmurant d'étranges paroles dont sa volonté n'était point complice.

Clary aimait Edward; elle l'aimait de cet amour exalté que fomentent la solitude et la pureté quasi claustrale des mœurs, chez ces généreuses natures dont la chaleur propre fermente dans le repos.

Clary et sa sœur cadette Anna avaient passé leur enfance en Écosse, à Lochmaben, dont M. Mac-Farlane, leur père, était le principal magistrat. A l'âge où toute jeune fille a le plus grand besoin des caresses et des enseignements d'une mère, Clary et Anna avaient perdu la leur. M. Mac-Farlane les garda pendant deux ou trois ans auprès de lui. Puis, tout à coup, Clary était alors bien jeune, mais elle se souvenait vaguement, néanmoins, la conduite de M. Mac-Farlane changea et s'entoura d'un mystère inusité. Des hommes inconnus prirent accès en sa maison; il eut avec eux de longues, de

fréquentes conférences; il fit de secrets voyages dont personne ne connut jamais ni le but ni le motif.

Ce fut alors qu'il pria sa sœur, mistress Mac-Nab, que des relations de famille retenaient à Londres, de se charger de ses deux filles. Clary, lorsqu'elle songeait à cet événement, ne pouvait s'empêcher de penser que son père désirait s'affranchir de leur enfantine surveillance, et qu'il avait de mystérieuses raisons pour faire ainsi le vide autour de lui.

Lorsque cette proposition fut faite à la mère de Stephen, elle était veuve depuis peu de temps et restait accablée sous le coup d'une catastrophe terrible qui lui avait ravi son époux. M. Mac-Nab était mort assassiné. Elle accueillit ses nièces avec douceur, mais sans empressement. Cependant, à la longue, elle se prit pour elles d'une tendresse de mère.

Chaque fois que M. Mac-Farlane venait à Londres, et il faut avouer que ses visites n'étaient point très-fréquentes, l'excellente dame tremblait qu'il ne lui vînt désir d'emmener avec lui ses deux filles. Elle avait grand tort de craindre; M. Mac-Farlane, — le laird, comme on l'appelait, — témoignait en revoyant ses filles une joie passionnée, mais sombre, et ne songeait guère à les emmener.

C'était un homme d'un caractère étrange. Le peu de temps qu'il restait à Londres se passait en courses faites à la hâte et qu'il expliquait en bloc par ce mot qui répond à tout : *affaires*, mot admirable et spécialement inventé pour déjouer toutes les tentatives de la curiosité. A chaque nouveau voyage, Clary et Anna remarquaient avec chagrin le rapide changement qui s'opérait chez leur père. Il devenait vieillard avant l'âge. Les deux pauvres filles eussent voulu porter quelque consolation à cette douleur cachée; mais M. Mac-Farlane n'aimait point les questions. Clary et Anna, brusquement repoussées, se bornaient à plaindre silencieusement leur père.

Stephen Mac-Nab faisait comme sa mère. Il aimait fort ses cousines. La mort violente de son père, dont il avait

été témoin par hasard, avait d'abord ébranlé ses jeunes facultés. Mais il était encore un enfant alors, et les années remirent son intelligence en son assiette. Seulement, le souvenir de son père mort et celui de l'assassin étaient gravés en traits de sang dans sa mémoire. L'assassin, qu'il n'avait vu qu'un moment, par suite de la chute du masque qui couvrait son visage, ne se présentait pas à lui sous une forme bien arrêtée; mais une circonstance restait, lumineuse et précise au fond de ses souvenirs : c'était un homme grand, robuste, souple; à l'instant où la chute du masque avait découvert ses traits, il frappait; en frappant, ses noirs sourcils se fronçaient et dessinaient en blanc sur son front rougi, la ligne tremblée d'une longue cicatrice. Stephen voyait cela dans la veille comme lorsque le sommeil lui apportait ses songes.

On a des connaissances à la douzaine qu'on fréquente assidument; on a un ami, un seul, et c'est beaucoup, qu'on ne voit pas une fois tous les mois. Stephen était dans ce cas. Londres lui fournissait ces camarades qui aident à perdre le temps et qu'on oublie avec un sensible plaisir lorsqu'on a plus de temps à perdre. Stephen les voyait presque tous les jours, parce que sa profession de médecin lui laissait, hélas! d'excessifs loisirs.

Mais il avait contracté durant les premières années de son séjour à l'université une liaison plus sérieuse : cette liaison, résistant à la séparation qui suit presque toujours entre jeunes gens de conditions diverses la première entrée dans le monde, était devenue bonne et solide amitié. Stephen et son ancien compagnon d'enfance s'aimaient d'autant plus peut-être que tout chez eux était différent, presque opposé : l'un était, en effet, fils de bourgeois, tandis que l'autre appartenait à la plus haute noblesse d'Angleterre. Le gentilhomme, hautain, énergique, romanesque et mettant son avenir entier dans un amour poussé jusqu'au culte, contrastait avec le *physician*, dont le caractère ne manquait pas de fermeté, dont le cœur possédait cette bravoure commune à tout galant

homme, mais qui ne poussait rien à l'extrême et ne pouvait avoir aucune prétention au titre de héros.

L'ami de Stephen Mac-Nab était Frank Perceval.

La journée de la veille avait été un grand jour pour Stephen. Il avait fait un choix entre ses deux cousines qu'il croyait aimer jusque-là d'une affection égale; il subissait enfin cette langueur que le premier amour met dans l'âme la moins suspecte de sensiblerie. Et puis il était jaloux, ce qui dompte vertement les plus fanfarons!

Aussi était-il rentré chez sa mère dans un état de tristesse profonde. Il était invité ce soir-là à un bal du grand monde, au bal de lord James Trevor. Né sur la frontière d'Écosse, dans le comté de Dumfries, où lord Trevor possédait de magnifiques propriétés, Stephen recueillait en ceci l'héritage de l'estime qui avait autrefois entouré son père. Lord Trevor, en effet, auquel il avait été présenté depuis peu, l'avait accueilli comme on accueille le fils d'un ami, et s'était rangé de grand cœur parmi les futurs clients du jeune docteur. Un grand bal est chose attrayante à l'âge de Stephen, et pourtant l'heure étant venue où il fallait revêtir l'habit noir et chausser l'escarpin, il demeura boudeur, dans son fauteuil, vis-à-vis de son feu presque éteint. A dix heures, mistress Mac-Nab frappa doucement à sa porte.

— Eh bien, mon enfant, dit-elle, tu ne pars pas?

— J'aurais payé chacun de ces regards au prix de six mois de vie! répondit Stephen avec chaleur.

Il songeait à Clary et à ce détestable inconnu de Temple-Church, si beau, si riche, si dédaigneux!...

— Ne comptes-tu point aller au bal? demanda encore la vieille dame.

— A quoi bon! s'écria Stephen; qu'irais-je faire parmi cette noblesse orgueilleuse qui se rira de moi ou ne me regardera pas! Je déteste les nobles, ma mère!

Et il ajouta à part lui :

— Je suis sûr que ce vaniteux donneur de billets de banque est pour le moins un comte!

— Ah! Stephen, dit mistress Mac-Nab d'un ton de reproche, tu oublies que ton pauvre père avait l'estime de tous les gentilshommes de notre comté!... leur estime et leur amitié, reprit-elle avec un léger mouvement d'orgueil. Voici une lettre... mais tu n'auras point de plaisir à la lire, car elle est, je crois, d'un bon gentilhomme.

— De Frank! s'écria vivement Stephen dont le front se rasséréna.

— J'ai appris à reconnaître son écriture, mon enfant, parce que ses lettres te donnent de la joie.

Stephen baisa sa mère d'un air qui demandait grâce pour sa mauvaise humeur.

— Il arrive aujourd'hui! dit-il après avoir lu les premières lignes. Il doit être arrivé! Pauvre Frank! lui aussi va être bien malheureux;

— Lui aussi! répéta mistress Mac-Nab. Serais-tu donc malheureux, toi, Stephen?

Celui-ci s'efforça de sourire, et la bonne mère, rassurée, quitta son fils pour aller reposer. A peine était-elle sortie que deux coups légers furent frappés à la porte et une douce voix de jeune fille, passant par le trou de la serrure, apporta ces mots timidement prononcés :

— Merci, mon petit cousin.

Puis on entendit un pas de gazelle effleurer lestement les marches de l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

— C'est la voix d'Anna! murmura Stephen après un silence; c'est le pas d'Anna. Pauvre douce fille! Ah! Clary ne viendra pas, elle!

Il mit sa tête entre ses mains.

— Qu'elle était belle, mon Dieu! reprit-il, et comme ce regard m'eut rendu fier! Mais quel est donc cet homme? ajouta-t-il avec une violence soudaine; où l'a-t-elle pu connaître!

IX

LE CENTRE D'UNE TOILE D'ARAIGNÉE.

Stephen n'alla point au bal de Trevor-House.

Le lendemain, il se leva plus calme. Il y a toujours de la ressource chez ces caractères positifs qui n'attisent point la cuisante brûlure de leurs peines, qui ne se complaisent pas en leurs douleurs, et ne demandent qu'à être consolés.

Stephen avait passé tant bien que mal sa première nuit de martyre d'amour; il n'avait aucune espèce d'envie de recommencer et se promettait bien de clore brusquement ce chapitre d'incertitudes et de doutes en demandant une explication à Clary Mac-Farlane. C'est ce qui s'appelle aller droit au but. Si tous les amoureux prenaient cette route bourgeoisement logique, aucun roman n'atteindrait la fin de son premier volume.

Ce qui serait une publique calamité.

Au déjeuner de famille, Clary était distraite et comme absorbée. Tout de suite après le déjeuner, elle s'esquiva. Nous savons où elle se rendit ainsi. Ce fut derrière le rideau qui, demi-soulevé, permettait à son regard de plonger dans le salon de la maison carrée, de l'autre côté de Cornhill. Clary venait là tous les jours. Elle y venait bien souvent en vain, car les apparitions qu'Edward faisait en ses bureaux étaient courtes et peu fréquentes. Mais elle ne se lassait point d'y venir. Ce jour-là, elle y trouva ce qu'elle y cherchait.

Nous n'essaierons point de peindre les impressions

profondes et multiples qui se succédèrent dans l'esprit de la jeune fille, tant que dura sa muette contemplation. C'était à cette place qu'elle avait vu Edward pour la première fois; c'était à cette place qu'elle venait l'attendre chaque jour; c'était à cette place qu'elle souffrait, qu'elle était heureuse, qu'elle avait appris à aimer...

Lorsque Edward, guidé par le geste de Bob-Lantern, jeta les yeux vers elle, son cœur fut pris d'une émotion douce et poignante à la fois. Elle eut froid; ses jambes fléchirent, puis un flot de sang brûlant roula le long de ses veines jusqu'à sa joue, qui devint pourpre. Sa main lâcha le rideau.

Elle demeura longtemps ainsi, honteuse, émue jusqu'à la détresse, heureuse jusqu'au transport, derrière le faible écran de mousseline qui la protégeait contre la fascination commencée. Elle avait grand désir de soulever encore la draperie, mais elle avait remords aussi de l'avoir soulevée déjà, et peur et pudeur. Et puis encore, la voix jusque-là si respectueusement écoutée de sa craintive dévotion, lui criait : Arrête!

L'amour était à l'autre oreille. Nous ne savons ce qu'il disait, mais, quoiqu'il parlât tout bas, sa douce voix couvrait la voix menaçante de la conscience. Clary avança timidement sa main blanche et déliée, puis elle la retira, puis elle l'avança encore. Le rideau se souleva de nouveau, mais si peu!... Ce fut assez. Elle put voir celui dont la pensée emplissait sa vie. L'œil d'Edward, distrait et nageant dans le vide, ne cherchait plus la fenêtre. Alors Clary eut moins peur et reprit sa position première.

Au bout de quelques minutes, ce qu'elle aurait pu prévoir, ce qu'elle désirait peut-être, arriva. La rêverie de M. Edward prit fin et son œil revint naturellement caresser la fenêtre. Oh! nous pouvons l'affirmer, Clary eut le dessein de se cacher encore. Elle tira brusquement la mousseline, mais la mousseline s'accrocha; un obstacle quelconque, une épingle oubliée sans doute, l'empêcha de tomber — et la jeune fille resta sans

voile en face du beau rêveur qui la contemplait passionnément.

— Clary! cria la voix de mistress Mac-Nab à l'intérieur.

Clary n'entendait pas.

Edward mettait dans son regard d'enivrantes paroles. Muet, il disait : Je vous aime, plus tendrement que n'eût pu faire sa voix.

— Clary! s'écria Stephen à son tour.

Clary n'entendait pas. Sa tête se perdait; son cœur s'élançait vers Edward, qui suppliait du geste maintenant et semblait demander pitié. Deux larmes tremblèrent aux cils de la jeune fille et tombèrent brûlantes sur sa joue.

— Il m'aime, mon Dieu! murmura-t-elle.

Edward, qui voyait sa victoire, posa sur sa bouche ses doigts réunis en faisceau et jeta un baiser à travers la rue.

Cette fois l'épingle fut impuissante à retenir le rideau. Clary s'offensa. Le rideau tomba. Au même instant, deux portes qui donnaient entrée dans la chambre de la jeune fille s'ouvrirent brusquement.

— Clary! Clary! crièrent à la fois mistress Mac-Nab et Stephen qui entraient en même temps.

Clary trembla comme notre mère Ève surprise par le Sauveur.

— Il y a donc ici quelque chose de bien intéressant, miss Clary, dit sévèrement Stephen, pour que vous n'ayez entendu ni ma voix ni la voix de ma mère?

La jeune fille balbutia et ne sut point répondre. Stephen, qui avait toujours en tête des soupçons jaloux, s'élança vers la fenêtre et fit mine de soulever le rideau. Clary voulut l'arrêter d'un geste suppliant, mais Stephen ne tint compte de cette muette prière, et la draperie glissa en grinçant sur sa tringle. Clary, Stephen et mistress Mac-Nab plongèrent à la fois leurs regards au dehors. Il n'y avait plus personne aux fenêtres du premier étage de la maison carrée, dont chaque croisée mon-

trait, closes, les doubles draperies de ses rideaux de soie.

Edward avait quitté sa place au moment où Clary s'était de nouveau cachée derrière son rideau. Il se leva de l'air d'un homme que le jeu commence à fatiguer, et tira le cordon d'une sonnette. Un nègre parut.

— Va frapper sur le gong du salon du centre, dit-il.

— Combien de coups, maître?

— Cinq coups.

Quelques secondes après, on entendit cinq coups sourds et prolongés retentir dans la direction suivie par le petit nègre. M. Edward prit la même route et sortit du boudoir. Il pénétra dans un salon de forme ronde, qui, autant qu'on pouvait s'orienter, tenait exactement le milieu de la maison carrée. Ce salon n'avait point de fenêtres et s'éclairait, à cette heure de midi, par un lustre allumé. En revanche, il avait six portes, dont cinq donnaient immédiatement sur des escaliers en spirale. C'était par la sixième que M. Edward avait pris entrée.

A son arrivée, le gong promenait encore le long des lambris sonores ses profondes et onduleuses vibrations. Le salon était désert. Cinq chaises et un fauteuil étaient rangés autour d'un vaste poêle, dont les bouches, ouvertes, échauffaient le salon de leurs brûlantes haleines. M. Edward se jeta nonchalamment sur le fauteuil. Presque au même instant, les cinq portes s'ouvrirent. Les deux premières, percées dans la direction de Cornhill donnèrent passage à une dame fort richement parée et à un gentleman de fashionable tournure. La troisième, qui tournait du côté de Finch-Lane, servit de chemin à un monsieur de mine bien honnête, vêtu en négociant de bon lieu. Par la quatrième s'introduisit un petit homme tout jaune et tout maigre. La cinquième porte enfin donna passage à M. Smith, paré de ses lunettes vertes et de son vaste garde-vue.

La belle dame venait des somptueux magasins des costumes de Cornhill, dont elle était souveraine et maîtresse, sous le nom de mistress Bertram. Le gentleman,

M. Falkstone, était son voisin, le bijoutier. Le monsieur à prestance honnête tenait la boutique de changeur dans Finch-Lane. C'était M. Walter. Le quatrième enfin n'était rien moins que le vieux Peter Practice, ancien *attorney* (procureur) ruiné, lequel trônait dans la poudreuse et sombre boutique de brocanteur qui venait, aussi sur Finch-Lane, après le *change-office.*

Les cinq nouveaux venus s'avancèrent d'un pas discret vers M. Edward et le saluèrent respectueusement. Edward toucha la main de mistress Bertram et fit aux autres un signe de tête protecteur. Mistress Bertram s'assit. Les quatre hommes restèrent debout jusqu'à ce qu'un geste royal d'Edward leur eût donné licence de prendre des siéges.

— Venons tout de suite au fait, dit M. Edward : J'ai besoin de dix mille livres.

— Dix mille livres ! répéta Peter Practice.

— Dix mille livres ! répétèrent en chœur le changeur, le bijoutier, M. Smith et mistress Bertram.

— Pour ce soir, ajouta froidement M. Edward.

Toutes les têtes se baissèrent à la fois.

— Monsieur Walter, reprit encore Edward, pouvez-vous me les compter sur-le-champ?

— Je le puis, monsieur, mais...

— Mais quoi?

— En la monnaie que vous savez.

— Je n'en veux pas. Et vous, Falkstone?

— Les affaires languissent déplorablement monsieur.

— Et vous, Fanny? interrompit Edward avec impatience, en s'adressant à mistress Bertram.

— Ma caisse est à votre disposition, monsieur, répondit la belle marchande; mais il s'en faut de beaucoup que cette somme s'y trouve.

— Je prendrai ce qu'il y a, Fanny. Vous êtes une bonne et charmante fille. Et vous, maître Practice?

— Je dirai à Votre Honneur, répondit l'ancien attorney; je lui dirai clairement et sans ambages, je lui dirai ce que lui a dit mon honorable voisin, M. Falkstone :

les affaires languissent; elles languissent déplorablement; j'ajouterai même qu'elles ne vont pas du tout.

M. Edward réfléchit.

— Quant à vous, Smith, dit-il ensuite, je sais ce que vous avez... Pardieu! messieurs, vous vous endormez, sur ma parole! Chaque fois que je vous demande une misère. Vous poussez d'interminables hélas! Ceci est intolérable! Vous laisse-t-on manquer de marchandises? N'avez-vous pas une part raisonnable? La police vous inquiète-t-elle? Tout le fashion de Londres n'a-t-il pas appris la route de vos magasins? Et à qui devez-vous tout cela, s'il vous plaît? Marchandises, sécurité, vogue, c'est moi qui vous donne tout, et vous semblez hésiter à me satisfaire?

— Vous savez bien, monsieur, que je suis toute à vous, murmura mistress Bertram.

— Vous, Fanny, je le crois, et je vous remercie. Mais ces messieurs...

— Nous sommes prêts, interrompit Falkstone.

— Je suis prêt, appuya Peter Practice, qui ajouta entre ses dents : Mais je proteste en la forme due, déclarant agir *tanquam coactus* (*), et non autrement, — dont acte, sous toutes réserves.

— A la bonne heure, reprit Edward en se levant. Je compte sur vous pour ce soir. Adieu Fanny.

Mistress Bertram repassa la porte par où elle était venue.

— Avez-vous quelque chose à me dire, Falkstone? demanda Edward.

— Votre affaire de cette nuit?... répondit le bijoutier en souriant.

— Comme toujours, Falkstone, comme toujours. Celui-là ne nous inquiètera pas de longtemps!

— C'est au mieux! à qui remettrai-je mon contingent de fonds?

— Comme d'habitude, à mistress Bertram.

(*) Comme contraint et forcé.

Falkstone salua et sortit.

— Mauvaises nouvelles, monsieur, dit le changeur Walter dès qu'il fut seul avec Smith et Edward; on m'a refusé hier trois de nos bank-notes et des bruits inquiétants commencent à courir dans la Cité.

— Que dit-on?

— On ne dit rien de précis, mais chacun entre en défiance; on ne prend plus une malheureuse bank-note de cinq livres sans la retourner vingt fois en tous sens.

— N'aie pas peur, Walter, mon ami, dit Edward en souriant; sous peu je te donnerai des bank-notes que personne ne refusera. Va.

Le changeur Smith fit doucement le tour du salon et entr'ouvrit toutes les portes pour voir s'il ne restait point d'indiscret écouteur. Cela fait, il revint vers Edward.

— Ami Smith, lui dit ce dernier, il faut être prudent à l'avenir et ne jouer du pistolet qu'à la dernière extrémité. C'est une arme bavarde et nous ne sommes pas ici dans nos montagnes. Dis-moi... et l'affaire de Prince's-Street (*)?

— J'y suis allé ce matin, Paddy pousse son géant tant qu'il le peut. Il le gorge de bœuf, il le sature de gin, et le géant travaille plus que quatre hommes robustes ne pourraient le faire; mais il s'épuise...

— C'est bien long! dit Edward avec un soupir de dépit.

— Prince's-Street a quarante pieds de large! répliqua Smith, et notre éléphant creuse à vingt pieds de profondeur... encore une huitaine, le géant crèvera comme un bœuf, mais le boyau sera fait.

— Dieu t'entende, bon Smith! alors ta caisse sera une vérité. Adieu!

M. Edward prit l'escalier qui conduisait chez le bijoutier Falkstone; il y demeura quelques minutes comme pour marchander et choisir des joyaux; puis, sortant

(*) Rue qui longe la Banque.

comme un acheteur qui a fait ses emplettes, il franchit le marchepied d'un magnifique équipage, attelé de deux chevaux, dont les pareils ne se fussent peut-être point trouvé à Londres, — sauf dans les écuries sans rivales du marquis de Rio-Santo.

A peine était-il étendu sur les coussins, que l'équipage partit au galop, brûlant le pavé dans la direction des parages fashionables du West-End.

X

FAITS ET GESTES DE BOB-LANTERN.

En sortant de la maison Edward and C°, Bob-Lantern joua des jambes et des coudes le long du boueux trottoir de Cheapside et remonta vers le quartier Saint-Giles. Il eut bientôt franchi l'espace qui sépare Cornhill du fangeux labyrinthe portant le nom de Saint-Giles, et enfila une ruelle étroite et tortueuse où l'air s'épaississait, où le brouillard se faisait si opaque qu'on voyait à peine devant soi, bien qu'il ne fût guère que midi. Il poussa une porte de bois, dont les planches vermoulues et comme pulvérulentes se reliaient par des crampons de fer rouillé.

La maison où il entrait ainsi, comme presque toutes celles de cet immonde quartier, n'avait qu'un étage. Bob-Lantern ne demeurait point au rez-de-chaussée; il n'habitait point non plus le premier : l'escalier qu'il prit fut celui de la cave. A mesure qu'il descendait, une atmosphère chaude et pesante l'enveloppait; des miasmes fétides emplissaient sa poitrine. Un autre eût été révolté,

peut-être suffoqué; mais Bob-Lantern accueillit ces exhalaisons comme un cheval accueille la bonne odeur de l'écurie. Il poussa un grognement de bien-être, et souleva le loquet d'une porte qui donnait entrée dans une manière de cellier chauffé à trente degrés centigrades par un poêle en fonte rempli de coke incandescent.

— Dieu me pardonne, Tempérance, dit-il en entrant, tu te brûles comme une vieille damnée que tu es.

Personne ne repondit. Le poêle, rouge, ronflait comme un soufflet de forge.

— Tempérance! reprit Bob-Lantern; Tempérance! fille de Satan, me répondras-tu?

Un ronflement humain se mêla au ronflement du poêle, et une voix grondeuse prononça ces mots avec le lourd bégaiement du sommeil :

— Encore un verre, mistress Goose; le gin est bon, et c'est le vieux Bob qui paie.

Lantern bondit comme un tigre vers l'endroit de la cave où la voix s'était fait entendre. Un instant il disparut dans la profonde obscurité qui régnait partout où ne frappait point la lueur rougeâtre sortant de la porte du poêle, puis il revint traînant après lui un objet inerte, une sorte de paquet massif et d'un considérable volume. Arrivé auprès du poêle, il lâcha prise. Le paquet s'affaissa immobile.

— Elle est ivre comme un tonneau de porter! s'écria-t-il avec colère. Tempérance! sorcière maudite! Tempérance!

Tempérance, c'était le nom du paquet, ne bougea pas.

— Dieu me damne, reprit Bob; elle ne peut pourtant pas rester ici. Je veux être seul!

Il saisit le tisonnier brûlant et l'approcha des narines de Tempérance qui tressaillit violemment et se dressa, chancelante sur ses pieds. C'était une grande et forte femme de quarante ans, dont le teint ardent et les yeux rougis accusaient la passion favorite.

— J'ai soif! dit-elle d'une voix rauque en abaissant sur Bob son regard hébété.

— Ah! tu as soif, éponge! riposta celui-ci qui brandit son tisonnier; tu as soif! Quand je travaille toute la journée pour gagner quelques misérables pences, tu as soif, tu bois et tu t'enivres. Dieu m'écrase, Tempérance, quelque jour, je te briserai la tête contre le mur.

Malgré l'énergie brutale de ces menaces, il y avait de la tendresse dans la voix de Bob, tandis qu'il parlait ainsi. Tempérance fit machinalement le tour du poêle et s'approcha d'une table où il y avait un verre et une cruche de genièvre, tous deux vides.

— Pas une goutte! grommela-t-elle! Mon joli Bob, n'as-tu pas dans ta poche quelque demi-couronne pour faire plaisir à ta petite femme?

— Une demi-couronne damnée! C'est le gain d'un homme pour huit heures de travail. Tu me ruineras!

— J'ai soif! interrompit Tempérance, qui s'était accroupie derrière le poêle et commençait à se rendormir.

— Il faut pourtant que je la renvoie! murmura Bob; si elle savait... Femme, ajouta-t-il tout haut, je veux que le diable m'emporte si je puis te rien refuser. Tiens, voilà six pences, va boire.

— Six pences! Mon joli Bob, encore six autres!

Lantern fronça ses sourcils fauves et leva son tisonnier d'un air menaçant. Tempérance, à qui l'idée de humer deux ou trois verres de gin rendait des jambes, déguerpit et remonta l'escalier en chantant. Lantern la suivit doucement jusqu'à la porte de la rue, qu'il referma derrière elle. Cela fait, il revint en son réduit, dont il barricada soigneusement la porte.

— Est-il possible, murmura-t-il en allumant une lampe au feu du poêle, qu'un bijou de femme comme cela ait des goûts de dépenses semblables. Cinq pieds six pouces!... et des couleurs! On ferait tout le quartier Saint-Giles sans trouver sa pareille. Il y a bien des lords qui la voudraient pour lady... A propos de lord, ma course

d'hier soir pourra servir à deux fins. Le comte est un fier connaisseur, et cette petite quêteuse est bien la plus gentille fillette... pas pour moi : je préfère les femmes de taille ; mais pour les gentlemen qui aiment à promener des maîtresses de cinq pieds... Cinq pieds !

Lantern haussa les épaules et se dirigea vers un des angles de sa cave.

— De sorte que, poursuivit-il, le comte de White-Manor mordra comme il faut à l'hameçon. C'est une cinquantaine de guinées, l'un dans l'autre, que me vaudra cette colombe méthodiste... ça tombera bien ! la vie est durement chère et Tempérance boirait la Tamise !

Il tâta l'une des pierres de la muraille, qui bascula et tomba, laissant à découvert un trou large et profond. Lantern y plongea son regard. Il ne parlait plus. Une joie avide et passionnée faisait scintiller ses petits yeux, derrière les poils recourbés de ses sourcils. Il posa la lampe allumée par terre et s'en alla écouter à la porte. Puis, en deux sauts, il regagna son trou et y jeta ses deux mains convulsivement ouvertes. Tout son corps eut un frémissement et le trou rendit un bruit d'or qu'on remue.

Le visage de Lantern, éclairé d'en bas par la lampe posée à terre, reflétait les énergiques élancements d'une jouissance parvenue à son paroxysme. Il remua l'or doucement d'abord et comme on caresse une femme aimée, puis ses deux mains se crispèrent ; il murmura des mots étranges ; ses doigts semblèrent pétrir son trésor. Nous ne saurions dire au juste combien de livres contenait cette caisse d'espèce originale, mais le trou était grand, et quelquefois les bras de Lantern disparaissaient dans l'or jusqu'au coude.

Quand il se fut bel et bien enivré de la vue et du contact de son trésor, il sortit de sa poche les sept souverains qu'il avait récoltés dans la maison de commerce Edward and C°, et les envoya rejoindre le reste.

— Pauvres petits amours ! soupira-t-il ; c'était bien chaudement dans ma poche ! N'ayez pas peur, je revien-

drai vous voir; je vous amènerai de la compagnie, s'il plaît à Dieu!

Il replaça la pierre et l'enfonça si adroitement que l'œil le plus exercé n'aurait pu la distinguer des autres pierres, ses voisines.

— Tempérance a le nez fin quand elle n'est pas ivre, dit-il; mais elle est toujours ivre, et je suis plus fin qu'elle, moi! D'ailleurs, ajouta-t-il en défaisant les barricades intérieures de sa porte, n'est-ce pas pour elle que je travaille, le cher cœur!

Quelques minutes après, Bob-Lantern franchissait la dernière marche de son escalier et revoyait le jour. Il recommença la course précipitée que nous lui avons vu déjà fournir et rasa les maisons avec une rapidité de locomotive. Il était environ deux heures après midi. Une fois hors du quartier Saint-Giles, Bob-Lantern se lança dans Oxfort-Street, et, méprisant désormais les trottoirs, éclaboussa les fiacres en galopant dans la boue. Sa course le mena au milieu de Portman-Square, devant une grande maison d'aspect opulent, dont, selon l'usage, une grille défendait la façade. Bob-Lantern mit le pied sur la première marche de l'escalier.

— Que veut ce drôle? cria un apprenti jockey du poids de quinze kilogrammes.

— Mon bon petit monsieur Tulipp, répondit Bob, je viens voir M. Paterson, l'intendant de milord comte de White-Manor.

L'apprenti jockey le reconnut, et le précéda dans l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs.

— Tu attendras longtemps, puissant Bob, dit-il en ricanant, car il y a déjà bien du monde dans l'antichambre de M. Paterson.

— Que voulez-vous, mon bon petit monsieur Tulipp, répondit Bob, s'il faut attendre, j'attendrai.

Il y avait en effet foule nombreuse dans l'antichambre de l'intendant. C'étaient cinq ou six tenanciers de milord qui venaient renouveler leurs fermages, des fournisseurs, des clients, dans le sens latin du mot, et une demi-dou-

zaine de maquignons. Tulipp entr'ouvit la porte de M. Paterson et prononça le nom de Lantern. Les pauvres diables, qui attendaient là depuis plusieurs heures peut-être, plongèrent un avide regard par l'ouverture de la porte afin de voir quel était l'importun dont la visite prolongée outre mesure leur barrait impitoyablement le seuil de M. l'intendant. Ils regardèrent de leur mieux, mais ils ne virent personne que M. Paterson lui-même, qui, demi-couché sur un fauteuil à bas dossier, appuyait ses gros pieds sur la grille de sa cheminée.

— Lantern! répéta M. Paterson, sans regarder Tulipp Ah diable! Lantern, dis-tu. Qu'est-ce que c'est que Lantern?

— C'est moi, s'il plaît à Votre Honneur, répondit Bob qui voulut s'avancer.

— Après nous, l'homme, après nous! prononcèrent en chœur les fermiers, fournisseurs et maquignons.

— Il me semble que je connais cette voix, murmura Paterson. Eh! j'y suis! ce Lantern est un coquin de mérite... Fais entrer!

M. Paterson était un homme de taille moyenne, légèrement obèse, dont les cheveux rares et parfaitement incolores encadraient un visage blafard. Au milieu de ce visage rayonnait un nez charnu, couleur de feu. Ce nez était prodigieux. On l'avait vu pâlir deux ou trois fois durant les cinquante années que M. Paterson avait passées sur terre; mais en ces cas, par une réaction explicable, ses joues jaunâtres d'ordinaire étaient devenues pourpres. Evidemment ce nez avait la propriété de déteindre sur le visage.

Au bout d'une minute environ, il leva les yeux sur Bob et haussa les épaules.

— Tu vends quelque chose? dit-il en cherchant une plaisanterie qu'il ne trouva pas; quelque chose comme?... Oui, par le diable; quelque chose qui... tu m'entends, méchant drôle!

Bob se mit à rire débonnairement et répondit :

— Le fait est que je vends quelque chose comme cela.

— Tu arrives mal; ta marchandise est en baisse ici. Milord n'en veut plus.

— C'est fâcheux, répartit Bob avec froideur; fâcheux pour Sa Seigneurie, car, pour moi, voyez-vous, monsieur Paterson, je ne suis pas exposé à garder longtemps cette marchandise en magasin.

— Elle est donc bien jolie! demanda l'intendant.

— Un ange!

M. Paterson haussa une seconde fois les épaules.

— Milord est blasé, mon pauvre Jack-Lantern.

— Bob-Lantern, s'il plaît à Votre Honneur... Ah! milord est?... je n'ai pas bien compris.

— Blasé! c'est un mot qui nous vient de France, comme les vins frelatés et les petits couteaux de deux pences. Il veut dire... Ma foi! c'est difficile à expliquer, honnête Jack.

— Bob, s'il plaît à Votre Honneur.

— Honnête Bob... c'est difficile. Dis-moi, as-tu quelquefois mangé plus de tranches de bœuf rôti que ton estomac n'en pouvait contenir?

— Rarement, Votre Honneur, la vie est si durement chère!

— Enfin cela t'est arrivé une fois ou cent fois, peu importe. Eh bien, ce jour-là tu étais blasé sur le bœuf.

— C'est-à-dire que je n'en voulais plus.

— Juste! Milord ne veut plus d'anges.

Lantern salua bien bas et prit le chemin de la porte. Au moment où il touchait le seuil, la voix de Paterson l'arrêta.

— Quel âge a-t-elle?

— Quelque chose comme dix-sept ans... peut-être dix-huit ans. Ah! Votre Honneur, c'est frais comme une cerise, c'est élancé comme une baguette de saule, c'est gracieux, c'est gentil, c'est blond, c'est modeste...

— Ta, ta, ta, ta! interrompit l'intendant; où demeure-t-elle?

— Ceci fait partie de ce qu'on m'achète, répondit Lantern avec un ignoble sourire.

— Écoute, honnête John, reprit Paterson.

— Bob, s'il plaît à Votre Honneur.

— Jack, Bob ou John, tout cela me plaît, mon garçon; mais ne m'interromps plus... on pourrait tenter un dernier essai. Si elle est aussi charmante que tu le dis. Aussi bien, depuis que milord a changé de vie, mon crédit se perd. Croirais-tu que Sa Seigneurie m'a demandé l'autre jour quelques explications sur ses affaires?

Bob prit un air profondément stupéfait.

— Est-ce bien possible! dit-il sans rire.

— Ce n'est que trop vrai. Il est temps de le remettre en sa route. Je verrai cette jeune fille. Que te faut-il?

Bob revint vers le foyer et mit son coude sur la tablette de la cheminée.

— Je vous dirai son nom, je vous dirai son adresse, et vous me compterez trente souverains d'or, répondit-il.

— Tu es fou, digne John! s'écria l'intendant. Trente souverains pour une adresse!

— Et un nom... le nom et l'adresse de la plus jolie miss de Londres.

— Tout autre que toi aurait pu rencontrer cette jeune fille.

— Londres est grand. Si Votre Honneur veut chercher, je ne m'y oppose pas.

M. Paterson réfléchit un instant, puis il se leva sans mot dire et se dirigea vers son secrétaire. Bob le suivit d'un regard avide. L'intendant ouvrit l'un des tiroirs et compta lentement trente souverains d'or.

Bob saisit l'or et le fit disparaître comme par enchantement dans une de ses vastes poches.

— Anna Mac-Farlane, dit-il ensuite à voix basse, tandis que Paterson écrivait sous sa dictée, 32, Cornhil, vis-à-vis de Finch-Lane; deux sœurs, une vieille tante ou

mère... un blanc-bec qui doit être un frère ou un cousin.

— Je n'aime pas le blanc-bec! grommela l'intendant.

— Ça gêne; mais... au besoin... j'entreprends aussi ces sortes d'affaires.

Lantern avait fait un geste atroce, à la signification duquel on ne pouvait point se méprendre. M. Paterson le regarda en face et se prit à rire.

— Tu dois amasser des millions, digne Jack! dit-il après un silence.

— Moi! je n'ai pas un penny vaillant outre les trente souverains que je viens de recevoir. Adieu, Votre Honneur, et merci! je reviendrai dans quinze jours voir si l'on a besoin de moi... à moins que le blanc-bec ne vous offusque par trop.

— Reviens demain, dit Paterson.

Bob fit un signe affirmatif et sortit. Les fermiers, les fournisseurs et les maquignons le regardèrent passer avec une hargneuse envie. Quand il fut partit, la sonnette de l'intendant se fit entendre, et un valet vint annoncer aux patients de l'antichambre que Son Honneur ne recevrait plus que le lendemain.

Bob reprit intrépidement sa course; mais comme il était quatre heures après midi et que la nuit de Londres commençait, il eut soin de tenir sa main sur la poche qui renfermait ses trente souverains.

— Voilà une bonne affaire! se disait-il; je donnerai six pences à Tempérance.

Un monsieur bien couvert lui barra le trottoir, au moment où il retournait vers Finch-Lane; Bob voulut passer à droite ou à gauche; mais le monsieur l'arrêta d'un geste et lui dit avec un fort accent français :

— Mon ami, l'église Saint-Paul?

— C'est une belle église, répondit froidement Lantern.

— Pourriez-vous m'indiquer la route?

— Hé! hé! dit Bob, c'est malaisé; mais pour deux shellings je le ferais.

— Deux shellings, se récria le Français; pour un mot!

— Allons, je le ferai pour un shelling, puisque vous n'êtes pas un Russe, monsieur le Français.

Bob tendit la main. L'étranger y mit un shelling en grondant quelques paroles peu flatteuses contre l'hospitalité anglaise.

— C'est bon, dit Bob... Eh bien, milord, faites cent pas en suivant votre nez, et vous rencontrerez le portail de Saint-Paul.

— J'y allais donc? demanda le Français.

— Directement milord.

Bob passa de côté et se jeta dans la foule.

— Maintenant, se dit-il, irai-je chez le blanc-bec lui vendre le nom de M. Edward? Non. Il faut laisser aller les choses. Cela le mettrait en défiance. Ah! ah! ah! le bon marché qu'à fait M. Paterson! M. Edward lui soufflera la belle avant qu'il ait le temps de dire zest! Cela le regarde.

Comme il n'était pas encore l'heure de se coucher, il voulut utiliser le reste de sa journée. Bob était un effréné travailleur.

—Dieu me damne! pensa-t-il, le temps est bon pour mendier ce soir. Le brouillard est chaud et les vieilles femmes sortent de leur trou... Attention aux policemen!

Bob, en finissant ces mots, fit un haut-le-corps qui disloqua entièrement son torse et lui donna l'aspect le plus misérable que gueux puisse désirer. L'une de ses épaules se haussa, tandis que l'autre s'effaçait; son bras gauche, tordu et retourné, joua merveilleusement la paralysie. Sa jambe gauche volontairement raccourcie, boita et donna à toute sa personne un mouvement de tangage qui faisait compassion à voir. Il jeta autour de lui un regard circulaire et cauteleux pour s'assurer que le trottoir était pur de tout agent de police. Un second regard tria, parmi la foule, une vieille dame au grand chapeau noir qui ne pouvait être moins que la veuve

d'un patron de barque ou d'un bosseman décédé au service de l'état.

Bob se traîna vers elle en se balançant comme un sloop battu par la tempête.

— Respectable madame, murmura-t-il derrière elle, je n'ai pas mangé depuis quinze jours et demi.

La dame pressa le pas.

— O bonne mistress! reprit Bob, ayez compassion d'un malheureux marin qu'une blessure reçue à la mémorable bataille de Trafalgar, sous les yeux du glorieux Nelson, empêche de travailler et réduit au triste métier de mendiant!

Le nom de Nelson est toujours d'un effet puissant sur une oreille anglaise. La dame fouilla dans son vaste sac et en retira une demi-couronne qui sans doute devait servir ce soir à sa partie de whist. Bob baisa la couronne et promit à la dame les bénédictions de Dieu.

— Milady! s'écria-t-il en s'attachant aux pas d'une seconde victime qui, selon lui, avait une tournure tory, ne laissez pas périr d'inanition un brave soldat de notre demi-dieu, Sa Grâce le puissant duc de Wellington... J'ai cinquante-trois blessures, noble lady, et Napoléon, Napoléon en personne, je le jure sur mon salut, m'a brisé la jambe d'un coup de botte forte...

Milady lui donna un shelling pour s'en débarrasser.

Bob continua ce jeu durant une heure environ avec diverses chances de succès. Au moment où il allait quitter la partie, il sentit une lourde main se poser sur son épaule. Bob ne prit point la peine de se retourner. Il connaissait la main des policemen. Par un mouvement rapide comme l'éclair, il rendit à son torse sa forme accoutumée, et se baissant tout à coup, il fit lâcher prise à l'agent : avant que celui-ci eût pris une attitude de défense, les deux poings de Bob frappèrent en même temps sa poitrine qui sonna comme un tambour.

L'agent tomba dans la boue au grand plaisir des cokneys. Bob s'en alla le cœur paisible. La soirée s'avançait. Il possédait bien encore quelques petites industries qu'il

mettait en pratique à ses heures de loisir, mais, ce soir, il se sentait pris de tendres pensées à l'endroit de Tempérance, dont les cinq pieds six pouces ne lui avaient jamais semblé si pleins de charmes.

Bob reprit donc le chemin de Saint-Giles : il marchait maintenant le front haut et les mains dans les poches, comme fait tout honnête homme dont la conscience est tranquille et qui a reçu le prix d'un labeur honorable.

XI

MORS FERRO NOSTRA MORS.

L'honorable Frank Perceval ne portait point de titres. Son frère aîné, le comte de Fife, avait hérité de presque toute la fortune paternelle, suivant la loi anglaise.

Frank vivait de son faible patrimoine et d'une part de la fortune de sa mère qui habitait l'Ecosse avec la dernière de ses filles, âgée de douze ans. La comtesse douairière de Fife aimait Frank avec une sorte de passion. Son caractère, son âge et sa figure, lui rappelaient l'aînée de ses filles, morte malheureusement quelques années auparavant. Cette sœur, miss Harriett Perceval, et Frank étaient jumeaux. Frank habitait à Londres Dudley-House, propriété de sa mère, située dans Castle-Street, auprès de Cavendish-Square. Il avait un seul domestique, outre sa femme de charge, point d'équipages, point de chevaux.

La matinée était déjà fort avancée, lorsque Stephen Mac-Nab passa le seuil de Dudley-House. Il fut reçut par le vieux domestique de Frank.

Jack était un digne, discret, honnête, fidèle et dévoué serviteur. Il y aurait eu en lui du Caleb si Frank Perceval eût été dans la position désespérée du maître de Ravenswood. Mais Frank était fort loin de cette magnanime misère dont notre Walter Scott nous a fait un si émouvant tableau. Sa pauvreté, toute relative, eût été pour bien d'autres de l'opulence. Aussi Jack gardait-il une tenue fort respectable; sa livrée, d'une propreté minutieuse, n'accusait point de trop longs services, et il y avait sur son visage un air de prospérité qui éloignait toute idée de famine.

Il connaissait Stephen depuis l'enfance et savait toute l'amitié que lui portait Frank; à ces causes, il pardonnait un peu au jeune médecin de n'être point noble.

— Votre Honneur va faire bien plaisir à Son Honneur, dit-il selon la mode écossaise, en continuant sa besogne et avec une cordialité respectueuse; Son Honneur parlait souvent de Votre Honneur dans nos voyages. Son Honneur est sorti ce matin de bonne heure, mais si Votre Honneur veut l'attendre, je lui ouvrirai le cabinet de Son Honneur.

Stephen se fit introduire dans le cabinet de Frank. C'était une chambre dont la description n'aurait point d'intérêt pour le lecteur. Beaucoup de livres, quelques objets d'art, deux ou trois portraits de famille et un grand écusson à quartiers, portant, sur le tout, les armes propres des Dudley, composaient sa décoration. Stephen s'assit près du feu.

— Rien n'a été changé ici, dit-il, en souriant; voici les auteurs que nous aimons tous deux, le portrait de la pauvre demoiselle Harriett...

Jack découvrit tristement son front.

— Voici, continua Stephen, le grand écusson de Perceval.

— Plairait-il à Votre Honneur que je le lui blasonne? interrompit vivement le vieux valet.

Et sans attendre la réponse de Stephen, il commença d'une voix rapide et monotone cette explication techni-

que, si souvent entendue que les mots s'en étaient gravés un à un dans sa mémoire :

— Il est, s'il plaît à Votre Honneur, parti de trois traits, coupé de deux. Au premier, de Fairfax : burellé d'or et de sable au lion d'argent brochant sur le tout; — au deuxième, d'Argyle : d'argent à la nef d'azur équipée et ramée de même; — au troisième, d'Errol : d'argent à trois écus de gueules; — au quatrième, de Dudley-Stuart : contrécartelé aux premier et quatrième d'argent à la fasce échiquetée d'argent et d'azur de trois tires, qui est Stuart; aux deuxième et troisieme, d'or à trois tourteaux de gueules, qui est Courtenay, et, sur le tout, échiqueté d'argent et d'azur de douze pièces à la bande d'hermines, qui est Dudley; — au cinquième, de Douglas : d'argent au cœur sanglant de gueules, au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'argent; — au sixième...

Stephen bâilla et poussa un long soupir.

— J'ennuie Votre Honneur? demanda timidement Jack; il n'y a plus que quatre quartiers et l'écusson en abîme...

— Tu me les décriras une autre fois, mon vieux Jack, dit Stephen.

— Je serai toujours aux ordres de Votre Honneur.

Jack répondit cela, mais il ajouta à part lui : « On voit bien que Son Honneur n'est pas nobleman ! »

— Ton maître avait donc emporté ses armes? reprit Stephen, qui voulait poursuivre l'entretien afin de ne point froisser le bon vieux valet.

— Certes, Son Honneur avait emporté ses pistolets de voyage...

— Je ne vois plus son épée...

— Votre Honneur se trompe, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

— Sa boîte de combat n'est plus à sa place, poursuivit Stephen.

Jack pâlit et trembla.

— C'est vrai, balbutia-t-il; que Dieu ait pitié de nous!

— Que veux-tu dire? s'écria Stephen en se levant.

— Son Honneur est sorti de grand matin, répondit Jack d'une voix étouffée; si matin que j'étais encore au lit... Je ne l'ai pas vu... Il a emporté son épée... sa boîte de combat...

— Un duel! interrompit Stephen.

— Et Son Honneur n'est pas encore revenu! dit le vieux valet qui tomba faible sur un fauteuil.

Stephen se prit à parcourir la chambre à grands pas.

— Un duel! répéta-t-il avec agitation; arrivé d'hier! un duel ce matin! Voilà qui est étrange! Mais peut-être n'est-ce qu'une querelle sans importance qui n'aura pas de suite...

Jack secoua lentement sa tête grise.

— Tout ce qui touche à l'honneur de Perceval a de l'importance, dit-il, et mon maître n'est pas de ceux qui prennent leurs armes pour ne s'en point servir... et midi va sonner! et il est parti depuis sept heures!

Il mit son front entre ses mains.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, vous ne permettrez pas que le vieux Jack voie cela!

— Mon pauvre Jack, reprit Stephen, qui tâchait de se rassurer lui-même, nous nous alarmons à tort. Frank n'a pu avoir de querelle sérieuse depuis hier.

— Son Honneur n'a vu personne et n'est sorti que pour aller au bal de lord Trevor...

— Lord Trevor! s'écria Stephen frappé d'un trait de lumière.

Puis il ajouta avec accablement :

— Le marquis de Rio-Santo!

Jack le regardait sans comprendre.

— Son Honneur ne connaît pas ce marquis-là, Votre Honneur.

— Rio-Santo! dit encore Stephen; ils se seront trouvés en présence. Et où s'informer, bon Dieu! où savoir!

— Où courir! ajouta Jack; par pitié, Votre Honneur, ayez compassion d'un pauvre vieillard. Je n'ai point com-

pris vos paroles, mais j'ai cru deviner. Oh! si vous savez où est mon maître, dites-le-moi. Je courrai, dussé-je succomber en chemin, j'essaierai de lui porter secours... Mon maître! poursuivit-il en joignant les mains et avec des larmes dans les yeux; mon petit Francis, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai bercé, que j'aime!...

Stephen, dont l'inquiétude personnelle s'augmentait du désespoir du vieux Jack, s'approcha de la fenêtre et souleva machinalement le rideau. Une voiture débouchait en ce moment à l'angle de Regent-Street.

— Hélas! poursuivit Jack, il y a comme une fatalité sur la noble maison. Presque tous les Perceval sont morts en duel de père en fils... et la devise qui entoure leur écu semble une éternelle et sanglante menace!

Stephen tourna la tête pour lire la devise.

— *Mors ferro nostra mors!* murmura-t-il. (La mort par le fer est notre mort.)

Stephen détourna les yeux.

— *Mors ferro nostra mors!* répéta lentement le vieux Jack. La dernière fois que j'entendis prononcer ces mots latins, ce fut de la bouche du père de Son Honneur, feu le comte de Fife. Dieu ait l'âme de Sa Seigneurie! Il les prononçait en accompagnant le cercueil de l'aîné de ses fils, mort en combat singulier.

Stephen n'entendait pas. La voiture s'était arrêtée devant le perron de Dudley-House. Deux hommes inconnus descendirent, qui, aidés du cocher, soulevèrent un objet inerte, étendu sur l'une des banquettes du fiacre.

Stephen poussa un cri déchirant.

— Frank! mon pauvre Frank! s'écria-t-il en s'élançant au dehors.

Le vieux Jack se précipita vers la fenêtre.

— Son Honneur! murmura-t-il en tombant lourdement à la renverse : *Mors ferro nostra mors!*

Il était évanoui. Lorsqu'il recouvra ses sens, il gisait à la place même où il était tombé. Nul n'avait songé à le relever. Il parcourut la chambre d'un regard terne et

stupide. La chambre était déserte. Le souvenir de ce qui s'était passé lui revint.

— Son Honneur, dit-il en un cri déchirant; un duel... du sang!

— Chut! fit une voix inconnue à la porte qui s'entrebâilla; sur votre vie, taisez-vous!

La porte se referma. Jack se mit sur ses genoux et rampa jusqu'au seuil. Un faible bruit se faisait dans la chambre voisine. C'était comme un grincement de deux morceaux d'acier qu'on frotte doucement l'un contre l'autre. Jack se redressa et colla son œil à la serrure.

Il vit au milieu de la chambre le lit de son maître, qu'on avait retiré de l'alcôve pour avoir plus de jour. Sur le lit, Frank Perceval était étendu sans mouvement, les yeux clos, le visage livide, les membres affaissés comme sont les membres d'un cadavre. Çà et là, sur le sol, il y avait, épars, des linges tachés de sang. Auprès de la fenêtre, Stephen Mac-Nab, assis, pâle et la tête penchée, se voilait le visage de ses deux mains. Des deux côtés du lit, deux inconnus se tenaient debout : l'un, vêtu de noir, aux traits de marbre, impassibles et mornes, tenait le poignet de Frank; l'autre avait retroussé ses manches. Ses mains pleines de sang tenaient un long instrument d'acier, dont le bout disparaissait sous la chemise du pauvre Frank. Ce deuxième personnage n'était pas moins impassible que le premier. C'était lui qui avait entr'ouvert la porte pour ordonner le silence.

Jack ne respirait pas. Toute sa vie s'était concentrée dans sa faculté de voir. L'homme habillé de noir, qui était sans nul doute un médecin, continuait de tâter le pouls de Frank. L'autre inconnu, l'aide du premier, suivant toute apparence, introduisait sa sonde, palpait, tâtait et secouait la tête d'un air d'incertitude. Il prononça quelques mots que Jack ne put entendre. L'homme noir y répondit par un haussement d'épaules accompagné d'un sourire étrange.

L'aide, à ce moment, retira la sonde ensanglantée et mesura froidement la profondeur de la blessure.

Jack n'y pouvait plus tenir. Il fit jouer doucement le pène. La porte s'entr'ouvrit. Les deux inconnus ne prirent pas garde. Jack put entendre, mais il ne pouvait plus voir.

XII

LA FIOLE.

Ce fut l'aide qui parla le premier :

— Une demi-ligne de plus, dit-il à voix basse, l'artère bronchiale était attaquée.

Un instant de silence suivit ces paroles. Jack, qui n'entendait plus rien, voulut recommencer à voir et colla de nouveau son œil au trou de la serrure. L'aide avait passé à son patron sa sonde ensanglantée. Sa main droite s'était introduite sous le revers de son habit. De l'autre main il tenait un paquet de charpie.

— De la charpie! pensa le pauvre Jack, dont un long soupir souleva la poitrine oppressée; ils espèrent donc le sauver!

L'aide-chirurgien, avant de retirer la main qui se cachait sous les larges revers de son frac, jeta un coup-d'œil cauteleux du côté de Stephen Mac-Nab, qui demeurait toujours immobile et comme insensible. D'un signe de tête il le désigna au médecin. Celui-ci se fit un garde-vue de sa main pour examiner Stephen avec attention.

— Ce jeune homme ne voit rien, dit-il à voix basse. Hâtez-vous, Rowley.

Nouveau silence. Lorsque Jack, de plus en plus intri-

gué, essaya de regarder encore par la serrure, il vit l'aide tirer de son sein une petite fiole dont il fit tourner prestement le bouchon de cristal. Il l'approcha de la charpie ; mais avant d'imbiber cette dernière, il jeta encore un regard vers Stephen. Un regard tel, que le cœur de Jack bondit dans sa poitrine.

Stephen ne bougea pas. Le docteur fit un geste d'impérieux commandement. Rowley versa une goutte du contenu de la fiole sur la charpie.

A ce moment, Stephen fit un mouvement. Rowley trembla et pâlit. Au lieu d'appliquer la charpie sur la plaie, il la fit tomber à terre et la couvrit de son pied.

Ce terrible soupçon, qui grandissait depuis quelques secondes dans le cerveau de Jack, éclata tout à coup et se fit certitude. Il chercha des yeux une arme, et, apercevant un dirk écossais suspendu à la muraille, il s'en empara, poussa la porté et s'élança dans la chambre où gisait son maître :

— Monsieur Stephen! s'écria-t-il, vous ne voyez pas ce qui se passe ici!

— Silence! dit Rowley en montrant le blessé.

— Silence, toi-même, répondit Jack, misérable assassin. J'étais là, j'ai tout vu!

Rowley fit instinctivement un pas vers la porte.

— Cet homme est-il un fou? demanda le docteur en s'adressant à Stephen; faites-le sortir, monsieur, ou je ne réponds plus de la vie de l'Honorable Frank Perceval.

Stephen s'était levé. Il regardait tour à tour Jack et Rowley, qui avait réussi à prendre son sang-froid.

— Taisez-vous, Jack! dit-il enfin; et vous docteur, au nom de Dieu! achevez ce pansement, qui, je le crains, a été déjà trop retardé.

Jack se mit entre son maître et le docteur.

— Votre Honneur, dit-il d'un ton ferme, en s'adressant à Stephen, je respecte vos ordres parce que vous êtes l'ami de Perceval, mais cet homme ne touchera plus mon maître.

— Ce valet est fou, répéta le médecin avec froideur. Il tue l'Honorable gentleman en retardant nos soins, aussi positivement que s'il lui donnait au cœur un coup du poignard qu'il tient à la main.

Jack trembla de la tête aux pieds. Une sueur froide perça la peau de son crâne sous les mèches rares de ses cheveux gris, mais il ne bougea pas.

— J'ai vu, dit-il d'une voix basse et profonde; ne doutez pas de ce que je vais vous dire, monsieur Mac-Nab, car je jure sur le souvenir de mon père mort, et je n'ai jamais menti. Un assassinat vient d'être tenté... ici... à l'instant... en votre présence... un assassinat sur un homme à l'agonie. Oh! je l'ai vu, vous dis-je! ces hommes ont voulu tuer Perceval!

Stephen attacha sur le docteur Moore un regard profond et scrutateur.

— Ce domestique est le plus digne homme que je connaisse, monsieur, dit-il; d'un autre côté, je sais que le docteur Moore est l'un des plus illustres membres de Royal-College et je m'incline devant son profond savoir et ses précieuses lumières... mais ce gentleman est mon meilleur ami... souffrez que je vous serve d'aide dans le pansement que vous allez continuer : je suis licencié d'Oxford, monsieur.

Stephen retroussa vivement ses manches.

— Votre Honneur, dit Jack, prenez garde!

Il s'approcha vivement du jeune homme et lui dit quelques mots à l'oreille. Pendant qu'il parlait ainsi tout bas, Rowley se baissa doucement et ramassa la charpie qui était sous son pied. Puis il regarda le docteur. Celui-ci remua imperceptiblement les prunellles. Rowley comprit et s'esquiva.

— C'est impossible! dit Stephen, répondant à la confidence du vieux valet.

— Impossible? Eh bien! dussé-je fouiller le drôle jusqu'à la peau, je retrouverai cette fiole...

Il se retourna vers Rowley; Stephen l'imita. Ce fut alors seulement qu'ils s'aperçurent de sa fuite.

— Eh bien! Votre Honneur, s'écria Jack; me croyez-vous maintenant?

Stephen attacha sur le docteur son œil perçant et sévère. Le docteur Moore s'était croisé les bras sur la poitrine et demeurait immobile, suivant toute cette scène d'un calme et dédaigneux regard. C'était un homme de quarante ans environ, d'une grande et riche taille. Son front demi-chauve avait de la hauteur et de l'intelligence. Son œil perçant et profond savait prendre à l'occasion un regard digne et ferme, mais il glissait aussi parfois, cauteleux et perfidement investigateur, entre les lignes rapprochées de ses longues paupières.

Le docteur Moore était l'un des plus recommandables membres de Royal-College. Sa réputation était immense et le mettait à coup sûr au-dessus de tout soupçon. Dans le premier moment qui avait suivi l'entrée de Frank, Stephen frappé au cœur, et qui eût sans doute combattu son affaissement moral si la présence du docteur Moore ne lui avait été une garantie suffisante, avait cédé à la douleur, et fait comme ces joueurs qui ferment les yeux pour ne les rouvrir que lorsque la fortune aura décidé. Il avait eu, nous l'avons vu, un rude réveil.

— Monsieur le docteur, dit Stephen dont le sang-froid naturel luttait victorieusement contre son indignation, ce digne serviteur n'est point un fou. Il a bien vu; la fuite de ce misérable en dit assez.

— Prétendez-vous m'accuser, monsieur?

— Ne perdons pas le temps en vaines paroles, s'il vous plaît. Je prétends que vous opériez sur-le-champ le pansement de Frank Perceval... sur-le-champ, entendez-vous!

— Sur-le-champ! répéta M. Moore. Ceci ressemble à un ordre, monsieur.

— C'en est un, prononça Stephen avec fermeté.

Les sourcils du docteur se froncèrent. Il recula d'un pas. Ses mains se plongèrent d'instinct dans les vastes poches de son frac noir. Toute sa personne prit un me-

naçant aspect. Puis tout à coup son front se rasséréna, tandis qu'un sourire amer descendait sur sa lèvre.

— Monsieur le licencié d'Oxford, dit-il avec une gaîté forcée, préparez les bandages et la charpie.

L'opération commença aussitôt. Ce fut un singulier pansement que celui-là. M. Moore y déploya toutes les ressources de pratique chirurgicale qui avaient tant contribué à mettre sa renommée au-dessus des réputations rivales. Il opérait rapidement, sûrement et mettait une sorte d'ostentation à n'omettre aucun des détails commandés par la clinique en pareilles occurences.

Stephen, tout en exécutant ses ordres avec une minutieuse ponctualité, suivait chacun de ses mouvements d'un œil plein de sollicitude, ce dont le docteur essayait de se venger en gardant son sourire railleur et amer.

Derrière lui se tenait Jack. Le vieux valet n'avait point mis bas ses inquiétudes. Il tenait toujours son dirk à la main, et son œil interrogeait incessamment la physionomie de Stephen.

Le docteur lui tournait le dos, mais il voyait parfaitement son image réfléchie dans une glace. Peut-être cette menace vivante contribuait-elle à donner une précision mathématique à ses mouvements.

Le pansement achevé, un fugitif incarnat revint aux lèvres blanchies du blessé. Jack se prit à rire sous ses larmes, et le dirk tomba de sa main.

— Que Dieu vous bénisse! murmura-t-il derrière le docteur Moore; et que Dieu me pardonne si je me suis trompé tout à l'heure en vous accusant, monsieur!

Le docteur ne daigna ni se retourner ni lui répondre.

— Ce gentleman est sauvé, dit-il à Stephen. En des mains inexpérimentées, sa blessure aurait pu devenir mortelle; mais, à cette heure, toutes précautions humaines possibles sont prises. Je réponds de lui.

Stephen s'inclina et choisit dans son portefeuille une bank-note de cinq livres qu'il présenta au docteur. M. Moore repoussa ce salaire sans affectation.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il en prenant sa

canne et ses gants. Je suppose, monsieur, qu'il ne vous plaît pas de me retenir davantage?

— Vous êtes libre, monsieur, répondit Stephen.

— Maintenant que vous me proclamez *libre,* dit le docteur, en appuyant sur ce dernier mot, je veux bien vous faire savoir, mon jeune maître, que je l'ai toujours été. Dans notre profession, vous pourrez le reconnaître plus tard, on est souvent exposé à de périlleux guet-apens. Il est de la prudence la plus élémentaire de ne se laisser jamais prendre au dépourvu.

Le docteur sortit de ses poches ses deux mains dont chacune tenait par la crosse un fort pistolet.

— Ce sont là, poursuivit-il, des arguments qu'Oxford n'apprend point, mais que Londres enseigne, mon jeune maître. Je n'en connais point de plus péremptoires. J'ai sauvé ce gentleman parce que tel était mon bon plaisir.

Il remit ses pistolets à leur place.

— Et maintenant, adieu, mon jeune maître, dit-il encore. Vous vous êtes fait en moi aujourd'hui un ennemi mortel.

La porte s'ouvrit, puis se referma sur le docteur Moore.

Stephen avait écouté froidement la première partie du discours du médecin. A la menace enfermée dans ses dernières paroles, il ne répondit que par un calme et silencieux salut.

— Que croire? murmura-t-il. Un assassinat peut-il être raisonnablement supposé? Dans quel but? Et surtout lorsque l'assassin est le docteur Moore? Jack! es-tu bien sûr d'avoir vu?

— Sûr comme je vous vois, Votre Honneur, répondit Jack en se levant; le brigand tenait d'une main la petite bouteille, de l'autre la charpie. Sur un geste de ce docteur, — qui est peut-être un très-brave homme après tout, — le coquin d'apothicaire a mouillé la charpie. Alors vous avez bougé; l'apothicaire a caché la fiole... le diable sait où... et jeté à terre la charpie qu'i

a couverte de son pied. Tenez! elle doit être là encore.

Jack fit le tour du lit. Stephen le suivit.

— Non, reprit le vieux valet; la charpie a disparu, mais on voit encore la marque.

— La marque? interrompit Stephen; où?

Jack lui montra une trace rougeâtre, humide et large comme un shelling, produite par la pression du pied de Rowley sur la charpie mouillée. Stephen se jeta vivement sur les genoux pour examiner cette trace. En se baissant, il aperçut sous le lit une fiole microscopique dont il se saisit.

— La voilà! voilà la fiole! s'écria le vieux Jack

Stephen, sans la déboucher, l'approcha de ses narines. Elle contenait de l'acide prussique.

XIII

LE PETIT LEVER.

Lady Ophélia Barnwood, comtesse de Derby, s'éveilla le lendemain du bal de Trevor-House, longtemps après le milieu du jour. Ses traits délicats portaient la trace des fatigues de la veille; ses yeux lassés ne voulaient point s'ouvrir, et les souvenirs de la fête voltigeaient confusément autour de son intelligence engourdie. Il faisait froid, malgré un grand feu qui rougissait de sa lueur ardente le demi-jour de sa chambre à coucher. Lady Ophélia, au lieu de se lever, se coula, frissonnante, au plus profond de ses couvertures et voulut rappeler le sommeil.

Mais il est une heure où le sommeil fatigue, où le contact des draps agace les nerfs, une heure où il faut être debout, et agir, et vivre.

Lady Ophélia repoussa brusquement ses couvertures, sauta hors de son lit et mit ses petits pieds dans ses mules de satin. Un long soupir souleva sa poitrine.

C'était un souvenir qui passait. Naguère, à ce même moment, un coup discret était frappé à la porte extérieure de Barnwood-House. La femme de chambre, en entrant, annonçait que « milord attendait au salon. » Milord, c'était l'homme aimé, l'homme que l'on regrettait maintenant avec amertume et détresse : le marquis de Rio-Santo.

Hélas! hélas! tout était donc fini!

Ophélia tendit la main pour atteindre la sonnette. Au moment où son doigt touchait le cordon, un coup de marteau retentit à la porte extérieure. Ophélia se redressa tout à coup. Un éclair jaillit de son œil; un rayon d'espoir joyeux illumina son front.

— Si c'était lui! pensa-t-elle.

Mais cette espérance dura peu. Ophélia se souvint tout à coup des événements de la veille. Ses traits se rembrunirent de nouveau.

— C'est le jeune Frank Perceval, se dit-elle; il vient au rendez-vous que je lui ai donné pour lui apprendre... Vais-je dévoiler ce terrible secret, mon Dieu!

Une femme de chambre entr'ouvrit doucement la porte.

— Milady est levée? dit-elle avec étonnement. Un gentleman sollicite l'honneur de présenter son respect à milady comtesse. Voici sa carte.

— Ce n'est pas M. Perceval, murmura Ophélia en jetant un coup d'œil sur la carte où était gravé le nom de Stephen Mac-Nab; je ne puis recevoir, Jane... Attendez! Tirez les rideaux; il y a quelque chose d'écrit au crayon sur cette carte.

Jane tira les rideaux, et un jour plus vif éclaira la chambre.

— *De la part de l'Honorable Frank Perceval,* lut Ophélia. Que veut dire ceci; Jane, faites qu'on introduise ce gentleman au salon et revenez m'habiller.

— Que veut dire ceci! répéta lady Ophélia lorsque sa femme de chambre fut sortie; de la part de Frank Perceval! à coup sûr, le pauvre jeune homme aura fait quelque coup de désespoir.

Jane rentra, et lady Ophélia lui ordonna de serrer seulement sa robe et de lisser ses cheveux. Encore ce fut à peine si elle lui donna le temps d'exécuter cet ordre.

Stephen attendait au salon.

— Madame, dit-il, veuillez excuser ma visite. Je n'ai point eu l'honneur de vous être présenté, mais je remplis un devoir et viens m'acquitter d'un message de Frank Perceval.

La comtesse lui montra un siége.

— M. Frank Perceval n'a pu venir lui-même? demanda-t-elle.

— Il n'a pu venir, milady, répondit Stephen avec tristesse, et, pour l'empêcher de venir, il a fallu une impossibilité bien réelle...

— Que lui est-il arrivé, monsieur?

— Frank a été blessé en duel, madame.

— En duel! répéta la comtesse.

— Blessé grièvement.

— Et par qui, monsieur?

— Il ne m'a point dit le nom de son adversaire.

— Et vous n'avez nul soupçon?...

— Si fait, milady; les souçons que j'ai valent une certitude; mais je viens vers vous pour Frank et je dois faire comme lui : oublier ce duel pour m'occuper d'une chose plus importante.

— Plus importante, monsieur! murmura la comtesse qui manifesta quelque malaise.

— Il y a deux heures à peine, reprit Stephen Mac-Nab, on a rapporté Frank à Dudley-House, évanoui, mourant. Un terrible événement dont je ne puis me rendre compte a retardé les premiers secours, et bien peu

s'en est fallu que mon malheureux ami ne mourût sous mes yeux, victime d'un assassinat...

— Vous me faites frémir, monsieur! dit la comtesse; un meurtre tenté sur un blessé!

— Un empoisonnement, milady.

— Et... pensez-vous... pouvez-vous croire que l'adversaire de M. Perceval? ce serait horrible, monsieur! ait été pour quelque chose dans cette lâche machination?

Stephen ne répondit pas tout de suite; cette question, il ne se l'était point faite encore à lui-même, et un vague soupçon traversa son esprit. Mais rien ne donnait corps à ce soupçon et il répondit :

— Je ne puis le croire, madame.

Lady Ophélia respira.

— En tout cas, poursuivit Stephen, le danger est évité. Lorsque Frank a recouvré la parole, il y a de cela une demi-heure, madame, le premier mot qu'il a prononcé a été le nom d'une personne chère...

— Miss Trevor?

Stephen salua et reprit :

— Le second a été votre nom, madame.

L'embarras de la comtesse redoubla.

— Mon nom! dit-elle; oui. Je pense savoir pourquoi. Hier, au bal de Trevor-House, j'avais prié M. Frank Perceval... Je suis réellement désolée que sa blessure l'empêche...

— Il m'a envoyé en son lieu et place, madame, dit Stephen.

— Vous, monsieur! M. Perceval ne peut croire... Ce que j'avais à lui dire était complétement confidentiel.

— Je suis son meilleur ami.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais je ne puis...

— Frank souffre bien, madame, et il attend! interrompit Stephen.

— Vous me navrez, monsieur!... Écoutez...

La comtesse s'arrêta tout à coup et prêta l'oreille avi-

dement. Le marteau de la porte extérieure avait faiblement retenti.

— C'est lui, murmura-t-elle, c'est lui !

Son malaise devint une fiévreuse agitation.

— Monsieur, reprit-elle, cette entrevue doit finir à l'instant. Je refuse de vous prendre pour intermédiaire entre moi et M. Perceval. Ne me jugez pas à la légère, monsieur ; car mes motifs sont bien graves, et veuillez ne point vous offenser, car ces motifs n'ont rien qui vous soit personnel.

Stephen s'était levé.

— J'espérais apporter une consolation au pauvre Frank... commença-t-il.

— Dites-lui, s'écria la duchesse, dites-lui qu'il saura tout, dites-lui...

— Milord ! interrompit la femme de chambre qui entr'ouvrit la porte du salon.

— Ne lui dites rien, monsieur; je réfléchirai. Faites entrer milord au boudoir, Jane. Priez M. Perceval de m'excuser, monsieur... faites-lui savoir combien je prends part à son accident, et... veuillez me pardonner de rompre aussi brusquement cet entretien.

Stephen salua froidement et sortit.

La comtesse retomba, épuisée, sur son fauteuil.

— Non ! murmura-t-elle ! oh ! non ! je ne puis révéler ce secret... ce serait le perdre. Inspirez-moi, mon Dieu !

En descendant l'escalier, Stephen coudoya un homme dont le chapeau rabattu cachait en partie le visage. Cet homme lui jeta un regard de côté et tressaillit légèrement. Ce fut lui que Jane introduisit presque aussitôt après dans le salon en annonçant :

— Milady, milord marquis !

Rio-Santo porta respectueusement à ses lèvres la main de la comtesse et se tint debout devant elle.

— Vous m'en voulez, dit-il en souriant doucement, vous avez raison, madame, car c'est être bien coupable que de vous causer du chagrin, même involontairement.

Vous savez mon secret pourtant, tout mon secret! N'est-ce donc pas aimer que de se confier ainsi sans réserve!

— Vous avez été quinze jours sans me voir, murmura la comtesse avec des larmes dans les yeux.

— Mais aujourd'hui, je viens, Ophélia, je viens sans calculer le danger; parce que je souffrais trop de l'absence. Croyez-moi, je regrette autant que vous, plus que vous peut-être, ces jours où nous étions heureux sans contrôle. Plus que vous je maudis cette fatalité qui me pousse en avant. Personne n'échappe à sa destinée, madame. Il faut que j'atteigne mon but ou que je meure!

Rio-Santo s'était redressé. Son noble visage avait pris une expression de fierté indomptable. Lady Ophélia le contempla quelques secondes et joignit ses mains sur sa poitrine.

— Oh! je vous aime! murmura-t-elle; Dieu n'a point pitié! Je vous aime plus que jamais! je vous aimerai toujours!

Il s'assit sur un coussin aux pieds de la comtesse, qui passa ses deux mains dans les boucles lustrées de ses beaux cheveux noirs.

— Vous dites vrai, n'est-ce pas, murmura-t-elle; vous ne me trompez pas? Mon Dieu! cet amour que vous me donnez; cet amour, occulte et honteux, qui est la part dont ne veut pas ma rivale! j'y tiens, José-Maria, j'y tiens plus qu'à la vie... plus qu'à l'honneur!

Rio-Santo lui baisa les mains. Elle cessa de parler; ses yeux humides se séchèrent et devinrent brûlants. Sa respiration pénible et entrecoupée souleva par soubresauts les charmants contours de sa gorge.

Il y avait maintenant de l'amour, de l'amour véritable dans l'œil ardent de Rio-Santo. L'homme d'impressions soudaines cédait à l'impression du moment. Il était venu pour jouer une comédie, et, comme ces acteurs qui prennent au sérieux un rôle appris, il subissait au vrai sa fiction passionnée : il aimait.

Lady Ophélia savourait cet instant de bonheur et s'y

cramponnait comme si elle eût craint de voir l'illusion s'enfuir.

— Oh! non, non! dit-elle enfin, sans savoir que sa pensée s'échappait au dehors. Que m'importent ces gens et leurs souffrances? il m'aime. Je ne dirai rien... rien!

Ses yeux fermés à demi ne voyaient plus. Sa pensée nageait vaguement en un rêve.

Rio-Santo avait pâli. Ses sourcils s'étaient froncés, laissant apparaître au milieu de son front rougi la longue ligne blanche d'une cicatrice perpendiculaire.

Il prit la main de la comtesse et la serra sans doute bien fort, car la pauvre femme ouvrit les yeux en poussant un cri de douleur. Elle changea de couleur en voyant la pose menaçante et les traits bouleversés du marquis.

— Qu'avez-vous, don José? demanda-t-elle.

— Madame, dit-il d'une voix sévère et contenue, il faut me répondre, me répondre clairement et sur-le-champ! Que parlez-vous de trahir, et quel est cet homme que j'ai rencontré tout à l'heure sur mon chemin?

XIV

UN TÊTE-A-TÊTE.

Lady Ophélia, brusquement éveillée de son rêve, regardait le marquis avec effroi.

— Je vous attends, madame, dit-il froidement.

— Et que voulez-vous de moi, milord?

— Vous avez parlé de trahir, vous dis-je; vous en avez eu la pensée, madame, peut-être le dessein, et je viens de voir un homme sortir de chez vous. Cet homme est l'ami de Frank Perceval.

— C'est vrai... il venait de sa part.

— De sa part! répéta Rio-Santo avec amertume; je vous ai vue hier causer avec Perceval, madame; j'ai surpris entre vous des regards d'intelligence. Ne savez-vous pas que rien ne m'échappe et que, lorsque mes yeux sommeillent ou ne voient pas, cent regards sont là pour veiller à leur place?

— Je sais que vous êtes puissant, milord, répondit la comtesse en relevant sa jolie tête avec une fierté calme; puissant pour le mal comme l'ange déchu. Mais je ne vous crains pas.

— Vous ne me craignez pas! répéta Rio-Santo, dont la voix éclata sourdement et s'emplit de menaces.

— Je vous aime, hélas! je vous aime! dit la comtesse après un silence et avec une expression soudaine de navrant désespoir.

Un sourire de triomphe plissa durant une seconde la lèvre de Rio-Santo, qui reprit d'une voix où il n'y avait plus de colère :

— Ophélia, il faut me pardonner ces mouvements de brusque courroux où s'échappe ma secrète souffrance. Je suis malheureux, vous le savez. Deux passions se partagent mon âme et s'y livrent un combat qui me tue : mon amour pour vous... et mon ambition sans limites... cet homme, ce Frank Perceval s'est trouvé sur mon chemin; je me suis détourné. Sur l'honneur, milady, j'avais pitié de cet enfant, qui, après tout, n'était hier qu'un innocent obstacle, mais cet enfant m'a insulté comme un homme et j'ai dû le punir...

— C'est donc bien vous? interrompit la comtesse.

— Vous étiez instruite? Ah! milady, ce que vous appelez votre amour a parfois toutes les allures de la haine! Vous voulez vous venger. Je suis plus malheureux que vous!

— Non, milord, non, répondit la comtesse, je ne veux point me venger. Le hasard, ou plutôt votre impitoyable colère, m'a fait maîtresse d'un secret terrible. Je ne pense jamais à cette scène affreuse sans frémir... et parfois, il est vrai, ce mystère de sang pèse à ma conscience.

— Vous n'avez donc jamais été jalouse, milady? demanda Rio-Santo, qui mit en sa voix une expression insinuante et tendre.

— Je le suis, milord.

— Eh bien! ne comprenez-vous pas qu'un transport de jalousie?...

— Pas un mot de plus! interrompit la comtesse. Fi! milord.

Rio-Santo courba le front sous ce reproche. Il avait essayé le mensonge, et le mensonge lui faisait honte et dégoût, à lui que le crime n'épouvantait pas peut-être.

Sa cause était mauvaise, mais la comtesse l'aimait.

Le marquis, fort de son avantage et d'autant plus sûr de lui qu'il avait jeté tout à l'heure au dehors sa fougueuse colère, mit en usage toutes ses ressources et gagna la partie, — ou, du moins, il dut croire qu'il l'avait gagnée.

Parcourant successivement toute une série de transitions habiles, il passa de l'amertume à la tristesse, de la tristesse à la mélancolie, de la mélancolie à la tendresse, de la tendresse aux élans les plus chauds de la passion. Et comme il était doué de cette inestimable faculté de sentir à mesure qu'il parlait, de se créer pour ainsi dire une vérité à lui, factice et réelle en même temps, chacune de ces dégradations empreintes de bonne foi, chacune de ces paroles respirant la franchise, acquéraient une irrésistible éloquence.

Mais l'éloquence a ses périls : elle est sujette à dépasser le but.

Voulant persuader et se faire fort de son amour, Rio-Santo arriva à dire que parfois, en lui, son ambition et sa tendresse pour lady Ophélia combattaient à armes

égales, son ambition, que pourtant il faisait à dessein si grande! son ambition, qu'il appelait de ce nom unique, mais qui, en réalité, servait un autre sentiment fort, fougueux, implacable, qui donnait à ses espoirs, à ses projets, à ses efforts une portée réellement gigantesque.

— En ces moments, poursuivit-il, j'hésite et je souffre davantage. Je sais qu'enrayer mes projets ce serait mourir, mais je me demande si mieux ne vaudrait pas mourir avec vous, Ophélie, que de vivre sans vous!

— Vous ne l'aimez donc pas, elle? demanda la comtesse.

— Mary? Pauvre fille! qui ne l'aimerait? dit Rio-Santo en affectant la pitié. Je voudrais l'aimer comme elle le mérite, madame; mais entre elle et moi il y a votre image.

— Si je croyais que vous m'aimez, don José!... murmura la comtesse avec une expression étrange.

— Croyez-le, croyez-le, Ophélie! s'écria le marquis, emporté par une passion soudaine et véritable; si mon but, mon but qui m'entraîne et me tue, disparaissait un jour à mes regards...

— Vous redeviendriez ce que vous fûtes pour moi, don José?

— Ai-je donc changé, madame? Que faut-il vous dire pour vous convaincre? Je reviendrais à vos pieds... qui sait? guéri peut-être de ce mal d'ambition qui me consume!

— Peut-être, répéta la comtesse qui se prit à rêver; et vous seriez tout à moi?

— Tout à vous, Ophélie!

A dater de cet instant, la comtesse fut distraite; une secrète pensée, espoir ou crainte, semblait absorber son attention.

— Je vais ce soir à Covent-Garden, dit-elle enfin. Milord, m'y accompagnerez-vous?

— Je vous y conduirai, Ophélia; mais j'ai place dans la loge de lady Campbell.

— Si réduite que soit votre offre, milord, je l'accepte. Veuillez m'attendre un instant.

Elle sonna. Jane parut et reçut ordre de préparer la toilette de milady.

Rio-Santo resta seul dans le salon.

Il se jeta sur un sopha et tomba insensiblement dans l'une de ces rêveries aimées qui lui étaient si habituelles. Mais cette fois sa rêverie n'erra point au hasard et fut déterminée par un beau portrait en pied de lady Ophélia qui décorait le salon.

Lady Ophélia, ou son portrait, avait de charmants cheveux cendrés, ondoyants, fins, à reflets rares et comme nacrés, dont les bandeaux encadraient un front de développement médiocre, mais singulièrement harmonieux de contours. Ses yeux, d'une couleur difficile à saisir et surtout à dépeindre, étaient doux, nobles et gardaient maintenant une arrière-nuance de mélancolie sous l'agate délicatement marbrée de leurs prunelles. Le reste de ses traits avait au suprême degré la beauté anglaise, beauté digne et pure, dont le défaut est de manquer d'expression et de grâce. Mais ce défaut n'était point chez lady Ophélia et d'ailleurs son regard eût donné de l'expression et du charme à la physionomie la plus insignifiante. Sa taille était moyenne et semblait grande à cause de la grâce noble qui régnait en son maintien. Elle avait des pieds de Française et ses mains atteignaient la suprême perfection du modèle aristocratique.

Tout cet ensemble, où dominait énergiquement l'élément noble, « la race, » était un fidèle reflet du caractère de lady Ophélia. Dans sa nature prise à l'état normal, la distinction s'alliait à une sorte de fermeté courtoise et prévenante qui semble, en Angleterre, être le partage exclusif du sexe féminin. Il y avait certes entre elle et miss Mary Trevor quelques rapports éloignés de manières et d'éducation; le type de leurs deux visages était bien également cette beauté britannique, suave, effacée, tournant un peu à l'idéal, mais, outre la dif-

férence d'âge, il y avait de l'une à l'autre un large intervalle. Mary était la faiblesse; Ophélia était la force domptée; miss Trevor, la douce et pauvre enfant, ployait avant d'avoir combattu; lady Derby, vaincue, gardait sa fierté native et savait encore se redresser à l'occasion.

Ni l'une ni l'autre du reste n'avait de ces caractères qu'on puisse limiter précisément ou dépeindre d'une seule fois. Elles pouvaient se transformer ou tourner au souffle de ces vents capricieux qui apportent le calme ou la tempête dans l'atmosphère parfumée des salons. Faible, Mary pouvait se montrer forte quelque jour, par hasard, et lady Ophélia avait prouvé déjà qu'elle pouvait être faible.

Si nous avons été conduits à établir cette sorte de comparaison, c'est que Rio-Santo la faisait mentalement, tout en contemplant le portrait de lady Orphélia. Il était encore sous le charme de la récente entrevue, mais pas assez pour ne point penser à miss Mary Trevor. Miss Trevor avait un avantage sur la comtesse de Derby. Elle se rattachait à ce que le marquis de Rio-Santo nommait « son ambition. »

Rio-Santo avait un vaste but; ses regards portaient haut; son bras était de force à atteindre jusqu'où portait son regard, et son cœur était plus robuste encore que son bras. Ce qu'il y avait au fond de son âme, nul ne le savait. Il marchait d'un pas ferme et sûr dans de ténébreux sentiers. Les moyens qu'il employait étaient étranges pour ne rien dire de plus. Sur la question de savoir si le but était de nature à excuser les moyens, le lecteur sera juge.

Tandis que Rio-Santo flottait entre deux images charmantes qui sollicitaient ensemble ou tour-à-tour sa mémoire, lady Ophélia faisait précipitamment sa toilette.

— Je vous remercie, Jane! dit-elle enfin de cet air qui signifie textuellement : c'est fini!

— Milady ne se fera pas coiffer?

— Non, Jane. Laissez-moi! Attendez... donnez-moi, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire.

— Milady oublie que milord...

Ophélia l'interrompit par un geste de nerveuse impatience, et Jane se hâta d'obéir et sortit.

— Il le faut! il le faut! murmurait la comtesse en trempant sa plume dans l'encrier; ne m'a-t-il pas dit que s'il venait à échouer...

Elle s'arrêta et posa la plume.

— Mon Dieu! reprit-elle après un silence, je ne sais... je ne sais!

Elle mit sa tête entre ses mains et réfléchit durant une minute, puis elle saisit de nouveau la plume et traça rapidement quelques lignes.

— Je prendrai sa parole, dit-elle, sa parole de gentilhomme! Frank est un loyal cœur. Je lui ferai promettre... Ah! il le faut! je ne puis plus vivre ainsi, et cet espoir me rend insensée!

Elle plia sa lettre qu'elle adressa : *A l'Honorable Frank Perceval,* etc.

Elle la laissa sur sa toilette et revint au salon.

— Vous jetterez à la poste une lettre que vous trouverez sur ma toilette, Jane, dit-elle avant de sortir.

Un instant après, le bel attelage de Rio-Santo brûlait le pavé dans la direction de Covent-Garden. Au moment où Rio-Santo descendait devant le péristyle du théâtre et offrait sa main à la comtesse, un homme lui toucha le bras, glissa un papier dans sa main et disparut aussitôt parmi la foule.

Rio-Santo, tout en montant les degrés, déplia le papier et lut à la dérobée : « Côté gauche, n° 3. Princesse de Longueville. »

— Occasion unique! murmura-t-il en jetant un oblique regard à la comtesse; la princesse fera comme il faut son entrée dans le monde.

XV

THE PIPE AND POT.

Le théâtre royal de Covent-Garden est situé dans Bow-Street, et donne du côté du nord, dans Harte-Street. C'est un édifice vaste et médiocrement gràcieux.

A Londres, les gens *comme il faut (gentle people)* vont au temple plus qu'au spectacle, et, de fait, Saint-Paul vaut infiniment mieux que Drury-Lane. Quand le fashion n'a point d'occupation meilleure, les loges de Italian-Opera-House s'emplissent. C'est la salle privilégiée, la seule enceinte admise. Une excursion à Drury-Lane est une exception, une caravane, une débauche. Un voyage à Adelphi-Theatre passe les bornes de l'excentricité la plus dévergondée. Quant à Covent-Garden, on y joue les pièces de Shakspeare. De bonne foi, qui voulez-vous qui aille entendre et voir les rapsodies du vieux Will (*)?

Ce soir-là, le théâtre royal de Covent-Garden donnait une représentation allemande. Ses acteurs ordinaires se reposaient pour céder leur place à une société d'artistes germaniques qui devaient chanter le *Freyschutz* de Carl Weber. C'était une œuvre étrangère exécutée par des étrangers. La noblesse et le gentry (**) pouvaient donc venir l'admirer sans trop se compromettre. Dès cinq

(*) Depuis quelques années, Covent-Garden est devenu, à Londres, « le grand Opéra et, tout auprès, se trouve le *Lycæum* où notre grand comédien français Ch. Fechter a ramené la foule et la vogue. »

(**) La *noblesse*, proprement dite, en Angleterre, ne se compose que des lords et de leur famille. Le *gentry* vient après et comprend depuis le baronnet jusqu'au simple esquire. — Après le gentry vient le *public*.

heures et demie, il y avait foule aux alentours du théâtre. Les public-houses voisins, en s'illuminant, laissaient voir leur intérieur rempli de chalands, et les policemen commençaient à montrer leurs chapeaux à demi-calottes de cuir et leurs sceptres de plomb.

Au nord du théâtre, dans Harte-Street, s'ouvre une rue courte et large qui mène dans Long-Acre. Tout le long des trottoirs de cette rue, dans Long-Acre et dans Harte-Street, des groupes nombreux stationnaient, s'abritant de leur mieux contre les flots de lumière qu'épandaient aux alentours les jets multipliés du gaz. D'un groupe à l'autre allaient et venaient des jeunes femmes merveilleusement parées, lesquelles, après deux ou trois tours de trottoir, allaient se reposer dans quelque public-house, s'asseyant sans façon sur les genoux d'un habitué.

Dans la rue, ces malheureuses créatures semblaient mériter la qualification que nous venons de leur donner; elles avaient toutes l'air de *jeunes femmes,* mais lorsque, dans les tavernes, on pouvait les considérer de près, on reconnaissait que beaucoup d'entre elles n'avaient point franchi les limites de l'enfance. Il y avait là des courtisanes de treize ans, de quatorze ans, mêlées aux vétérans femelles de l'infamie.

Il se rencontrait parmi elles de ravissantes filles, des visages d'ange, des traits fins, des yeux pudiques. Quelques-unes rougissaient encore pour tout de bon. Mais il y avait des petits démons de quatorze ans qui en eussent remontré aux *lorettes* parisiennes.

En descendant Bow-Street, et tournant Russell-Lane, à droite du théâtre, on trouvait une autre population, ressemblant à la première comme les petits marchands peuvent ressembler à des négociants bien assis. Les groupes de Brydge-Street étaient composés de gens au costume hétéroclite et besogneux; les courtisanes, qui affluaient là en quantité plus grande, s'il est possible, que dans Long-Acre et Harte-Street, étaient vêtues d'oripeaux brillants et sans valeur. C'étaient aussi, pour la

plupart, des enfants, mais des enfants surmenés, fourbus par la précocité du vice, et qui avaient évidemment escompté trop tôt la puissance de mal faire que Dieu laisse à l'homme. Là, les cabarets étaient plus sombres, les becs de gaz plus rares, l'alignement des maisons moins parfait.

Enfin, au-devant même du théâtre, dans une petite ruelle qui mène tortueusement à Drury-Lane, et que ses habitués chérissent sous le nom de Before-Lane (allée de devant), bien que ce ne soit point son étiquette officielle, un troisième système de rôdeurs établissait son quartier-général. Ceux-là étaient en haillons, et l'allée complétement obscure où ils s'abritaient était en merveilleux rapport avec leur sale et misérable apparence. Quelques pauvres filles, dont la toilette ne jurait point trop avec ce boueux cloaque et la piteuse assemblée qui s'y cachait, s'égaraient parfois jusque dans Before-Lane, en rasant de près et la tête basse les trottoirs de Bow-Street. Elles trouvaient là encore des cabarets, car les cabarets ne manquent nulle part aux environs des théâtres de Londres, mais quelles cavernes, bon Dieu!

Un de ces public-houses, situé à égale distance de Bow-Street et de Drury-Lane, conservait une sorte d'apparence et semblait regretter des jours meilleurs. A l'extérieur, un débris d'enseigne pendait encore à une verge de fer rouillé; à l'intérieur, le comptoir supportait une douzaine de verres dont six au moins n'étaient que fêlés, et si le parloir n'avait plus de draperies, il possédait en revanche une tenture complète de toiles d'araignées. Quant au *tap*, c'était un monceau de décombres provenant de la chute d'un plafond, — nul n'entrait jamais dans le *tap*.

Cette taverne, la plus belle de l'allée, se nommait : *The Pipe and Pot*.

En ce moment, c'est-à-dire une demi-heure environ avant l'ouverture du théâtre, elle n'était occupée que par deux ou trois chalands à triste mine, buvant et fumant dans le parloir. De temps à autre, quelqu'une de ces

pauvres filles dont nous avons parlé entrait, montrait à la lueur douteuse d'un quinquet enfumé son visage d'enfant, usé, flétri, vieilli, et ressortait pour accomplir sur les trottoirs voisins sa faction d'infamie.

— Entrez, Mich, mon beau-frère, dit au dehors une petite voix aigre et cassée; entrez le premier. Je suis un homme, que diable! et je sais la politesse.

Presque aussitôt deux couples traversèrent le comptoir et entrèrent dans le parloir. C'était quelque chose de curieux que ces deux couples. Le premier était composé d'une petite fille pouvant avoir treize ans, laquelle donnait le bras à un fort garçon d'une quarantaine d'années. Cette petite fille résumait en elle tout ce que nous avons dit touchant ces courtisanes en bas âge, qui sont la honte la plus hideuse de Londres. Elle était frêle, maigre et d'une extrême pâleur que dissimulait mal une couche épaisse de rouge grossièrement appliquée. Sa taille, arrêtée avant terme dans sa croissance par des excès de tout genre, avait en petit les caractères d'une femme faite. Sa figure, fatiguée, laissait deviner une beauté souillée en sa fleur, mais si bien souillée et dénaturée qu'il n'en restait plus que des traces à peine saisissables. Ses yeux, bordés par une paupière échauffée, avaient de ces regards hardis qui ne connurent jamais la pudeur; sa bouche s'ouvrait convulsivement pour laisser passer les rauques éclats d'une voix brisée et haletante. Elle avait nom Loo-la-Poitrinaire.

Son cavalier, qui se nommait Mich, n'avait rien de particulier dans sa tournure ni dans son visage. C'était tout simplement un vagabond de Londres, au grand corps développé par le bœuf et l'ale, aux cheveux roux, à la face enluminée. Le remarquable n'était point en lui, mais dans le contraste frappant qui existait entre lui et sa compagne. Loo, en effet, quoi qu'elle pût faire, pendait littéralement à son bras, auquel sa petite main se cramponnait de son mieux.

Le second couple était le contre-pied exact de celui-ci. Il se composait d'une grande femme à l'air dur, insolent,

maussade, et d'un tout petit garçon. La grande femme était vêtue comme les porteuses à la mer, c'est-à-dire qu'elle avait un chapeau féminin, une redingote masculine et des bottes par-dessous ses jupons. Toutes les diverses parties de cet étrange uniforme étaient dans un état de délabrement convenable, le chapeau surtout portait de nombreuses traces de coups de vent, qui étaient peut-être des coups de poing. Elle se nommait Madge, avait passé la quarantaine et fumait dans une pipe courte à vaste fourneau. Son cavalier n'était autre que le petit Snail, frère de Loo-la-Poitrinaire.

Bien que ce quadrille ne fût pas, à tout prendre, des plus brillants, son entrée fit révolution dans le personnel de *la Pipe et le Pot*. La tavernière, Peg Witch, horrible vieille comme il en croît dans les boues de Londres et non pas ailleurs, appela son aide Assy, et se précipita vers la case que les nouveaux arrivants venaient de choisir.

— Bonjour, sorcière Peg, dit Snail d'un ton de gentleman; bonjour, Assy-la-Rousse; saluez ma femme Madge et ma sœur Loo, pardieu! saluez mon beau-frère Mich, Et du gin! et de l'ale et de tout ce qu'il y a dans votre sale bouge, damnées! C'est moi qui paie!

— Bien, mon petit monsieur Snail, répondit Peg en saluant à la ronde.

— Je ne suis pas petit! s'écria Snail avec colère et en frappant la table boiteuse de son faible poing; je suis plus grand que ma sœur Loo, qui est la femme de Mich... et Mich a cinq pieds six pouces. Du gin, fiancée du bourreau!

Peg Witch salua de nouveau, sourit et s'en alla chercher à boire.

— As-tu soif, Loo? demanda Snail (*).

(*) Commençant ici une série de scènes populaires, nous croyons devoir faire observer que le tutoiement est chose tout à fait inusitée à Londres, même parmi le peuple. Si donc nous sommes conduits à employer cette formule, c'est pour nous conformer au génie de la langue française.

— J'ai toujours soif, répondit Loo; donne-moi du tabac, Mich.

— Vois-tu, Mich, reprit Snail, je veux te faire un sort puisque tu es l'homme de ma sœur, à qui je tiens lieu de père, le nôtre étant un pauvre diable d'honnête homme.

— Ne parle pas du père, Snail! dit Loo dont le front se couvrit d'un nuage; c'est un brave vieux. Donne-moi du tabac, Mich,

— Bien, Loo, bien! Le père est ce qu'il est. Mais pour ce qui regarde Mich, j'ai une place dans ma manche. Ma jolie Madge, voici le gin : un verre à la santé de votre homme!

Madge ôta sa pipe de sa bouche.

— Mon homme? répéta-t-elle d'un air étonné.

— Quelle belle voix elle a, cette petite Madge! s'écria Snail en caressant le menton barbu de la porteuse à la mer; on dirait le basson des *Horse-Guards*. C'est moi qui suis ton homme, ma gentille. Que diable! n'est-ce pas vrai cela?

— C'est juste! dit Madge, qui remit sa pipe à sa bouche.

— Et quel emploi veux-tu donc me donner, petit Snail? demanda Mich.

— Je te brise les reins si tu m'appelles petit Snail, beau-frère. Sais-tu aboyer, Mich?

— Aboyer?

— Oui. Moi je sais miauler. Écoute.

Snail mit tout à coup sa tête sous la table, et l'on entendit un miaulement aigu, prolongé, tout plein d'atroces cadences chromatiques. La grande Madge se leva, tant l'illusion fut complète; Mich regarda sous la table de la meilleure foi du monde, ce qui donna occasion à Loo de vider le verre de son amant d'un seul trait. Ce ne fut pas tout, Peg Wich et Assy-la-Rousse s'élancèrent dans le comptoir, armées de manches à balais, pour chasser le prétendu matou qui poussait des cris si lamentables. Le triomphe de Snail fut complet.

— Tu vois si je sais miauler, beau-frère! s'écria-t-il. Sais-tu aboyer, toi?

— Ce n'est pas un métier, cela, répondit le grand garçon en haussant les épaules.

— Combien gagnes-tu, Mich, à décharger les alléges sur le port?

— Deux shellings, c'est connu.

— Deux shellings... bien! Et combien gagnes-tu dans ton métier de filou?

— Parle bas, petit drôle!

— Je ne suis pas petit, de par le diable! épais coquin que tu es. Combien gagnes-tu?

— C'est selon... pas grand'chose.

— A boire, Mich, dit Loo; et du tabac.

— Pas grand'chose, reprit Snail qui mit la main dans son gousset et en retira les guinées d'Edward and C°; eh bien, moi, voilà ce que je gagne, beau-frère, sans compter les aubaines.

— A miauler? dit Mich, dont les gros yeux exprimaient une stupéfaction complète.

— A miauler, mon beau-frère, à miauler comme un matou au mois de mars. Tiens, ma jolie Madge, je te donne une guinée... prends!

Madge en prit deux sans dire merci.

— Et moi? demanda Loo.

— Toi, je te donne à boire. Eh bien, Mich?

— Je voudrais savoir aboyer, Snail.

— Il faut apprendre. Vois-tu, Mich, au lieu de battre la pauvre Loo quand elle ne t'apporte pas le soir une couronne, tu lui donnerais un bowl de grog chaud, pour sa poitrine qui la tue, pauvre fille!

Il y avait une nuance de sensibilité vraie dans ces paroles du petit Snail, qui reprit bientôt d'un air fanfaron :

— Quand tu sauras aboyer, beau-frère, ma protection te vaudra l'emploi de Saunie l'Ecossais; tu connaissais Saunie, le premier amant de Loo? qui est mort aujourd'hui... par accident.

— Mort! répéta Loo d'une voix rauque; il n'y a plus de gin!

— Du gin, sorcière Peg! ma sœur Loo a soif, et il faut humecter sa pauvre poitrine. Est-ce entendu, Mich?

— C'est entendu. Je remplacerai Saunie.

On apporta du gin. Le quadrille but, fuma et but encore durant un quart-d'heure environ. Au bout de ce temps, il se fit un mouvement dans la rue.

— L'ouverture! dit Snail en se levant; viens-tu, Mich?

— Allons, Loo! cria Mich; debout, paresseuse! debout, et travaillons!

Loo ouvrit ses yeux morts, puis les referma et mit sa tête sur la table.

— J'ai du feu là-dedans, murmura-t-elle en montrant sa poitrine maigre et haletante.

— Pauvre Loo! dit Snail avec attendrissement. Je te paie sa soirée deux shellings, Mich. Laisse-la ici! Sorcière Peg, donnez du gin à la jolie Madge et à Loo tant qu'elles vous en demanderont... et que le diable vous confonde, sorcière Peg!

Snail sortit précipitamment avec Mich et enfila au pas de course Before-Lane. Les deux *beaux-frères* se trouvèrent bientôt devant la façade de Covent-Garden dont les portes s'ouvraient en ce moment.

XVI

INVENTAIRE DE POCHES.

Lorsque Snail et Mich, son *beau-frère,* arrivèrent devant le théâtre, la scène avait complètement changé

d'aspect. Toute la population des tavernes, tous les divers groupes épars naguère dans Long-Acre, Harte-Street Russell et Before-Lane, s'étaient rués à la fois devant la façade. Il y avait cohue factice, foule dont la moitié à peine représentait des spectateurs sérieux. L'autre moitié se composait de voleurs et d'agents de police, les premiers *travaillant*, les autres regardant.

A ce moment où les portes viennent de s'ouvrir, c'est la foule qui entre, le *public*, ce qu'ailleurs on appelle les gens de rien.

Voyez! au plus fort de la foule, un homme se glisse. On dirait un serpent au milieu d'une haie vive. Ses mains manœuvrent avec une rapidité prodigieuse. Où donc disparaissent, bon Dieu! tous les objets qu'il s'approprie? Il ne dédaigne rien : foulards, mouchoirs de coton, montres, pans d'habits qu'il coupe sans que leur propriétaire s'en doute le moins du monde; tout lui est bon. Il trouve place pour tout : ses mains s'emplissent incessamment et sont toujours vides. Suivez bien! voici un policeman de mauvaise humeur qui le prend sur le fait, *flangrante delicto*. Notre homme se retourne et lui adresse un sourire aimable.

— Bien charmé de vous rencontrer, monsieur Handcuffs, lui dit-il avec courtoisie; je pense que mistress Handcuffs est en bonne santé, comme je le souhaite. Je vous cherchais depuis huit jours pour vous faire un petit présent.

Le policeman sourit à son tour, tend la main et reçoit un souverain qu'il fait disparaître avec une adresse qui sent d'une lieue son ancien filou.

— Bien le bonsoir! reprend notre homme, et mes respects sincères à madame.

La vie est durement chère, et notre ami Bob-Lantern n'a pas des représentations allemandes tous les jours.

Passons des filous au *public*.

Au plus fort de la cohue, voici une tête maigre et longue qui dépasse toutes les autres têtes de quatre bons pouces pour le moins; elle est grave, soutenue par un

col de crin et s'emboîte entre deux épaules que recouvre un frac bleu. Cette tête appartient à notre digne ami, le capitaine Paddy O'Chrane. Le capitaine prend ce soir du loisir. Il vient de boire un bowl de *cold-without* (*), préparé comme il faut, par les mains de la fille qui a remplacé Susannah aux *Armes de la Couronne*. Il a son plus bel habit bleu à boutons noirs; il a sa plus jaune culotte chamois; il est en bonne fortune.

En bonne fortune avec mistress Dorothy Burnett elle-même. Nous ne la pouvons point voir, parce que son rouge et gros visage est à un pied au-dessous de la surface de la foule, mais elle est là, nous l'affirmons sur l'honneur, au bras du bon capitaine qui a grand'peine à retenir les marques de sa légitime fierté.

— Patience, ma chère mistress Burnett, patience, Dorothy! disait le bon capitaine; encore un petit quart-d'heure et nous nous prélasserons dans deux bonnes places de galerie que je vais louer, Dieu me damne, Dorothy! au prix de deux shellings la pièce.

— Oh! Paddy! oh! monsieur O'Chrane! murmura mistress Burnett, j'étouffe. Je donnerais six pences pour avoir de l'air!

Le capitaine, dont la tête recevait en plein le vent du soir qui ne pénétrait pas jusqu'à sa malheureuse compagne, enfouie dans la cohue, respira longuement et avec satisfaction.

— Où diable prenez-vous que l'air manque ici, Dorothy? demanda-t-il; le vent vous siffle dans les oreilles. Ah! misérable drôle! je t'y prends!

Ces derniers mots s'appliquaient à un personnage dont le capitaine venait de saisir la main dans sa poche. Il tenait ferme, mais ne pouvait point se retourner à cause de la pression de la foule.

— Messieurs, dit-il à ses voisins de derrière, agissez en vrais Anglais, de par Dieu! arrêtez-moi ce piteux coquin qui ne sait pas son métier, le diable m'emporte!

(*) Mot à mot : froid-sans. — Les habitués des tavernes se servent de ce terme pour désigner le grog *froid-sans* sucre.

Personne ne répondit à cet appel.

— Dorothy ! s'écria le capitaine, dont le poignet commençait à faiblir; dégagez votre bras, ou que Dieu vous confonde ! et tâchez de m'aider à retenir ce bandit.

Mistress Burnett essaya de se retourner et réussit à souffler comme une machine à vapeur, voilà tout. Le filou, pendant cela, usant par une pression continue la force du poignet de Paddy, finit par lui faire lâcher prise et s'esquiva. Le capitaine fouilla vivement sa poche.

— Le drôle n'en a pas eu le démenti ! grommela-t-il; je ne connais que ce coquin de Bob pour avoir un sang-froid pareil. Moi qui avais justement besoin de lui parler. Mon amour, on m'a volé mon foulard.

— Monsieur O'Chrane, répondit la tavernière j'étouffe !

— Mon amour, je vous plains sincèrement. Ce foulard m'avait coûté une demi-couronne dans Field-Lane.

— Eh bien ! monsieur O'Chrane, je dis que Dieu vous a puni. Tous les foulards qu'on vend dans Field-Lane sont des foulards volés. J'étouffe, monsieur ! Et si vous achetiez vos mouchoirs dans d'honnêtes maisons, comme par exemple chez ma cousine...

— Chez le diable, madame !

— J'étouffe, monsieur !

Parvenu au sommet du perron, le capitaine Paddy se dressa de toute sa hauteur, ce qui n'est pas peu dire, et jeta un regard circulaire dans la foule au-dessous de lui. Il ne vit point ce qu'il cherchait sans doute, car il gronda sourdement, releva son col de crin et se haussa sur ses pointes. Dans cette nouvelle position, il figurait assez bien un baliveau, débris oublié d'une futaie haut lancée, qui dresse son tronc maigre et droit au milieu d'un taillis trapu. Son regard erra longtemps parmi la foule sans plus de succès que la première fois.

— C'est une chose étonnante, sur ma parole! grommela-t-il en se laissant lourdement retomber sur ses talons; étonnante ou le diable m'emporte ! Il n'y a pas un seul

de ces pervers coquins dans la foule. Et à qui diable veut-on que je m'adresse, si ce n'est à ces chers garçons?

— Je sens un peu d'air, monsieur O'Chrane.

— Bien Dorothy, fort bien. Moi, je sens encore une main dans ma poche; mais, de par tous les diables, celui-là ne m'échappera pas.

Le capitaine avait en effet saisi la main d'un second filou et la serrait à la broyer. Un miaulement où il y avait de la douleur et de l'ironie se fit entendre derrière lui, et presque en même temps deux dents aiguës et tranchantes comme des dents de brochet s'enfoncèrent dans la chair de ses doigts.

— Snail, abominable matou! s'écria Paddy en faisant de convulsifs efforts pour se retourner, de par l'enfer, je te torderai le cou si tu ne lâches pas ma main!

— Fi, capitaine, fi! de par l'enfer! répondit Snail après avoir donné un dernier coup de dent. N'avez-vous pas honte de venir au spectacle sans foulard! Baissez la tête que je vous dise quelque chose.

— Je veux mourir si cette maudite vipère ne m'a pas mordu jusqu'au sang! grommela Paddy qui pourtant se baissa; qu'as-tu à me dire, Snail?

— J'ai à vous dire, capitaine... Tiens! c'est mistress Burnett des *Armes de la Couronne!* Pas dégoûté, monsieur O'Chrane!... J'ai à dire... De par Dieu! comme mistress Burnett est rouge, capitaine!

— J'étouffe! dit machinalement la pauvre tavernière, qu'un flux de foule avait rejetée dans son état de quasi-asphyxie.

— Elle étouffe, capitaine! répéta Snail; il faut donner des coups de poing dans le dos aux personnes qui étouffent. C'est connu!

Et Snail frappa bel et bien la grosse aubergiste entre les deux épaules.

— Oh! monsieur O'Chrane! oh! râla-t-elle suffoquée à la fois par le manque d'air et la colère.

La cohue riait aux alentours.

— Là ! dit Snail ; la respectable dame est soulagée et me doit un verre de gin gratis pour le moins. Quant à vous, capitaine, ajouta-t-il tout bas, j'ai à vous dire qu'il y a du *fun*, ce soir, pour sûr !

— Comment sais-tu cela, maître *scamp* (gamin)?

— Je sais cela. Eh ! mais, je sais bien des choses, capitaine, allez! Et pour ce qui est du *lark* (*) de ce soir, comptez-y ! Tous les amis sont à faire l'amour et à boire dans les *flash-houses* de Drury-Lane et de Bow-Street. Turnbull mugit comme un bœuf dans le *spirit-shop*, auprès du *station-house* (**). Il boit comme un trou à la santé du pauvre Saunie qui est mort. Il y a eu convocation en grand, capitaine, et je parierais Madge contre mistress Burnett que nous allons danser ce soir le vrai bal des *larkers* !

— C'est bon, petit tas de boue, c'est bon, cher et charmant enfant ! dit le capitaine entre ses dents. Tu pourrais bien avoir raison, et du diable si mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici. Enfin n'importe, s'il y a bal, nous danserons.

— A bientôt, capitaine, reprit Snail ; je ne vous en veux pas, au moins, pour le foulard que vous avez oublié d'apporter. Bien des respects, mistress Burnett !

— Et où vas-tu comme cela? demanda Paddy.

— Au *Pipe and Pot*, capitaine ; si vous avez besoin de moi, venez. Vous trouverez là Madge, ma femme, ma sœur Loo, Mich et d'autres.

— Bien, Snail, que le diable t'emporte, mon fils ! Allons, Dorothy, mon amour, entrons, s'il vous plaît.

Dorothy ne demandait pas mieux. Elle lâcha un instant le bras du capitaine et passa le seuil. Paddy se pré-

(*) *Fun* et *Lark*, dans l'argot populaire, ont la même signification ; mais *lark*, qui veut dire proprement *alouette*, est bien plus usité et employé par les gentlemen du plus haut ton. — Le fameux marquis de Waterford était, entre autres choses, un *larker*. Quant au *fun*, c'est une farce, un tapage, une *noce*, comme diraient parfois nos faubouriens.

(**) *Flash-house*, cabaret où il y a des filles de mauvaise vie ; *spirit-shop*, débit de rhum, eau-de-vie et whisky ; *station-house*, corps-de-garde dont la destination est la même que notre *violon* national.



parait à la suivre, mais il était dit que cette soirée serait pour lui grosse d'incidents bizarres. Au moment où il allait franchir le seuil, deux mains se posèrent lourdement sur ses épaules, et une voix inconnue murmura ces mots à son oreille :

— Je vous défends de vous retourner pour me voir, *gentleman of the Night!*

Paddy s'arrêta et ne bougea pas. Le flot continua d'entrer et le sépara de mistress Burnett qu'il perdit de vue.

— Connaissez-vous lady Jane B..., la maîtresse du duc d'York? demanda la voix.

— Oui, milord.

— Si elle vient, au premier acte, dans la loge de S. A. R., vous descendrez au foyer, tout de suite après la tombée du rideau. Au foyer, un homme vous abordera et prononcera le mot. Vous ferez ce qu'il vous dira.

— Oui, milord.

— Si elle ne vient pas au premier acte, vous attendrez le second; si, au second, elle n'est pas venue, vous attendrez encore...

— Oui, milord. Et quelle sera, s'il vous plaît, ma besogne?

Les mains cessèrent de s'appuyer sur les hautes épaules de Paddy.

— Point de réponse! grommela-t-il. Du diable si je ne donnerais pas un shelling ou deux pour voir la figure de ce mystérieux coquin, que je respecte, comme c'est mon devoir. Toujours des secrets! Je ne suis pas curieux : mais si je ne savais que les milords de la Nuit sont plus puissants qu'il ne faut pour me faire pendre, je trouverais bien moyen de voir clair en tout ceci.

— Paddy! monsieur O'Chrane! cria une voix lamentable sous le péristyle.

— Bien, Dorothy, mon amour, gros robinet à gin! répondit le capitaine : Dieu me damne! il faut bien faire ses affaires.

Et le bon Paddy entra sans oser se retourner pour voir le propriétaire de cette voix mystérieuse qui venait de lui parler à l'oreille.

XVII

LA QUEUE DES ÉQUIPAGES.

La foule était entrée. Une pluie fine et glaciale commençait à tomber. Il n'y avait plus devant le théâtre que quelques gens de police. Les filous avaient regagné les cabarets où ils trafiquaient maintenant les objets volés, soit entre eux, soit avec des réceleurs que l'occasion attirait naturellement à cette foire ténébreuse.

Bob-Lantern vendit le foulard du capitaine deux shellings, et Snail retira trois couronnes de l'agrafe de mistress Burnett, qu'il s'était dextrement appropriée pendant sa conversation avec Paddy.

A presque tous les théâtres anglais, il y a trois entrées bien distinctes. La première, celle du *public*, a lieu à l'ouverture des bureaux ; la seconde se fait une demi-heure après celle-ci : le *gentle people* arrive en voiture ; la troisième est « l'entrée à demi-prix » dont il sera parlé plus tard.

Une des premières voitures qui s'arrêtèrent devant le péristyle de Covent-Garden fut celle de lady Campbell. Miss Mary Trevor et sa tante mirent pied à terre sans encombre et montèrent les degrés du perron.

— Avancez, cocher ! prenez tour...

— Prends tour, maraud ! s'écria du fond d'un autre équipage une voix flûtée et grasseyante. Ma toute belle,

je parle sérieusement, ce drôle est capable de laisser passer avant nous cet ignoble *cab!*

Le marche-pied tomba; la portière s'ouvrit et M. le vicomte de Lantures-Luces descendit avec précaution. Il tendit la main.

— Vicomte, je cherche mon flacon dit une voix brève et cavalièrement timbrée, à l'intérieur.

— En vérité, charmante, en vérité!

Le vicomte bondit, rentra dans la voiture et trouva le flacon. Cela fait, il redescendit et tendit de nouveau la main.

— Je suis sûre, vicomte, dit la voix cavalière, que vous avez égaré mon éventail!

Le vicomte rebondit, escalada le marchepied et fut assez heureux pour trouver l'éventail demandé.

— Allons, *diva mia!* dit-il, donnez-moi votre main, je vous prie!

— C'est une chose terrible, vicomte! s'écria la voix cavalière avec pétulance; mon mouchoir a disparu.

Lantures-Luces, avec une patience admirable se replongea une troisième fois dans l'équipage, et remit le mouchoir aux mains d'une dame assise sur la banquette du fond. A quelque chose malheur est bon. S'il n'avait pas fait ce mouvement, ses breloques eussent passé dans la poche du petit Snail qui avait déjà la main dessus.

— Charmante, dit le vicomte en redescendant, allez-vous me faire la grâce de me donner votre jolie main?

— Avancez-donc! cria le cocher du *cab,* lequel attendait, pour débarquer sa *pratique,* que toutes ces façons eussent pris terme.

La pratique, paraîtrait-il, n'était pas moins impatiente que son cocher, car elle lui arracha le fouet des mains et allongea aux deux chevaux du vicomte un coup en estafilade qui indiquait un véritable bras de sportman. Les deux chevaux se lancèrent, et la dame se prit à pousser des cris perçants.

— Vous êtes, monsieur, un brutal, s'écria Lantures-

Luces, je parle sérieusement. Voici ma carte, monsieur! Il jeta sa carte dans le coupé. Ne vous effrayez pas, chère belle... et veuillez me faire la grâce de me donner votre jolie main.

Cette fois, la dame exauça la prière du petit Français, mit sa main gantée dans la sienne, et, repoussant le marche-pied d'un coup de jarret qui fit violemment osciller la voiture, elle se trouva portée d'un seul bond à trois pas au-delà de Lantures-Luces, sur l'une des dernières marches du perron. Un groupe de dandies qui s'était rassemblé sous le péristyle se prit à battre des mains en disant :

— Brava! brava! la Briotta!

— Charmante! murmura Lantures-Luces étourdi; ma parole d'honneur, charmante! je parle sérieusement.

Snail, changeant de tactique, sollicita doucement un cordon de soie qui correspondait au lorgnon du vicomte. Le lorgnon sortit à moitié du gousset. Pendant cela, le gentleman du *cab* était descendu et comptait tranquillement avec son cocher. La Briotta, légère et folle fille, prit un nouvel élan et s'en alla tomber au milieu du groupe fashionable.

— Diable! dit Lantures-Luces dont Snail venait de voler le binocle, et qui ne s'en apercevait pas, exclusivement occupé qu'il était de sa volage *diva*.

A ce même moment, Snail, en possession de son butin, voulut naturellement s'esquiver, mais un policeman, le bâton levé, lui barra le passage. De l'autre côté, le gentleman du *cab* s'avançait gravement vers Lantures-Luces, sans doute pour lui demander raison de son apostrophe. Voici ce qui arriva. Le policeman, impatienté des feintes de Snail qui cherchait passage en se jetant à gauche puis à droite, laissa enfin retomber sa lourde baguette plombée. Snail l'évita en miaulant; la baguette vint tomber d'aplomb sur l'épaule du gentleman.

Le gentleman recula d'un pas, boutonna d'un mouvement rapide son frac élégant et porta ses deux poings à

la hauteur de l'œil. Le policeman eut l'air d'avoir envie de soutenir le choc, mais la lanterne d'un équipage ayant éclairé par hasard le visage de son adversaire, il s'enfuit comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

— Hé! s'écria Lantures-Luces, c'est ce cher Brian de Lancester. Ah! ah! vive Dieu! messieurs, avez-vous vu quelque chose de plus drôle? comme ce policeman a pris ses jambes à son cou! Très-cher, je voudrais savoir boxer comme vous pour punir un manant qui a fouetté tout à l'heure mes chevaux, au risque de briser notre chère idole, Briotta la diva.

— C'est moi, dit Brian qui redressait avec soin les revers déboutonnés de son frac.

— Bonsoir, Brian! s'écria l'Italienne en quittant le groupe de dandies pour s'élancer vers M. de Lancester; il n'y a que vous d'amusant à Londres, mon ami.

— Pas flatteur! murmura Lantures-Luces; non! pas flatteur, ma foi!

Brian et la danseuse échangèrent une virile poignée de main.

— Venez-vous pour moi? reprit la danseuse.

— Je viens pour moi, madame, répondit Brian.

— Pas poli! pensa le vicomte; non! pas poli, ma foi!

Le goupe des dandies fit grande fête à Brian de Lancester. La Briotta *plantant là* le vicomte qui l'avait amenée, se suspendit bon gré mal gré au bras de ce nouveau venu, qui allait en *cab,* mais qui semblait occuper dans l'échelle du fashion une magnifique et fort enviable position.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, maigre, mais bien constitué, d'une taille au-dessus de la moyenne, élancée à la ceinture et carrée aux épaules qui avançaient un peu et se portaient trop haut. Ses traits, admirablement modelés et dont les contours semblaient fouillés au ciseau, avaient cet aspect glacial et compassé des visages anglais de pur sang; mais dans le regard grave de son œil vert de mer, veiné de noir, il y avait une au-

dace sans mesure, tenant presque de l'effronterie, et quelque chose de froidement railleur, en opposition directe avec l'expression ordinaire d'un regard britannique. Son front haut, large, pur et noblement dessiné, relevait puissamment l'effet de cette physionomie qu'adoucissait une charmante chevelure blonde, molle, bouclée, et où n'avait certes jamais passé le fer indigne du coiffeur.

Brian était ce qu'on appelle à Londres : un *eccentric man*.

Dieu sait qu'il nous faudrait de longues pages, spéciales, étudiées, consciencieuses, éloquentes, pour expliquer, ne fût-ce que sommairement, le monde d'idées qui se cache sous ce mot sans prétention à l'euphonie et fort laid en soi : *eccentric man*. Le caractère de l'Honorable Brian de Lancester, pour ceux de nos lecteurs qui dédaigneront le suivre, expliquera mieux le mot et la chose que toute espèce de dissertation.

Lantures-Luces, Brian et les dandies entrèrent de compagnie.

Ce fut à ce moment que l'équipage de lady Ophélia s'arrêta devant le péristyle. L'homme, qui avait parlé par derrière au capitaine Paddy et qui semblait guetter l'arrivée de quelqu'un, caché derrière l'angle saillant d'une maison, écrivit sur une page arrachée à ses tablettes, ces mots : « côté gauche, N° 3, princesse de Longueville, » puis il remit le papier avec un shelling à l'un des aventuriers qui croisaient sur la place et lui désigna Rio-Santo descendant de voiture. Comme nous l'avons vu, le message arriva à son adresse.

Nous croyons absolument indispensable de donner ici quelques détails touchant la position de nos personnages dans la salle. Dans la première loge, sur le théâtre, à gauche (répondant aux avant-scènes des théâtres de France), il n'y avait personne. Cette loge attendait S. A. R. milord duc d'York, dont elle était la propriété; la loge voisine était occupée par lady Campbell et sa nièce, la suivante, portant le N° 3, par madame la prin-

cesse de Longueville et sa tante. De l'autre côté du théâtre, on voyait, dans la première loge, lady Ophélia et Rio-Santo; dans la seconde, un vaste écran interceptait la vue des personnages qui pouvaient s'y trouver; la troisième était occupée par des dames.

Aux loges de face, nous eussions reconnu bien peu de visages. Mais nous pouvons dire tout de suite au lecteur que ce gentleman, maussade, qui semble regarder fort attentivement le plafond et ne point faire attention à autre chose, est le lord comte de White-Manor, frère aîné de Brian de Lancester, et maître de l'honnête M. Paterson, l'intendant qui fait des affaires avec Bob-Lantern.

Au rez-de-chaussée, à gauche, sous la loge du duc d'York, il y avait une immense baignoire, formée de deux loges dont on avait mis bas la cloison. Dans cette loge s'agitait M. le vicomte de Lantures-Luces, au milieu des dandies que nous avons rencontrés sous le péristyle.

Enfin aux galeries supérieures, le bon capitaine Paddy O'Chrane, droit et raide, élevait sa titus à deux pieds et demi au-dessus des bandeaux pommadés de la rouge mistress Burnett, dont la robe détachée, grâce à Snail qui avait volé son agrafe, permettait à ses formes de se montrer dans toute leur effrayante majesté.

Paddy ne perdait pas un instant de vue la loge du duc d'York. Cette loge restait déserte et le bon capitaine put croire un instant que l'entr'acte suivant se passerait pour lui dans les douceurs d'une conversation intime avec la tavernière aimée. Mais au moment où le rideau se baissait, la porte de la loge s'ouvrit avec fracas, et lady Jane B... y fit son entrée, couverte de diamants, sous les feux croisés de cent fashionables binocles braqués sur la personne de Sa Seigneurie. Paddy poussa un profond soupir.

— Mon amour, dit-il; que diable! ne mangeriez-vous pas une orange avec plaisir?

— En avez-vous, monsieur O'Chrane?

— Je vais en aller chercher, madame, ou que je sois damné!

Et le capitaine quitta précipitamment sa place, laissant sa compagne stupéfaite d'un empressement aussi inusité.

— C'est une bonne pâte d'homme que ce M. O'Chrane, pensa-t-elle, mais j'aurais mieux aimé un verre de rhum.

Paddy descendit tout droit au foyer. Il n'avait pas fait trois pas, lorsqu'un homme, qu'il ne connaissait point, lui barra le passage et le toisa de la tête aux pieds.

— Le capitaine Paddy?... murmura cet inconnu après examen fait.

Puis il lui toucha légèrement la poitrine de son doigt tendu en disant :

— *Gentleman of the night.*

Paddy s'inclina respectueusement. L'inconnu le prit à l'écart dans une embrasure. Ils causèrent environ dix minutes.

— Il y a des *hommes de la famille* dans tous les cabarets des environs, dit le capitaine au bout de ce temps; je vous trouverai cela, milord.

— Un homme adroit!

— Une anguille!

L'inconnu mit un doigt sur sa bouche et se retira. Paddy poussa un second soupir.

— Du diable si Mistress Burnett ne serait pas mieux à son comptoir qu'ici! murmura-t-il; mais qui choisirai-je de ce boueux misérable de Bob, le pauvre ami, ou du cher enfant, le petit Snail, une immonde créature! Lequel prendre?

XVIII

UN ENTR'ACTE.

Au tomber du rideau, un mouvement général eut lieu dans la salle, en même temps qu'un murmure s'élevait de toutes parts. Le parterre se mit à causer; les galeries commencèrent une multiple et bruyante conversation; les loges se firent des visites. Il n'y avait peut-être dans toute la salle que la pauvre mistress Burnett qui ne pût communiquer à personne les impressions qu'avait produites en elle la musique allemande et le talent de ses interprètes. Mais elle vivait d'espoir et pensait que le galant capitaine Paddy O'Chrane reviendrait bientôt avec des oranges.

La loge la plus bruyante était, sans aucune espèce de contradiction, la grande baignoire qui contenait Lantures-Luces et les dandies. De cette loge partaient à chaque instant des exclamations qui s'efforçaient d'être originales et spirituelles, des épigrammes gros-salées et d'extravagantes offres de gageures. Lantures-Luces se mêlait peu à la conversation. Il lui manquait deux choses : la signora Briotta, qu'il tâchait d'afficher et qui lui échappait par chaque tangente, et son lorgnon en paire de ciseaux, son cher lorgnon dont il sentait bien douloureusement la perte.

Rio-Santo, qui s'était rendu dans la loge de lady Campbell où il avait sa place, revint, en faisant ses visites, vers la comtesse. Il s'appuya sur le dos de son fauteuil et promena son binocle par la salle avec indifférence.

— Mais je ne me trompe pas; dit-il tout à coup avec un air de joyeux étonnement ; voici madame la princesse de Longueville !

— Où? demanda la comtesse.

— Là-bas, madame, à côté de miss... à côté de lady Campbell. Vous permettez que j'aille lui offrir mes hom mages : je l'ai connue beaucoup à Paris.

— Qu'elle est belle ! dit involontairement Ophélia.

— Elle passait pour être la plus belle femme du faubourg Saint-Germain, qui est le lieu du monde où l'on rencontre le plus de belles femmes, répondit Rio-Santo en saluant pour se retirer.

La comtesse le suivit un instant de l'œil et reporta ses regards sur Susannah. Celle-ci était réellement éblouissante. Elle portait une robe de velours bleu foncé dont la nuance ne se révélait que par les reflets d'azur qui couraient le long des arêtes de chaque pli et vers le sommet des profils. Cette couleur mate et sombre faisait ressortir la chaude carnation de ses épaules et mettait en relief les contours exquis de sa gorge demi-nue, sur laquelle une magnifique agrafe de diamants faisait glisser par intervalles de blanches et rapides lueurs. Ses beaux cheveux noirs, domptés par la main d'une camériste habile, tombaient maintenant en masses symétriques et comme affaissés sous le poids de leur luxuriante abondance. Çà et là, sous une boucle agitée, ou parmi les tresses qui s'enroulaient à quadruple tour sur son peigne d'or, on voyait scintiller l'éclair d'un diamant, comme on voit par les nuits noires d'automne briller sous quelque massif de verdure le thorax phophorescent d'un lampyre.

La belle statue vivait maintenant. Autour de son front de reine il y avait comme une auréole d'intime et vague jouissance. Son regard brûlait sous l'arc renversé de ses grands cils de soie. Sa pose n'avait plus seulement cette grâce immobile que peut chercher et trouver un sculpteur; c'était un véritable réveil : Galathée avait frémi, mais elle avait frémi avant le baiser de Pygmalion.

Car ce divin sourire, il n'avait fallu que l'espoir pour le faire éclore.

Susannah attendait.

La porte de la loge s'ouvrit, et Rio-Santo entra. Susannah leva sur lui un regard indifférent. Ce n'était pas lui qu'elle voulait. A ce regard, Rio-Santo répondit par un autre, perçant, froid et scrutateur. La belle fille, habituée à ne s'étonner de rien, ne put soutenir ce coup-d'œil puissant et bizarre qui sondait, qui fouillait, qui retournait son âme. Un poids se suspendit à ses cils; sa paupière tomba sous l'effort d'un trouble invincible. Elle sentit quelque chose comme de la crainte et du respect devant cet homme qu'elle n'avait jamais vu pourtant et dont elle ne connaissait point le nom.

Au moment où elle baissait les yeux, un nuage passa sur le front hautain de Rio-Santo. Il sembla chercher parmi ses abondants souvenirs — peut-être quelque ressemblance lointaine.

— Madame la princesse, dit-il, veut-elle bien me permettre de lui offrir mon respectueux hommage?

— Le marquis de Rio-Santo, ma chère enfant, ajouta la duchesse de Gêvres en guise de présentation.

Susannah s'inclina et dit à voix basse :

— On m'a dit bien des choses, monsieur. Je me souviens de quelques-unes; j'apprendrai les autres...

— Je ne vous comprends pas, madame, l'interrompit en souriant Rio-Santo. J'étais venu pour vous parler de Paris. Quelles nouvelles de France, s'il vous plaît?

— Le marquis ne sait rien, mon ange! glissa la duchesse à l'oreille de Susannah.

— Je croyais qu'il était le maître que je dois servir, balbutia la belle fille en rougissant.

Rio-Santo la contempla encore durant une minute.

— Madame, dit-il ensuite à la Française qu'il avait attirée au fond de la loge, trouvez sur-le-champ un prétexte pour faire retraite. Il faut que cette jeune fille soit seule quand je reviendrai dans la loge.

Cela dit, il salua Susannah et sortit.

Madame la duchesse douairière de Gèvres fut peut-être un peu blessée de ce brusque congé, mais il n'y parut point.

— Ma chère enfant, dit-elle, j'aurais voulu rester près de vous pour vous guider et vous soutenir, mais je me sens sérieusement indisposée, et, à mon âge, il faut de la prudence. Je vais vous laisser seule, Susannah ; souvenez-vous bien de mes instructions. Obéissez aveuglément à tout homme, — fût-il un mendiant de la rue, — qui prononcera à votre oreille les paroles que je vous ai dites. Quant au marquis, ma fille, plus d'indiscrétion, je vous en supplie !... Le marquis n'est pas des nôtres.

— Madame, demanda Susannah, ne verrai-je pas bientôt Brian de Lancester?

La vieille Française se prit à sourire.

— Patience, ma toute belle, patience! répondit-elle; vous le verrez bientôt et vous le verrez longtemps.

Madame la duchesse douairière s'enveloppa dans sa douillette. Susannah resta seule.

Rio-Santo était revenu vers lady Ophélia. Il s'assit auprès d'elle et ouvrit la bouche pour parler, mais, — chose à coup sûr fort étrange, car il ne fallait pas peu pour intimider Rio-Santo, — il hésita et sembla chercher ses paroles.

C'est qu'il allait tenter une démarche hardie. C'est que, si grand que fût l'amour de la comtesse, les premières paroles de Rio-Santo devaient révolter en elle, il le savait, tous les instincts de sa fierté d'Anglaise et de lady. Or, ce sont là choses périlleuses à soulever, car souvent, chez nos dames, ces instincts sont plus forts que l'amour. Aussi le marquis sentant pour ainsi dire le terrain trembler sous ses pas, hésitait et gardait le silence. Les femmes qui aiment devinent. La comtesse vint à son secours.

— Auriez-vous quelque chose à me demander, milord? dit-elle.

— Oui, milady, répondit Rio-Santo dont le malaise fut

légèrement diminué par cette avance; j'ai une grâce à vous demander : un service, futile en apparence, et qui, en d'autres pays, serait la chose du monde la plus simple, mais qui, eu égard à vos mœurs anglaises... Mais je crois, voyez-vous, que j'ai beaucoup trop tardé à vous dire ce dont il s'agit. Madame la princesse de Longueville, dont j'ai mis souvent à contribution à Paris la charmante hospitalité, se trouve seule ici avec sa tante, madame la duchesse de Gêvres. Madame la duchesse a été forcée de se retirer. Je serais bien heureux, milady, si vous daigniez me venir en aide pour acquitter envers la princesse ma dette de courtoisie. J'aurais l'honneur de vous la présenter...

— Ici, milord? interrompit Ophélia.

— Si vous voulez bien le permettre, milady.

— Non, milord; cela ne peut se faire ainsi, les convenances...

— Vous me refusez! dit Rio-Santo avec reproche.

La comtesse se leva.

— Milord, dit-elle, veuillez me donner votre bras; pour acquitter comme il faut votre dette, il est bon que les premiers pas soient épargnés à l'étrangère. Vous me présenterez à madame la comtesse de Longueville, et j'aurai l'honneur de lui offrir ma loge, milord.

Rio-Santo baisa la main d'Ophélia avec une véritable reconnaissance, et la comtesse se trouva payée par le caressant amour qu'il mit dans son regard.

Quelques secondes après, la comtesse et Rio-Santo entraient dans la loge de Susannah. Celle-ci, au grand étonnement du marquis, qui venait de la voir timide et embarrassée, fit les honneurs avec une grâce simple, mais parfaite. Elle répondit aux avances de la comtesse comme il convient et de manière à soutenir la vieille réputation de cette noblesse de France qu'elle était censée représenter et qui passe à raison ou à tort pour la plus courtoise de l'univers.

Si le marquis de Rio-Santo avait un intérêt personnel et sérieux à ouvrir pour Susannah les portes closes du

grand monde britannique, il dut vivement s'applaudir. Le résultat dépassait toute attente. Deux dames, — une princesse et une comtesse, — présentées l'une à l'autre par un homme, à Londres! C'était un travail herculéen, un miracle accompli!

Et maintenant tout était dit. Le premier pas franchi, plus d'obstacles. Au bras de la comtesse de Derby, Susannah pouvait entrer partout, car elle portait titre de princesse; et primer partout, car elle était belle entre les plus belles.

Mais, sans lady Ophélia, son titre de princesse eût été comme ces clés d'or qui ne s'adaptent à aucune serrure. Il faut être présenté. C'est la règle, c'est l'axiome, c'est le pivot éternel, autour duquel tourne incessamment l'échafaudage entier de l'étiquette anglaise.

Rio-Santo prit congé lorsqu'il eût ramené les deux dames à la loge de la comtesse.

Susannah s'assit. Tout aussitôt, les quinze ou vingt lorgnons de la grande loge du rez-de-chaussée se braquèrent impétueusement sur elle, et l'on entendit toutes sortes d'exclamations admiratives, jointes à des offres de parier, qu'elle n'avait pas vingt ans, — qu'elle était Italienne, — qu'elle avait plus de cheveux que la Briotta, — que son agrafe valait deux mille livres, etc., etc.

Lantures-Luces aurait bien voulu parier, mais il avait perdu son binocle en paire de mouchettes. Il s'écria :

— Je ne vois pas cette lady, sans cela, je parierais tout ce qu'on voudrait. Brian, vive-Dieu! très-cher, dites-moi votre avis sur les cheveux de cette belle inconnue... Voyons!

Brian de Lancester était dans l'ombre, au fond de la loge.

— Quelqu'un de vous a-t-il aperçu milord mon frère? demanda-t-il au lieu de répondre à la question de Lantures-Luces.

Les dandies répondirent négativement, et l'un d'eux ajouta :

— Est-ce que vous voulez lui payer sa rente ce soir, Lancester?

— Je suis venu pour cela, messieurs.

Il se leva et se pencha vers le devant de la loge.

— Une admirable femme! dit-il en apercevant Susannah. Au revoir, messieurs, je vais chercher milord mon frère.

— Pauvre comte! reprit le dandy lorsque Brian fut parti, savez-vous, messieurs, qu'à la place de lord de White-Manor ce diable de Brian me rendrait fou!

Susannah et la comtesse étaient restées seules et en présence. De la part d'Ophélia, il y avait certes bien des motifs de préventions défavorables contre cette femme qui lui était ainsi brusquement imposée, que Rio-Santo avait connue et qu'il tenait tant à servir; mais bien fou celui qui voudrait subordonner à des causes logiques ou seulement réelles ces sentiments capricieux, qui sont en somme la femme. La comtesse fut invinciblement et dès le premier abord attirée vers Susannah; elles sympathisèrent tacitement avant d'avoir échangé d'autres paroles que les officielles banalités d'une présentation. Puis, lorsqu'elles se parlèrent, elles pensèrent toutes deux en même temps qu'elles s'aimeraient. Elles causaient donc sans souci de l'attention que la salle entière portait sur la nouvelle venue et sans s'inquiéter des exclamations diverses partant de la *loge infernale*, comme l'appelait le petit Français Lantures-Luces, lorsque Brian de Lancester se pencha sur le devant de cette même loge pour regarder Susannah. La belle fille l'aperçut et s'arrêta au milieu d'une phrase commencée. Tout son être fut instantanément immobilisé. La comtesse eut presque sa part du choc, tant il fut violent et subit; elle remarqua la pâleur de Susannah, et, suivant curieusement son regard, elle vit Brian qui sortait de la loge infernale.

— Elle l'aime! pensa-t-elle.

Car c'est là le premier, l'unique soupçon qui vienne à l'esprit d'une femme. Du reste, on peut affirmer que ce

soupçon doubla tout d'un coup sa sympathie, par cela même qu'il mettait Rio-Santo hors de cause.

Susannah, elle, s'attendait à voir entrer Brian de Lancester dans la loge. Ce fut donc avec un pénible étonnement qu'elle l'aperçut vis-à-vis d'elle, assis auprès de lady Campbell. Elle baissa la tête et devint triste.

— Il va venir, dit une voix à son oreille.

Susannah se retourna. Il n'y avait personne derrière elle, mais le vaste écran qui fermait la loge voisine se prit à osciller et Susannah crut apercevoir, par l'ouverture que produisait à intervalles égaux le balancement de l'écran, l'insignifiant profil de l'aveugle Tyrrel. Elle se pencha pour mieux voir, l'écran cessa d'osciller..

Cependant le bon capitaine Paddy O'Chrane, au lieu d'acheter les oranges promises à la rouge et trop crédule tavernière des *Armes de la Couronne,* sortit du théâtre, traversa Bow-Street et s'arrêta au coin de Before-Lane.

— Un homme adroit! murmurait-il; du diable si c'est difficile à trouver à cette heure aux environs de Covent-Garden! Mais un homme sûr, c'est autre chose! Il y a ce coquin repoussant, mon vieil ami Bob, qui volerait la langue d'une femme bavarde avant qu'elle eût le temps de dire seigneur Dieu! Mais dites-lui donc de rapporter la langue! Quant à ce misérable reptile de Snail, l'aimable enfant, il est assurément impossible de trouver un animal plus pervers et plus nuisible. Il ira loin, je me fais sa caution, de par Satan! Mais c'est bien jeune pour travailler en public, sous la lumière du lustre. Il est dit, ou que Dieu me foudroie! que je ne pourrai pas conduire un soir mistress Burnett au théâtre sans qu'il arrive comme cela.....

Le capitaine n'acheva pas. Il avait mis sans doute un terme à ses irrésolutions, car il enfila Before-Lane à grandes enjambées et poussa du pied la porte chancelante de *The Pipe and Pot* et entra. Le cabaret de Peg Witch avait une apparence beaucoup plus animée que naguère. Madge, impassible, fumait, buvait et ne disait rien. Mich avait ses deux coudes appuyés sur la table.

Sa tête était nue. Une tumeur sanglante apparaissait au dessus de sa tempe et, de temps en temps, une goutte de sang pâle et blanchâtre coulait le long de ses cheveux trempés de sueur et tombait sur son épaule.

Dans un coin, Loo, stupéfiée par l'ivresse, dansait en chantant un refrain monotone et sourd. Personne ne prenait garde à elle. La pauvre fille, épuisée par cet effort insensé, râlait et suait à grosses gouttes. Sa creuse poitrine haletait. Deux taches écarlates brillaient aux pommettes de ses joues livides. De temps en temps, elle s'approchait de la table et demandait à boire.

Dans un coin, Bob-Lantern, attablé devant un petit morceau de fromage moisi, achevait un très-frugal repas qu'il arrosait de petite bière.

L'entrée d'un personnage important comme était le capitaine Paddy O'Chrane ne put manquer de faire sensation. Peg se leva à demi par respect; Assy-la-Rousse cassa un verre; Snail vagit comme un matou amoureux; Madge fit une sorte de salut militaire; Loo demanda à boire et Bob-Lantern fit disparaître avec une rapidité magique certain foulard dans lequel il était en train de se moucher. Il n'y eut que Mich qui ne bougea pas.

— Bonsoir, Peg, laide mégère, dit la capitaine; bonsoir, ma vieille amie. Servez-moi un verre de rhum, Assy; vous devenez plus sale qu'une serviette de quinze jours, mon cher cœur!

Il fit quelques pas en avant et se trouva bientôt entre Snail et Bob. Ses irrésolutions recommencèrent de plus belle.

— Bonsoir, capitaine, lui dit Snail.

— Mon bon monsieur O'Chrane, prononça respectueusement Bob, je vous salue.

— Ma foi, va pour ce méchant reptile de Snail, le pauvre bijou! murmura Paddy; cet odieux bandit de Bob est un estimable garçon, mais il me fait peur!

— Aurons-nous l'honneur de boire avec vous, capitaine? demanda Snail.

— Oui, de par Dieu! bambin digne de la roue, mon

fils; je boirai avec toi! et avec le gros Mich, masse stupide, estimable drôle! et avec ta jolie Madge, comme tu l'appelles, quoique... Mais que me fait cela? Et même avec Loo, la pauvre fille. Du diable, mon bien-aimé, si on peut boire en plus abominable compagnie. A vos santés!

— A la vôtre! monsieur O'Chrane, dit par derrière Bob-Lantern qui huma une gorgée de sa petite bière.

— Bien! pestilentiel scélérat, bien Bob, mon camarade; je n'ai pas besoin de dire ce que je te souhaite. Maintenant, Snail, mon jeune ami, de par l'enfer! parlons sérieusement, si c'est possible.

Snail éclata de rire.

— L'entends-tu, ma jolie Madge! s'écria-t-il; Loo, l'entends-tu? Parler sérieusement, un jour de paie, un soir de *fun!* Allons donc, capitaine!

— Tu ne t'en repentiras pas, Snail.

— Vous ne savez donc pas, capitaine, qu'il y a eu un *regular row* (*) au *spirit-shop* de Bow-Street?

— Que m'importe cela, fils mineur de Satan?

— Ah! que vous importe! Regardez la tempe de Mich, mon beau-frère. Mich et Turnbull se sont disputés et battus comme d'honnètes vivants, voyez-vous. Mais les policemen sont venus. Mich et Tom se sont donné rendez-vous ici pour ce soir. Il y aura du *fun* et je ne m'en irais pas quand il s'agirait de la barbe de ma jolie Madge!

— Mais, méchant avorton, s'écria le capitaine indigné, mon enfant chéri...

— Écoutez! interrompit Snail, qui se ravisa tout à coup, Mich est un bon garçon, quoiqu'il frappe trop souvent la pauvre Loo... si je vais avec vous, donnerez-vous à Mich la place de Saunie l'aboyeur?

— Tout ce que tu voudras, bambin maudit.

— Tu entends, Mich? tâche de ne pas te faire assommer ce soir, beau-frère. Allons, capitaine!

(*) **Bagarre, bataille à coups de poing.**

Paddy se hâta de prendre Snail au mot et tous deux gagnèrent la ruelle.

Bob se leva doucement et les suivit.

XIX

PENDANT QU'ON CHANTE

Le capitaine Paddy attira Snail dans un de ces enfoncements obscurs qui abondent sur toute la longueur de Before-Lane. Avant d'ouvrir la bouche, il prit soin d'éclairer minutieusement ses alentours. Il ne vit personne.

— Mon cher enfant, dit-il d'une voix grave et dogmatique, bien qu'on puisse affirmer que, chez vous, la perversité a devancé l'âge, et bien que vous ayez l'âme noire comme le trou le plus noir de cette ruelle maudite, vous n'avez jamais rempli jusqu'ici aucune mission importante. Miauler n'est pas un métier, que diable! ajouta Paddy que son éloquence entraînait vers ses formules accoutumées; tu ne peux pas, ignoble *scamp,* mon cher petit, de par Dieu! miauler toute ta vie. Il faut se faire une position, un sort, ou le diable m'emporte! Je disais donc, que le tonnerre m'écrase!... Hem! hem! je disais, vil espoir de Botany-Bay, mon pauvre cher garçon... je suis sûr que je disais, — de par l'enfer! je disais... Que disais-je, Snail, au bout du compte?

— Je ne sais pas, capitaine; répondit Snail.

— Tu ne sais pas, Snail, tu ne sais pas... ni moi non plus... mais je me souviendrai une autre fois. Veux-tu gagner dix guinées?

Snail ne répondit pas.

Depuis une seconde, il était fort occupé à suivre les mouvements d'une masse noire et presque indistincte qui rampait le long des maisons, du côté de *The Pipe and Pot*. Cette masse avançait lentement, mais par un mouvement continu, vers l'enfoncement où avait lieu l'importante entrevue de Snail et du capitaine Paddy.

— Eh bien, limaçon d'enfer ! reprit ce dernier, qu'en dis-tu ?

— C'est Bob ! murmura Snail ; est-il curieux, au moins, ce diable de Bob !

— L'enfant est ivre ou fou, pensa Paddy ; Snail, mon fils, que viens-tu me parler de ce hideux mendiant de Bob-Lantern, notre bon compagnon ?

— Le voilà, répondit Snail.

— Où ? demanda Paddy en tressaillant.

Snail montra du doigt la masse noire qui continuait d'avancer lentement.

— C'est Bob, cela ! murmura le capitaine. Parlons bas... et laisse approcher ce cher ami : je lui dois quelque chose. Nous disions donc que tu as bonne envie, petit Snail de gagner dix guinées ?

— J'aimerais mieux gagner quinze guinées, capitaine.

— Quinze guinées soit, jeune sangsue ! je ne marchanderai pas. Ta besogne est simple et aisée. Tu vas aller chez un fripier où tu achèteras un habit complet de gentleman. Tu fourreras dans ce costume tes maigres os ; tu entreras au théâtre et tu iras t'asseoir au foyer. Est-ce dit ?

— C'est dit... Bob n'est plus qu'à trente pas.

Le capitaine s'enfonça davantage dans l'angle où il se cachait.

— Laisse-le approcher, mon enfant. Au foyer, tu attendras jusqu'à ce qu'un gentleman vienne te toucher la main comme cela.

Il lui toucha le dessous des doigts d'une certaine façon.

— Mais, dit Snail, comment ce gentleman me reconnaîtra-t-il?

— Est-ce que j'ai oublié cela? s'écria Paddy; je me fais vieux ou le diable m'emporte, graine de pendu, mon cher fils! Tu mettras à ta boutonnière un bout de ruban jaune.

— C'est bien... Bob n'est plus qu'à vingt pas.

— Laisse-le approcher, mon fils. Ce gentleman te dira ce qu'il faut faire et tu lui obéiras. Tiens, voilà cinq guinées pour ton costume d'homme comme il faut, et cinq guinées, diabolique enfant, pour te donner du cœur. Tu auras le reste après.

— Bien, capitaine... Bob n'est plus qu'à dix pas.

— Ah! il n'est plus qu'à dix pas, grommela Paddy, le cher garçon!

Et, changeant de ton tout à coup, il ajouta de manière à être entendu d'un bout de Before-Lane à l'autre :

— C'est la vérité, Snail, de par Dieu! jeune scélérat. Ce sont les plus fins qu'on trompe le plus volontiers. Vois, par exemple, cet abject pendard de Bob, notre bon camarade. Eh bien, Snail, mon fils, dangereuse teigne, Bob est trompé, indignement trompé par cette Tempérance dont il est fou, le pauvre diable!

Bob s'était arrêté court. Snail riait sous cape. Le capitaine serra vigoureusement la pomme de sa canne.

— Je veux que Dieu me damne, reprit-il, si ce n'est pas dommage! Bob est un monceau d'ordures ambulant; mais, de par l'enfer! c'est un honorable compère, après tout. Et quand on pense que sa femme l'abandonne pour ce grand drôle de Tom Turnbull...

— Turnbull! râla Bob avec rage.

— On a parlé! s'écria Paddy qui s'élança hors de son trou; on a parlé, mort et sang! et damnation! Qui a parlé? Un homme ici! un homme aux écoutes!

Le capitaine prit sa canne à deux mains et frappa sur Bob à tour de bras. Celui-ci s'enfuit en hurlant. Snail se enait les côtes.

— Cela lui apprendra à me voler mes foulards ! murmura Paddy triomphant.

Mais sa vengeance avait été plus loin qu'il ne le pensait. Bob ne sentait pas les coups de canne; c'était au cœur qu'il était blessé. Avant de rentrer à *The Pipe and Pot,* il s'appuya, chancelant, à la muraille et serra convulsivement sa poitrine à deux mains.

— Tempérance ! dit-il; ah ! Tempérance !... et Turnbull !

Quand il rentra au public-house, ce fut auprès de Mich qu'il alla s'asseoir.

Le capitaine Paddy, content du succès de sa comédie, quitta Snail et revint au théâtre de Covent-Garden. La représentation allait son train. Le second acte de *Freyschutz,* chanté bien ou mal par la troupe tudesque, s'achevait sans encombre. Ceci, à vrai dire, était la moindre chose. On attendait le ballet. Weber était le prétexte de la réunion; les fines jambes de la signora Briotta en étaient le véritable but.

Vers le milieu de l'acte, Brian de Lancester quitta la loge de lady Campbell. Le cœur de Susannah battit bien fort. Elle attendit, comptant chacun des pas que pouvait faire Brian dans le corridor circulaire. Elle le sentait venir.

— Le voici ! dit la voix mystérieuse à l'oreille de Susannah; soyez heureuse, mais soyez prudente !

La porte s'ouvrit. Brian de Lancester entra. Il salua respectueusement lady Ophélia et se fit présenter à madame la princesse de Longueville. Tandis qu'il s'entretenait avec la comtesse, Susannah le contemplait avidement, non point en dessous et à la dérobée, comme ont coutume de faire les jeunes filles, mais la tête haute et sans prendre souci de cacher la puissante attraction qui la portait vers lui. Brian s'en aperçut peut-être, mais il faisait comme s'il ne s'en fût point aperçu.

— Vous n'étiez pas hier au bal de Trevor-House ? dit la comtesse.

— Non, madame, répondit Brian; malgré l'attrait

d'un grand bal donné en dehors de la saison, j'ai dû vaquer à mes occupations et vendre toute la soirée des briquets phosphoriques à la porte de milord mon frère.

Ceci fut dit d'un ton simple et avec un grand sérieux. La comtesse ne put s'empêcher de sourire.

— Pauvre comte! dit-elle; vous êtes impitoyable pour lui, milord! Mais vous n'avez pas vendu des briquets toute la nuit, je pense?

— Non, madame; jusqu'à onze heures seulement. A onze heures, il est arrivé un petit incident que je me ferai un plaisir de conter à Votre Seigneurie. J'étais tranquillement assis sur la première marche de l'escalier de l'hôtel, criant mes allumettes à pleine voix, lorsque l'intendant de mon frère, un misérable qui se nomme Paterson, milady, m'a fait, du haut du perron, sommation de déguerpir. Je lui ai naturellement demandé s'il voulait m'acheter un briquet de deux pences. Pour toute réponse, le maraud a lancé sur moi un groom qui m'a gratifié d'une douzaine de coups de canne.

— En vérité, milord! s'écria la comtesse.

Susannah rougit.

— Comme j'ai l'honneur de l'affirmer à Votre Seigneurie, reprit M. de Lancester, de bons coups de canne!

— Et qu'avez-vous fait?

— Je ne suis pas riche, milady, malheureusement. J'ai tiré mon portefeuille, et je n'ai pu donner à ce groom qu'une misérable bank-note de cinq livres.

— Cinq livres pour des coups de canne!

— Je les eusse payés cent guinées, madame, volontiers et de bon cœur, si mes moyens me l'avaient permis. Oh! voyez-vous, milord mon frère a dû passer une pitoyable nuit! J'avais là quelques bons amis qui m'ont servi de témoins et j'ai porté une plainte devant le magistrat. Il y aura plaidoirie, scandale, milady! Un frère frappé par le valet de son frère! Je veux que mon avocat fasse pleurer l'auditoire à chaudes larmes. Il y a de quoi, n'est-ce pas? Mais veuillez me dire, de grâce,

milady, si vous n'avez point aperçu le comte de White-Manor dans la salle.

— Certes, si je l'avais vu, je ne vous le dirais pas, monsieur, répondit la comtesse; j'ai vraiment pitié du pauvre lord.

— Merci, madame! répliqua Brian avec une légère emphase; c'est quelque chose, lorsqu'on est le plus faible, que d'éloigner de soi la pitié du monde pour la renvoyer, accablante et moqueuse, à son adversaire!

Brian de Lancester se leva en prononçant ces derniers mots; son œil brillait; il y avait dans toute sa personne une énergie sérieuse qui faisait grandement contraste avec l'apparence frivole de ses paroles.

Susannah avait compris peu de chose à tout cet entretien. Prenant à la lettre tout ce qu'avait dit Brian, elle croyait deviner qu'il était malheureux. Son cœur bouillait d'indignation à la pensée de l'outrage subi par l'homme qu'elle plaçait tant au-dessus des autres hommes. Elle eût voulu le consoler et mettre son amour comme un baume sur cette blessure qu'elle voyait saigner à l'âme de Lancester.

La visite de ce dernier semblait terminée, Susannah eut peur, car il allait se retirer comme il était venu, sans qu'elle fût pour lui, elle qui l'aimait tant, rien de plus qu'auparavant. Et quand le reverrait-elle?

La porte de la loge s'ouvrit. Un visiteur entra. Brian, qui avait salué la comtesse et fait un pas vers la porte, se ravisa soudain et vint sans façon s'asseoir auprès de Susannah. La comtesse causait maintenant avec le nouveau venu.

Brian fut quelques secondes avant de parler. Il couvrait Susannah d'un regard fixe. La pauvre fille tremblait sous ce regard qui ployait sa vigoureuse nature, et la domptait.

— Vous êtes bien belle, madame, dit enfin Brian d'une voix grave et triste. J'aurais mieux fait de ne point vous voir.

Il s'arrêta et prit la main de Susannah, qui ne la retira point.

— Je ne crains pas le ridicule, moi, poursuivit-il; si l'on m'a trompé pour me railler ensuite, peu m'importe. On m'a dit que vous m'aimiez, madame?

— C'est vrai, répondit Susannah.

Brian de Lancester demeura comme étourdi à cette réponse inattendue. Ses yeux se baissèrent involontairement. Lorsqu'il les releva, deux larmes roulaient lentement sur la joue pâlie de la belle fille.

Brian de Lancester fut ému puissamment, et le manteau de froideur où il s'enveloppait d'habitude se déchira comme par enchantement.

— Vous m'aimez! répéta-t-il d'une voix altérée; hélas! madame, me connaissez-vous? savez-vous ma folle vie? Moi, je ne vous aime pas, madame; je ne veux pas vous aimer... ce serait cruauté!

Susannah le regarda et un sourire éclaira sa paupière où ses larmes achevaient de se sécher.

— Vous m'aimerez, dit-elle; oh! vous m'aimerez! je le sens; je le sais... votre voix me le dit, malgré vos paroles.

Brian ne répondit pas tout de suite; il se complut un instant dans la contemplation de cette admirable créature qu'il pouvait faire sienne d'un mot, il but à longs traits la passion qui jaillissait des yeux demi-clos de Susannah; il fut vaincu.

— Oui, je vous aimerai, dit-il enfin, d'une voix basse et profonde; je vous donnerai de moi tout ce que je puis donner, madame. Bien des personnes sages me croient fou, et moi-même, parfois, je ne sais trop que penser... Attendez!!!

Brian prononça ce mot d'un ton sec. Son œil, qui naguère s'attachait, passionné, sur le beau visage de Susannah, lança vers le fond de la salle un éclair plein d'amertume et de colère. Il venait d'apercevoir dans une loge de face la figure somnolente de son frère le comte de White-Manor.

— Madame, reprit-il, si vous m'aimez encore dans dix minutes, je vous aimerez, moi, toute ma vie !

Il se leva et sortit précipitamment, laissant Susannah stupéfaite.

Brian de Lancester descendit quatre à quatre les escaliers, et ne s'arrêta que dans la rue.

— Johnny, cria-t-il.

Le *cab* qui l'avait amené stationnait à peu de distance. Un homme en descendit.

— Ma boîte et ma veste, Johnny ! reprit Brian qui se dépouilla prestement de son élégant frac noir.

Johnny retira de la voiture une veste de garçon de taverne et un tablier blanc, comme en portent les gens de service des foyers de théâtre. Brian de Lancester revêtit la veste, ceignit le tablier, prit sous son bras une boîte plate et carrée que lui tendait Johnny, et remonta, toujours courant, les degrés de Covent-Garden.

XX

UN ECCENTRIC MAN

Brian de Lancester, fils puîné de feu Hugh de Lancester, comte de White-Manor, s'était trouvé de bonne heure dans cette situation fausse, presque intolérable, qui est en Angleterre le lot des cadets nobles. Élevé au sein d'une opulence presque royale, il se trouva tout à coup, à la mort de son père, réduit à la portion congrue. Son frère, grâce aux règles rigoureuses du partage noble, héritait à la fois de la pairie et des neuf dixièmes du patrimoine.

Brian avait mené jusque-là une vie d'imprévoyance et d'étourderie. Il continua de vivre oisif, mais non plus insoucieux. Une colère sourde grondait au dedans de lui.

L'un des princes de la mode et membre fort influent des clubs de la jeune aristocratie, il ne déclamait point contre le droit d'aînesse, parce que les rancunes du vrai Saxon ne se traduisent point en vides paroles, comme celles des gens de France et d'Irlande, mais il amassait en lui sa haine et songeait déjà aux moyens de déclarer à cette loi qui le dépouillait une guerre à mort, une guerre anglaise, patiente, légale, implacable.

Il mangeait, pendant cela, son peu de bien fort galamment et assurait sa position d'homme à la mode, en ajoutant à ses autres mérites une nuance des plus foncées d'*eccentricity*. C'est là un mot que les gens du continent ont traduit, et dont ils abusent volontiers, comme de tout ce qui a rapport au fashion britannique, mais qu'ils ne comprennent point. L'*eccentricity* est, comme l'*humour*, un mot et une chose spécialement, uniquement anglais. Ce qu'il faut pour faire un *eccentric* passable se trouve dans le sang saxon, dans l'air épais de Londres, dans les brouillards de la Tamise, et non pas ailleurs. Aussi l'*eccentricity*, comme tout ce qui est purement national, jouit en Angleterre d'une vogue immodérée.

Brian, dans sa jeunesse, accomplit de très-méritantes excentricités. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, ce fut lui qui, en 183., fit paraître la première édition de ce *juggle* (mauvaise plaisanterie), qui a conquis depuis une célébrité européenne.

L'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement, portait d'effrayantes moustaches. Un matin, Brian de Lancester se rendit au club et annonça son intention formelle de faire disparaître lesdites moustaches. L'Honorable Pegasus Anticorn en fut instruit dans la soirée et se munit d'une paire de pistolets chargés à double charge, dans le but de mourir en défendant ses moustaches. Le lendemain, le *Times* annonça que l'Honorable Brian de

Lancester couperait dans la journée les moustaches de l'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement.

Celui-ci ajouta un sabre à ses pistolets.

Le surlendemain, on voyait dans Londres des affiches de six pieds de haut qui promettaient cent livres de récompense à quiconque apporterait au domicile de l'Honorable Brian de Lancester les moustaches de l'Honorable Pegasus Anticorn, membre du parlement. Pegasus mit une cuirasse sous ses vêtements.

Enfin, le jour suivant, le *Herald,* le *Chronicle* et le *Post* racontèrent que plusieurs gentlemen portant de fortes moustaches avaient été massacrés au sein de leurs familles par des bandits désireux de gagner les cent livres promises. Pegasus réfléchit, fit venir un barbier et envoya ses moustaches à Brian avec un cartel. Brian lui coupa l'oreille droite d'un coup de pistolet.

Nous pourrions remplir des volumes, des volumes in-folio, de tours semblables exécutés avec le sérieux britannique. Malheureusement nous avons autre chose à dire au lecteur.

Comme on le pense, ces plaisanteries coûtaient cher à Brian, qui n'en vit que plus tôt la fin de sa modeste légitime. Un incident hâta sa ruine complète : son frère, le riche comte de White-Manor, ou plutôt l'intendant de ce dernier, fit à Brian un procès que le pauvre *eccentric* perdit faute d'argent et de soins.

Les deux frères ne s'étaient jamais aimés de tendresse fort enthousiaste, et depuis la mort du feu comte, Brian, qui se considérait comme injustement spolié, gardait à son aîné une sourde rancune. Cette occasion la fit éclater soudain; Brian jura qu'il soutiendrait contre son frère une lutte à mort. Et il tint parole. Les armes qu'il choisit furent étranges; mais il les mania terriblement et frappa sans relâche, de sorte que la blessure se fit, et, une fois faite, resta saignante sans qu'il fût possible de la fermer jamais.

Ce fut la guerre merveilleuse du faible contre le fort, où l'un des combattants, armé d'une épingle, piquait,

piquait sans cesse un adversaire invinciblement réduit à l'inertie. Le comte prit le spleen et devint l'homme le plus malheureux des Trois-Royaumes. Brian, impitoyable, frappa encore, chercha les défauts de cette sensibilité qu'il avait lui-même engourdie, tâta, poussa et fit comme s'il eût voulu introduire jusqu'au cœur son épingle qui piquait en vain maintenant l'épiderme.

Et, dans la lutte, ses auxiliaires étaient ceux que la nature et les lois auraient dû faire ses ennemis naturels. C'étaient tous de jeunes lords, des héritiers de pairies, des gens qui, dans un temps donné, devaient se trouver vis-à-vis de leurs cadets dans la position où était le pauvre comte en face de son terrible persécuteur. Mais n'en a-t-il pas été ainsi pour tous les temps et pour tous les pays? Ne se souvient-on plus de ces petits marquis, papillons étourdis, mouches prédestinées à la flamme, qui, dans les années qui précédèrent la révolution française, caquetaient, cabalaient, conspiraient, faisaient de l'impiété, apportaient, enfin, chacun sa planchette au grand échafaud qui devait être leur dernière salle de bal?

Ainsi faisaient nos jeunes lords. Ils ne voyaient que le côté plaisant de la conduite de Brian de Lancester; ils ne comprenaient pas que chacune de ses attaques était un coup porté au droit d'aînesse, un trait de lime qui minait insensiblement les antiques supports de cette loi, magnifique dans sa barbarie, qui est une portion de la force et qui sera peut-être la ruine de la Grande-Bretagne.

Plus les bottes portées par Brian dans cette espèce de duel étaient éclatantes et bizarres, plus le beau monde applaudissait. Ce duel prolongé semblait à tous les connaisseurs une *eccentricity* de premier mérite. On fêtait Brian, on se l'arrachait; il aurait été le LION, à coup sûr, si le marquis de Rio-Santo n'eût pas existé.

Le rideau s'était baissé pour la seconde fois lorsque Brian de Lancester entra dans la salle, en costume de garçon de taverne. Il avait ouvert sa boîte et la tenait

suspendue à son cou par un ruban. Il fit d'abord le tour du parterre.

— Messieurs, disait-il, achetez, s'il vous plaît, mes pastilles et offrez des bonbons à vos dames. C'est une mode de France. A Paris, on ne peut passer toute une représentation sans manger quelque petit morceau de sucre.

Lorsque Brian arriva devant la loge infernale, ce furent de bruyants bravos et d'enthousiastes applaudissements. Chacun voulut acheter des pastilles, et la boîte de l'*eccentric* eût été vidée en un clin d'œil s'il ne l'eût refermée en disant :

— Assez, messieurs, assez; il faut qu'il en reste pour là-haut.

En prononçant ces derniers mots, il avait levé les yeux vers la loge où le comte de White-Manor demeurait immobile depuis le commencement de la représentation.

— Je vous déclare, très-cher, s'écria Lantures-Luces, que l'idée est ravissante, ma foi, au degré suprême! Le fait est que chez nous, — là-bas, — à Paris, on vend des sucres d'orge aux grisettes.

Brian monta aux galeries et promena de loges en loges sa boîte et ses pastilles. Partout on l'accueillait par des éclats de rire. Les dames elles-mêmes trouvaient le tour exquis. Dès qu'il était passé, on voyait les locataires des loges se pencher en dehors et le suivre d'un curieux et encourageant regard. En sorte que lorsqu'il arriva devant la loge du comte de White-Manor, quatre ou cinq cents binocles étaient braqués sur les deux frères.

On attendait avec une joyeuse impatience. De vrai, cet intermède faisait grand dommage à la pièce, et le chef-d'œuvre de Weber avait tort devant cette héroïque boutade.

— De par Dieu! Dorothy, mon cher cœur, dit le capitaine O'Chrane, je veux que le diable me berce si tous ces lords et ladies savent ce qu'ils font. Ne regardent-ils

pas comme on pourrait faire d'une bête curieuse ce vagabond en tablier blanc qui vend de la farine sucrée !

— Ils regardent ce qu'ils veulent, je pense, monsieur O'Chrane, répondit la rancuneuse tavernière, et vous pouvez voir que ces lords achètent à leurs ladies de cette farine sucrée comme vous l'appelez. Tout le monde n'est pas comme vous, Dieu merci, monsieur O'Chrane.

— C'est bien, Dorothy, c'est très-bien... mais de par Satan, madame, vous êtes une....

— Une quoi, monsieur O'Chrane?

Le capitaine enfila un chapelet de jurons qui n'eut pas moins de trois douzaines de patenôtres, mais il n'osa pas dire à mistress Burnett ce qu'elle était.

Brian de Lancester venait de s'arrêter devant la loge du comte de White-Manor. Il demeura quelques instants immobile pensant que sa seule présence attirerait l'attention de son frère; mais il était loin de compte. Le lord, plongé dans une sorte de somnolence chagrine, tournait le flanc au théâtre et regardait fixement d'un air absorbé la paroi de sa loge qui lui faisait face. Brian, las d'attendre en vain, éleva sa boîte et en frappa doucement l'appui de la loge. Le comte de White-Manor tourna les yeux avec impatience. Lorsque son regard tomba sur Brian, il tressaillit de la tête aux pieds, comme on fait au choc d'un appareil voltaïque. Sa face devint verdâtre, ses yeux morts s'allumèrent et sa lèvre se prit à trembler sans produire aucun son.

La salle entière faisait silence.

— Milord mon frère, dit Brian d'une voix claire et sérieuse qui pénétra dans le plus éloigné recoin de la loge la plus reculée, achetez une boîte de pastilles au fils de votre père, pour qu'il puisse, lui, acheter du pain!

La loge infernale applaudit. Le parterre, sans savoir pourquoi, applaudit de même; les galeries, imitant le parterre, crièrent bravo, et Paddy lui-même, dans l'innocence de sa bonne âme, poussa « un Dieu me damne!» approbateur.

Le lord de White-Manor demeurait comme frappé de la foudre.

— Eh bien! milord mon frère? dit l'implacable Brian.

Le comte ouvrit la bouche. Le silence se rétablit comme par enchantement. Mais on entendit que la voix grêle du vicomte de Lantures-Luces qui disait :

— Je vous affirme sous serment, très-chers, que je donnerais trois napoléons pour avoir mon lorgnon!

Le comte avait jeté à son frère un regard de sang et tiré le rideau de sa loge par un dernier effort. On ne le voyait plus.

En ce moment même, il se fit dans les hautes galeries et au parterre un tapage infernal. Une foule nouvelle se rua tumultueusement sur les spectateurs déjà placés. On jura, on se battit; on prit d'assaut tous les siéges inoccupés et même une partie des siéges occupés. Il était neuf heures et demie; c'était le moment de l'*entrée à moitié prix* : privilége bien cher à la populace de Londres, et dont elle abuse de la façon la plus grossièrement impudente que l'on puisse imaginer.

Brian put s'échapper à la faveur de cette bagarre. Johnny reprit sa boîte à pastilles et lui rendit en échange son costume fashionable.

Pendant cela, une scène étrange se passait dans la salle. A l'instant où le tumulte de l'entrée à demi-prix commençait à se calmer, on entendit dans l'une des loges d'avant-scène un cri de femme, un cri de détresse et de terreur. Il partait de la loge qui touchait immédiatement la scène et où lady Jane B... attendait seule la venue de son illustre protecteur.

Tous les regards qui s'étaient précédemment portés vers le fond de la salle pour jouir de la confusion du comte de White-Manor se tournèrent du côté du théâtre. On vit lady Jane B... pâle, les traits décomposés, s'élancer impétueusement dans le couloir en criant au secours, et, presque aussitôt, sur le devant de sa loge

se montra le visage inerte de Tyrrel l'Aveugle, que le monde connaissait sous le nom de sir Edmund Makensie.

XXI

LA LOGE NOIRE

Snail fit les choses en conscience. Il dépensa ses cinq guinées chez un fripier de Long-Acre, et en sortit costumé en gentleman des pieds à la tête. Rien n'y manquait : ni les escarpins vernis, ni les bas de soie, ni les gants blancs. Avant d'entrer au théâtre, il retourna dans Before-Lane et cacha ses habits, dont il avait fait un paquet, dans l'enfoncement même où avait eu lieu son entrevue avec le bon capitaine Paddy O'Chrane.

C'était vers la fin du deuxième acte du *Freyschutz*. Snail entra au foyer et se mit à faire les cent pas de long en large, renflant de son mieux sa maigre poitrine, cambrant ses reins en mâchant un cure-dents de plume qu'il avait acheté pour compléter sa tenue de gentleman. Il avait pourtant arboré sur sa poitrine un large nœud de satin jaune qui ne ressemblait à aucune décoration connue. En désespoir de cause, il s'approcha du comptoir et demanda un verre d'ale. On lui servit une glace. Nous pensons que son mécontentement se serait exprimé d'une façon éminemment désagréable pour la nymphe du buffet, si un monsieur ne fût venu faire diversion à sa colère. Ce monsieur lui mit le doigt sur la poitrine, à l'endroit où miroitait le fameux nœud de satin jaune.

— Suivez-moi, dit-il à voix basse.

— Comment, suivez-moi ! répliqua Snail en redressant fièrement sa courte taille ; du diable si vous n'êtes pas un plaisant original, vous !

Le nouveau venu le regarda un instant en souriant.

— Voilà un déterminé petit drôle, murmura-t-il.

Puis, prenant sa main tout à coup, il fit une croix avec son index sur la paume, et ajouta :

— *Gentleman of the nigh !*

— A la bonne heure ! dit Snail avec importance ; vous parlez maintenant comme il convient. Mais vous sentez, milord, que, chargé comme je le suis d'une mission de haute confiance, je ne puis écouter le premier étourneau venu qui me dira : Suivez-moi !

Tous deux quittèrent le foyer au moment où la foule sortait par toutes les issues de la salle après le tomber du rideau. Ils parvinrent à grand'peine à se frayer un passage dans les couloirs soudainement remplis, et s'arrêtèrent à deux pas de la loge où se tenaient la comtesse Ophélia et madame la princesse de Longueville. Le monsieur frappa trois doubles coups à la porte de la loge voisine. La porte s'ouvrit, et Snail, subitement poussé par les épaules, se trouva tout à coup dans une complète obscurité.

Un profond silence régna pendant une minute. Snail entendait seulement le bruit de plusieurs respirations contenues. Il eut un frisson de peur.

— Je te sens trembler, enfant de *la famille,* dit une voix sourde et déguisée. Si tu es un poltron, va-t'en !

— Dieu me damne, milord, répondit Snail, je suis un homme ! Seulement, j'aime assez à voir clair devant moi. Que faut-il faire, en définitive ?

— Il faut se taire.

Snail, au même instant, se sentit prendre par le bras. On l'attira sur le devant de la loge. Une main toucha l'écran, au milieu duquel apparut aussitôt un point lumineux.

— Mets ton œil à ce trou, lui dit-on.

Snail obéit. Sa vue, habituée déjà à l'obscurité de la

loge, fut éblouie par les flots de la lumière qui tombaient du lustre et montaient de la rampe. L'homme qui avait parlé sembla comprendre cela et attendit quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Regarde en face de toi; dans la première loge, sur le théâtre, dit-il ensuite. Que vois-tu?

— Je vois une lady, pardieu, avec une robe de satin et des clinquants qui brillent partout sur elle.

— Vois-tu la main de cette lady?

— J'en vois une.

— Laquelle?

— Sa main gauche qui est appuyée sur le rebord de la loge. Ah! par saint Georges, les belles bagues! et que ma jolie Madge serait contente d'en avoir deux ou trois comme cela!

— Au doigt annulaire de cette main, tu dois voir une bague qui brille plus que les autres...

— Je crois bien, milord, je crois bien. On dirait un petit morceau de soleil!

— Ote-toi de là.

Le trou fut rebouché. Snail se retrouva dans une nuit profonde.

— La main gauche et le doigt annulaire, lui répéta-t-on en lui serrant fortement le bras. Tu te souviendras bien?

— Oui, milord.

— Maintenant, approche ici.

On le poussa vers le côté droit de la loge. L'écran fut imperceptiblement soulevé et un rayon vif illumina la loge; mais deux mains avaient saisi la tête de Snail qui ne put se retourner pour voir quels étaient ses compagnons.

— Regarde! lui dit-on encore, mais cette fois, bien bas; que vois-tu?

— Je vois les épaules d'une femme. Que Satan me brûle, milord, si ce ne sont les belles épaules!

— Tais-toi! Tu ne peux voir son visage?

— Non, milord.

— Attends.

On continua de tenir la tête de Snail immobile jusqu'à ce qu'il eût dit :

— Je la vois, milord; je vois sa figure. Eh mais... j'ai vu cela déjà quelque part !

— Silence !

L'écran toucha de nouveau la cloison de la loge. L'obscurité redevint complète. On lâcha la tête de Snail qui se secoua comme un barbet.

— Où diable ai-je vu cette belle lady? se demanda-t-il. Puis, tout à coup frappé d'un souvenir, il ajouta : Niais que je suis ! C'est qu'elle ressemble à Susannah, la fille des *Armes de la Couronne !*

— Tu vas sortir, dit à ce moment la voix. Tourne-toi vers la porte et ne regarde pas derrière toi.

La porte s'ouvrit; on poussa Snail dehors comme on l'avait poussé dedans. Il se retrouva dans le couloir, à côté de l'homme qui l'avait accosté dans le foyer. L'inconnu le prit par la main et lui parla pendant dix minutes environ, répétant plusieurs fois les mêmes phrases, faisant, en un mot, comme ces maîtres d'école qui tâchent de mettre dans la dure tête d'un enfant une leçon difficile.

— Bien, milord, bien ! s'écria enfin Snail avec impatience; si vous me le répétez une fois encore, que diable ! je n'y comprendrai plus rien. C'est convenu, compris, connu. Travaillons !

— Prends garde ! l'interrompit le gentleman qui n'avait peut-être pas en Snail une aussi grande confiance que Snail lui-même; il ne s'agit pas d'une bagatelle.

— Quand il s'agirait de cinq cents livres, et une méchante bague ne peut valoir cela, je serais sûr de moi, milord.

Snail et son compagnon firent le tour de la salle par le couloir de service et se dirigèrent vers le côté occupée par lady Jane. Un homme qui sortit sans bruit de la loge mystérieuse les suivit à une vingtaine de pas de distance. Cet homme était Tyrrel l'Aveugle. Il laissait après

lui dans la loge quatre gentlemen qui, l'œil appliqué à quatre trous pratiqués à l'écran et pareils à celui qui avait servi de lunette à Snail, regardaient avidement la loge de S. A. R. le duc d'York.

De l'autre côté du théâtre, on ne pouvait nullement se douter de ce manége. L'écran ne paraissait que bien peu, et seulement à l'endroit où se croisaient les rideaux de la loge. Néanmoins, cette loge hermétiquement fermée avait excité un instant les soupçons du commissaire chargé de la police du théâtre. Il donna mission à un agent de surveiller cette loge.

C'était à peu près le moment où Brian de Lancester excitait l'attention de la salle entière. Quelques minutes après, comme nous l'avons dit, l'entrée à demi-prix eut lieu. Snail et son compagnon étaient alors à droite de la scène, derrière la loge où se tenait seule lady Jane.

— Attention! dit tout bas le guide de Snail.

Puis, presque aussitôt, à l'instant même où le tumulte atteignait son comble, il ajouta :

— En besogne!

Et il disparut. Tyrrel l'Aveugle prit sa place. Snail frappa résolûment à la porte de la loge du duc York. Il tenait à la main un papier.

— Milady, dit-il en saluant respectueusement, milord-duc m'envoie vers Votre Seigneurie, et me charge de lui remettre ce message.

Il tendit la lettre. Lady Jane avança la main pour la prendre. Mais, à l'instant où ses doigts rencontraient le papier, Snail les saisit violemment, et, avec un sang-froid inouï, fit effort pour arracher la bague qui entourait le doigt annulaire. Il avait bien vu, il avait bien écouté; il ne se trompa point. Lady Jane terrifiée par cette attaque étrange, ne put d'abord trouver de voix pour pousser un cri. Lorsque son gosier donna enfin passage à une plainte, Snail, vainqueur, repassait le seuil de sa loge et s'esquivait avec la bague.

Lady Jane éperdue, s'élança à sa poursuite, mais, sur

le seuil même, elle se heurta contre Tyrrel l'Aveugle ou mieux contre l'infortuné sir Edmund Makensie.

— Laissez-moi passer, monsieur! s'écria-t-elle! Au voleur!

Le pauvre aveugle fit en vérité de son mieux pour livrer passage, mais la fatalité s'en mêla. Il arriva entre lady Jane et lui comme entre ces passants trop courtois qui, se rencontrant sur le trottoir, se rangent tous deux en même temps d'un côté, puis encore ensemble de l'autre, et ainsi de suite, de façon à se barrer la route durant une demi-heure. Chaque fois que lady B... se précipitait à droite, sir Edmund l'imitait; chaque fois qu'elle se jetait à gauche elle trouvait cet homme vraiment digne de pitié sur son passage.

— Elle n'est pas à moi, cria-t-elle en haletant comme une folle; Son Altesse royale me l'a prêtée... confiée! C'est un diamant de la couronne, mon Dieu! un diamant qui vaut vingt mille livres! Au secours!

Enfin, trouvant de la vigueur dans son désespoir, elle saisit les deux bras de sir Edmund Makensie qu'elle attira violemment au dedans de la loge. Puis elle s'élança, éperdue, par les corridors.

Sir Edmund, qui n'avait rien vu, rien compris, le pauvre homme, mit la main sur l'appui de la loge et jeta dans la salle son œil sans regards. Sa prunelle voilée se dirigea, par hasard sans doute, vers la loge fermée, et il fit un imperceptible signe de tête. L'écran se baissa à demi.

Snail, cependant, profitant de son avance, avait fait tranquillement le tour de la salle, nul ne songeait encore à le poursuivre. Il entra dans la loge de la comtesse Ophélia, qui était ouverte. La comtesse, penchée hors de sa loge, tâchait de voir ce qui se passait vis-à-vis d'elle et d'où venaient les cris de lady Jane B... Susannah, au contraire, regardait, pensive, la place que venait de quitter Brian, au fond de la salle, sous la loge du comte de White-Manor. Snail toucha du doigt par derrière la peau satinée de son épaule et prononça tout bas:

— *Gentlewoman of the nigh !*

La belle fille se retourna en sursaut.

— Pardon, madame ! dit Snail en souriant; mettez ceci dans votre sein. C'est un dépôt confié par Leurs Seigneuries.

Susannah prit ce que lui tendait Snail, et celui-ci disparut par la petite porte du fond qui mène sur la scène.

Ce fut alors que lady Jane B... parvenant enfin à franchir l'obstacle que lui opposait l'aveugle Tyrrel, s'élança dans le couloir. Tout fut bientôt en émoi dans la salle. Il s'agissait d'un diamant de la couronne, disait-on, imprudemment confié à lady Jane, d'un joyau valant un demi-million. Ce qu'il y avait de police au dedans et au dehors s'agita et en vain. Puis une inspiration subite vint au commissaire. Il se toucha le front et dit :

— J'ai notre affaire !

La pauvre lady Jane prit un peu d'espoir. Le commissaire, allongeant le pas, se dirigea, suivi d'un bataillon de policemen, vers la loge mystérieuse où Snail avait reçu ses instructions. Il rangea les agents, moitié à droite, moitié à gauche.

— Ce sont des gens résolus, dit-il; tenez ferme ! Êtes-vous prêts ?

— Oui, monsieur, répondirent les agents qui serrèrent leurs rangs de façon à ne pas laisser passer entre eux une souris.

— Attention !!! dit encore le commissaire.

En même temps il ouvrit la loge. Les agents tenaient en arrêt leurs baguettes plombées, tout prêts à assommer le premier qui se présenterait. Personne ne se présenta.

Mais la loge, malgré l'ouverture de la porte, gardait une obscurité assez grande pour qu'il pût s'y cacher quelqu'un. Le commissaire entra et fit jouer l'écran dans sa coulisse.

Des flots de clarté inondèrent la loge ; elle était vide.

XXII

LA BAGUE

L'émotion passa des places fashionables aux galeries et loges supérieures. Chacun s'entretenait de lady Jane B..., de S. A. R. et du diamant de la couronne.

— Vingt mille livres ! dit la grosse Dorothy Burnett ; oh ! monsieur O'Chrane, vingt mille livres !

— Ni plus ni moins, Dorothy, mon cœur, à ce qu'il paraît, le diable m'emporte ! c'est une jolie affaire.

— Une jolie affaire, monsieur ! C'est un vol qui mérite la corde, à coup sûr !

— Que Dieu me damne, Dorothy, la corde, comme vous dites ! oui, la corde, mon cœur, de par l'enfer !

— C'est le jour des vols, s'écria le petit Français Lantures-Luces, en faisant irruption dans la loge de lady Campbell. Voulez-vous me permettre, milady... miss, voulez-vous me permettre ?... On ne pourrait trouver, je parle très-sérieusement, dans tout Londres, un plus ravissant éventail !

— Et a-t-on rejoint le voleur ? vicomte, demanda lady Campbell.

— Le voleur, madame ? Je vous prie, parlez-vous de mon voleur ou de celui de lady Jane, de mon lorgnon ou de sa bague ? Mais ceci n'est pas la plus triste nouvelle de la journée, je parle sérieusement, et j'en sais une qui vous intéresse davantage... Ah ! voilà ce cher marquis !... Comment allez-vous, très-cher, je vous prie ?

— Vous m'inquiétez, monsieur, dit lady Campbell ; de quelle nouvelle voulez-vous parler ?

— Vous la savez peut-être, puisque ce cher marquis... Non? Eh bien! j'aurai l'avantage de vous l'apprendre. Il s'agit de ce pauvre Frank... Frank Perceval, madame.

Depuis le commencement du spectacle, disons mieux, depuis le bal de la veille, miss Mary Trevor souffrait, et Rio-Santo le savait.

Il savait que, livrée un jour à elle-même, un seul jour, elle se fût élancée là où l'appelait la vraie voix de son âme, cette voix qu'on avait étouffée, cette voix qui taisait maintenant le nom aimé pour prononcer de force un autre nom appris dans les larmes; mais il savait que ce jour ne viendrait pas, ne pouvait pas venir; que lady Campbell veillait, sentinelle attentive; que l'illusion mortelle serait entretenue sans relâche, ni pitié.

Parce que lady Campbell, arrivée au sommet de ce monceau de sophismes échafaudés à prodigieuse dépense d'esprit, était désormais invinciblement persuadée.

Aimait-il donc assez passionnément miss Trevor pour se faire le complice clairvoyant de la cruauté aveugle de lady Campbell?

Non. Son amour était réel; mais, comparé à l'autre sentiment qui était en lui, qui était lui tout entier et plus que lui, son amour descendait à un plan inférieur. Ce pourquoi il eût brisé toutes barrières; ce pourquoi il eût posé le pied sur une chose sainte, sur la tête d'un ami, sur le cœur d'une amante, afin de s'élancer mieux et plus loin; ce pourquoi n'était pas de l'amour.

C'était ce qu'il appelait son « ambition,» ce qu'un artiste eût appelé son idée, un conquérant sa politique. C'était une pensée vaste, un désir immodéré, une passion raisonnée. C'était la contemplation d'un but, aperçu d'abord autrefois comme une lueur lointaine, et qui, à mesure qu'il avait monté dans la vie, avait grandi, grandi jusqu'à se faire soleil, jusqu'à brûler son imagination qu'il emplissait de rayons trop ardents. Entre lui et le but, Mary était un degré.

Mais que le lecteur n'aille point se méprendre et jauger Rio-Santo à la mesure de ces dons Juans diploma-

tiques qui *arrivent par les femmes*, comme on dit pour exprimer par des mots acceptables une ignominieuse idée.

Ceux qui l'ont connu, ceux que l'explosion de sa pensée fit trembler, comme eût pu faire l'éruption d'un volcan au milieu des trois millions d'habitants de Londres, pourraient dire tout ce qu'il y avait en lui de jeunesse, de charme, d'amour franc, sincère, de volupté entraînante et sans arrière-pensée. Il méditait et calculait autant qu'un premier ministre, agissait davantage et trouvait le temps de rêver comme un poète et d'aimer comme un fou.

Lorsque M. le vicomte de Lantures-Luces prononça, dans la loge de lady Campbell, le nom de Frank Perceval, le petit Français dût être étonné de l'effet produit, Rio-Santo tressaillit comme un lion au repos qui sentirait l'aiguillon d'une guêpe à travers l'épaisse égide de son cuir; lady Campbell perdit son sourire et fronça le sourcil; miss Trevor releva soudainement sa jolie tête affaissée et tourna vers le vicomte un regard avidement interrogateur. Lantures-Luces n'était guère habitué à un pareil succès. Il s'arrêta pour se faire désirer davantage.

— Eh bien, monsieur, dit miss Mary; eh bien?

Rio-Santo quitta la place qu'il occupait derrière la jeune fille et se glissa auprès de Lantures-Luces, qui disait :

— Ce pauvre Frank s'est battu en duel.

— En duel! répéta Mary haletante.

— Et il a été blessé...

— Légèrement, monsieur, n'est-ce pas? interrompit lady Campbell avec un signe de tête qui demandait impérieusement une réponse affirmative.

— Je vous demande pardon, répondit Lantures-Luces; dangereusement, madame... fort dangereusement.

— Frank! blessé! murmura faiblement Mary, qui mit la main sur son front pâle et ferma les yeux.

— Quant au nom de son adversaire... reprit Lantures-Luces.

Il s'arrêta tout à coup : le marquis venait de lui serrer violemment le bras.

— Bien, très-cher, je vous comprends, reprit-il; j'ignore le nom de celui qui a blessé le pauvre Frank.

Lady Campbell et Rio-Santo échangèrent un regard ; d'un côté, ce fut une question; de l'autre, un aveu. Miss Trevor laissa glisser sa main le long de son corps et rouvrit les yeux.

— N'a-t-on pas dit que Frank Perceval est blessé, murmura-t-elle, blessé dangereusement, mon Dieu?

Lady Campbell voulut lui prendre la main, mais Mary chancela sur son fauteuil et tomba de côté, privée de connaissance. Lantures-Luces se retira pour aller conter cet incident aux dandies de la loge infernale.

— Pauvre enfant, dit lady Campbell en mettant son flacon de sels sous les narines décolorées de sa nièce. Ah ! milord, qu'avez-vous fait !

— Il m'avait insulté, madame, et il est mon rival !

— Rival malheureux, monsieur ! car cet évanouissement prouve seulement que Mary se souvient du compagnon de sa jeunesse. Veuillez demander ma voiture, milord !

Rio-Santo baisa la main de lady Campbell et se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée du théâtre.

— Il faut que demain tout soit fini ! murmura-t-il ; à tout prix je serai le mari de miss Trevor.

Susannah et la comtesse de Derby se retrouvaient seules dans la loge de cette dernière. Les visites avaient pris fin. La comtesse, bonne et prévenante, parla de Brian, et Susannah écouta avec bonheur chacune de ses paroles. Quand lady Ophélia se tut, Susannah la remercia naïvement, livrant ainsi son secret et divulguant d'un mot son amour, comme si elle n'eût point su que, dans le monde, l'amour est chose qu'il faut cacher. La comtesse lui prit la main en souriant.

— Je voudrais être votre amie, dit Susannah.

— Je suis la vôtre, madame, répondit Ophélia. Quand

vous serez heureuse comme ce soir, venez vers moi; la vue de votre bonheur me consolera; quand vous souffrirez, venez encore, venez surtout : on souffre moins lorsqu'on est deux à souffrir.

Susannah la regarda étonnée.

— Vous, si brillante, si belle, murmura-t-elle, vous parlez de souffrir!

— Que Dieu vous préserve, madame, dit Ophélia en essayant de sourire encore, vous qui êtes plus brillante et plus belle, d'apprendre que, contre certaines souffrances, noblesse et beauté sont impuissantes à nous protéger.

Susannah pressa doucement la main de la comtesse entre les siennes.

— Je n'ai jamais aimé que vous et lui, pensa-t-elle tout haut; celles qui ont une sœur sont heureuses.

Elles ne se séparèrent que sous le péristyle du théâtre, après le spectacle.

— La voiture de madame la princesse de Longueville! cria un groom à brillante livrée.

Susannah avait presque oublié son noble nom. La comtesse lui dit adieu pour monter elle-même dans son équipage. Susannah s'élança dans le sien. A peine y était-elle, qu'une main d'homme ferma la portière.

— Princesse, dit en même temps la voix de Tyrrel l'Aveugle, qui était assis à côté d'elle, nous sommes loin d'hier soir et de la Tamise, n'est-ce pas? Remettez-moi l'objet qu'on vous a confié.

Susannah tira de son sein, sans répondre, la bague, et la tendit à l'aveugle, qui la prit.

— C'est bien, dit-il, demain vous aurez de la besogne, madame. Il vous faudra soigner un malade et mettre un baiser sur le front d'un homme qui n'est pas l'Honorable Brian. Mais c'est un Honorable aussi, et Perceval vaut Lancester..

XXIII

LA NUIT DE DEUX JEUNES FILLES

Vers cette même heure, le comte de White-Manor rentrait à son hôtel. Il descendit de son carrosse sans mot dire, monta lentement les degrés de sa maison et s'enferma dans sa bibliothèque. Il était plus pâle qu'un mort, et ses yeux avaient ce regard vague des hommes que menace la démence.

Il tomba de son haut dans un fauteuil, jeta son chapeau et mit sa tête entre ses mains. Il souffrait horriblement. Il souffrait d'autant plus que sa blessure était de celles qui, pour être trop petites et imperceptibles, échappent aux moyens ordinaires. Son ennemi, sorte de fantôme implacable, ne se pouvait point prendre corps à corps : ses coups, perfidement ménagés, n'appelaient ni la vengeance des lois ni les mépris du monde. Au contraire, chaque fois qu'il frappait, le monde souriait et applaudissait.

Le comte de White-Manor était un homme de cinquante ans environ. Son visage offrait, avec celui de son frère, quelques traits éloignés de ressemblance, mais l'expression en était tout autre. C'était de l'apathie chagrine, mêlée à ces colériques symptômes qui prennent corps et se burinent avec l'âge sur la figure de certains hommes à tempérament sanguin. La passion, une passion brutale et sans frein, avait dû brûler jadis dans ces yeux éteints maintenant. On devinait le vide, l'ennui, le dégoût qui suivent à coup sûr l'assouvissement monotone de tous désirs formés; mais il y avait parmi cet ennui que beau-

coup regardent comme un mal imaginaire, il y avait de la souffrance vraie : la rage combattait l'apathie.

Il avait été longtemps un des viveurs les plus dissolus de Londres. Dès 1825, O'Connel l'avait flétri de la qualification de *pourceau,* et jamais le grand tribun d'Irlande n'avait frappé mieux et plus juste. Le comte, en effet, était la personnification haïssable et quelque peu outrée de cette aristocratie britannique, si magnifique par son passé, si puissante par ses richesses, mais si honteusement inutile, à de nobles exceptions près, si dégradée par ses mœurs, si abâtardie par son égoïsme aveugle, et qui devrait craindre peut-être, il faut le dire en gémissant, de se heurter, quelque jour, contre le billot néfaste où périt jadis sa chevaleresque sœur, la noblesse de France, sous le tranchant de la hache populaire.

Après avoir passé dix minutes dans un état d'immobilité complète, lord de White-Manor se leva. Sa face, naguère si pâle, était maintenant d'une rougeur apoplectique. Il sonna si violemment que le cordon, brisé, lui resta dans la main.

— Paterson! Gilbert Paterson! le coquin de Gilbert Paterson! dit-il au valet qui se présenta; qu'il vienne ici à l'instant!

— Il y a eu du Brian! pensa le groom, qui s'élança vers l'appartement de l'intendant.

Celui-ci avait justement le cœur léger et la conscience tranquille. Son après-dîner avait été employé comme il faut pour le bien de son maître. Il n'avait pas perdu de temps, s'était présenté chez mistress Mac-Nab sous un prétexte, et avait vu Anna Marc-Farlane. Il avait été ébloui de sa beauté. C'était l'affaire de milord.

Paterson descendit donc avec empressement, et se présenta devant milord, le sourire aux lèvres.

— Milord, commença-t-il, je suis bien aise...

Le malheureux n'acheva pas. Un coup de poing, un coup de poing de lord! l'atteignit au creux de l'estomac et l'envoya tomber à l'autre bout de la chambre.

Gilbert Paterson se releva suffoqué.

— Va-t'en! dit le comte; c'est toi qui es cause de cela, misérable! Qui t'avait permis, scélérat, de donner des coups de fouet au frère d'un comte? Il se venge! Il se venge sur moi!

Le comte se laissa retomber sur son siége.

— Mais milord... voulut dire humblement Paterson.

— Tais-toi, de par le ciel, traître valet que tu es! s'écria lord de White-Manor; Va-t'en sur-le-champ! Demain, tu emporteras ce qui est à toi et ce que tu m'as volé. Mais tu ne dormiras plus sous mon toit.

Le comte appuya sa tête alourdie sur sa main.

Gilbert Paterson n'osa pas résister à cet ordre si péremptoire. Il prit à peine le temps de se couvrir d'un manteau et sortit précipitamment de l'hôtel. Il faisait un froid brumeux et humide. Paterson allait au hasard par les rues, absorbé par le récent souvenir de sa mésaventure et ne pouvant point donner son attention à autre chose.

— Chassé! murmurait-il; chassé au moment où je travaillais pour lui. Mais croit-il donc qu'un homme d'affaires quitte ainsi une maison avec quelques misérables milliers de livres dans son portefeuille! Il me fallait cinq ans encore pour faire honorablement ma fortune. C'est cinq ans que vous me volez, milord comte! cinq ans qui valent au plus bas dix mille livres! Je ne puis, en conscience, vous faire cadeau de cela!

Il avait parcouru, sans savoir, une bonne partie du West-End et marchait maintenant, gesticulant et parlant tout seul, sur les larges trottoirs d'Oxford-Street.

— Chassé! répétait-il; et le diable ne me fournira pas les moyens de rattraper ma place! Voyons! du calme! Nous avons passé par des jours plus difficiles. Cherchons!

Il continua de marcher le long de Holborn, puis le long de Cheapside. Il entra enfin dans Cornhill. La course qu'il venait de fournir était longue. Sans raisonner et obéissant d'instinct à un impérieux besoin de repos, il s'assit sur une borne qui protégeait l'angle formé par la

maison carrée sur Finch-Lane et Cornhill. Là, il poursuivi ses réflexions.

De l'autre côté de Cornhill, en face de la boutique du bijoutier Falkstone, au second étage de la petite maison neuve et blanche, on voyait briller une lumière à travers de diaphanes rideaux de mousseline. Cette maison était celle de mistress Mac-Nab, et la lumière brillait dans la chambre qui servait de retraite commune aux deux filles d'Angus Mac-Ferlane.

Il était alors près de minuit. Clary dormait. Sa charmante tête s'appuyait sur son bras lisse et blanc que l'agitation d'un rêve avait mis, malgré le froid, hors des couvertures. Elle respirait par efforts inégaux, et parfois une plainte s'échappait de sa bouche entr'ouverte. Anna était assise sur son séant. Sa toilette de nuit était faite depuis bien longtemps. Elle avait relevé ses cheveux, noué sa cornette et mis sur ses pures épaules le peignoir blanc, dont la percale festonnée laissait deviner vaguement la juvénile délicatesse de ses formes.

Et pourtant, elle n'avait point soufflé encore sa bougie pour allumer sa lampe de nuit. Elle veillait. Son oreille se tendait avidement dès qu'un bruit se faisait dans la rue, et, de temps en temps, elle joignait ses petites mains comme si elle eût prié avec ferveur.

C'est que, depuis le matin, Stephen Mac-Nab n'était point revenu à la maison de sa mère. Elle regardait de temps à autre sa sœur Clary. Clary dormait toujours. En dormant, elle murmurait d'indistinctes paroles, et lorsque la blanche clarté de la bougie tombait sur son visage, on voyait des gouttelettes de sueur perler, puis se sécher sur la peau brûlante de son front.

— Pauvre sœur! pensait Anna; voilà bien des nuits qu'elle souffre ainsi... Mais ne reviendra-t-il pas, mon Dieu! Mon Dieu, faites qu'il revienne!

Un coup sec et vivement redoublé retentit à la porte de la rue. La porte de l'escalier était d'avance ouverte. Anna, tremblant de froid et honteuse de son empressement, se pencha sur la rampe pour entendre et pour voir.

Mistress Mac-Nab parut bientôt sur l'escalier. Elle aussi veillait : l'amour d'une mère ne s'endort pas plus que la tendresse d'une amante. Elle reçut Stephen au moment où une servante ouvrait la porte de la rue et l'accabla de caresses et de questions.

Stephen entra dans la chambre de sa mère. Tout ce qu'Anna put entendre fut le nom de Frank Perceval, prononcé avec une douloureuse émotion par Stephen, et quelques exclamations de surprise de mistress Mac-Nab. L'entrevue dura peu. Bientôt Stephen reparut sur l'escalier, et, au lieu de monter vers sa chambre, suivant son habitude, se dirigea vers la porte de la rue.

— Où va-t-il? se demanda Anna.

Elle ne devait point avoir de réponse à cette question. Elle n'entendit même plus rien, si ce n'est un nom que Stephen prononça en embrassant sa mère. Ce nom était celui de Clary. Anna sentit une larme aux cils alourdis de sa paupière.

— Clary! répéta-t-elle avec tristesse; et moi?...

La porte de la rue se referma. Anna entra dans sa chambre dont elle referma doucement la porte. Elle avait un poids plus lourd sur le cœur. Clary dormait encore. Au moment où Anna mettait le pied sur son lit, sa sœur s'agita violemment dans son sommeil.

— Stephen! Oh! Stephen! murmura Clary; sauvez-moi!

Anna se couvrit le visage de ses mains et des larmes abondantes ruisselèrent à travers ses doigts.

— Elle aussi! murmura-t-elle.

Puis elle éveilla sa sœur par un baiser. Clary se dressa effrayée sur son séant et jeta ensuite ses bras autour du cou d'Anna qui s'efforçait de sourire.

— C'est toi! dit-elle; Oh! merci! Je faisais un rêve... Un rêve terrible, ma sœur...

Elle s'interrompit et ajouta en soupirant :

— Terrible et doux à la fois. Il était là. Il m'entraînait...

— Qui? demanda Anna dont les sourcils se rapprochèrent; Stephen?

Clary secoua la tête.

— Non, répondit-elle; Stephen essayait de me protéger contre lui.

— Contre qui? demanda encore Anna.

Clary la regarda, et l'expression de son beau visage changea subitement. Elle attira sa jeune sœur sur son sein et couvrit sa joue de baisers.

— J'ai deviné ton secret, reprit-elle; tu l'aimes, tant mieux! la dernière lettre de notre père annonce son arrivée prochaine. Nous le verrons bientôt, demain peut-être. Je lui parlerai, Anna; tu seras heureuse.

— Tu ne l'aimes donc pas, toi? dit Anna qui pleurait et souriait.

— Moi? Je n'aime personne, Anna, répliqua vivement Clary.

Les deux sœurs s'embrassèrent encore et Anna regagna son lit. Les rôles changèrent alors. Au bout de quelques minutes, on aurait pu entendre l'égale et douce respiration d'Anna endormie. Clary, au contraire, veillait maintenant. Elle veillait, hélas! cette nuit comme toutes les autres nuits, lorsque quelque rêve ne venait point engourdir la fièvre de son unique et brûlante pensée.

Gilbert Paterson, cependant, avait eu le temps de réfléchir, mais il n'avait rien trouvé et demeurait depuis une heure sur sa borne, gelé, de mauvaise humeur, et ne sachant à quoi se résoudre.

Ce fut le bruit de la porte refermée par Stephen, qui le tira enfin brusquement de sa chagrine préoccupation. Il se leva et secoua ses membres raidis par l'humidité nocturne.

— Où diable suis-je ici? se dit-il. Je ne peux pourtant pas coucher dans la rue... Voyons!

Il s'orienta et reconnut Cornhill. Puis ses yeux, élevés par hasard, rencontrèrent d'abord le numéro de la maison, puis la lumière qui brillait au second étage chez mistress Mac-Nab. Cette vue sembla dissiper soudain les

ténèbres de son cerveau. Il se frappa le front et sourit joyeusement.

— Pardieu ! dit-il, voilà mon affaire ! Je veux en essayer dès demain. Quant aux moyens à employer, j'en sais plusieurs, mais à quoi bon s'exposer soi-même ? j'ai de l'argent pour payer les autres.

Il remonta aussitôt Cheapside et se fit ouvrir un fiacre devant Saint-Paul.

— Où allons-nous, milord ? demanda le cocher.

Gilbert Paterson demeura un instant indécis.

— Before-Lane, dit-il enfin. Puis il ajouta à part lui : Ce sera bien le diable si, parmi les habitués de Peggy, je ne trouve pas ce qu'il me faut !

XXIV

LE TAP

Jamais, au grand jamais on avait vu Bob-Lantern s'occuper si activement d'une chose qui ne le regardait point. Les coups de canne du bon capitaine Paddy O'Chrane semblaient lui avoir communiqué un entrain extraordinaire, et, lorsque Snail, de retour de son expédition, revint à *The Pipe and Pot,* Bob travaillait des pieds et des mains à déblayer le *tap,* empli de décombres, pour faire plaisir, disait-il, à son ami l'honnête Mich, qui avait toujours ses coudes sur la table et sa tête entre ses deux mains. La tumeur de Mich avait grossi et se montrait, blanchâtre, veinée de sang, sous les mèches humides de ses épais cheveux roux.

Bob interrompait parfois son travail, pour venir s'asseoir auprès de Mich.

— Bois un peu, mon garçon, lui disait-il; mais ne bois pas trop. Tu as affaire à un vigoureux drôle. Heureusement, Mich, mon honnête Mich, Tom Turnbull est une brute qui frappe en aveugle, et, si tu t'es laissé toucher à la tempe, mon vieux, c'est que tu avais bu.

— Tom ne viendra pas, répondait Mich, exprimant involontairement son espoir; c'est un lâche!

— C'est un lâche, Mich, un vrai lâche, mais il viendra. Oh! j'irai le chercher, s'il ne vient pas, Dieu me damne! par intérêt pour toi, Mich, mon cher garçon.

Quelqu'un qui eût observé le visage de Bob tandis qu'il soufflait ainsi ses paroles à voix basse dans l'oreille de Mich, aurait reculé de dégoût et d'effroi. La sueur perçait sous ses cheveux durs et bas plantés; ses yeux scintillaient cauteleusement derrière les poils abaissés de ses sourcils.

Depuis deux heures il était là, tâchant d'échauffer le sang inerte de Mich. Car, depuis deux heures, une haine furieuse bouillonnait au-dedans de lui contre Tom Turnbull, et il n'osait pas attaquer Tom lui-même face à face. Tom lui faisait peur.

Lorsqu'il quittait Mich, son champion, durant une minute, c'était pour préparer le *tap* qu'il avait marqué dans sa sagesse comme un lieu parfaitement convenable à la lutte annoncée. Le *tap* était vaste; son sol gardait le niveau, et la poudre épaisse qui le couvrait, annulant les dangers véniels de la chute, prolongerait le combat et lui donnerait pour résultat presque certain une sanglante catastrophe.

Snail avait repris son costume naturel et portait sous le bras ses habits d'emprunt arrangés en paquet. Il vint se rasseoir à sa place, vis-à-vis de Mich et à côté de Madge. Madge n'avait pas bougé. Sa pipe brûlante et humide était toujours entre ses dents. Ni le tabac, ni le gin, ni le rhum n'avait produit le moindre effet sur elle. Au contraire, la pauvre petite Loo, brisée par l'ivresse et la fatigue, était tombée sans mouvement au milieu de son bal extravagant. On la voyait étendue à terre, dans le

coin même où elle dansait tout à l'heure. Ses formes grêles se dessinaient sous l'étoffe de sa robe, trempée d'ale et de sueur. Elle avait la tête renversée, et d'admirables cheveux blonds, seuls débris d'une beauté polluée en son germe, ruisselaient sur le sol autour d'elle. Ses joues hâves et creusées avaient deux taches de feu aux pommettes, et ses paupières demi-baissées laissaient voir l'émail terni de ses grands yeux. Elle dormait.

— Ohé! s'écria Snail, tout le monde dort-il ici! ma jolie Madge ne me dit seulement pas bonsoir; Mich, mon beau-frère, a l'air d'un bœuf à l'abattoir; et Loo... où diable est Loo, ma jolie Madge?

Madge étendit silencieusement la main vers le coin où gisait la pauvre fille.

— Tu es un gros coquin, Mich, dit Snail, de laisser comme cela ta femme. Que lui faudrait-il, à Loo? un peu de gin, pardieu! et elle serait gaillarde comme toi et moi.

Il fit le tour de la table et s'approcha de sa sœur.

— Pauvre Loo! dit-il. Elle brûle comme un tison de coke! Elle étouffe comme cela, la tête en bas. Loo! Loo!

Il la secoua, et la petite fille se leva à demi pour retomber lourdement à terre.

— Oh! oh! dit-elle d'une voix creuse; j'ai du feu... du feu là-dedans!

— Ton verre, Madge! s'écria Snail.

Madge passa le verre plein de rhum à Snail, qui l'approcha des lèvres de sa sœur. Celle-ci le but d'un trait. Elle ouvrit les yeux alors, se leva et se prit à rire.

— Du tabac! dit-elle, j'ai fait un bon somme, pardieu! Qui veut danser avec moi!

— Attention, Mich, mon garçon, dit Bob, qui vint s'asseoir auprès de lui, j'entends du bruit dans la rue. Ce sont eux.

Mich se redressa et parut écouter attentivement.

— Les voilà! les voilà! cria Snail; Mich, de par Dieu!

lève-toi! lève-toi comme un bon garçon. Tu as peur, je pense.

— Non, Snail, non, il n'a pas peur. Mich est un brave. N'est-ce pas, Mich?

C'était Bob qui parlait ainsi.

— Ma bonne mistress Witch, reprit-il tout bas, avez-vous mis à chauffer ce que je vous ai dit?

— J'ai mis une mesure de rhum, monsieur Bob, j'ai mis deux mesures de gin, un quart de pinte d'eau-de-vie de France, une demi-once de canelle, une poignée de clous de girofle, trois pincées de poivre et un verre de sherry.

— C'est cela ma bonne dame. Est-ce chaud?

— Bouillant, monsieur Bob. Je vais vous le servir.

Peg Witch disparut un instant et revint presque aussitôt avec un bol fumant, dont l'âcre vapeur la faisait tousser en chemin.

— Allons, Mich! un verre de grog, mon fils! cria joyeusement Bob; ça te donnera du cœur, mon garçon. Tu n'en manques pas, je le sais bien, pardieu! mais on n'en a jamais de trop.

Bob versa le brûlant mélange à la ronde. Mich but son verre d'un trait; Madge l'imita, Snail fit la grimace et jeta ce grog de nouvelle espèce qu'il déclara détestable.

— Le fait est, dit Madge, profitant du moment où elle avait ôté sa pipe pour boire, le fait est qu'il n'est pas assez fort.

— Un autre verre, Mich! reprit Bob.

Mich but un second verre.

Comme il achevait, un violent coup de pied lança la porte en dedans.

— Quand je vous disais que c'étaient eux! s'écria Snail; les voilà! voilà le *fun* qui va commencer! vive le fun! *The fun for ever!*

En parlant, il s'était levé. Bob versa un troisième verre à Mich, qui, dans son trouble, l'avala jusqu'à la der-

nière goutte. Bob le regarda en face. L'inerte visage de Mich s'animait insensiblement. Ses paupières battaient; les veines de son front se gonflaient. Ce que voyant, Bob saisit le bol à moitié plein encore et le brisa sur le carreau de la salle.

— Il en a assez! murmura-t-il, et il ne faut pas que Turnbull en goûte!

Snail, cependant, s'était élancé vers les nouveaux arrivants. C'étaient Tom Turnbull, le gros Charlie, Mitchell et deux ou trois autres des matelots nocturnes du bon capitaine Paddy. Tous, ils étaient ivres; seulement Turnbull l'était un peu plus que les autres.

Bob donna une rude poignée de main à Tom Turnbull.

— Allons, allons, mon vieux Tom, dit-il, Mich est un bon garçon et va devenir notre camarade. Est-ce qu'on ne pourrait pas arranger cela?

Tom, malgré son ivresse, regarda Bob d'un air soupçonneux.

— Puisque tu t'en mêles, toi, dit-il d'un air sombre, il y aura un crâne brisé ce soir... peut-être deux... que veux-tu?

— Je veux vous calmer tous deux, mon vieux compagnon, reprit Bob en mettant dans sa voix une nouvelle dose de miel.

— Tu veux nous donner le diable au corps, c'est bien. J'ai mes seconds; va-t'en!

Bob s'en alla retrouver Mich. Celui-ci n'était plus le même homme. Son torse robuste s'était redressé. Il y avait une flamme sauvage dans son regard. Le grog infernal de Bob faisait son effet.

— Mon garçon, dit ce dernier, ce diable de Tom ne veut entendre à rien!

— Quel Tom? demanda Mich dont l'épaisse cervelle se troublait, en même temps que son sang s'échauffait.

Bob pressa du doigt la tumeur qu'il avait au-dessus de l'oreille.

— Celui qui t'a fait cela, pardieu! murmura-t-il; le coquin de Tom Turnbull.

A ce nom, Mich tressaillit convulsivement et asséna sur la table un coup de poing qui fit sauter les verres et les cruchons.

— Où est-il? où est-il? s'écria-t-il; ah! je vais le tuer cette fois!

— Puisses-tu dire vrai! pensa Bob.

Snail battait des mains et répétait sur tous les tons que le bal allait commencer. Il ne se trompait pas. Turnbull avait entendu la menace de Mich; il se leva et l'appela par son nom. L'instant d'après, le *tap* présentait l'aspect d'un champ-clos. Tous les chalands de *The Pipe and Pot* étaient rangés en galerie autour de l'arène tracée par les soins de Bob-Lantern. Derrière les hommes on voyait, montées sur des bancs apportés, Peg Witch, Assy-la-Rousse, et Loo qui chantait toujours d'une voix creuse et monotone.

Mich et Turnbull étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre, Turnbull assisté par le gros Charlie, Mich par Bob-Lantern, son nouvel ami. Snail et Mitchell tenaient, l'un du vulnéraire (c'est-à-dire de la sauge infusée dans de l'eau-de-vie), l'autre un pot de pommade contre les contusions. Ces deux baumes sortaient de la pharmacopée de Peg Witch, dont le bouge était fréquemment le théâtre de ces sortes d'ébats. Les deux champions commencèrent à se mesurer du regard, tandis que Bob et Charlie discutaient les conditions du combat.

A ce moment, on frappa doucement à la porte de la rue que Peg venait de fermer.

— N'ouvre pas, Peg, s'écria Mitchell, ou je t'étrangle! ce sont les policemen.

La tavernière était allée mettre son oreille sur les planches mal jointes de la porte.

— Ouvrez, Peggy, ma bonne, dit une voix à l'extérieur. C'est un ancien ami qui vient vous voir, et vous n'aurez pas à vous repentir de sa visite.

— Que Dieu me pardonne! murmura Peg; c'est la

voix de Gilbert Paterson, que je n'ai pas vu depuis dix ans, et qui est, dit-on, maintenant, l'homme d'affaires du riche comte de White-Manor. Seigneur! c'est le dernier homme que j'aie aimé, pourtant.

Elle tira les barres de la porte, et l'intendant du comte entra. Il était enveloppé d'un vaste manteau. Son chapeau tombait sur ses yeux.

— Bonsoir, Peg, dit-il en changeant tout à coup de ton; bonsoir.

— Seigneur Dieu! Gilbert, comme vous avez grossi, et vieilli, et grisonné, mon homme!

— Bien, Peg! On se bat chez vous? J'attendrai que la bataille soit finie.

Paterson, qui avait l'air soucieux et fort abattu, s'assit tout seul dans une case. Peg remonta sur son banc.

Une vive contestation s'était engagée sur la question de savoir si le combat serait à merci ou à mort. Turnbull penchait pour la première solution; mais Mich, excité par Bob et surtout par le fameux grog, ne voulait entendre à rien. Snail ne se possédait pas de joie. De temps en temps, lorsque le fracas de la discussion se taisait, on entendait la voix rauque et monotone de Loo, qui chantait.

On frappa une seconde fois à la porte de la rue.

— Peg! noire damnée! dit-on rudement au dehors; ouvre, ou je mets le feu à ton repaire.

Peg reconnut sans doute la voix, car elle s'empressa de tirer les barres de sa porte. Un homme de taille au-dessus de la moyenne et d'une carrure herculéenne entra; il était, comme Paterson, couvert d'un vaste manteau, dont le capuchon rabattu lui tenait lieu de coiffure.

— Bob est-il ici? demanda-t-il.

— On est en train de se battre, répondit Peg.

— C'est bien!

Le nouvel arrivant se dirigea vers le tap.

— Jusqu'à la mort! hurlait Mich en ce moment; je veux tuer ou être tué! mille diables!

— Deux mille diables! mon garçon, tu dis bien, répondit l'homme au manteau qui, écartant la foule à droite et à gauche, s'avança entre les deux combattants; la mort! vous en valez la peine tous deux; et, d'avance, j'achète deux guinées le corps du vaincu. Le marché vous va-t-il?

Ce disant, il jeta en arrière son capuchon.

— Bishop! Bishop le *burkeur!* murmura l'assistance avec un frémissement de crainte.

XXV

BOUE ET SANG

Thomas Bishop, le *burkeur* [*the burker* (*),] était un homme jeune encore. Il semblait de force à battre Turnbull et Mich réunis. A ses épaules, d'une carrure réellement formidable, pendaient deux bras longs, musculeux, renflés au-dessus du coude, dont la vigoureuse apparence eût fait honte aux bras de Milon de Crotone. Sa figure, courte et bouffie, rappelait le museau d'un bouledogue. Il parcourut l'assemblée du regard et fit un signe de tête à Bob-Lantern.

(*) En 1829, à Édimbourg, un individu nommé Burke, qui avait été résurrectionniste (déterreur de cadavres), trouvant que ce métier ne suffisait pas à ses besoins, imagina un moyen plus expéditif pour se procurer les *sujets* qu'il revendait aux chirurgiens. Il assassina la nuit dans les rues, et les autorités d Édimbourg ne parvinrent à mettre la main sur lui que lorsque la liste de ses victimes était déjà bien longue. Il fut condamné et exécuté, mais son abominable industrie trouva des imitateurs, surtout à Londres, où la grande quantité de praticiens, jointe à la rareté des sujets, dut naturellement exciter la cupidité des assassins. Comme le procès de Burke avait eu un grand retentissement et que la frayeur générale était au comble, on fit, avec le nom de ce misérable, un verbe « to burke » qui signifia : tuer pour vendre le cadavre de la victime à un chirurgien.

— Apporte-moi une chaise et du rhum, Peg! dit-il ensuite. Je n'aime pas à rester debout. Allons, mes camarades, que je ne vous gêne pas. Assommez-vous comme de jolis garçons, Je vais boire à votre santé.

L'arrivée de ce terrible personnage avait jeté quelque gêne dans le *fun*. Le *bal* perdait de sa gaîté. Turnbull et Mich semblaient avoir envie d'ajourner la partie. Mais ce n'était pas le compte de Bob. Il mit sa bouche sous l'oreille de Mich.

— Je sais un coup, mon garçon, murmura-t-il, un coup qui tuerait le diable; à la quatrième passe, foi de Bob, je te l'enseignerai.

— Eh bien! dit Bishop le burkeur, en jetant deux guinées dans la poussière entre les champions, commencez-vous, mes drôles? Dépêchez : j'ai besoin de Bob.

— Monsieur Bob, dit Peg Witch, qui avait réussi à se faire jour, il y a dans le parloir un gentleman qui veut vous parler. Il s'agit de gagner une bonne somme.

— Un gentleman! répéta Bob : à cette heure! et une bonne somme, Peggy, ma bonne dame, dites-lui d'attendre, ce sera bientôt fait. Allons, Mich, en garde, mon fils! rends-lui sur l'œil ce qu'il t'a donné sur la tempe.

Bob toucha encore du doigt la tumeur de Mich.

— C'est dit! s'écria celui-ci en fermant les poings; avance ici, Tom, que je te tue!

Tom se mit en garde. Bishop le burkeur, assis au premier rang de la *galerie* devant le reste des spectateurs, tenait d'une main son verre de rhum et de l'autre sa montre. L'art de boxer est moins connu à Londres qu'on ne le pense généralement sur le continent. Néanmoins, il est vrai de dire que le *ring* (*) est descendu jusqu'à un certain point dans les mœurs populaires. En outre, le *Londonner* pur sang, c'est une justice à lui rendre, possède, infuse, la science du coup de poing. Dans leurs

(*) *The ring*, proprement la bague ou le cercle. C'est le mot usité à Londres pour exprimer ce qui a rapport au pugilat, de même que *the turf* (le gazon) comporte tout ce qui regarde les courses de chevaux, gageures y relatives, etc.

duels, les gens du peuple et les vagabonds imitent de leur mieux les règles officielles posées par les gladiateurs de profession. Et Dieu sait qu'ils s'en trouvent mal; car ces règles, surtout celles qui consistent à multiplier les assauts en diminuant leur durée, est un véritable raffinement de barbarie.

— Je vais mesurer, dit Bishop; une minute par coup, c'est assez. Allez!

— Allez! répétèrent Bob et Charlie.

Les deux champions se tâtèrent durant une seconde. Mich frappa le premier. Une fois la glace rompue, les coups se succédèrent drus comme grêle.

— Bien, Tom! Hardi, Mich, mon beau-frère! criait Snail au comble de la joie. Du gin, sorcière Peg, pour ces braves garçons. Viens, Loo, viens apporter à boire à ton homme!

Il y avait, ma foi, de quoi s'enthousiasmer et de quoi se réjouir. Mich venait de briser le nez de Turnbull d'un monstrueux coup de poing, et Turnbull, pour ne point demeurer en arrière, lui avait martelé l'œil droit d'une terrible façon. Ils commençaient à s'échauffer; ils s'étaient rapprochés, et les coups pleuvaient Dieu sait comme!

— *Draw!* (tirez) cria Bishop; la minute est passée.

Bob et Charlie s'élancèrent, saisirent chacun leur champion par les reins et le tirèrent violemment en arrière. Peg et Loo apportèrent du gin, savoir, Peg un verre entier, Loo un verre dont elle avait bu la moitié en chemin. Mich avala le reste et Bob lui frotta le tour de l'œil avec son vulnéraire.

— Oh! le vrai coup de poing! disait Snail; regarde, Loo, regarde l'œil de ton homme, ma sœur; dans dix minutes il enflera. Il sera gros comme une pomme de novembre! Ça commence bien! Vive Mich! vive Turnbull! *The fun for ever!*

— Est-ce qu'il y a de l'ouvrage un petit peu? demanda Bob à Bishop.

— De l'ouvrage et du bon, maître gueux, répondit le

burkeur, mais nous avons le temps. En besogne, vous autres !

— Allez ! dirent Bob-Lantern et Charlie.

Le vulnéraire brûlait l'œil de Mich; la pommade, rudement appliquée par Mitchell, avait mis le nez de Tom dans un état pitoyable. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec fureur et se choquèrent comme deux béliers. Mich fut renversé du premier coup : il se releva; un second coup le rejeta dans la poussière : il se releva encore.

On peut le dire. Cette seconde minute fut héroïquement employée. Peu versés dans l'art fashionable du *boxing,* les deux champions s'occupaient plus de frapper que de parer, ce qui rendait leur combat atroce. Chacun d'eux avait maintenant le visage sanglant, et, sur ce fond rouge, des taches livides marquaient çà et là la place des coups les plus récens. Ils frappaient en silence. Seulement Mich, qui était évidemment le plus faible, soufflait et râlait déjà.

— *Draw !* prononça encore Bishop le burkeur.

Les deux combattants furent séparés une seconde fois. Snail trépignait de joie. Il fallait la terrible présence du burkeur pour contenir un peu les bruyants éclats de son allégresse.

— Oh ! oh ! oh ! disait-il en tournant sur lui-même ; le beau bal, le beau *fun !* As-tu vu, ma jolie Magde ? Turnbull a deux dents brisés, et Mich, mon beau-frère, a plus de cloches sur son visage que toutes les paroisses de Londres ensemble. Loo ! Peg ! Du rhum pour le grand Tom et mon beau-frère le brave Mich, que nous allons voir bientôt assommer !

Loo vint à la voix de Snail. Elle s'approcha, chancelante, et regarda Mich avec des yeux stupides.

— Va-t-on le tuer tout à fait ? demanda-t-elle.

— Oui, Loo, oui, de par Dieu ! Tu vas voir cela, ma sœur.

— Alors, dit Loo, je vais boire son rhum.

Elle but et passa la main sur ses yeux.

— Pauvre Mich, murmura-t-elle doucement; comme il me battait! Prends son tabac dans sa poche, Snail. J'ai cru souvent qu'il me tuerait. Oh! s'il avait pu me tuer!

— Allez! dit le burkeur.

Tom et Mich, enragés par la souffrance, s'attaquèrent de nouveau en grinçant des dents. Cet assaut fut court : Bishop, par un raffinement de cruauté, ne laissa pas écouler la minute entière : mais il dura trop encore. Lorsqu'on sépara les deux combattants, ils étaient hideux à voir. Mich, saisissant à deux mains le front de Tom, avait arraché avec ses ongles la peau du crâne qui tombait maintenant sur les yeux comme un sanglant et lourd bandeau. Tom avait planté un coup de poing formidable sous l'œil gauche de Mich, et la tumeur, hatée par la violence désespérée du coup, s'était faite instantanément.

On les baigna de vulnéraire; on les enduisit de pommade.

— Je n'y vois plus! mugit Turnbull, avec un horrible juron.

— Je suis aveugle! hurla Mich, dont la rage atteignait au délire.

Ils disaient vrai tous deux. Le coup que le lighterman avait reçu sous l'œil au premier assaut avait fait cloche à la longue et lui bouchait maintenant l'œil droit; le dernier coup avait mis sous l'œil gauche une tumeur semblable et plus volumineuse. De son côté, Tom était aveuglé par la peau de son front.

— Oh! oh! oh! criait Snail; en voilà un *fun* comme on n'en a jamais vu, pardieu! Comment vont-ils faire, les deux bons garçons? Mich, comment vas-tu faire pour tuer Tom? Tom, comment vas-tu faire pour assommer mon beau-frère?

— Allez, dit Bishop.

Tom et Mich restèrent immobiles.

— Arrachez-moi ce que j'ai sur l'œil, dit Mich dont le visage sans yeux exprimait pourtant une hideuse et bru-

tale fureur. Arrachez-le-moi, pour que je tue Tom, au nom du diable!

— Relevez cette loque qui me pend au front! enfer et damnation! cria Turnbull à son tour; je veux l'écraser, le moudre, par Satan! l'écorcher, le broyer, le manger!

— A la bonne heure! à la bonne heure! dit paternellement Bob-Lantern. Voilà deux honnêtes amis! Monsieur Bishop, vous avez votre trousse : un coup de lancette dans cette cloche qui bouche l'œil du pauvre Mich, ce ne sera rien... où est Loo? Une aiguille, mistress Peg, et du fil. Loo, ma belle, recous le front de ce pauvre bon garçon de Turnbull.

— C'est cela! c'est cela! vociféra l'incorrigible Snail; une reprise perdue au cuir de Tom Turnbull. Oh! pour sûr, on n'a jamais rien vu de pareil!

Loo prit l'aiguille et le fil des mains de Peg, qui tremblait en les lui donnant, tant cette scène était de nature à terrifier les âmes les plus bronzées. Loo vint se mettre devant Turnbull, releva le lambeau sanglant d'une main ferme, et fit, suivant l'expression de Snail, une véritable *reprise perdue*. Pas un muscle chez elle ne bougea pendant l'opération. Tom hurlait et jurait comme un damné, elle n'y prenait pas garde. Quand elle eut fini, elle coupa le fil et demanda à boire.

Pendant cela, Bishop, qui était à demi chirurgien, avait ouvert l'œil de Mich. Les deux champions se traînèrent l'un vers l'autre. La rage seule les soutenait désormais. C'était horrible à voir!

— Assez! les pauvres diables en ont assez! dit une voix dans l'assemblée.

Tout le monde fit chorus.

— Taisez-vous, drôles! cria Bishop d'une voix tonnante; pensez-vous que je les paierais, vivants, deux guinées?

— Ferme, Mich, mon bon fils, dit Bob à l'oreille du lighterman; fais ce que je t'ai dit et ne t'inquiète pas du reste.

Turnbull se présenta comme à l'ordinaire, les poings en avant. Mich ne se mit point en garde et reçut sans sourciller un déluge de coups, puis, prenant son temps, il saisit Turnbull aux cheveux, l'amena en avant, et lui cogna par deux fois la tête sur son genou relevé. Turnbull, étourdi, chancela dès que Mich eût lâché prise; mais tout n'était pas fini, et la leçon de Bob était plus complète que cela. Tandis que Tom reprenait péniblement l'équilibre, Mich s'élança de toute sa force et ficha son crâne au beau milieu de la poitrine du malheureux Tom qui craqua sourdement.

Des flots de sang inondèrent au même instant le sol. Turnbull tomba comme une masse inerte. Mich, épuisé, se coucha dans la poussière auprès de lui.

Une demi-heure après, un silence profond régnait dans Before-Lane. Les planches pourries et mal jointes qui formaient la clôture de *The Pipe and Pot* ne laissaient plus passer qu'une lueur terne et douteuse. A l'intérieur, tous les bruits divers avaient pris fin.

Bishop restait seul dans la pièce d'entrée. Bob s'était glissé dans le parloir.

— Votre Honneur, dit-il à Paterson dont il ne voyait pas le visage, a quelque chose à me commander?

— J'ai demandé à Peg Witch de me fournir un coquin sans peur et sans scrupule, commença Paterson; eh! mais, c'est toi, Bob.., Peg a, ma foi! bien choisi.

— Allons! Bob; ici, drôle! cria Bishop.

— Que Votre Honneur m'excuse, reprit Lantern; il paraît que je suis de sa connaissance. Je vais revenir tout à l'heure. Il y a là, de l'autre côté, un gaillard qui est durement capricieux. Il ne fait pas bon l'impatienter, Votre Honneur.

— Bob, coquin, dit encore Bishop; ici!

Bob se hâta de le rejoindre.

— J'attendrai, murmura l'intendant du comte White-Manor.

— Me voici, mon bon monsieur Bishop, dit Bob; j'ai

là un gentilhomme qui m'attend, mais je vous donne la préférence, comme de juste.

— Comme de juste, répéta Bishop. Ce *gentilhomme* qui fréquente le bouge de la sorcière Peg, doit être un vertueux sujet du roi. Va fermer la porte, Bob, afin qu'il n'entende pas ce que je vais te dire.

Bob obéit.

— Ce que je vais te dire, reprit le burkeur, avec une sorte d'embarras, du diable si je le dirais à un autre. Je n'ai jamais fait semblable besogne. Mais tu n'as ni cœur ni âme, Bob, et pourvu qu'on paie bien...

— On paiera bien, monsieur Bishop? interrompit Bob dont l'œil s'alluma; combien paiera-t-on?

— Il s'agit d'enlever une jeune fille vivante pour les expériences du docteur... Mais tu n'as pas besoin de savoir le nom du docteur.

— Et combien paiera-t-on? répéta Bob.

— Une jeune fille de dix-huit ans, vingt ans au plus, dix-sept ans au moins : bien constituée, de belle taille, sans défaut, comme ils disent. Une belle fille enfin, Dieu me damne!

— Je le ferai, dit Bob; combien paiera-t-on?

— Moi, je ne pourrais pas, amener une pauvre fille, vivante, à ce vampire de docteur Moore!

— Ah! c'est le docteur Moore! dit Bob; combien paiera-t-il?

— Cent livres.

— C'est dit, monsieur Bishop; touchez-là!

Le burkeur fit un pas en arrière avec dégoût.

— Ne touchez pas si vous voulez, dit Bob. Avez-vous sur vous de votre eau?

Bishop lui tendit un flacon, que Bob mit dans l'une de ses poches.

— Demain soir l'enfant sera chez vous, monsieur Bishop.

— Que Dieu te confonde! dit le burkeur en prenant la porte.

— Cent livres! grommela Bob demeuré seul. On ne

gagne pas souvent cela d'un coup. Je lui donnerai la petite quêteuse de Temple-Church, pardieu! C'est une métairie pour moi que cette jeune fille! Mais comment l'attirer? Bah! je sais quelle est la fille de mon vieux patron, le laird Angus Mac-Farlane : on peut faire bien des choses avec cela! A l'autre maintenant!

Bob ouvrit la porte du parloir.

— Sommes-nous seul? demanda l'intendant.

— Oui, Votre Honneur; le gentleman avec qui je causais tout à l'heure dans le comptoir est allé à ses affaires.

L'intendant se débarrassa de son manteau.

— Monsieur Paterson! dit Bob; il y a donc du nouveau?

— Trop de nouveau, répondit Paterson en soupirant. Je ne sais pas ce que ce damné de Brian a fait à milord ce soir, mais il est revenu du spectacle dans un état de fureur effroyable. Je l'ai abordé pour lui toucher deux mots de notre affaire. Tu sais la petite miss de Cornhill?

— Anna Mac-Farlane? je sais, Votre Honneur. Je parlais d'elle il n'y a qu'un instant à ce gentleman.

— C'est une houri! s'écria l'intendant. Je l'ai vue. Quels yeux! quel teint! quelle bouche!

— Ah! Votre Honneur, le fait est qu'on n'en trouve pas comme cela sous chaque pavé. Sa Seigneurie a mordu à l'hameçon?

— Sa Seigneurie ne m'a pas écouté. Sa Seigneurie m'a traité de coquin!

— Pas possible! murmura Bob avec onction.

— Sa Seigneurie m'a battu!

— Battu! miséricorde!

— Sa Seigneurie m'a chassé!

— Chassé, Votre Honneur!

— Ce qui s'appelle chassé, ami Bob!

— Alors, fit Bob en mettant de côté son sourire patelin; vous n'êtes plus l'intendant de milord?

Paterson comprit.

— J'ai des économies, répliqua-t-il ; ne crains rien. Il y a quinze ans que je fais les affaires de White-Manor.

— C'est juste, murmura Bob, qui s'inclina humblement. Et que veut de moi Votre Honneur?

— Je suis sûr que la petite charmerait milord du premier coup. Il me la faut.

— C'est durement malaisé, dit Bob en se grattant l'oreille.

— Il me la faut, te dis-je! Je ne quitte la maison de milord que demain soir...

— Y pensez-vous? en vingt-quatre heures!

— Je ne marchanderai pas. Si tu me l'amènes demain soir, je te compterai deux cents livres.

— Deux cents livres! répéta Bob avec un frémissement voluptueux.

— Si tu ne peux pas, dis-le; je m'adresserai à un autre.

— Cinquante livres d'arrhes, Votre Honneur, et, foi de Bob, la petite sera chez vous demain avant dix heures du soir.

Paterson tira son portefeuille et y prit cinq bank-notes de dix livres qu'il mit dans la main de Bob.

— Mon domestique veillera à la porte de la rue jusqu'à dix heures, reprit-il; tu monteras avec l'enfant. Ne va pas me manquer de parole!

— Tenez mes cent cinquante livres prêtes, Votre Honneur.

Paterson sortit.

L'instant d'après, Bob descendait Before-Lane dans la direction de Bow-Steet. Il marchait, confiant, dans ce noir coupe-gorge où un honnête homme n'eût pas fait un pas sans trembler. Tout en marchant, il réfléchissait profondément.

— Diable! diable! se disait-il, c'est durement embarrassant : cent livres de Bishop, deux cents livres de l'intendant, voilà qui est joli. Mais la petite ne peut servir de *sujet* au docteur Moore et de joujou au comte en

même temps. Et pourtant, j'ai promis à Bishop; j'ai promis à cette sangsue de Paterson. Diable! diable!

Tout à coup il s'arrêta et frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Sot que je suis! s'écria-t-il; elles sont deux! la petite quêteuse à milord; sa sœur au docteur Moore. Ils seront contents tous les deux, et moi j'aurai tenu mes engagements comme un honnête et loyal garçon. Voilà une famille de bénédiction!

XXVI

UNE ÉTRANGE AVENTURE

Lady Jane B... ne dormit point cette nuit-là. Le lendemain, elle reçut à son lever deux lettres à la fois. Voici quel était le contenu de la première :

« Madame,

» Je vous envoie vingt mille livres en billets de la banque d'Angleterre. Je sais que ce matin même vous aurez le moyen de les échanger contre le diamant; mettez, je vous prie, ces moyens, quels qu'ils soient, en usage.

» S. M., mon royal frère, ne sait point pardonner certaines faiblesses. J'aime mieux perdre de l'or que sa précieuse estime.

» Ceci, chère lady, est de votre part un malheur et non point une faute. Veuillez me croire toujours et plus que jamais votre soumis serviteur. » FRÉDÉRICK. »

Cette lettre était de S. A. R. Frédérick de Brunswick, duc d'York et d'Albany, comte d'Ulster, évêque d'Osnaburg, etc., etc.

Lady Jane B..., jolie femme de trente ans ou quelque

peu d'avantage, plia cette première lettre en poussant un grand soupir et ouvrit la seconde, qui contenait ces mots :

« Milady,

» D'après le caractère honorable de S. A. R., sa position particulière et la démarche que nous avons tentée auprès de lui, nous sommes fondés à penser que vous recevrez ce matin vingt mille livres en billets de la banque d'Angleterre.

» Mettez, s'il plaît à Votre Seigneurie, cette somme dans un fiacre qui stationne en ce moment même devant la grille de votre maison, et faites-vous conduire, seule, devant Saint-Paul.

» Si vous tardez d'une heure, le diamant sera sur la route de Brighton, et il nous sera, milady, fort malaisé de le faire revenir de France, quel que soit notre passionné désir d'être agréables à Votre Seigneurie. »

Point de signature. Lady Jane B... agita violemment sa sonnette.

— Betty, dit-elle à sa femme de chambre, allez voir ce qu'il y a dans la rue devant la porte de la maison. Allez!

Betty sortit et revint quelques secondes après tout essoufflée.

— Milady, repondit-elle, il n'y a rien.

— Rien, Betty? Vous êtes sûre?

— Sûre, milady. Rien qu'un fiacre dont le cocher m'a regardée!

— Un fiacre! répéta lady B... d'une voix étouffée; sortez Betty!

Lady Jane B... se prit à parcourir sa chambre à grands pas.

— Que faire! murmurait-elle avec agitation; comment se fier à des gens de cette sorte? Qui sait si les vingt mille livres du prince n'auront pas le même sort que la bague? Mais la lettre de S. A. R. est positive : il attend de moi cette démarche : donc il a quelque raison d'avoir confiance... et, si je tarde, tout peut être perdu!

Elle sonna de nouveau et se fit habiller à la hâte.

— N'a-t-on rien apporté avec cette lettre? demanda-t-elle ensuite.

— Si fait, milady. J'ai mis sur la toilette de milady un petit coffret de palissandre.

— Donnez!

Betty apporta le coffret. Lady Jane l'ouvrit et le trouva plein de bank-notes; elle le referma à clé.

— Portez cela dans le fiacre, dit-elle.

— Dans le fiacre, milady?

Lady Jane frappa du pied avec colère.

— Dans quel fiacre? reprit Betty, Ah! que milady me pardonne! dans le fiacre qui...

— Allez!

Quand Betty fut partie, lady Jane B... jeta sur ses épaules un cachemire et s'élança sur les traces de sa servante, parce qu'elle venait de penser que le fiacre pourrait bien partir avec le coffret.

Elle monta dans le fiacre et ferma la portière sur le nez de Betty qui eût donné trois mois de ses gages pour savoir un peu ce qu'il y avait derrière ce mystérieux départ. Le cocher fouetta ses chevaux et prit le trot sans demander où il fallait aller.

On ne peut dire que lady Jane B... eût agi avec précipitation ou imprudence. Elle n'avait pas le choix; les circonstances l'avaient violemment et irrésistiblement poussée. Lorsqu'elle se trouva seule en cette voiture qui allait elle ne savait où, et dont le cocher n'attendait point ses ordres, elle sentit revenir avec une énergie nouvelle tous ses doutes et toutes ses craintes.

Le fiacre s'arrêta dans Church-Yard à gauche de la basilique de Saint-Paul. Il y avait, non loin de là, un brillant équipage dont les portières fermées portaient pour écusson les armes de Longueville. Une toute petite femme, emmitouflée dans une douillette de satin ouatée et bordée de fourrures, en descendit, exécuta trois révérences à l'adresse de lady Jane, et dit avec un accent italien tout à fait extravagant :

— Zo souis la servante oumillissime de la Vostre Altesse, et si la Vostre Altesse veut bien permetterlomi, ze pousserai l'audace zousqu'à prendre place auprès de sa personne illustrissime.

Lady Jane B... jeta un regard étonné sur cette vivante caricature qui escalada lestement le marche-pied du fiacre et s'assit non sans se confondre en d'innombrables salutations.

— Zo souis, dit-elle, la contessa Cantacouzène, veuve d'un cousin-germain de la Sainteté de Notre Père en Rome. La vostre éminentissime échellenze peut avoir en moi toute confiance, et croire que le mien cœur a pour elle oune tendresse réalmente maternelle!

— Où me conduit-on? demanda lady Jane.

— Signora si! répondit la petite femme.

— Je vous demande, madame, où l'on me conduit? répéta lady B...

— Signora si!

Lady Jane la regarda, effrayée. Elle n'osa point répéter sa question, convaincue que sa compagne raillait impitoyablement ou était folle. Involontairement, ses yeux se tournèrent vers l'une des portières comme pour appeler du secours. La petite femme tira de son manchon une main blanchette, frileuse, desséchée, et toucha un cordon qui fit tomber sur la glace de la portière un rideau de laine rouge, impénétrable à l'œil.

D'instinct, lady Jane B... tourna son regard vers l'autre portière. Mais les doigts agiles de la petite femme l'avaient prévenue, et un second rideau de laine tout aussi opaque que le premier intercepta le jour de cet autre côté.

Lady Jane B... retomba terrifiée au fond du fiacre. Elle se vit tout à coup séparée du monde vivant en plein soleil, surveillé par la loi et protégé par elle; elle se vit déjà à la merci de ce monde occulte et ténébreux dont elle avait entendu parler souvent et auquel elle avait à peine voulu croire, qui est l'ennemi de la loi et de tout ce que la loi protége.

Puis, rendue courageuse par l'excès de la peur, elle se redressa et voulut soulever l'un des rideaux. Les doigts de la petite femme, froids et durs comme des doigts d'ivoire, s'incrustèrent dans la chair potelée de son bras.

— Mais, au nom du ciel! s'écria lady Jane, où veut-on me mener?

— Signora si! Je crois que vostre altesse a parlé? J'aurais dû lui apprendre tout de suite que Dieu m'a enlevé l'usage de mes oreilles.

— Sourde! murmura lady Jane, qui dut perdre dès lors tout espoir de la fléchir ou d'obtenir réponse.

— Signora si! reprit la petite femme; si la vostre échellenze a désir de descendre, je ne la retiens pas. Seulement la vostre altesse s'en ira les mains vides.

Lady Jane, dont l'œil commençait à s'habituer au jour douteux qui régnait dans l'intérieur du fiacre, porta ses regards sur l'étrange compagne que lui imposait la nécessité. Elle vit la petite femme, enfoncée, emmaillottée dans la soie et les fourrures de telle sorte qu'on ne pouvait apercevoir que ses yeux et son front. Ses yeux souriaient et rayonnaient une sorte de lueur propre, comme les yeux des quadrupèdes de la race féline.

La petite femme ne disait plus rien. Lady B... écoutait avec une sorte de désespoir tout ce bruit du dehors, cette vie commune dont elle n'avait jamais apprécié les avantages et qu'elle eût payée maintenant à n'importe quel prix. La course dura longtemps. Peu à peu le bruit diminua, puis cessa tout à coup. Les roues ne sautaient plus sur le pavé, elles glissaient à travers une boue gluante et tenace.

Presque aussitôt après, le fiacre s'arrêta et la portière s'ouvrit.

— La Vostre Altesse peut maintenant regarder tant qu'elle le voudra, dit la petite femme avec un sourire aimable; qu'elle daigne m'attendre une minute.

Le cocher présenta son bras; la comtesse Cantacouzène descendit et sautilla dans la boue jusqu'à la maison

voisine. C'était une maison bizarre. Point de porte. Rien qui annonçât qu'on pût y pénétrer autrement que par escalade, et encore l'escalade eût été chanceuse, car toutes les fenêtres, fermées de forts contrevents, présentaient uniformément un rempart de bois inexpugnable.

Lady Jane, empressée de profiter de la permission donnée, s'était penchée hors de la portière et avait jeté autour d'elle d'avides regards. Elle ne reconnut rien. Devant elle était la maison dont nous avons parlé, large édifice d'un aspect lugubre. A droite et à gauche de cette maison, des masures en ruines; en face, de hauts murs, au-dessus desquels passaient de longues branches dépouillées de leurs feuilles.

La comtesse Cantacouzène se livrait à un manége fort étrange. Elle essayait, en se dressant sur la pointe du pied, d'atteindre un petit trou percé dans le volet d'une des fenêtres du rez-de-chaussée et n'y pouvait point parvenir. Enfin, elle appela le cocher qui, la prenant à bras le corps, l'éleva jusqu'au trou désiré. Elle y appliqua la bouche et poussa un petit cri d'appel.

Who's there? (qui vive?) gronda une grosse voix derrière le volet.

— *Gentlewoman of the night!* répondit la petite femme.

— *Well!* dit-on à l'intérieur. *Take care!* (gare!)

Le cocher et la petite femme se rangèrent. Ce soin n'était pas superflu. Les deux contrevents s'ouvrirent en effet brusquement, et l'appui de la fenêtre, qui était en bois peint de manière à figurer la pierre, s'abaissant au même instant comme le marche-pied d'une voiture, livra un large et commode passage.

XXVII

LE PURGATOIRE

Lorsque cette maison morte donna tout à coup signe de vie et ouvrit ses flancs, lady Jane B... crut qu'elle rèvait. Ce fut la petite vieille femme qui se chargea de lui démontrer la réalité de tout ce qu'elle avait vu.

— Faites le tour, Joe, dit-elle au cocher, et allez nous attendre devant la grille.

Puis, elle tendit sa main blanche et ridée à lady Jane.

— Que la Vostre Altesse veuille bien faire diligence, ajouta-t-elle en saluant profondément; cette entrée ne reste jamais longtemps ouverte.

Lady Jane descendit, et comme elle hésitait à s'engager dans les ténèbres épaisses qui régnaient au delà de la porte improvisée, la petite femme exécuta une cérémonieuse révérence et reprit :

— Que la Vostre Altesse veuille bien passer la première et me permettre de lui faire les honneurs : zo souis de la maison.

Lady Jane, surmontant ses frayeurs, franchit le seuil. La petite vieille femme la suivit de près, et tout aussitôt un fracas de planches heurtées violemment l'une contre l'autre, retentit derrière elles. Lady Jane se retourna. La porte avait disparu; le mur s'était reformé. De toutes parts, à droite, à gauche, devant, derrière, une opaque et complète obscurité régnait autour d'elle.

— A gauche! marchez à gauche, milady, dit la grosse voix qui avait répondu derrière les volets au mot d'ordre de la comtesse Cantacouzène; si vous faisiez un pas à

droite, voyez-vous, du diable si je répondrais de votre cou !

— Eh bien! la Vostre Altesse est-elle changée en statue? demanda de loin la petite femme.

— Où êtes-vous, madame? où êtes-vous? s'écria lady Jane.

Éperdue, elle fit quelques pas au hasard; un bras robuste la saisit tout à coup dans l'ombre.

— Elle y allait, ma foi! elle allait droit au trou! dit la grosse voix avec un rire brutal. Quand je vous dis d'appuyer sur la gauche si vous ne voulez pas faire un petit saut de quarante pieds. Allons! à gauche, morbleu!

Lady Jane marcha dans cette nouvelle direction, machinalement elle entendit, à dix ou douze pas en avant, une porte s'ouvrir. Au même instant, une lueur rougeâtre se montra, et un écho dissonnant, composé de mille bruits confus, arriva jusqu'à son oreille. La porte qui donnait passage à tout cela, lueur et bruit, s'ouvrait au-dessus d'un petit escalier de trois marches. La vieille femme était debout sur le plus haut degré.

— Que la vostre échellenze ne s'étonne de rien, dit-elle; nous allons traverser un lieu qui n'est pas des plus agréables à voir, mais ce sera l'affaire d'un instant, et zo m'engaze à far rispettar la Vostre très-illustre Altesse.

Lady Jane franchit les trois degrés et la porte. A peine fut-elle engagée dans un étroit corridor qui venait ensuite, que les bruits redoublèrent. C'était un pêle-mêle de voix, chantant, causant, criant, blasphémant. En même temps, l'atmosphère changea subitement de température. Au lieu de l'humidité glaciale qui régnait dans la pièce d'entrée, c'était maintenant un air chaud, tout plein de vapeurs grasses et fades, qui arrivait par suffocantes bouffées. Ces nauséabondes émanations agirent immédiatement sur le tempérament délicat et déjà fortement ébranlé d'ailleurs de la pauvre lady Jane. Elle s'arrêta, incapable de faire un pas de plus.

— Qu'y a-t-il? s'écria la petite femme; qu'à donc la

vostre échellenze? *Oun piccolo digusto!* Ce ne sera rien! Cette odeur vient de la cuisine de ces pauvres gens. Il faut bien qu'ils mangent, et la Vostre Altesse ne peut ésizer qu'on les fasse mourir de faim.

Tout en parlant, elle avait mis son flacon sous le nez de lady Jane.

—Oun per poco de courage! reprit-elle ensuite; la vostre échellenze a fait le plus difficile.

Lady Jane se remit en marche sans mot dire. Le bruit augmentait sensiblement et atteignait les bornes de la cacophonie la plus révoltante. C'était un sabbat véritable, et bientôt il éclata, diminué seulement par l'interposition d'une porte. La petite femme ouvrit la porte.

Lady Jane se boucha aussitôt les oreilles; puis elle retira ses mains de ses oreilles pour protéger ses narines contre l'horrible odeur qui venait de la suffoquer tout à coup.

Ses yeux s'étaient instinctivement fermés.

— Oun per poco de courage! répéta la petite vieille.

Lady Jane releva ses paupières avec effort. Ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit, ce qu'elle sentit ne se peut point décrire exactement. Le livre s'échapperait des mains du lecteur si nous nous permettions une peinture quelque peu fidèle. Il est des teintes qu'il faut savoir adoucir (*).

Le lieu où venait d'entrer lady Jane B... était une grande salle carrée, sans meubles d'aucune espèce. Tout autour, le long des murailles, il y avait une sorte de litière composée de paille souillée, brisée, moulue pour ainsi dire par un trop long usage, et dont les débris se mêlaient çà et là à la poudre épaisse qui couvrait partout le sol. Sur cette paille on voyait, étendue, une population misérable, où tous les âges et sexes étaient représentés. Il y avait là des jeunes femmes dont les traits, correcte-

(*) Nous croyons devoir rappeler au lecteur que nous ne faisons pas ici de l'imagination. Si invraisemblables qu'ils puissent paraître, tous ces détails, comme ceux déjà publiés sur la grande *famille* des voleurs de Londres, sont historiques et d'une effrayante exactitude. Voir plus bas la note sur les *Purgatoires*.

ment dessinés par la main du Créateur, avaient pris, sous l'effort d'un vice en quelque sorte originel, une expression repoussante; il y avait des jeunes filles taillées sur le modèle de la pauvre Loo, qui chantaient, demi-nues, couchées sur leur fumier, auprès d'un vase contenant à coup sûr quelque boisson enivrante; il y avait enfin des vieilles femmes dont aucun terme connu ne saurait rendre le repoussant aspect.

Les hommes étaient en nombre moindre, et peut-être moins hideux, parce que la dégradation de l'homme a des limites plus restreintes que la chute de la femme, ou peut-être parce que la chute de la femme nous paraît plus profonde en raison de l'idolâtre respect que nous inspira notre mère...

Tout cela, hommes, femmes, enfants, se vautrait pêle-mêle, criant, blasphémant, se plaignant, chantant, ou lançant parmi le fracas général les rauques éclats d'une gaîté lugubre.

Dans un coin, une douzaine de fourneaux étaient allumés et envoyaient par leurs bouches ardentes la délétère vapeur de la houille, laquelle, après avoir parcouru la salle en tous sens, s'échappait par une ouverture carrée pratiquée au plafond. A l'odeur de la houille se mêlait l'arôme fade d'une multitude de tranches de bœuf chauffant, bouillant ou grillant. Puis c'étaient des odeurs mélangées à l'infini : de la bière, du gin, du porter, du rhum, du tabac...

Et point de fenêtres pour donner issue à ces émanations suffocantes, rendues plus infectes par l'haleine de plus de cent personnes entassées dans ce lieu; rien que le trou de la cheminée. Car la seule lumière qui éclairait cette géhenne, provenait du coke embrasé des fourneaux et de quelques lampes fumeuses.

A l'entrée de lady Jane, ce fut un effroyable tintamarre dans toute la salle. Une douzaine de femmes à peine vêtues s'élancèrent vers elle en criant, et l'entourèrent d'une ronde réellement satanique. Les hommes hurlaient des blasphèmes et des obscénités. Les enfants

attachaient leurs mains souillées à la soie éclatante de sa robe ou tiraient impitoyablement son magnifique cachemire.

— Mes amis! mes amis! disait la petite femme, on vous fera repentir de votre audace.

Un immense chœur de ricanements répondait à ces représentations vaines. Mais au moment où le tumulte atteignait à son comble, et où la petite femme ne pouvait plus suffire à protéger sa compagne, une voix mugissante sembla sortir tout à coup de l'une des murailles de la salle.

— Silence! monceau d'ordures! silence, mes bons garçons! dit cette voix qui emplissait la salle comme le son du maître-tuyau d'un orgue; de par le diable! si vous ne restez pas tranquilles, je vous rogne le gin pour ce soir!

Cet ordre produisit un effet magique. Les hommes se turent, les femmes regagnèrent vivement leur litière. La voix mugissait encore le long des parois de la salle que déjà le silence s'était complètement établi.

Lady Jane porta d'instinct ses yeux vers l'endroit de la muraille d'où la voix semblait sortir et aperçut le pavillon béant d'un large conduit acoustique. La petite femme s'était redressée d'un air victorieux.

— Zo savais bien que je les ferais taire! dit-elle. Su (*), *figliuola del Diavolo,* viens ici!

Une créature, longue et maigre, se leva de la litière et vint à cet appel. L'Italienne lui dit quelques mots, et Su, lui rendant le même service que tout à l'heure le cocher du fiacre, l'éleva jusqu'à la hauteur de la bouche de métal du conduit acoustique. La petite femme y fourra sa tête embéguinée de dentelles et de soie.

— Écoutez! cria-t-elle.

— Nous écoutons, répondit-on.

— Bien! dit la petite femme; c'est moi, la contessa Cantacouzène, qui voudrais parler à quelqu'un là-haut.

(*) L'une des abréviations de Suzanne.

— A qui?

— A un simple gentleman, car j'amène avec moi une lady, et il ne faut pas que Leurs Seigneuries se montrent.

— C'est bien, dit-on encore.

Une minute environ se passa, qui sembla un long siècle à la pauvre lady Jane. Au bout de ce temps, une petite porte, située immédiatement au-dessous du conduit acoustique, tourna sur ses gonds et un groom en livrée parut sur le seuil. La comtesse Cantacouzène prit lady Jane sous le bras et la fit entrer dans un couloir que trois portes, situées à quelques pieds seulement l'une de l'autre et fortement garnies en fer, séparaient de l'infernal cloaque qu'elle venait de quitter. La troisième porte, ouverte, laissa voir le grand jour.

Lady Jane poussa un soupir de soulagement et joignit les mains.

— Je croyais mourir là! murmura-t-elle.

Elle aspira le grand air qui circulait librement dans une large et belle galerie où elle se trouvait maintenant; elle l'aspira longuement et à pleine poitrine.

— Madame, demanda-t-elle ensuite avec une expression de terreur indicible, me faudra-t-il repasser par cet enfer?

— Que la Vostre Altesse se rassure, répondit la petite femme qui oublia sa surdité; nous prendrons pour nous retirer un chemin plus agréable. En tout cas, ce n'est pas un enfer, la vostre échellenze; c'est tout bonnement *un purgatoire* (*).

Lady Jane passa la main sur son front et, frissonnant

(*) *Purgatoire* (*a Purgatory*). — Les voleurs de Londres, sont presque tous affiliés à une société dont la vaste organisation a été plusieurs fois révélée. Quand ils sont forcés de se cacher et que ce sont des voleurs d'importance, la société pourvoit magnifiquement à leurs besoins; quand ce sont des brigands infimes, des escrocs vulgaires, des bandits de peu, ils trouvent asile dans les ténébreuses retraites où s'entassent avec eux pêle-mêle les voleurs malades et les familles de condamnés, soutenus aux frais de l'association. Ces retraites, dont nous n'avons pas osé faire un tableau complet, se nomment en argot des *Purgatoires*, et les voleurs qui s'y confinent de peur de la prison, font preuve, à coup sûr, d'un goût détestable.

soudain de la tête aux pieds au souvenir de ce qu'elle venait d'éprouver, elle murmura :

— Oh! c'est horrible!... horrible!

Au bout de la galerie se trouvait un vaste escalier. La petite femme en monta lestement les marches, suivie de lady Jane, et toutes deux se trouvèrent bientôt dans une antichambre où se tenaient deux grooms en livrée.

— Annoncez son échellenze la signora Jane B..., dit la petite femme, et son oumilissime servante, la contessa Cantacouzène, baronessa di Famagòsta in Cipria, signora del Arcipelago ed altri luoghi... Annoncez!

Le domestique entr'ouvrit la porte et commença de son mieux à défiler cet emphatique chapelet de noms.

— Tais-toi, Trim, âne bâté, tais-toi! honnête garçon que tu es, que diable! interrompit une voix qui avait d'évidents rapports avec le terrible organe que le conduit acoustique avait vomi dans le *Purgatoire,* mais qui se réduisait maintenant à des proportions humaines, voire presque bourgeoises; ne peux-tu faire entrer cette coquine de Maudlin sans tant de façon, de par le nom de Satan!

— Cet homme est d'une brutalité insupportable! murmura la petite femme; que la votre échellenze veuille bien se donner la peine d'entrer!

Lady Jane se vit introduite dans un assez grand salon, meublé avec une sorte de luxe. Au milieu de la pièce, une table ronde, recouverte d'un châle des Indes en guise de tapis, supportait des registres et papiers. Tout autour de la table, on voyait, rangés avec ordre, de riches et confortables fauteuils. Il n'y avait qu'un seul personnage dans cette pièce. Ce personnage, vêtu d'un habit bleu à boutons noirs, d'une culotte chamois bouclant sur des bas de filoselle et chaussé de larges souliers non cirés, mesurait six pieds de long sur six pouces de large. Ce n'était rien moins que notre digne et débonnaire ami, le capitaine Paddy O'Chrane, Irlandais, et amant heureux de la belle tavernière des *Armes de la Couronne.*

— Bonjour, Maudlin, dit-il, en s'adressant à la petite

femme; bonjour, rusée saltimbanque, ma chère amie. Milady, je vous offre mon respect, de par Dieu!... C'est-à-dire... Excusez-moi, madame, ou que le diable m'emporte!

Le bon capitaine avança un siége, en inclinant, juste par le milieu, sa raide et longue taille.

— Asseyez-vous, ma chère lady, reprit-il, Dieu me damne, asseyez-vous. J'ai fréquenté, ou que Satan me berce! plus de duchesses et de pairesses, qu'il n'en tiendrait en ce salon, et je sais comment on se conduit avec les femmes comme il faut. Asseyez-vous aussi, Maudlin, astucieuse femelle de paillasse, si cela vous fait plaisir... là! Et maintenant, de par Dieu, que le tonnerre m'écrase! parlons affaires. Que voulez-vous toutes les deux?

XXVIII

AUX ÉCOUTES

Lady Jane B... s'était assise. Ce fut la contessa Cantacouzène qui prit la parole.

— Monsieur O'Chrane, dit-elle du bout des lèvres, c'est une chose bien simple et arrangée d'avance entre Leurs Seigneuries et moi. Votre rôle, monsieur O'Chrane, doit se borner à compter des bank-notes. Et peut-être devriez-vous davantage vous souvenir de ce que vous êtes lorsqu'il vous arrive d'avoir affaire à certaines personnes.

Le capitaine la regarda, étonné.

— A qui, Maudlin! s'écria-t-il; est-ce de vous, rusée commère, que vous voulez parler, de par Dieu?

— De grâce, monsieur O'Chrane, gardez le respect convenable...

— Du respect! que Satan me grille comme une tranche de bœuf! du respect, Maudlin, sac à mensonges, ma vieille et chère amie... du respect! Et, au fait, de par Satan! triste coquine, ma bonne, je n'ai aucune raison de vous refuser du respect. Que vous vous appeliez la comtesse Kent-Mac-Ushem, que diable, ou la duchesse de...

— Silence, monsieur!

— Ou mistress Beelzebuth, pardieu! marquise des sept péchés capitaux, que le tonnerre m'écrase! Encore une fois, que voulez-vous?

— Que la Vostre Altesse s'explique, dit la petite femme avec dépit : je ne veux plus parler à ce brutal.

— Brutal, tonnerre du ciel! Brutal, Maudlin, vagabonde, comédienne, femelle de paillasse! Eh bien! Maudlin, ma chère, vous pouvez le dire et le répéter, si bon vous semble, je suis brutal avec vous, mais je sais me conduire avec les ladies. Voyons, milady, de par l'enfer! causons tous les deux comme une paire d'amis. Vous venez chercher un colifichet, un brimborion, une bague?

— Un brimborion d'un demi-million! murmura la petite femme.

— Je ne vous parle pas, Maudlin, effrontée bavarde. Vous venez chercher, milady, tonnerre du ciel! une bague qu'on vous a empruntée, pardieu! au théâtre de Covent-Garden. Le petit drôle qui a fait le coup est un misérable enfant, digne de toute notre estime, ma foi! Quant à la bague, je l'ai dans ma poche, ou que le diable fasse tourner mon âme comme une toupie de six pences, durant l'éternité tout entière!

Lady Jane B... tendit le coffret de palissandre au capitaine.

— Voici de quoi la racheter, monsieur, dit-elle d'une voix timide.

— Vous voyez, Maudlin, s'écria le capitaine; voici

une véritable lady qui me salue en parlant, saltimbanque damnée. Merci, milady, merci, que diable, ma chère dame. Combien y a-t-il dedans, s'il vous plaît?

— Vingt mille livres, monsieur.

— Voyez, Maudlin, si cette lady ne m'appelle pas monsieur, de par l'enfer, aussi souvent qu'il le faut. Il y a toujours avantage, ou que Satan me brûle! à converser avec des personnes de bonne compagnie.

Le capitaine ouvrit le coffret, mit sur son nez mince, maigre et busqué, une paire de lunettes en pince qu'il tira d'un vieil étui de cuir et se prit à compter minutieusement les bank-notes. Tandis qu'il se livrait à ce travail, on entendit un sourd bourdonnement qui s'enfla et grandit jusqu'à devenir un mugissement rauque et assourdissant.

Ce bruit, d'une nature étrange, et dont lady Jane ne se souvenait point d'avoir entendu jamais le pareil, arrivait aux oreilles, confus et comme mélangé de mille éléments divers, par une bouche de métal semblable à celle que nous avons vue dans le *Purgatoire*.

— Quarante, quarante-cinq, cinquante, grommela le capitaine; dites à cette ruche immonde de rester en paix, Maudlin, cinquante-cinq, soixante...

La petite femme essaya d'obéir, mais sa courte taille la trahit encore une fois; elle ne put atteindre le pavillon du conduit acoustique.

— Soixante-cinq, reprit le capitaine; montez sur une chaise, Maudlin, de par Dieu! Soixante-dix... Milady, voici une bank-note qui m'a tout l'air d'être de mauvais aloi.

Le vacarme redoublait cependant. On distinguait de menaçantes vociférations et d'horribles plaintes. Le capitaine ne bougea pas. Il examina attentivement le billet suspect, le tâta, le fit passer devant le jour et secoua la tête d'un air mécontent.

— Du diable si cette bank-note est bonne! dit-il.

— Au nom du ciel, monsieur! dit lady Jane, épouvantée par les atroces clameurs que le conduit jetait, par

torrents de vibrations, dans la salle, que se passe-t-il ici?

— Ce n'est rien milady, rien du tout, le diable m'emporte. Deux coquins qui s'égorgent là-bas probablement. Ne faites pas attention, je vous prie.

— Et ne pourriez-vous donc l'empêcher, monsieur?

— Si fait, milady, ma foi! pour peu que ce bruit vous gêne; mais voyez si vous n'auriez pas une autre bank-note dans votre portefeuille.

Paddy se leva, posa ses lunettes sur la table, écarta sans trop de façons la comtesse Cantacouzène, qui se trouvait sur son passage, et mit sa bouche dans le conduit.

— Vous tairez-vous, rebuts de Newgate! cria-t-il; je suis tenté de vous mettre à la demi-ration pendant huit jours.

On n'entendit plus rien.

— Y a-t-il quelqu'un de tué? cria encore le capitaine.

— Jock et Billy, répondit la voix du *Purgatoire*..

— Deux? grommela Paddy; que le diable les emporte!

Il revint vers la table où lady Jane, tremblante et rendue à ses craintes par ce funèbre incident, lui tendit silencieusement une bank-note qu'elle venait de prendre dans son portefeuille. Le capitaine poursuivit son addition, droit, raide, grave et les lunettes sur le nez. Quand il eut essayé, tourné, retourné la dernière bank-note, il ôta ses lunettes et remit les billets dans le coffret.

— Vingt mille! grommela-t-il; elles y sont, sur ma foi! cet avorton de Snail mérite bien ses dix livres. Milady, voici votre bague. Au plaisir de revoir Votre Seigneurie! Bonsoir, Maudlin, aventurière éhontée, ma bonne amie.

C'était la petite femme qui avait pris le diamant. Elle sortit avec lady Jane.

Lady Jane, quelques minutes après, se retrouva assise sur la banquette du fiacre dont les rideaux rouges étaient toujours fermés.

Le fiacre marcha pendant une heure environ. Lady Jane restait violemment frappée. Elle voyait s'agiter les hideuses figures du *Purgatoire ;* la voix mugissante tonnait à son oreille ; elle entendait cette autre voix mystérieuse qui avait monté des profondeurs inconnues, apportant les noms de deux hommes morts !

Le fiacre s'arrêta enfin ; les deux rideaux de laine rouge s'abaissèrent. On était devant l'hôtel de lady Jane, qui demeurait immobile et semblait ne rien voir. La contessa Cantacouzène se permit de lui prendre la main, qu'elle pressa doucement.

— Voici le diamant de la Vostre Altesse très-illustre, dit-elle.

Lady Jane laissa tomber sur la bague son regard morne. Mais aussitôt qu'elle l'eut aperçue, la mémoire lui revint brusquement. Elle la saisit avec une avidité irraisonnée, sauta dans la rue sans le secours du cocher qui lui tendait la main, et monta précipitamment les degrés de sa maison, à la porte de laquelle elle frappa sans relâche jusqu'à ce qu'on lui eût ouvert. Avant d'entrer elle jeta derrière elle un regard d'indescriptible terreur.

— Addio ! la vostre échellenze, addio ! dit doucement la contessa Cantacouzène.

Puis elle ajouta, en s'adressant au cocher :

— Wimpole-Street, Joe ! au galop ! nous sommes en retard.

Joe fouetta ses chevaux à tour de bras : le fiacre sauta convulsivement sur le pavé, éclaboussant au loin les passants des trottoirs, et s'arrêta enfin devant le N° 9 de Wimpole-Street.

— Qu'on prépare la voiture dit la petite femme au groom qui lui ouvrit. Où est ma nièce ?

— Madame la princesse est dans son boudoir avec un gentleman, répondit la femme de chambre française.

— Ah !... et milord ?

— Milord est en haut, madame la duchesse ; je viens de l'introduire.

La contessa Cantacouzène, qui était la petite duchesse de Gêvres, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi Maudlin, comme l'appelait le bon capitaine Paddy O'Chrane, gagna l'étage habité par sa nièce, la veuve de feu le regrettable prince Philippe de Longueville. Là, au lieu d'entrer par la principale porte de l'appartement, elle prit une sorte de guichet latéral qui s'ouvrait sur les marches même de l'escalier, et donnait accès dans un cabinet noir. Vis-à-vis de la porte de ce cabinet, on voyait seulement une lueur douteuse, produite par quelques petits trous ménagés dans le verre noirci au vernis d'un large œil-de-bœuf. La petite Française mit son œil à l'un de ces trous et vit, à trois pas d'elle, dans la chambre voisine, Brian de Lancester et la princesse, assis, l'un près de l'autre, sur un sopha.

— Voilà qui est au mieux! murmura-t-elle.

— Chut! fit une voix dans l'ombre.

— Ah! vous êtes là, milord? Que disent ces tourtereaux?

— Ils se regardent, répondit milord.

Milord disait vrai. Susannah et Brian se regardaient. Il y avait longtemps déjà que M. de Lancester était là, et c'est à peine s'ils avaient échangé quelques rares paroles.

Brian n'était plus l'homme de la veille, distrait, occupé par une idée fixe et prêt à jouer devant une salle comble l'audacieuse comédie de sa vengeance. Il était grave, il était recueilli; la passion qui s'imposait à lui, victorieuse, et à laquelle il ne se livrait qu'avec frayeur et doute, se lisait en lettres de feu dans ses regards charmés. Il craignait d'aimer trop et il avait raison de craindre, car il n'était point là en face de l'une de ces femmes, bourgeoises ou ladies, qu'on aime à ses loisirs, beaucoup ou peu, suivant les circonstances, qu'on idolâtre un jour de bonne humeur, qu'on rabroue un matin de spleen, qu'on reprend, qu'on quitte encore, et qui, vous aident à tuer quelques-unes de ces heures ennemies, où les plus doux se maudissent eux-mêmes, lorsqu'ils n'ont personne autre à maudire.

Susannah était une femme qu'il fallait prendre au sérieux, une de ces femmes qui envahissent votre vie et font leur place si large en votre cœur que toutes autres choses importantes ou futiles s'effacent et s'oublient.

Elle aussi regardait Brian comme si elle eût redouté de perdre une parcelle du bonheur que lui donnait sa présence. Sa joie naïve ne se couvrait d'aucun voile de pruderie. Elle laissait voir à nu son âme, où il y avait tant d'amour que les paroles étaient inutiles et n'eussent fait qu'apâlir ce que disait son regard.

— Vous m'avez vu hier, dit enfin Brian; vous m'avez compris et vous voulez m'aimer encore?

— Si je le veux! murmura Susannah; que Dieu est bon de n'avoir point fait de vous un meurtrier!

Leurs mains se rencontrèrent. Brian mit celle de Susannah sur son cœur.

— Roi ou mendiant, saint ou criminel, il m'aurait fallu vous aimer, Brian, reprit-elle; et si vous ne m'aimiez pas, je mourrais.

— Je vous aime, oh! je vous aime, madame! s'écria Brian avec une impétuosité qui faisait grand contraste avec son flegme habituel. Désormais, je ne puis que dire comme vous : il faut que je vous aime! Je ne le voulais pas; ma vie n'est point de celles où l'amour ait une place commode. Je suis pauvre, et le peu que j'ai me vient d'une source ignorée. Je suis engagé dans une lutte folle qui doit me tuer quelque jour, et où la victoire même serait sans joie, madame... je suis enfin tout ce que ne sont point ceux qu'on aime et qui aiment.

— Et n'êtes-vous donc pas beau et noble, Brian, le plus noble et le plus beau?

Lancester sourit avec tristesse.

— C'est joli! dit tout bas la petite Française.

— C'est long, répliqua milord.

— Vous ne vous souvenez donc plus de vos belles années, Tyrrel?

— Au diable, Maudlin! Le fait est que c'est une admi-

rable fille... Chut! voilà ce fier-à-bras changé en tourtereau qui va roucouler!

— Nous serons malheureux, Susannah, dit Brian, et ce doit-être une angoisse terrible que de vous voir malheureuse! Mais, maintenant, cette angoisse me semble préférable à celle de ne vous point voir. Écoutez, vous savez quelle est ma vie, et avec quelles armes, profitant de la folle faveur du monde, j'attaque mon ennemi, qui est mon frère. Il me reste à vous dire mon secret... mon seul secret.

Susannah se serra contre lui, reconnaissante.

Tyrrel et la petite Française tendirent avidement l'oreille.

XXIX

COMÉDIE

— Je suis ruiné, reprit Brian de Lancester, si bien ruiné, madame, que mes ressources personnelles égalent à peine celles du plus pauvre mendiant. Et pourtant, je vis comme mes pairs vivent; j'étale un certain luxe. D'où pensez-vous que je tire mes moyens de vivre, madame?

— Je ne sais, répondit Susannah, qui aurait voulu revenir bien vite aux paroles d'amour.

— Vous seule au monde le saurez. Une main mystérieuse, madame, me jette chaque mois une périodique aumône.

— C'était cela son grand secret! grommela Tyrrel; j'avais, pardieu! mes raisons pour en savoir quelque chose.

— Écoutez-donc! milord, dit la curieuse petite femme,

— Chaque mois, continua Brian, par des moyens divers et toujours occultes, je reçois cent livres sterling.

— Et c'est cent livres de perdues, très-honorable fou! grommela encore Tyrrel; mais le maître le veut et je m'en lave les mains.

— Ces dons sont périodiques, reprit Brian; ils m'arrivent régulièrement. Ils ne m'ont jamais manqué. Le premier paiement a eu lieu le jour même où ma ruine étant consommée, je me suis demandé, pour la première fois, ce qu'il me restait à faire en ce monde.

— Vous avez donc été près de la mort, vous aussi? murmura Susannah, dont les grands yeux noirs étaient humides.

— Je ne sais, dit Brian, qui baissa la voix. Mon cœur était plein de haine, et le désespoir conseille mal. Mais il est mon frère, après tout, et Dieu m'aurait fait la grâce sans doute de mourir avant de frapper. Oui, madame, oh! je veux le croire! et vous, croyez-le! c'était près de la mort que j'étais, — et non pas près du crime!

Brian était pâle. Il y avait de l'égarement dans ses yeux, et sa main froide tremblait dans celles de Susannah.

— Brian, dit-elle, avec un doux accent de prière, ne soyez pas triste auprès de moi, car je ne sais pas vous voir souffrir. Vous avez été malheureux, mon Dieu! vous, Brian! Oh! que ne peut-on donner sa vie pour le bonheur de ceux qu'on aime!

A son tour, elle attira les mains de Lancester et les serra passionnément contre sa poitrine. Brian murmura :

— Je vous ai dit mon secret. Gardez-le, même vis-à-vis de moi! Savez-vous ce que c'est pour un gentilhomme, madame, que d'accepter une aumône?

— Non, dit Susannah, qui baissa les yeux timidement sous le regard hautain de Brian. Vous ai-je offensé? J'étais bien forte hier; aujourd'hui, Brian, vous pourriez me tuer d'une parole.

— Vous le voyez bien, madame, reprit celui-ci après

un silence et en passant la main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur; nous serons malheureux.

— Non! Écoutez! s'écria tout à coup Susannah dont le beau visage rayonna; vous n'aurez plus besoin de recevoir. Je suis puissante, moi! je l'avais oublié! Brian, je suis riche! Vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire le mien : Écoutez! écoutez!

— Courez, madame! murmura Tyrrel en poussant la petite Française; il ne faut pas qu'elle prononce un mot de plus!

En même temps, il saisit une chaise à deux mains et en frappa violemment le parquet. La chaise se brisa; Susannah, effrayée de ce bruit, se leva ainsi que Brian. L'entretien était rompu.

— Qu'est cela, madame! demanda Lancester avec soupçon.

Avant que Susannah eût pu répondre, madame la duchesse douairière de Gêvres entra, souriant et saluant.

— Ma chère enfant; dit-elle, la voiture est attelée.

Susannah jeta un regard de regret vers Brian qui s'inclina et prit congé.

— Vous savez ce qu'on attend de vous, ma chère belle, poursuivit la petite douairière, lorsque Brian fut parti. C'est bien simple, moins que rien! Si, par hasard, vous refusiez, ma fille, vous perdriez les bonnes grâces de vos protecteurs, et l'Honorable Brian...

— Qu'a-t-il à faire en ceci, madame? interrompit fièrement Susannah.

— Ne nous fâchons pas, mon amour : et l'Honorable Brian, disais-je, perdrait ses cent livres sterling.

— Quoi! s'écria Susannah en pâlissant, vous savez cela!

— C'est effrayant, mon amour, tout ce que je sais! dit la petite femme d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant.

Elle jeta un châle sur les épaules de Susannah, et l'entraîna vers la grille où stationnait le brillant équipage

aux armes de Longueville. Elles y montèrent toutes deux. Les nobles chevaux prirent le galop et ne s'arrêtèrent que dans Castle-Street, devant Dudley-House, demeure de Frank Perceval.

Madame la duchesse de Gêvres mit la tête à la portière.

— Tournez les chevaux du côté de Regent's-Street, dit-elle au cocher. Ma chère belle, reprit-elle en s'adressant à Susannah, les gens que nous attendons vont venir dans dix minutes, peut-être, peut-être dans deux heures : mais ils vont venir. Patience.

Il s'était passé bien des choses durant cette matinée. Le marquis de Rio-Santo, depuis le matin, n'avait pas quitté Trevor-House. Il y avait eu grand conseil entre lui et lady Campbell. Évidemment c'était un moment de crise. L'heure de l'assaut avait sonné. On voulait emporter la place de vive force. Le marquis avait marqué ce jour pour ses fiançailles officielles avec miss Mary Trevor. Il fallait que cela fût, n'importe par quels moyens et malgré tous obstacles.

Le principal obstacle était lord James Trevor.

Cet excellent et loyal seigneur avait reçu dans la matinée une lettre qu'il n'avait communiquée à personne et après la lecture de laquelle il était tombé en détestable humeur.

— Pauvre Mary! murmurait-il, en parcourant les allées de son petit parc; je n'aurais jamais cru cela de ce coquin de Frank! Mais au fait, que signifie une lettre anonyme? Rien du tout, pardieu! moins que rien!

Lord Trevor était néanmoins, fort soucieux.

Lady Campbell l'aborda et ne tarda pas à prononcer le mot *mariage* qui, dans son esprit, était alors le mot important.

— Ne me parlez pas de ce misérable Frank, milady! s'écria lord Trevor qui pensait que mariage et Frank ne pouvaient aller l'un sans l'autre, lorsqu'il s'agissait de sa fille; je veux mourir si sa conduite n'est pas une chose

choquante au dernier point. Choquante et inexcusable, milady!

— Comment cela, mon frère?

— Vous allez le défendre, n'est-ce pas! Je ne veux rien entendre, milady. Je suis outré, outré positivement.

— Mais enfin, mon frère...

— C'est une chose qui passe toute croyance, milady, que vous veuillez vous obstiner à défendre Frank Perceval!

— Mais je ne le défends pas, milord.

— Ah! à la bonne heure! Et que voulez-vous me parler de mariage, alors, milady?

Lady Campbell hésita un instant. La transition était brûlante, et lady Campbell connaissait trop la bonté de son frère pour se fier à cette rancune du moment.

— Milord, répondit-elle d'un air mystérieux, c'est un grand secret.

— Je n'aime pas beaucoup les secrets, milady.

— Le marquis de Rio-Santo demande la main de votre fille, milord.

— C'est fort bien, milady. Je refuse la main de ma fille au marquis de Rio-Santo.

— Vous n'y pensez pas, mon frère!

— Si fait!

— Prenez au moins le temps de consulter votre fille!

— A quoi bon? demanda le vieillard dont les sourcils se froncèrent.

— Les convenances l'exigent, mon frère, reprit lady Campbell; il pourrait, en vérité, se faire...

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Enfin, milord, s'écria lady Campbell, que diriez-vous si ma nièce aimait le marquis de Rio-Santo?

Lord James Trevor recula d'un pas.

— Votre nièce, madame! répéta-t-il, c'est impossible.

— Cela est pourtant, milord.

— Alors, j'appellerai ce Rio-Santo sur le terrain, madame! Voilà ce que je ferai!

C'était une de ces bonnes et loyales natures, un de ces caractères « taillés dans le plein bloc » de la foi antique. Une chose eût pu seulement le déterminer à oublier Frank, ç'aurait été l'oubli de Frank lui-même. Mais il n'acccusait plus Frank depuis que Frank était attaqué.

Lady Campbell, cependant, était revenue vers Rio-Santo pour lui rendre compte du mauvais résultat de son ambassade.

— Il ne me reste plus qu'à me retirer, madame, dit-il; j'ai fait tout ce qu'un galant homme pouvait faire.

— Mais, marquis, s'écria lady Campbell, rien n'est désespéré. Mon frère reconnaîtra son erreur; et si ce n'est pour moi, milord, un peu de patience pour Mary, qui vous aime!

— Ah! si j'en étais sûr! soupira Rio-Santo.

— Que feriez-vous donc, milord?

— Ce que je ferais, madame! s'écria le marquis en s'animant soudain, je passerais par-dessus toute considération; je foulerais aux pieds un vain scrupule; je vous dirais...

Lady Campbell approcha son fauteuil.

— Pour elle, pour elle seulement, Dieu m'en est témoin, et non pas pour moi, je parlerai, reprit le marquis. Ne pensez-vous pas, madame, qu'il serait affreux pour miss Trevor de partager avec une rivale le cœur de son époux?

— Vous me le demandez, milord!

— C'est que l'Honorable Frank Perceval a une maîtresse, madame.

— Certes, marquis, balbutia lady Campbell avec embarras, ceci est grave. Mais...

— Pardon si je vous devine. Quel homme n'a eu des maîtresses en sa vie, n'est-ce pas? Moi-même...

Rio-Santo s'interrompit et fixa sur lady Campbell son regard grave et triste.

— Madame, reprit-il d'une voix basse, mais ferme.

ment accentuée, j'ai eu des maîtresses avant d'aimer miss Trevor; depuis que je l'aime, je n'en ai plus. Mais monsieur Perceval! C'est après avoir aimé Mary, c'est au moment où il revient tout exprès pour réclamer une parole donnée... C'est à ce moment même qu'il amène de France une autre femme aimée aussi!

— Il l'a amenée de France, marquis!

— Frank Perceval est arrivé avant-hier; la princesse de Longueville s'est montrée à nous hier pour la première fois.

— C'est vrai! dit encore lady Campbell; et c'est cette femme si jeune, si admirablement belle que vous m'avez fait voir hier?

— C'est elle, madame.

— Oh! Frank! Frank!... Au nom de ma nièce, milord, je vous remercie. Attendez-moi, je vous supplie; cette fois, nous n'aurons pas un refus.

Lord James Trevor se promenait encore dans les allées de son petit parc, lorsqu'un groom accourut à lui tout essoufflé, disant que miss Mary, malade, désirait parler à son père. Lord Trevor se hâta vers la maison. Il trouva sa fille renversée sur un fauteuil, le visage couvert de ses mains. Elle sanglotait; des larmes filtraient à travers ses doigts pâles. Lady Campbell, inquiète, repentante peut-être, s'empressait autour d'elle.

— Voyez, milord, voyez, dit-elle; voici l'ouvrage de ce malheureux Frank. Ce qu'il a fait est indigne, mon frère. Il a une maîtresse!

— Je le sais, madame, répondit froidement lord James Trevor en froissant le dernier débris de la lettre anonyme reçue le matin.

— La pauvre enfant ne l'aime plus... reprit lady Campbell.

— Qui dit cela? s'écria Mary en découvrant tout à coup son visage qui était d'une effrayante pâleur.

Elle ne pleurait plus. Ses yeux étaient brûlants.

— Mon père, dit-elle d'une voix étrange parce qu'elle contrastait avec la douce et faible voix qu'on lui connais-

sait; j'ai été folle pendant bien des jours... je ne me savais plus moi-même. Maintenant, on le calomnie! Ah! c'est affreux, mon père, de calomnier un blessé, un mourant, peut-être!

— Un mourant! répéta lord Trevor; que signifie cela, madame?

— Frank Perceval s'est battu, milord, répondit lady Campbell avec embarras.

— Je veux le voir, mon père, reprit encore Mary.

Lord Trevor sonna.

— Faites atteler, dit-il, sur-le-champ! Calmez-vous, Mary, poursuivit-il, j'ignorais tout cela. Je vais me rendre chez Perceval.

— Et moi, mon père?

Lord Trevor jeta un regard sur sa sœur.

— Tout ceci me semble fort obscur, murmura-t-il entre ses dents. Eh bien! Mary, foin des convenances! vous le verrez, vous aussi... préparez-vous.

Mary baisa avec effusion la main de son père.

Lady Campbell haussa les épaules, et s'en alla, découragée, raconter ce nouvel échec à Rio-Santo, mais le marquis ne parut point partager, cette fois, sa peine.

— J'attendrai le retour de lord Trevor, dit-il d'un air dégagé.

On entendit en ce moment le bruit des roues de la voiture sur le pavé de la rue. Rio-Santo consulta sa montre à la dérobée, et un triomphant sourire releva les coins de sa lèvre.

— La partie s'engage comme il faut, murmura-t-il; la gagnerai-je?...

XXX

DRAME

Lord James Trevor et sa fille firent la route en silence. Mary, dans un accès de passion vraie, avait rompu d'un seul effort le réseau de sophismes qui s'interposait entre elle et son amour. Elle avait ressaisi les rênes de sa conscience; son esclavage moral avait brusquement pris fin. Elle était elle-même; elle pensait avec sa propre intelligence, elle sentait avec son propre cœur.

Aussi, n'y avait-il plus de doute en elle. Une seule image régnait au fond de sa pensée. Pas un souvenir pour Rio-Santo, cet homme si beau, si séduisant, si supérieur aux autres hommes, ce demi-dieu qu'on lui avait si longtemps désigné du doigt en disant : Admirez! adorez! Rien pour lui! tout à Frank, tout au pauvre blessé qui n'avait point d'avocat, qui n'avait que des ennemis!

Mary renaissait donc de sa faiblesse mortelle. Tous les généreux instincts de la femme surgissaient en elle à la fois. Elle était forte en ce moment. Un doux et délicat incarnat teignait la pâleur de sa joue. Son œil brillait d'un téméraire éclat. Sa gracieuse taille, redressée, avait quelque chose d'intrépide dans sa pose. Tout son être enfin, si frêle dans son aristocratique beauté, semblait se raidir pour la guerre prochaine, et menacer de loin la main oppressive sous laquelle s'était courbée si longtemps sa volonté.

L'équipage tourna l'angle de Regent's-Street.

La voiture aux armes de Longueville stationnait toujours devant Dudley-House, et la petite duchesse de Gêvre était à la portière.

— Allons, ma belle! allons! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut l'équipage de Trevor; c'est le moment!

Elle ouvrit elle-même la portière et poussa Susannah.

— Montez l'escalier, montez vite! reprit impérieusement la petite Française; frappez! Une fois dedans, on vous dira ce qu'il faut faire.

Susannah monta les degrés. La duchesse de Gêvres fit un signe au cocher, qui tourna bride et lança les chevaux au galop dans la direction de Tottenham-Court-Road. L'équipage de lord Trevor s'arrêtait au même instant devant Dudley-House.

Mary n'avait pas perdu le plus mince détail de la scène que nous venons de raconter. Toute sa paleur était revenue. Elle pressa fortement le bras de son père, qui, lui, n'avait rien vu, si ce n'est une voiture passant au galop de deux fort beaux chevaux.

— Milord, dit-elle d'une voix altérée, cette femme!

— Quelle femme?

Mary étendit sa main vers Susannah, qui, à ce moment même, franchissait le seuil de Dudley-House.

— Diable! murmura lord James, cette femme, dites-vous, miss Mary? Sur mon honneur, je ne la connais pas!

— Je la connais, moi! prononça sourdement Mary.

Tout son corps tremblait par fiévreuses secousses. Elle avait peine à respirer.

Lord Trevor n'était pas seulement à se repentir de l'avoir amenée. Depuis le commencement de la route, il se reprochait amèrement son imprudence, mais le mal était sans remède.

— Qu'attendons-nous, milord? demanda Mary. Nous sommes venus pour voir Frank Perceval, et voici sa maison.

Lord Trevor se consulta durant une minute.

— Ma fille, reprit-il au bout de ce temps d'un ton af-

fectueux, mais ferme, et qui n'admettait point de réplique, j'ai agi précipitamment. Du moins ne pousserai-je pas l'imprudence jusqu'à exposer davantage une fille de Trevor. Vous resterez ici, miss Mary. Je verrai, moi, l'Honorable Frank Perceval.

— Je ne vous ai jamais désobéi, mon père, répliqua Mary, dont la détresse augmentait à chaque instant; je me soumets à votre volonté. Mais, au nom de Dieu! exaucez ma prière; promettez-moi de me dire... je suis forte, allez! mon père!... promettez-moi de me dire si cette femme!...

Elle s'arrêta et appuya sa main sur son cœur qui défaillait.

— Si cette femme, poursuivit-elle, a le droit de se mettre entre moi et Frank Perceval.

— Je vous le promets, répondit lord Trevor après avoir hésité.

— Sur l'honneur de votre nom, mon père!

— Sur l'honneur de mon nom.

Il y avait environ une demi-heure que le malheureux aveugle, sir Edmund Mackensie, était au chevet de Frank Perceval. Stephen Mac-Nab, qui avait passé toute la nuit précédente et la majeure partie de la journée auprès de son ami, profita de la présence de l'excellent sir Edmund pour aller donner de ses nouvelles dans Cornhill. Du moment que sir Edmund était là, point d'inquiétudes, car le bon aveugle était connu de Frank depuis longtemps, et de la mère de Frank, comme de tout le monde, en somme. Qui ne connaissait, à Londres, qui n'aimait le bon sir Edmund Mackensie?

Frank avait eu une nuit de fièvre. Il dormait maintenant. Le vieux Jack vaquait à quelques soins dans la pièce du rez-de-chaussée. Ce fut lui qui ouvrit la porte à Susannah.

— L'Honorable Frank Perceval? dit-elle.

— C'est ici, milady, répondit Jack; mais on ne peut le voir.

— Il est malade, reprit Susannah, répétant à contre-

cœur la leçon qu'on lui avait apprise; je le sais. C'est pour cela que je viens. Stephen Mac-Nab a pensé qu'il était imprudent de laisser son ami seul avec un homme privé de la vue.

— Ce bon M. Stephen! murmura le vieux Jack; il pense à tout. S'il m'était permis de faire une supposition, je dirais à madame qu'elle est probablement l'une des cousines de M. Stephen.... Une des misses Mac-Farlane. Un bon vieux nom de laird écossais, ma foi. Montez, madame, montez, et que Dieu vous bénisse comme tout ce qui porte intérêt à Perceval!

Susannah profita de la permission.

— Comme tout cela grandit! murmura le vieux valet. Ce doit être la petite Anna, je pense... à moins que ce ne soit la petite Clary. Je demanderai à M. Stephen si c'est la petite Clary ou la petite Anna.

En entrant dans la chambre du malade, Susannah se trouva face à face avec Tyrrel l'Aveugle. C'était la première fois qu'elle voyait son visage éclairé par la lumière du jour. Tyrrel attacha sur elle ses grands yeux éteints et mornes.

— Qui est là? dit-il à voix basse.

— Celle que vous attendez, répondit Susannah.

Tyrrel chercha sa main.

— Ma fille, reprit-il en comprimant sa voix, mais en prononçant chaque mot avec emphase; vous savez ce qu'on exige de vous. N'allez pas hésiter au moment d'agir, car vous seriez perdue!

— Toujours des menaces! interrompit Susannah.

— On peut vous menacer, ma fille, maintenant que vous êtes heureuse, dit l'aveugle en souriant. Écoutez!

On entendit le marteau de la porte extérieure. Tyrrel entraîna Susannah vers le lit et la fit se pencher au chevet du malade.

— Un homme va entrer, dit-il, un vieillard. Au moment où il mettra le pied sur le seuil, vous ferez ce qui vous a été ordonné. Point de questions! ajouta-t-il impé-

rieusement; vous avez signé un pacte, il faut l'accomplir.

Lord Trevor montait l'escalier en répondant de loin au vieux Jack.

— Blessé grièvement, pauvre garçon! dit-il; après tout, je me trompe peut-être. Ce n'est pas le moment pour lui d'être en bonne fortune.

Il mit le pied sur le seuil et aperçut Susannah qui lui tournait le flanc. Il s'arrêta.

— Allons! murmura Tyrrel.

Susannah pâlit et ne bougea pas.

— Allons, au nom du diable, femme! répéta Tyrrel d'une voix pénétrante, qui ne ressemblait en rien à la voix qu'il se donnait d'ordinaire, c'est sur Lancester que l'on se vengera!

Susannah le regarda et tressaillit. Une larme de rage et de douleur jaillit, brûlante, de sa paupière. Mais elle se pencha et mit un baiser sur le front de Frank Perceval.

Lord Trevor laissa échapper une douloureuse exclamation, et descendit brusquement les marches de l'escalier.

— Vous pouvez vous retirer, murmura Tyrrel à l'oreille de Susannah. Merci!

Lord James Trevor remonta dans son équipage, qui partit aussitôt.

Susannah, honteuse, navrée et sentant vaguement qu'elle venait de jouer entre des mains perfides le rôle d'un instrument funeste, s'esquiva sans répondre au vieux Jack qui lui demandait si, décidément, elle était miss Anna ou miss Clary Mac-Farlane.

Frank, cependant, s'était réveillé en sursaut au moment où la bouche de Susannah touchait son front. Il avait vu, comme en un rêve, la sévère figure de lord Trevor sur le seuil et le ravissant visage de la belle fille qui se penchait à son chevet. Il avait refermé les yeux en poussant une vague plainte. Au bout de quelques secondes, il rouvrit les yeux et ne vit plus que le bon

sir Edmund Mackensie, tranquillement assis à son chevet.

— Je viens d'avoir une vision étrange, murmura-t-il; une femme. J'ai fait plus que la voir... je sens encore à mon front le contact de sa bouche glacée.

— Mon cher Frank, dit le pauvre sir Edmund en soupirant bien fort; je ne puis vous dire si vous avez rêvé oui ou non. J'ai entendu marcher dans la chambre, mais, vous savez, mes yeux...

— Sonnez Jack, monsieur! interrompit Frank; vous avez entendu marcher, dites-vous?

Jack parut aussitôt que la sonnette eut retenti.

— Qui est venu? demanda Frank avec agitation.

— Ne le savez-vous pas, Votre Honneur? Je me disais bien qu'il fallait que vous n'eussiez pas reconnu lord Trevor pour l'avoir ainsi mécontenté.

— Lord Trevor! répéta Frank.

— Il vient de sortir, Votre Honneur, en jurant par Dieu et le diable qu'il ne vous reverra jamais.

— Ah! dit Frank qui se leva sur son séant.

— Il n'y a pas jusqu'à la petite miss que vous aurez mécontentée aussi. Une jolie demoiselle, pourtant!

— Mais quelle jeune fille? de quoi me parles-tu? s'écria Frank dont la tête se perdait.

— La cousine de M. Stephen, pardieu, miss Anna, ou miss Clary Mac-Farlane.

— Ah! dit encore Frank avec soulagement, cette fois.

— Tenez! voilà justement M. Stephen qui va nous dire...

Stephen entrait en effet : il venait de quitter ses deux cousines. Ce ne pouvait être ni Clary ni Anna.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Frank. J'ai donc bien vu! le père de Mary était là. Une femme se penchait sur mon front... il l'a vue!

Frank n'acheva pas. Il retomba lourdement à la renverse et perdit connaissance.

— Mais quelle est donc cette femme? ou ce démon?

murmura le vieux Jack qui commençait à comprendre; sir Edmund... il est aveugle! il n'a rien vu!

Stephen, lui aussi, comprenait. Quelle était cette femme? Qui l'avait apostée? Était-ce le second acte de la tragédie dont le docteur Moore et son aide Rowley avaient joué les premières scènes?

— Sir Edmund, dit-il enfin, Frank va reprendre ses sens et j'ai besoin d'avoir avec lui un entretien secret. Veuillez excuser...

— Je me retire, monsieur Mac-Nab, répondit l'aveugle. J'étais venu pour rendre un service, ajouta-t-il avec une tristesse si vraie que Stephen se sentit ému; mais, aujourd'hui comme bien souvent, monsieur, ma présence a été plus nuisible qu'utile. Que Dieu vous préserve du fléau dont je suis accablé, monsieur Mac-Nab!

Stephen lui serra silencieusement la main. Sir Edmund sortit, accompagné par le vieux Jack qui guida jusqu'au seuil de la rue ses pas chancelants et fit appeler une voiture de place.

Lorsque Frank reprit ses sens, il se trouva entre Stephen et lady Ophélia, comtesse de Derby, qui semblait vouloir se retirer, mais que Stephen retenait de son mieux. Frank ne se rappela pas tout d'abord ce qui s'était passé.

— Mon ami, lui dit Stephen en interrogeant son pouls, vous êtes bien faible encore pour supporter les émotions qu'on vous prépare et que, comme médecin, je devrais écarter. Mais vous êtes menacé dans le bonheur de votre vie; l'ami doit remplacer ici l'homme de l'art. Écoutez-moi. Vous venez d'être frappé cruellement...

— Je me souviens, dit Frank d'une voix plaintive; oh! n'est-ce donc pas un rêve?

— Non, répliqua Stephen avec fermeté. Ce que vous avez vu est réel. Il y a maintenant une barrière entre vous et miss Mary Trevor.

— Son père... ma dernière espérance! murmura Perceval.

— Courage ami! Si je vous parle ainsi dans l'état où

vous êtes, ne devinez-vous pas que j'ai un remède à votre mal? Rassemblez vos forces, voici une autre espérance à la place de celle qui vient de vous être enlevée. Madame la comtesse de Derby est ici, fidèle au rendez-vous; elle va parler...

— Non, monsieur, non, s'écria lady Ophélia qui se sentit faible en face du moment suprême; non! Ce secret n'est pas le mien.

— Êtes-vous donc venue, madame, dit le jeune médecin, seulement pour contempler son agonie?

La comtesse, qui s'était retirée derrière le lit de Frank, revint se mettre à son chevet.

— Je veux parler à l'Honorable Frank Perceval et non pas à vous, monsieur, dit-elle à Stephen après un silence et avec hauteur.

Stéphen approcha des lèvres de Frank une cuillère pleine de cordial, et quitta la chambre aussitôt.

La comtesse de Derby hésita longtemps à prendre la parole. Lorsqu'elle ouvrit la bouche enfin, ce fut pour raconter, en phrases entrecoupées et d'une voix intelligible à peine, une histoire où le nom de Rio-Santo fut bien souvent prononcée. Frank écoutait, la bouche béante, l'œil grand ouvert. Il revivait à force d'attention, et l'intérêt puissant du récit lui rendait de la force.

— Et c'est cet homme qui épouserait Mary! s'écria-t-il lorsque la comtesse se tut.

Celle-ci avait les yeux pleins de larmes :

— C'est un homme que ni vous ni moi ne pouvons juger, milord, dit-elle à voix basse. Ce que vous venez d'entendre vous rend fort contre lui. N'en abusez pas. Souvenez-vous que j'ai votre serment... et que je l'aime!

La comtesse prononça ces derniers mots avec effort; une épaisse rougeur couvrait son front, et Frank sentait trembler convulsivement sa main. Avant qu'il eût pu répondre, elle se leva et sortit précipitamment.

— Stephen! Stephen! cria Frank que la fièvre en ce moment soutenait et rendait valide; de l'encre, du papier! Appelez Jack, Stephen. Oh! tout n'est pas perdu!

Je vais jouer ma dernière chance, et quelque chose me dit que cet homme ne me vaincra pas aujourd'hui comme hier!

Jack montra sa tête chenue à la porte et mit bientôt après sur le lit de son maître encre, plumes et papier.

— Écrirai-je sous votre dictée, Frank? demanda Stephen.

— Non, non, ami! je vous dis que c'est ma dernière chance, mon dernier espoir! Je veux tenter le sort par moi-même! Si j'échoue! Stephen, je suis bien près de la mort. Je n'aurai qu'à me laisser choir pour n'avoir plus la fatigue de me relever.

Stephen ne répondit point. Le vieux Jack secoua sa tête grise et leva au ciel ses regards humides.

Frank, cependant, faisait courir sa plume sur le papier avec une fiévreuse rapidité. Quand il eut achevé, il tendit sa lettre à Jack.

— Pour lord Trevor, dit-il; ne reviens ici que lorsque tu la lui auras remise toi-même, entends-tu?

— J'entends, Votre Honneur.

— Fallût-il pénétrer au milieu de son salon, forcer la porte!...

— Je ne reviendrai que quand lord Trevor aura la lettre de Votre Honneur, interrompit le vieux Jack avec simplicité. Votre Honneur a ordonné, c'est tout ce qu'il faut.

Lord James Trevor était remonté furieux, dans son équipage. Il avait d'abord obstinément réfusé de répondre aux questions de sa fille; mais Mary l'avait enfin sommé de tenir sa parole de gentilhomme, et le vieillard avait parlé.

— Je l'ai vu! dit-il avec emportement, vu de mes yeux, en vérité! Frank vous a oubliée, ma fille!

Mary s'attendait à ce coup et pourtant ce coup la brisa. Elle s'affaissa contre la paroi de la voiture, et ne prononça plus une parole.

Elle prit le bras de son père en descendant de voiture et entra avec lui au salon. Dans le salon étaient lady

Campbell et le marquis de Rio-Santo. Ce dernier salua Mary d'un air de résignation digne et douloureuse; il s'inclina froidement devant lord Trevor.

— Milord, dit lord James à Rio-Santo d'un ton brusque et chagrin, j'ai refusé ce matin de vous donner ma fille parce que je l'avais promise à un autre. Cet autre m'a rendu ma promesse.

— Que vous disais-je? cher marquis, s'écria lady Campbell; milord mon frère est un vieux soldat dont les compliments ont parfois une forme un peu étrange, mais, en définitive, vous voyez bien qu'il vous accorde...

— Madame! l'interrompit le vieux comte, miss Trevor est libre. Qu'elle choisisse un époux, et que Dieu la fasse heureuse!

— Eh bien! ma chère enfant? dit celle-ci.

— Comme je l'aimais! murmura Mary parmi ses larmes. Ah! madame, madame, ajouta-t-elle en mettant son front brûlant sur la main de sa tante, persuadez-moi, dites-moi encore que je ne l'aime plus!

Lady Campbell était visiblement embarrassée. Rio-Santo avait le cœur serré.

— Mary, dit-il à voix basse en se penchant à son oreille, il est donc vrai! vous ne m'aimiez pas?

Miss Trevor leva sur lui ses yeux chargés de larmes et lui tendit la main, que Rio-Santo porta passionnément à ses lèvres.

— Il n'y a plus de passé pour moi, dit-elle avec une sorte de violence; je veux vous aimer, milord, n'aimer que vous. Je le veux!

— Enfin! soupira lady Campbell.

Lord Trevor tendit sa main au marquis, en disant :

— Ma fille a parlé, milord : vous avez ma parole.

On entendit en ce moment un tumulte dans la pièce voisine, c'était comme le bruit d'une dispute, et il semblait que les valets de lord Trevor voulussent défendre la porte à un intrus qui prétendait passer de vive force.

— Donnez votre lettre, disait un groom ; je la remettrai à milord.

— Je la remettrai moi-même, par Saint-Dunstan ! répondit une voix essoufflée.

La porte s'ouvrit tout à coup, et le vieux Jack, baigné de sueur et les habits en désordre, se précipita dans l'appartement, suivi de deux grooms emportés par leur élan. Lord Trevor le reconnut tout de suite et détourna la tête.

— Une lettre pour Votre Seigneurie, dit le vieux Jack, de la part de Son Honneur.

Lord Trevor repoussa la lettre.

— Prenez-la, milord, s'écria Jack ; prenez-la, au nom de Dieu ! mon maître se meurt !

— Retirez-vous, dit sévèrement lord Trevor ; je ne connais plus Frank Perceval.

— Par pitié, milord !... voulut dire encore le fidèle Jack.

Lord Trevor prit la lettre et la déchira sans la lire. Jack recula, comme si on l'eût frappé lui-même au visage. Ses yeux brillèrent ; sa taille courbée se redressa. Puis il baissa tristement le front, et jeta au vieux lord un regard de plaintif reproche.

— C'était sa dernière espérance ! murmura-t-il lentement et avec une indescriptible douleur ; mon pauvre Frank n'a donc plus qu'à mourir !

XXXI

LE PIÉGE

Durant la majeure partie de la journée, on avait vu rôder dans Finch-Lane et sur les trottoirs de Cornhill un

homme vêtu d'un costume écossais complet : tartan, toque à plume, jambes nues et brodequins.

Ce pouvait être un oisif, un pauvre diable d'étranger perdu dans l'immensité de Londres. Son visage se cachait presque sous les touffes de ses cheveux longs et mêlés. On ne voyait que ses yeux, petits et brillants, que recouvraient en partie les poils fauves d'une formidable paire de sourcils. Ces yeux semblaient avoir bonne envie de jouer l'indifférence ; mais ils ne pouvaient perdre la singulière mobilité qui leur était propre, non plus qu'une expression d'investigation continuelle et cauteleuse, qui est commune aux espions et aux voleurs.

Quand il pensait que personne ne faisait attention à lui, cet Écossais tournait tout à coup ses regards vers la maison de la mère de Stephen. Il semblait alors inquiet. Il s'agitait, frappait du pied et imprimait à ses épaules ce mouvement ignoble que les mendiants de tous les pays apprennent en revêtant la livrée de la misère, et qu'on n'a point accoutumé de voir sous le fier costume des montagnards d'Écosse.

Vers trois heures de l'après-midi, Stephen Mac-Nab, profitant, comme nous l'avons dit, de la présence du malheureux sir Edmund Mackensie au chevet de Frank Perceval, vint rendre visite à sa mère. En le voyant venir, l'Écossais s'enfonça dans Finch-Lane.

Quand Stephen fut entré, l'Écossais revint à son poste. Une heure environ se passa. Au bout de ce temps, la porte de la maison Mac-Nab s'ouvrit. Stephen sortit, tenant au bras sa mère qu'il conduisait chez le révérend John Butler, en retournant auprès de Perceval.

Les yeux de l'Écossais se prirent à rire. Il secoua sa crinière et se frotta silencieusement les mains. Il attendit que Stephen et sa mère eussent disparu dans la foule qui couvre incessamment les trottoirs de Cornhill. Quand il ne les vit plus, il traversa la rue et fit jouer le marteau de la maison de Mac-Nab.

— Que voulez-vous? lui demanda la servante qui vint ouvrir.

Bob, c'était lui, souleva sa toque à demi, et s'écria en exagérant l'accent nasillard et confus des villageois de la frontière d'Écosse :

— C'est Son Honneur qui m'envoie pour dire un mot de quelque chose aux petites demoiselles.

— Qui appelez-vous Son Honneur?

— Son Honneur, Dieu me punisse ! reprit Bob en criant plus fort et en nasillant davantage; Son Honneur le laird, pardieu ! Le laird Angus Mac-Farlane, du château de Crewe !

Il arriva ce que Bob espérait. Les deux jeunes filles, attirées par les éclats de sa voix, s'étaient penchées sur la rampe de l'escalier.

— Mon père ! s'écria Clary ; c'est un envoyé de mon père ! Bess, faites monter ce brave homme?

— Oh ! Dieu, mon Dieu ! dit Bob avec un joyeux éclat de voix lorsqu'on l'introduisit auprès des deux jeunes filles; oh ! comme elles ont grandi ! Effie, ma pauvre femme, ne les reconnaîtrait pas, quoiqu'elle soit, autant dire, leur nourrice à toutes deux !

— Effie ! répondit Anna, la bonne Effie, notre mère nourrice ! Vous seriez le fermier Duncan de Leed, mon ami?

— Le mari de notre excellente Effie ? ajouta Clary en lui prenant la main.

— Eh ! oui donc ! mes belles petites, répliqua Bob avec bonhomie : Effie, la grosse Effie qui vous chantait la ronde des pêcheurs de saumon, ma foi ! Vous souvenez-vous de la ronde des pêcheurs de saumon?

— Si nous nous en souvenons ! dit Anna les larmes aux yeux ; nous n'avons rien oublié, ni la ronde, ni Effie, ni rien de tout ce que nous avons aimé en notre cher pays d'Écosse !

Bob s'essuya les yeux qu'il avait parfaitement secs.

— Et votre fille Elspeth, Duncan? demanda Anna.

— Elspeth ! répéta Bob avec un geste admirable de douleur paternelle; pauvre fille ! voilà six mois bientôt que nous la pleurons ! Mais je ne suis pas venu ici,

pour vous parler de mes affaires, non. Son Honneur vous attend...

— Mon père! interrompit Clary! serait-il à Londres?

Anna essuya une larme qu'avait fait couler le souvenir d'Elspeth, la compagne de son enfance, et se prit à sourire.

— Mon père! dit-elle aussi; nous allons donc le voir!

— Voilà! dit Bob qui baissa la voix tout à coup.

Il prit les mains des deux jeunes filles et les attira vers lui comme on fait quand on va dire un grand secret.

— Le laird est ici, murmura-t-il, pour affaires. Il se cache. Vous dire pourquoi, c'est impossible. Il vous attend. Le plus profond secret surtout, car il s'agit pour lui de la liberté... de la vie peut-être!

Les deux sœurs poussèrent un cri d'effroi.

— Silence! reprit Bob; le bruit attire les écouteurs. Je vous disais donc que le laird vous attend à l'hôtel du *Roi George*, auprès de Temple-Garden's. Tenez-vous prêtes, mes belles petites. Dans un quart-d'heure, je vais vous envoyer un fiacre. Surtout de la prudence!

— De sa vie! dites-vous, s'écria Clary, qui retrouva enfin la parole; vous dites qu'il s'agit de sa vie, mon Dieu!

— Eh! eh! dit Bob; je vais peut-être bien loin; mais ses affaires sont durement embrouillées, le pauvre cher homme! En tous cas, mes belles petites, vous allez le voir, et, s'il le juge convenable, vous en saurez plus long que moi, qui ne sais pas grand chose. Adieu, miss Clary, adieu, miss Anna! Ah! que ma grosse Effie serait aise de voir ces deux enfants-là.

Il se dirigea vers la porte.

— Dans dix minutes vous aurez un fiacre, reprit-il; n'allez pas causer, mes enfants! Ce n'est pas ici une bagatelle, voyez-vous. Pas un mot à âme qui vive!

Bob ouvrit la porte, et mit un doigt sur sa bouche d'un air solennel; puis, changeant tout à coup de visage, il fit un signe de tête amical aux deux sœurs et disparut. Lorsqu'il fut parti, Anna et Clary se regardèrent.

— Comme il a changé! dit Clary au bout de quelques minutes; je ne l'aurais pas reconnu!

— Il y a si longtemps! dit Anna, et nous étions des enfants.

— Autrefois, reprit l'aînée des deux jeunes filles, il était moins gros et plus grand.

— Il paraît moins grand parce qu'il est plus gros, répartit la confiante Anna; quel bonheur de revoir notre père!

— Oui, dit Clary; autrefois, il n'avait pas ces étranges regards...

— Pauvre Elspeth! interrompit Anna, mourir si jeune!

— Oui... pauvre Elspeth! prononça machinalement Clary. Mais cet bomme est-il bien Duncan de Leed? ajouta-t-elle tout à coup.

Anna éclata de rire.

— Dépêchons-nous, ma sœur, dit-elle; le fiacre va venir, et nous éviterons les questions de ma tante, à qui nous ne saurions pas mentir.

Clary ne bougea pas. Anna vint se mettre à ses côtés et appuya sa charmante tête sur l'épaule de sa sœur, qui demeurait immobile.

— Clary, dit-elle doucement, notre père nous attend, et vous savez, ma sœur, hier, vous m'avez dit que vous parleriez à notre père...

Le sourire d'Anna fut contagieux. Clary elle-même cessa de réfléchir et d'être sérieuse. Elle se tourna vers sa jeune sœur, dont elle baisa le front blanc et pur.

— Je suis folle! murmura-t-elle avec un petit soupir. Allons! nous parlerons de Stephen à notre père, n'est-ce pas? Tu seras heureuse, Anna, bien heureuse! car Stephen t'aimera... Il t'aime. Qui donc pourrait te voir sans t'aimer? ajouta-t-elle en attirant la tête de l'enfant sur son sein; toi, si bonne et si jolie, ma sœur!

Leur toilette était finie. Clary mit sous son bras de beaux gants de chasse qu'elle avait brodés pour son père; Anna prit une poche à tabac en perles qu'elle avait faite

à la même intention. Puis, toutes deux partirent en un moment où la servante, occupée, ne prenait pas garde.

Un quart-d'heure après, le fiacre les déposait dans Temple-Lane, devant l'auberge de mister Gruff, avec lequel nous avons fait connaissance dès le premier chapitre de cette histoire, lors de l'excursion nautique du bon capitaine Paddy O'Chrane.

Maître Gruff et sa femme, mistress Gruff, étaient évidemment faits l'un pour l'autre, à supposer que la transcendante théorie des contrastes soit réellement la loi qui régit ce bas monde. Maître Gruff était un gros petit homme rouge, bourru, refrogné, porteur d'une paire de favoris jaunes effrayante à voir, et affligé d'un ventre exorbitant. Mistress Gruff était une grande femme sèche, maigre, noire, dont la physionomie souriante reculait les bornes connues de la prévenance et de l'aménité. Elle ne rembarrait jamais que M. Gruff, son seigneur et maître, lequel, par un juste retour, ne s'adoucissait que pour elle et montrait les dents au reste de l'univers.

Mister et mistress Gruff accueillirent les deux filles en gens parfaitement préparés à leur arrivée, ce qui ne contribua pas peu à rassurer Clary, dont les doutes étaient revenus en chemin.

— Les filles du laird sans doute? dit brusquement le tavernier; entrez, entrez, mesdemoiselles; on va vous montrer la chambre de votre père.

— Et c'est un heureux père vraiment, ajouta mistress Gruff avec gracieuseté, que celui qui possède de si charmantes filles. Entrez, mes belles demoiselles; je vais vous conduire moi-même à l'appartement du laird.

Les deux sœurs suivirent mistress Gruff sans défiance. Celle-ci les introduisit dans une assez vaste pièce du premier étage, dont les fenêtres enfumées donnaient sur la Tamise. Au milieu de cette pièce, il y avait une table dressée, avec trois couverts.

— Son Honneur votre père, mes belles demoiselles, dit mistress Gruff avec un sourire tout aimable, devrait être rentré déjà. Mais il a tant d'affaires quand il vient à

Londres! Ne vous impatientez pas : je voudrais gager qu'il sera ici dans dix minutes.

— Nous l'attendrons, dit Clary.

Anna, sans savoir pourquoi, regardait avec un effroi d'enfant ces hautes murailles humides et ces fenêtres dont les carreaux étaient rendus opaques par la poussière du dedans et l'épais brouillard du dehors. Mistress Gruff se retira en saluant. Dans la salle du rez-de-chaussée, elle trouva son mari causant avec Bob-Lantern. Celui-ci avait quitté son costume écossais.

— Ma bonne dame, dit-il, je vous confie ces deux petits anges : il faut en avoir bien soin.

— On a soin de tout le monde ici, gronda maître Gruff avec une grossière intention de sarcasme.

— Mon ami, dit doucement mistress Gruff; taisez-vous! Quant à ce qui est de ces deux chères colombes, monsieur Bob, fiez-vous à nous. Avez-vous votre eau?

Bob prit dans une de ses poches le petit flacon que lui avait donné Bishop le burkeur, la veille, à *The Pipe and Pot,* et le tendit à la maîtresse de l'auberge.

— Trois gouttes, ma bonne dame, murmura-t-il en souriant; ni plus ni moins, vous savez?

— Je sais, monsieur Bob.

— A trois heures, je serai sous la trappe avec un bateau, reprit Lantern; n'allez pas les blesser en me les expédiant, maître Gruff. Ma marchandise, comme l'appelle ce coquin de Paterson, doit être livrée en bon état et sans avaries.

DEUXIÈME PARTIE

LA FILLE DU PENDU

I

L'HOTELLERIE DU ROI GEORGE

Il y avait une heure environ qu'Anna et Clary Mac-Farlane étaient arrivées à l'hôtel du *Roi George*. Elles étaient toujours assises devant la table préparée pour le dîner et attendaient impatiemment la venue de leur père. Le vent du soir bruissait au dehors. On voyait parfois passer, comme de noirs fantômes, derrière les carreaux poudreux de la haute fenêtre, les épaisses spirales de la fumée des steamers remontant ou descendant le fleuve ; on entendait le cri triste et cadencé des *watermen*, tournant le cabestan de leur navire, le lointain grincement de la grue des *lightermen* (débardeurs) et le murmure plus lointain encore des mille voitures qui raient incessamment le pavé de Londres.

Anna et Clary avaient commencé d'abord par s'entretenir gaîment de leur père beaucoup, de Stephen un peu et de ces doux châteaux que les jeunes filles sont si habiles à bâtir sur le sable mouvant de l'avenir ; puis, la solitude aidant et aussi le monotone concert dont nous

avons essayé de décrire les diverses parties, elles s'étaient insensiblement attristées.

La chambre où elles se trouvaient était vaste. Un grand lit à ciel et à rideaux fermés formait, avec les chaises, la table et un secrétaire de tournure antique, tout le mobilier de l'appartement qui, grâce à cette nudité, semblait plus vaste encore. La nuit était noire, et une seule bougie noyait sa lueur tremblante dans les ténèbres de cette pièce dont les sombres lambris n'avaient point de reflet. Clary, sérieuse et pensive, regardait avec distraction la fenêtre où apparaissait à de longs intervalles la lueur rapide d'un paquebot lancé à toute vapeur. Anna, réellement effrayée, mais n'osant pas se plaindre, avait mis sa tête entre ses mains, et tâchait de se croire dans la maison de sa tante, sous la haute protection de son cousin Stephen Mac-Nab.

— Clary! dit-elle enfin à voix basse et sans découvrir son visage.

Clary tourna vers elle son regard triste, mais calme.

— N'as-tu point peur? reprit Anna! Il doit être tard. Et cet homme, maintenant que j'y pense, — oh! tu avais raison, Clary! — cet homme qui nous a amenées ne ressemble pas au bon Duncan de Leed!

— Tu le reconnaissais si bien! dit Clary en souriant.

— Je ne sais... Je voudrais quitter cette maison, Clary.

— Et notre père qui va venir, petite folle! Allons! rassure-toi. Que peut-on craindre à cette heure au milieu de Londres éveillé?

— Je ne sais, dit encore Anna d'une voix tremblante; j'ai peur. Jamais je n'ai eu si grand'peur!

Comme elle achevait ces mots, un bruit se fit à la porte, et la pauvre enfant se serra frissonnante contre sa sœur, dont le noble front ne perdit point sa sérénité. La porte s'ouvrit. Mistress Gruff entra, munie de son plus avenant sourire et accompagnée de mister Gruff, dont le visage refrogné semblait enduit d'une couche toute nouvelle de mauvaise humeur. Mistress Gruff por-

tait un potage; mister Gruff tenait à la main une cruche de *scotch ale*.

— Eh bien! mes belles demoiselles, dit mistress Gruff avec une révérence aimable, le laird se fait attendre ce soir. C'est étonnant.

— C'est étonnant! gronda mister Gruff en attachant son gros œil rouge sur Anna.

— Mon ami, dit tendrement mistress Gruff, taisez-vous, posez votre cruche, et allez-vous-en!

Le bonhomme exécuta cet ordre en trois temps.

— Allons, allons, mes gentilles demoiselles, reprit gaîment l'hôtelière quand son mari fut parti, le laird ne peut tarder désormais. Mangez et buvez en l'attendant, croyez-moi.

Clary fit un geste négatif.

— De la bière d'Ecosse, mon enfant! s'écria mistress Gruff qui emplit les verres des deux sœurs; de la vraie bière de Saint-Dunstan, sur ma parole! Il faut goûter cela, mes filles; cela sent le bon pays, ou je ne suis pas une chrétienne!

— Nous attendrons notre père, dit Clary.

Mistress Gruff accueillit ces froides paroles par un sourire angélique qui laissa voir une rangée de dents du plus beau brun.

— Ma jolie demoiselle, répondit-elle, ce sera comme vous voudrez.

Mistress Gruff salua et redescendit l'escalier.

— Monsieur Gruff, s'écria-t-elle en entrant dans la salle du rez-de-chaussée, je souhaite que Dieu vous conserve pour ma punition en ce monde. Ne pouviez-vous m'aider à persuader ces péronnelles?

— Vous m'avez dit de me taire... commença le rude hôtelier.

— Je vous le dis encore, riposta vertement sa douce femme. Ah! monsieur Gruff, je donnerais une jolie somme à quiconque me dirait à quoi vous êtes bon en ce monde! Voyez-vous ce qui arrivera? Ces donzelles ne boiront pas; elles resteront éveillées comme des chattes

au mois d'avril. Et que dira maître Bob qui nous a payés d'avance? Lui rendrons-nous ses vingt livres, répondez-moi?

— Lui rendre ses vingt livres, Baby?

— Je vous le demande, mister Gruff.

— Ma foi, Baby, je suppose...

— Ne vous ai-je pas supplié de vous taire!

Mister Gruff baissa timidement son terrible regard et n'osa plus risquer la moindre parole. Sa femme remonta tout doucement l'escalier qui conduisait à la chambre des deux jeunes filles. Arrivée sur le carré, elle appliqua son œil à la serrure. Par le trou, elle voyait parfaitement, mais elle ne pouvait entendre, circonstance d'autant plus déplorable que les deux sœurs s'entretenaient justement d'elle.

L'effroi d'Anna s'était en effet un peu calmé, et le sourire aimable de l'hôtesse n'avait pas peu contribué à ce résultat. Une nuance d'inquiétude était venue assombrir au contraire le beau visage de Clary; on eût dit que la vue de la riante hôtesse avait troublé sa sérénité.

— Pourquoi avoir renvoyé cette bonne femme? dit enfin Anna; elle a l'air si doux et si poli!

— As-tu remarqué cette femme, ma sœur?

— Certes, Clary, et je l'aurais embrassée de toute mon âme. Je commençais à étouffer de peur.

— Ne trouves-tu pas, reprit Clary comme si elle eût pensé tout haut, qu'il y a dans son regard quelque chose d'étrange?

— D'étrange? non, en vérité. Quelque chose de fort avenant...

— Son sourire m'a fait mal, dit Clary à voix basse.

— Il m'a fait grand bien à moi, ma sœur. Mais comme te voilà pâle! Craindrais-tu quelque chose, Clary?

La peureuse enfant perdit à ce mot toute sa gaîté et vint se serrer de nouveau contre sa sœur. Clary ne répondit point.

— Méchante ! dit Anna ; j'étais rassurée et voilà que tu m'effraies encore !

Clary la regarda d'un air indécis, et lui prit les mains en s'efforçant de sourire.

— Notre père va venir, dit-elle.

— Oh ! oui ! notre bon père ! s'écria Anna ; nous allons le revoir. Peut-être nous emmènera-t-il dans notre chère Écosse avec...

— Avec Stephen ? acheva Clary en raillant doucement.

Anna devint toute rose.

Clary souffrait, on parlait beaucoup, en ce temps, d'enlèvements mystérieux, d'attentats impies, et la terrible renommée des *burkeurs,* résurrectionistes et autres spéculateurs de la mort, troublait bien souvent le sommeil des jeunes filles. Clary avait donc quelque raison de craindre, perdue qu'elle était avec sa sœur dans une hôtellerie inconnue où elle avait été conduite par un homme désormais suspect ; mais la crainte ne pouvait vaincre longtemps cette noble nature, et Clary reprit bientôt le dessus. Il lui suffit pour cela d'un regard jeté sur sa jeune sœur. La pauvre Anna, brisée par sa vague terreur, avait penché sa jolie tête sur sa main et semblait près de défaillir. Clary prit sa main froide et la serra doucement entre les siennes.

— Ne dirait-on pas que nous sommes au fond d'une caverne de brigands ! murmura-t-elle ; j'ai voulu voir si tu étais plus brave qu'autrefois, Anna. Rassure-toi, nous sommes ici aussi bien gardées que dans notre maison. Ah ! que Stephen rirait, petite poltronne, s'il te voyait trembler ainsi !

Anna releva la tête et crut que Clary n'avait plus peur, ce qui lui rendit soudain tout son courage.

— Tu as bien froid, reprit Clary ; veux-tu que nous dînions en attendant ?

— As-tu donc faim, ici, toi, Clary ? demanda Anna avec admiration ; moi j'ai encore un poids sur la poitrine. Ne pourrais-je avoir un peu d'eau ?

Ses joues pâles s'animèrent et sa petite bouche prit une expression d'espièglerie.

— Que vais-je parler d'eau ! s'écria-t-elle en saisissant le long verre en cornet où la bière d'Écosse achevait de perdre sa mousse épaisse, voici de quoi me donner du cœur ; Clary, buvons à la santé de notre père !

Elle but une grande gorgée. Un faible bruit se fit à la porte.

— Elle est bonne, reprit Anna. N'es-tu plus Écossaise, Clary ? je te somme de répondre à ma santé !

Clary, heureuse d'entretenir sa sœur dans ces idées de gaîté, prit à son tour le verre qui était devant elle et but. Cette fois, on entendit fort distinctement le bruit d'un pas qui s'éloigna dans le corridor pour se perdre bientôt le long des degrés de l'escalier. Ce pas appartenait à la douce mistress Gruff, dont l'œil discret n'avait pas quitté la serrure durant toute la scène que nous venons de raconter.

— Elles ont bu, les deux chères colombes ! s'écria-t-elle en s'élançant dans la salle basse où mister Gruff ronflait auprès du feu en l'attendant ; elles ont bu toutes les deux, comme de braves filles de l'Écosse !

Mister Gruff se réveilla en sursaut.

— Elles ont bu, ma bonne amie ?

— Elles ont bu, et elles attendront maintenant patiemment la venue du laird, qui chasse le coq à l'heure qu'il est dans les bruyères du Teviot-Dale.

— Il est bien tard pour chasser le coq, murmura mister Gruff.

— Tard ou tôt, peu m'importe ! s'écria aigrement l'hôtesse ; ce qui est certain, c'est que le laird est à deux cents milles de l'hôtellerie du *Roi George,* et que...

Tandis que mistress Gruff parlait encore, la porte de la rue s'ouvrit brusquement, et un homme, enveloppé dans un plaid écossais, entra dans la salle basse de l'auberge. En entrant, il rejeta en arrière les draperies bariolées de son plaid.

Mistress Gruff n'acheva pas sa phrase commencée : elle

tomba comme frappée de la foudre sur l'escabelle qui faisait face à celle de son mari.

— Le laird ! murmura-t-elle avec effroi : c'est le diable qui l'amène !

II

DEUX ANGES AU BORD D'UN PRÉCIPICE

L'homme qui venait d'entrer dans la salle basse de l'hôtel du *Roi George,* pouvait avoir une cinquantaine d'années et paraissait beaucoup davantage. En se débarrassant du plaid qui entourait ses épaules et couvrait en partie son visage, il laissa voir une de ces figures sanguines où la pâleur ne peut s'asseoir qu'après des années de martyre.

Les menteurs habiles ont soin de se rapprocher le plus possible de la vérité. Bob-Lantern était un menteur de premier ordre. Parmi les hôtels suspects où il eût trouvé des facilités pour l'accomplissement de son diabolique dessein, il avait choisi celui de mister Gruff, parce que Angus Mac-Farlane y descendait réellement d'ordinaire dans ses voyages à Londres. Bob avait cotoyé ainsi la vérité de bien près, — de si près que le moindre hasard pouvait changer la vraisemblance en bonne et matérielle vérité.

Là était l'écueil. Bob avait compté sans le hasard, et le hasard, inopportun auxiliaire, se chargea de réaliser sa fiction. Bob se trouva avoir dit vrai bien malgré lui : le père et les filles étaient rassemblés sous le même toit. L'homme qui venait d'entrer était en effet le laird Angus Mac-Farlane, du château de Crewe.

Il avait l'air triste et puissamment préoccupé. Ses yeux grands et d'un pur modèle étaient creusés, comme si ses mâles paupières eussent eu l'habitude des larmes. Son front plissé ne s'entourait plus que d'une diaphane couronne de cheveux; sa bouche, dont les lignes se brisaient avec une régularité irréprochable, gardait à ses extrémités un pli profond, hiéroglyphe de souffrance. Deux caractères contradictoires se disputaient pour ainsi dire l'expression de sa physionomie. C'était d'abord une énergie native dont le feu généreux réchauffait vivement par intervalles l'ensemble de ses traits ravagés; mais c'était aussi un découragement morne, quelque chose de cette fatigue qui prend le soldat plusieurs fois terrassé. Il avait combattu contre autrui ou contre lui-même, pour une cause juste ou non; il avait combattu jusqu'à épuisement de forces, peut-être combattait-il encore. Mais il portait au front le signe de la défaite : c'était un soldat vaincu.

L'arrivée du laird en un pareil moment fut un véritable coup de foudre pour le digne couple. Angus ne prit point garde à leur émotion. Il approcha du feu ses brodequins trempés de pluie et jeta sur la table sa toque ornée d'une branche d'if.

— Je suis las, dit-il, préparez ma chambre.

— Votre chambre ! répéta Gruff en grondant; du diable si je m'attendais à vous voir ce soir, Mac-Farlane... ou Votre Honneur, comme on vous appelle maintenant !

— Ma chambre est-elle prise? demanda le laird.

— Prise? Dieu merci, Mac-Farlane, il y a plus d'une chambre au *Roi George*.

— Mon ami, taisez-vous ! interrompit doucement l'hôtelière, qui avait eu le temps de se remettre et dont le sourire brillait d'un nouvel éclat. Ah ! Votre Honneur a voulu nous surprendre. Et comment vous portez-vous? et quelles nouvelles du pays, s'il vous plaît?

Ceci fut dit avec volubilité et d'un air qui voulait être cordial.

— Je me porte mal, répondit froidement le laird, et je

ne sais point de nouvelles. Ne voulez-vous pas préparer ma chambre?

Mister Gruff allait prendre la parole; sa femme lui ferma la bouche d'un geste.

— On gagne sa vie comme on peut. Votre Honneur, dit-elle d'un ton insinuant où perçait pourtant une légère nuance de raillerie; tout le monde n'a pas reçu comme vous en héritage un bel et bon château qui rapporte plus de livres que nous ne gagnons de shellings. Votre chambre nous sert à faire un petit commerce sur la Tamise, et en ce moment même nous y avons quelques ballots.

— Otez-les! dit Mac-Farlane.

— Il y a d'autres chambres, gronda Gruff avec mauvaise humeur.

— Mon ami, dit mistress Gruff, il faut vous taire. Prenez un peu de patience, monsieur Mac-Farlane. Dans une petite demi-heure tout sera prêt. Vous ferai-je servir à dîner en attendant?

— Je mangerai dans ma chambre, dit le laird; que vos gens se dépêchent, madame!

— Toute ma maison est aux ordres de Votre Honneur, répliqua mistress Gruff, dont rien ne pouvait troubler l'inaltérable aménité; je cours et je reviens, monsieur Mac-Farlane, c'est l'affaire d'un petit quart-d'heure.

Elle se leva et pinça fortement en passant le bras de son mari, qui étouffa un grognement de douleur.

— Tâchez de l'amuser, glissa-t-elle à son oreille, et quand je tousserai là-haut, montez.

Mister Gruff fit un signe d'obéissance. Angus Mac-Farlane s'assit sur l'escabelle que venait de quitter l'hôtesse et s'approcha du feu.

— Diablement froid, le temps, aujourd'hui, Mac-Farlane, commença brusquement mister Gruff, qui avait à cœur d'obéir à sa souveraine et d'*amuser* le laird. Voulez-vous prendre une prise d'*irish snuff*, Mac-Farlane?

Mister Gruff tendit sa boîte ouverte et s'aperçut seu-

lement alors que le laird ne l'écoutait pas. Il poussa un long soupir de soulagement.

— Le voilà parti ! murmura-t-il en souriant lourdement ; maintenant on pourrait lui voler sa main droite sans que la gauche s'en aperçut.

Le laird avait croisé ses deux mains sur ses genoux. Sa tête se penchait en avant. Son œil morne et fixe semblait suivre la fumée épaisse et verdâtre qui s'échappait de la grille où mistress Gruff avait jeté de la poussière de houille avant de quitter la chambre, mais, en réalité, les yeux du laird ne voyaient ni la fumée, ni la grille, ni rien autre chose. Il était absorbé dans ses pensées, et l'expression de son visage avait pris une teinte encore plus sombre que naguère.

— Mac-Nab ! Mac-Nab ! murmura-t-il enfin d'une voix étouffée ; pauvre frère ! Les sorts l'on dit : mon sang doit te venger... mon sang doit le punir !

Il s'arrêta et respira avec effort.

— J'attends du courage pour frapper, reprit-il plus bas. Pourquoi Dieu permet-il qu'on aime ceux qu'on devrait haïr ?

L'hôtesse, cependant, avait monté l'escalier à pas de loup et s'était remise en observation près de la porte de la chambre occupée par les deux sœurs. Derrière cette porte se passait une scène étrange et faite pour émouvoir le spectateur le plus indifférent. Mais mistress Gruff était depuis longtemps cuirassée contre la pitié. Elle regrettait fort de ne pouvoir entendre les paroles prononcées et d'assister seulement à une pantomine.

Voici ce qui avait lieu de l'autre côté de la porte : La bière versée par mistress Gruff, contenait, à dose assez forte, l'eau que Bob-Lantern avait reçue de Bishop le burkeur à *The Pipe and Pot*. Cette eau n'était autre que le narcotique puissant dont les résurrectionistes avaient le secret, et qui servait à endormir les victimes de leur infernale industrie. A peine les deux sœurs eurent-elles bu quelques gorgées du *scotch ale* que les effets du narcotique commencèrent à se faire sentir. Elles

éprouvèrent un bien-être général et comme un soudain redoublement de vie. Anna se prit à chanter un doux air du pays ; Clary donna ses pensées à leur courant ordinaire, et, pour la première fois depuis bien des jours, une lueur d'espoir éclaira son âme.

Puis toutes deux sentirent le plancher de la salle onduler sous leurs pieds. Elles étaient entraînées par de lentes et molles oscillations semblables au tangage d'un grand vaisseau par une mer tranquille. Anna ferma les yeux en souriant, Clary devint pâle tout à coup et fit effort pour reprendre l'équilibre. Un vague soupçon de la vérité venait de traverser son esprit.

Alors l'état des deux sœurs présenta des symptômes opposés. Anna, la pauvre enfant, s'endormait heureuse, et Clary venait d'entrevoir vaguement l'horreur de leur situation. Elle se raidit, parce que son cœur était fort. Un instant elle se sentit si vaillante, qu'elle défia le sommeil. Debout, le sein soulevé, l'œil en feu, amazone armée pour combattre un invisible ennemi, elle était belle comme cette beauté guerrière que sait peindre la mâle poésie du Nord. Mais cette vigueur factice exigeait une tension trop violente, et sa durée fut courte. Par hasard, les yeux de Clary tombèrent sur Anna dont la tête souriante s'appuyait déjà, renversée, au dossier de son fauteuil.

Ce fut comme un choc magnétique. Clary s'affaissa, inerte, sur son siége, et deux larmes coulèrent lentement le long de sa joue.

— Ma sœur ! ma pauvre Anna ! murmura-t-elle d'une voix déchirante.

Anna entendit ; ses lèvres s'entr'ouvrirent.

— Il y a bien longtemps que je l'aime, dit-elle de cette voix heureuse et recueillie des gens qui ont souffert et qui voient le bonheur ! Hier, j'ai cru que tu l'aimais. Oh ! ma sœur, que j'ai pleuré !

Clary se pressa le front de ses deux mains crispées.

— Mon père ! mon père ! cria-t-elle avec violence ; n'êtes-vous pas là pour secourir votre enfant ! Oh ! que

je sois perdue, moi, mon Dieu! mais qu'elle soit sauvée!

Ce fut à ce moment que mistress Gruff, vint se poser en observation derrière la porte. En voyant les deux sœurs immobiles, elle crut que tout était fini et fut sur le point de peser sur le pène, mais un mouvement d'Anna l'arrêta. La plus jeune des deux sœurs se retourna en effet sur son fauteuil et tendit sa main dans le vide à un personnage imaginaire.

— Merci, mon bon père, dit-elle; mon bonheur sera votre récompense. Stephen m'aime tant! ajouta-t-elle avec pudeur; et moi... oh! moi... C'est demain la noce. Je me tairai jusqu'à demain.

Clary ne pouvait plus pleurer. Chacune des paroles d'Anna lui perçait le cœur. Elle voulait parfois espérer encore, mais l'effet du narcotique était si palpable dans la personne d'Anna, que le doute devenait impossible.

Et, sur elle-même, l'effet, pour être moins complet, n'était-il pas en quelque sorte plus terrible? Elle résistait, mais elle était vaincue; c'était un inutile combat; l'ennemi plus fort étendait sur elle sa main de plomb et la domptait.

Anna, commençant à rêver peut-être, se reprit à chanter sa chanson d'Écosse d'une voix faible et entrecoupée. Le premier son de cette voix aimée fit tressaillir Clary et rendit un peu de force à son désespoir. Elle se leva, au grand étonnement de mistress Gruff, qui n'eut que le temps de donner un tour de clé à la serrure, et se dirigea vers la porte.

— Fermée! murmura-t-elle froidement, comme si elle se fût attendue à cette circonstance.

Ses jambes fléchissaient sous elle. Elle traversa de nouveau la chambre en chancelant et s'approcha de la fenêtre.

Cette fenêtre, comme presque toutes celles de Londres, se composait de deux châssis superposés, destinés à glisser, l'un sur l'autre, de bas en haut. Clary essaya de soulever le châssis inférieur, comptant sans doute appeler

du secours, mais la boiserie était bien pesante. Clary, après deux ou trois efforts infructueux, laissa retomber ses bras le long de son corps et pencha la tête.

— Tâche, ma tourterelle, murmurait la bonne mistress Gruff; plus tu travailleras, plus vite tu t'endormiras...

— Comme Clary est heureuse de mon bonheur! dit en ce moment Anna qui se souleva à demi, mais sans ouvrir les yeux. Je voudrais qu'elle aimât un homme comme j'aime mon Stephen!

En écoutant ces mots, l'aînée des deux jeunes filles demeura debout, droite et raide, comme si son sang se fût tout à coup figé dans ses veines.

— Mon Dieu! dit-elle en tombant sans force sur ses genoux; je ne le verrai plus!

C'était vers lui, vers lui, son espoir, son Dieu, qu'allaient s'élancer désormais les dernières aspirations de son agonie.

— Celle-là ne s'endormira pas sans crier, se dit mistress Gruff.

Elle descendit lestement l'escalier, et, du seuil, fit signe à son mari, qui s'approcha aussitôt.

— Prenez votre violon, dit-elle.

— Mon violon, ma bonne amie! répéta Gruff étonné.

Un long cri se fit entendre au haut de l'escalier. Mister Gruff comprit. Il saisit un violon poudreux et privé d'une de ses cordes, qui pendait au lambris, et passa de la résine sur l'archet.

— Il m'a semblé entendre un cri, dit Angus Mac-Farlane sortant de sa sombre rêverie.

— Un peu de patience, Votre Honneur, répondit l'hôtesse; dans cinq minutes votre chambre sera prête.

Au même instant, l'archet grinça sur les cordes du violon et rendit un son diabolique. Mac-Farlane tira de sa poche un bonnet de tartan qu'il enfonça sur ses oreilles.

Aux derniers râles de la malheureuse Clary vinrent se mêler les sons de cette dérisoire musique. Sa voix se

brisa bientôt sous l'effort croissant d'un invincible sommeil.

— Edward! murmura-t-elle enfin dans un dernier sanglot; je t'aimais... Je t'aime! Oh! tu ne sauras même pas que je meurs en t'aimant!

Elle essaya de se traîner jusqu'à sa sœur, qui, gracieusement étendue dans son fauteuil, dormait avec un sourire d'ange sur les lèvres.

— Ils vont venir, pensait-elle, car elle ne pouvait plus parler, ils vont venir! Du sommeil nous passerons à la mort. Pauvre sœur! elle n'aura point de tombe où Stephen puisse venir pleurer!

Elle s'affaissa, paralysée, en murmurant le nom d'Edward.

— Stephen! mon Stephen! dit Anna qui entoura de ses jolis bras blancs le cou de sa sœur endormie; que Dieu est bon et que nous sommes heureux!

III

LA LANTERNE JAUNE

Mistress Gruff tourna doucement la clé et poussa la porte.

Anna et Clary avaient résisté longtemps. Mistress Gruff prit la précaution de passer à plusieurs reprises la bougie devant leurs yeux.

Les deux sœurs ne bougèrent pas.

Aussi la douce hôtesse mit-elle de côté le sourire de commande qu'elle avait appelé sur ses lèvres. Son visage reprit la repoussante expression que la nature lui avait

infligée. L'hypocrisie tomba; sous l'hypocrisie parut une dureté réfléchie.

— Vingt livres! murmura-t-elle en examinant les deux pauvres filles d'un œil connaisseur; maître Lantern fera un joli bénéfice, qu'il veuille les vendre mortes ou vivantes... Ce sont là, ma foi, des morceaux sans défaut, et plus d'un lord viderait sa bourse dans la main d'une honnête femme qui se chargerait...

Mistress Gruff s'arrêta. Peut-être eut-elle l'idée de couper l'herbe sous le pied de Bob et de lui voler sa *marchandise,* mais le souvenir d'Angus Mac-Farlane vint changer le cours de ses pensées. Elle gagna l'escalier, et toussa de cette façon affectée qui, par tous pays, est un appel. Le violon de mister Gruff cessa subitement de se faire entendre et le digne aubergiste fut bientôt en haut de l'escalier.

— Est-ce fait? demanda-t-il tout bas.

— Taisez-vous! ordonna mistress Gruff par habitude; que fait le laird?

— Pas de danger, ma bonne amie. Le laird est dans ses lubies de montagnard. Il cause tout seul de seconde vue et autres fadaises. Oh! continua mister Gruff en s'arrêtant devant les deux sœurs et avec une véritable commisération; les deux jolies petites créatures!

— Taisez-vous! répéta aigrement mistress Gruff, et posez le fanal.

L'aubergiste s'éloigna en soupirant.

— Est-il possible, murmura l'hôtesse avec mélancolie, qu'une femme comme moi ait un mari pareil! Je suis une pécheresse, et Dieu me fait porter ma croix en ce monde, maître Gruff, voilà qui est certain.

Celui-ci souleva d'un bras robuste le châssis de la fenêtre que la pauvre Clary n'avait point pu ébranler, et ouvrit une lanterne suspendue à la muraille extérieure. Mistress Gruff lui tendit une bougie allumée. La lanterne, en s'illuminant, jeta sur le mur des reflets d'un jaune vif et brillant.

De l'autre côté de la fenêtre se trouvait une seconde lanterne qui était fermée par un vitrage vert.

Nous l'avons vu briller, cette seconde lanterne, certain soir de dimanche sur la Tamise, pendant le brouillard, et nous savons qu'elle servait de signal à l'escadrille du bon capitaine Paddy, qui venait charger les dépouilles des malheureux qu'exploitait le *petit commerce* des époux Gruff. Nous aurons à nous étendre plus tard sur les mérites de cette nocturne industrie.

Quant à la lanterne jaune, c'était aussi un signal, mais qui s'adressait aux spéculateurs de la mort. Il n'annonçait pas des dépouilles, mais des cadavres.

Maître Gruff lâcha le châssis inférieur de la fenêtre, qui glissa en grinçant le long des rainures humides et retomba bruyamment.

— J'ai cru voir la barque de Bob en avant de White-friars, dit-il, dans trois minutes il sera ici.

— C'est un homme entendu, celui-là! riposta l'hôtesse avec emphase, en couvrant son époux d'un long regard de mépris.

Maître Gruff s'était involontairement rapproché des deux sœurs et les contemplait avec compassion.

— J'ai fait bien du mal en ma vie, murmura-t-il, mais du diable si ce n'est pas une triste chose que de livrer deux beaux enfants comme cela à ce boucher de Bob!

— Que dites-vous? s'écria l'hôtesse dont le jaune visage devint pourpre de colère; depuis quand vous mêlez-vous de réfléchir? Descendez voir si le laird s'impatiente et rapportez-moi un verre de whisky. Allons! plus vite que cela!

Maître Gruff obéit.

Au moment où il revenait annoncer que le laird restait toujours au coin du feu, perdu dans les brouillards de ses pensées, un coup de cloche résonna.

— Voilà maître Bob, dit l'hôtesse; en besogne, tout de suite!

Ils se mirent à deux pour soulever la table, qu'ils transportèrent dans un coin de la pièce, et Gruff, saisis-

sant à l'aide d'un crochet une corde qui s'enroulait à une poulie vissée dans l'une des poutres du plafond, la fit descendre jusqu'à terre. Pendant cela, l'hôtesse séparait sans trop de précaution les deux sœurs, qui se tenaient toujours embrassées. Elle savait que désormais il n'y avait nulle chance de les éveiller.

Deux draps furent étendus à terre. Gruff et sa femme enveloppèrent Clary, et la déposèrent dans une sorte de hamac préalablement fixé au bout de la corde. D'ordinaire ce hamac ne servait point à des vivants.

Maître Gruff, à la place où se trouvait naguère la table servie, souleva une lourde trappe, qui cria sur ses gonds rouillés, et laissa voir un trou béant.

— *Who's there?* demanda-t-il tout bas.

— *Fellow!* répondit au fond du trou la voix de Bob-Lantern.

La poulie se prit à tourner, et le paquet blanc qui renfermait la pauvre Clary disparut dans le trou.

— Pas si fort! dit Bob-Lantern n'allez pas m'avarier cela, maître coquin! Laquelle est-ce?

— Du diable! si j'ai songé à lui mettre une étiquette sur le dos, répondit Gruff d'un ton bourru; c'est la première venue. La tenez-vous?

— Attendez! pas d'imprudence! C'est fragile, cela, maître assommeur. Là, je la tiens, cette chère enfant. A l'autre!

La corde remonta. Mistress Gruff, pendant cette première opération, avait eu le temps d'ensevelir Anna qui se trouva prête ainsi à faire le voyage à son tour.

Mais, au moment où les deux époux la déposaient dans le hamac, un bruit de pas se fit à la porte et le sombre visage du laird Angus Mac-Farlane parut sur le seuil. Mistress Gruff terrifiée lâcha prise; la tête d'Anna n'étant plus soutenue tomba hors du hamac et souleva en tombant le coin du drap qui la recouvrait. Ses longs cheveux dénoués ruisselèrent aussitôt jusqu'à terre.

Le laird avait monté l'escalier, non point par l'effet d'un soupçon quelconque ou d'un mouvement de curio-

sité. La pente naturelle de ses pensées l'entraînait fort souvent loin des choses de ce monde, comme il arrive à tous les adeptes de cette superstition endémique en Écosse : *la seconde vue*. Il était venu là sans réfléchir et parce que, d'ordinaire, c'était là qu'il venait.

— Allez-vous-en ! dit-il en entrant; je veux être seul.

Mistress Gruff, malgré son agitation, avait eu la présence d'esprit de se placer entre lui et Anna.

— Encore un ballot à descendre, Votre Honneur, balbutia-t-elle.

Le laird marcha lentement vers l'intérieur de la chambre.

— Laisse aller, malheureux, laisse aller ! murmura mistress Gruff en se tournant à demi vers son mari, qui demeurait comme pétrifié.

— Vous ferez approcher un cab, dit le laird dont les idées semblèrent revenir aux choses de la vie; je veux me rendre dans Cornhill pour voir mes filles.

— Comme elles vont être contentes, les pauvres chères demoiselles, osa dire l'hôtesse, qui ajouta en se tournant vers son mari : veux-tu bien lâcher la poulie, misérable !

L'aubergiste restait frappé de stupeur. C'était à coup sûr un coquin désespéré; mais la présence de ce père auprès de ses deux filles sacrifiées, le glaçait d'horreur et de crainte à la fois. Le laird, cependant, était arrivé au milieu de la chambre et mistress Gruff le séparait seule de sa fille, suspendue au-dessus de la trappe béante.

L'hôtesse était une femme de tête. D'un coup d'œil, elle toisa la situation. Sans plus tenir compte de son mari, sur l'appui duquel il ne fallait point faire fonds, elle combina un de ces plans rapides, dont le mérite est dans leur simplicité même.

La chambre était éclairée par une seule bougie, dont la lumière tombait de loin, d'aplomb, sur le joli visage d'Anna. Un pas de plus, le laird se trouvait face à face avec sa fille.

L'hôtesse, en ce moment décisif, saisit brusquement la

corde de la cloche et la tira de toute sa force. La cloche tinta. Le laird, par un mouvement naturel, leva la tête pour voir d'où venait le bruit; pendant cela, mistress Gruff bondit en avant et éteignit la bougie.

Une complète obscurité régna dans la chambre, mais un cri terrible du laird prouva que la bougie, si rapide qu'eût été l'action de mistress Gruff, avait encore trop longtemps brillé.

Au moment où s'évanouissait la dernière lueur, Angus avait vu le visage de sa fille.

Il ressentit au cœur une douleur si aiguë que ses jambes fléchirent et qu'il faillit tomber à la renverse.

Mistress Gruff, déconcertée d'abord par le cri du laird, reprit bien vite courage en voyant qu'il demeurait immobile. Elle revint vers la trappe, arracha la corde des mains de son mari et laissa jouer la polie.

Anna tomba comme une masse au fond du bateau.

— Tonnerre! grommela Bob qui s'était tenu coi, devinant qu'il se passait là-haut quelque chose d'extraordinaire; ce coquin de Gruff vous jette cela comme un paquet de chiffons.

— Nage! interrompit vivement l'hôtesse.

Et la lourde trappe se ferma avec fracas.

Ce bruit fit tressaillir violemment Angus Mac-Farlane et le rendit au sentiment de la réalité.

— Ma fille! s'écria-t-il en s'élançant vers l'endroit où il avait aperçu Anna; j'ai vu ma fille.

— Votre fille! répéta l'hôtesse en tâchant de rire à gorge déployée; entendez-vous, maître Gruff! le laird a vu sa fille!

— Le laird a vu sa fille, dit automatiquement maître Gruff.

Mac-Farlane tâtonnait dans l'obscurité et ne trouvait partout que le sol.

— De la lumière! reprit-il impérieusement; qu'on m'apporte de la lumière sur-le-champ!

— Volontiers, Votre Honneur, volontiers. Il n'y a pas besoin de vous fâcher pour cela.

Mistress Gruff ralluma la bougie au bec de gaz qui éclairait l'escalier. Le laird jeta avidement ses regards autour de lui et pressa son front entre ses deux mains.

Mistress Gruff se prit à sourire et dit doucereusement :

— Votre Honneur s'est endormi au coin du feu, en bas : auriez-vous fait un mauvais rêve?

— J'ai vu! murmura Angus avec détresse; oh! j'ai bien vu... elle était là... endormie... ou morte!

Il se pencha pour désigner l'endroit. Un objet blanc frappa sa vue, et il s'en empara vivement. C'était un mouchoir de batiste portant les initiales C. M.-F., brodées au-dessus d'une branche d'if. Le laird se redressa de toute sa hauteur; ses yeux lancèrent des flammes; il poussa un gémissement sourd.

— Et Clary aussi! s'écria-t-il d'une voix creuse; toutes deux!... toutes deux à la fois!

Il y avait tant de redoutable menace sur le visage du laird, que l'hôtesse s'enfuit en tremblant et ferma la porte derrière elle, abandonnant sou mari à la grâce de Dieu.

Angus s'avança lentement vers lui, prit à poignée la peau de sa poitrine et le terrassa sous lui, comme il eût fait d'un enfant.

— Grâce! grâce! râla l'aubergiste à demi mort de terreur.

Angus, dont les dents étaient serrées à se briser, se prit à trois fois pour prononcer ces paroles :

— Sont... elles... mortes?

— Non, Votre Honneur, non, sur mon salut! s'écria Gruff; elles ont bu de l'opium, voilà tout.

Un long soupir s'échappa de la poitrine du laird.

— Écoute, dit-il, si tu mens, je vais te tuer. Où les mène-t-on?

— Sur le nom de Dieu, je n'en sais rien, répondit Gruff.

Angus le traîna jusqu'à la fenêtre dont il souleva le châssis.

— Vois-tu ce bateau? demanda-t-il.

Bob s'était attardé pour avoir voulu s'assurer que sa marchandise n'était point avariée; sa barque était à peine à quarante brasses de la croisée. Gruff la désigna du doigt au laird.

— Votre Honneur, elles sont là-dedans, dit-il.

Le laird monta sur l'appui de la fenêtre et s'élança dans la Tamise.

IV

UN ABORDAGE

Maître Gruff secoua la poussière qui couvrait ses vêtements, et tâta ses membres meurtris.

— Du diable, s'il n'a pas été bon enfant, grommela-t-il; je m'attendais à pis que cela.

Il s'accouda sur l'appui de la croisée pour voir ce qui allait se passer entre le laird et Bob-Lantern.

— Ma foi, pensait-il, Bob paierait cher un aboiement qui le mettrait sur ses gardes, mais puisque le hasard donne aux pauvres petites une chance de se sauver... Bravo, pardieu! voici la lune et nous allons voir la chasse en grand!

Le brouillard s'était levé. La Tamise silencieuse, soulevée en petites vagues dont les rayons lunaires tiraient des milliers de paillettes, étendait sa vaste nappe au pied de l'hôtel du *Roi Georges*.

Bob avait déjà dépassé les dernières embarcations à

l'ancre et se trouvait dans l'espace libre qui occupe le milieu du courant. Le laird, au contraire, nageait encore parmi le pêle-mêle des barques amarrées. Le laird était un puissant nageur. Il fendait l'eau par élans réguliers et gagnait rapidement du terrain sur la barque de Bob, lequel était sans défiance et ne se pressait point.

— Il le rattrapera, sur ma foi ! se disait Gruff; l'eau et lui se connaissent et je l'ai vu nageant pendant une heure, dans le Solway, auprès de son cheval essoufflé... Ah ! maître Bob va en voir de belles, et je dis que ce sera bien fait !

— Qu'est-ce qui sera bien fait, maître sot? demanda une voix aigre derrière lui.

— Vous étiez là, ma bonne amie? balbutia l'aubergiste déconcerté.

— Taisez-vous ! ou plutôt, répondez ! Le vieux fou s'est jeté à l'eau?

— Il s'est jeté à l'eau, Baby.

— Pour se noyer?

Maître Gruff hésita.

— Il pourrait bien se faire qu'il se noyât, Baby, répondit-il enfin.

Mistress Gruff lui lança un regard de défiance, et le fit rudement tourner sur lui-même pour prendre sa place à la fenêtre.

— Qu'est-ce là? s'écria-t-elle. Je vois un homme sortir de l'ombre de cette gabarre... Ne mentez plus, maître Gruff, ou malheur à vous ! Cet homme est-il le laird?

— Oui, dit l'aubergiste à contre-cœur.

— C'est le laird ! s'écria l'hôtesse qui devint livide de peur et de rage; et ce bateau qui se traîne à vingt brasses de lui, est-ce le bâteau de maître Bob?

— Oui, dit encore l'aubergiste.

— Et vous ne l'avertissez pas, malheureux ! reprit mistress Gruff, dont les mains se crispèrent comme si elle eût voulu déchirer le visage de son mari. Le signal, tout de suite, le signal !

Maître Gruff se pencha hors de la fenètre, éteignit le

fanal et mit ses deux mains devant sa bouche. Au même instant, un aboiement formidable, et dont les graves éclats durent à coup sûr traverser toute la largeur de la Tamise, se fit entendre. Maître Gruff remit ses mains dans ses poches; l'aboiement cessa.

Le laird et le bateau qu'il poursuivait restaient parfaitement en vue. Angus Mac-Farlane continuait de nager avec une énergie réglée qui prouvait que ses forces étaient loin d'être à bout. Il ne se dirigeait point directement vers le bateau, mais coupait la rivière en droite ligne afin de prendre avantage du courant au moment décisif.

L'aboiement de maître Gruff passa au-dessus de sa tête sans éveiller le moins du monde son attention. Il continua de couper le courant, ayant soin toutefois de modérer désormais la vigueur de ses élans pour arriver inaperçu sur sa proie.

Le bateau de Bob semblait désert; il allait lentement à la dérive, gardant toujours la lisière du canal la plus voisine de la rive gauche. Le trajet qu'il avait à faire était court. Il importait moins d'aller vite que d'arriver sans encombre, et Bob avait calculé dans sa sagesse qu'une barque, dérivant presque insensiblement dans cette partie de la rivière, avait mille chances pour une de n'être point remarquée.

Il avait étendu les deux sœurs de son mieux, et s'assurait de temps à autre qu'elles étaient aussi confortablement couchées que possible. Rien ne ressemble tant aux attentions d'un père pour ses filles que la sollicitude d'un trafiquant pour sa marchandise. Au moment où l'aboiement retentit, il venait de dépouiller sa veste pour la mettre sous la tête d'Anna. Ces sons connus produisirent sur lui l'effet d'une secousse électrique. D'abord, il demeura immobile; ensuite, élevant doucement la tête au-dessus du plat-bord, il jeta tout autour du bateau son regard perçant.

— Que diable veut dire cela? murmura-t-il; n'ai-je plus l'œil assez sûr pour apercevoir un police-boat par le clair

de lune! Allons! c'est un chien véritable, un dogue pour tout de bon qui a la voix de ce revêche coquin de Gruff.

A demi rassuré par l'examen qu'il venait de faire, il tourna cependant ses yeux vers l'hôtel du *Roi George*. Le fanal jaune avait cessé de briller. Bob pâlit sous le bronze de sa peau. Ce n'était pas un dogue qui avait aboyé. On lui signalait un danger.

Il se souleva de nouveau, et son œil interrogea chaque point des alentours de la barque.

— Dieu me damne! grommela-t-il avec une sérieuse inquiétude, je veux mourir, si je vois une coquille de noix seulement dans mes eaux...

Il s'interrompit, pencha la tête en avant et sembla doubler l'acuité de son regard. Il venait de distinguer un objet sombre, se mouvant à une quinzaine de brasses dans le sillage de sa barque.

— Oh! oh! dit-il, qu'avons-nous là? C'est un homme, sur ma foi, et un fier nageur!

Bob quitta le centre de sa barque et se glissa doucement vers l'arrière. En passant auprès de Clary, son coude heurta le bras de la jeune fille qui gémit faiblement. Bob laissa échapper un blasphème.

— En voilà bien d'un autre! gronda-t-il; on me les a mal endormies!

— Il a remué! dit mistress Gruff à la fenêtre du *Roi George;* je suis sûr de l'avoir vu remuer dans son bateau... Ah! ah! nous allons voir quelque chose de joli!

Mister Gruff ne répliqua point. L'intérêt de cette scène le dominait.

Voici quelle était la position précise des deux acteurs principaux. Le laird nageait à environ quinze brasses du bateau dont chacun de ses élans le rapprochait d'une manière sensible. Il ne savait point qu'il était découvert: les mouvements de Bob lui échappaient, parce que la lune, brillant au-dessus du pont de Blackfriars, prenait le bateau à revers, Bob voyait, au contraire, parfaitement la partie de la Tamise où nageait le laird et pou-

vait en quelque sorte calculer exactement la minute où il atteindrait la barque. Mais le scintillement de l'eau soulevée par la poitrine d'Angus, l'empêchait de distinguer les traits de son visage.

Évidemment cet homme le poursuivait.

Bob, incapable de répondre à cette question d'une manière satisfaisante ou seulement plausible, eut un instant l'idée de saisir ses avirons et de prendre chasse à tout hasard. Mais si cet homme était un ennemi, le simple bon sens disait qu'il crierait aussitôt qu'il se verrait découvert; or, à part le danger d'éveiller ainsi l'attention de la police maritime, Bob avait tout près de lui un autre péril non moins difficile à éviter.

Clary, qui n'avait bu qu'une très-petite quantité de narcotique, commençait à subir l'effet vivifiant de l'air frais. Elle s'agitait faiblement et poussait de petits gémissements précurseurs d'un prochain réveil. Le moindre mouvement violent, le moindre bruit subit pouvait déterminer une crise.

Bob se tint coi. Il continua de fixer ses yeux perçants et grands ouverts sur son ennemi inconnu, déterminé à prendre conseil des circonstances.

En ce moment, dix brasses tout au plus le séparaient du laird. Celui-ci prit un élan moins prudemment mesuré que les autres, et sa tête s'éleva tout entière au-dessus de l'eau. Bob le reconnut.

— Tiens! tiens! murmura-t-il sans s'émouvoir le moins du monde; qui diable se serait attendu à cela? Il faut jouer serré, car c'est un dur gaillard, et, si je le manque du premier coup, gare à ma marchandise!

Il tâta sa chemise et mit la main sur son couteau, mais il ne le tira point et se glissa jusqu'aux avirons pour prendre l'un d'eux.

— Mon père! prononça faiblement Clary, sans ouvrir les yeux.

— Présent! grommela Bob. Ne dirait-on pas qu'elle le sent venir?

— Anna ! balbutia encore Clary qui retomba dans son sommeil.

Bob revint se mettre à son poste. Le laird n'était plus qu'à trois ou quatre brasses. Au bout d'une minute, Bob se leva tout à coup sur ses pieds ; l'aviron décrivit une courbe rapide ; le laird disparut sous l'eau et ne se montra plus.

— Bien frappé ! cria l'hôtesse avec enthousiasme. Avez-vous vu, mister Gruff ?

— Angus Mac-Farlane était une pratique, dit tristement l'aubergiste ; je souhaite que Dieu ait pitié de son âme.

Bob avait tranquillement remis l'aviron à sa place et se frottait les mains en regardant la place où le laird avait disparu. Rien ne se montrait. L'eau s'était refermée sur sa proie.

— L'affaire est faite se dit Bob ; j'aime mieux l'avoir expédié avec mon aviron que par un coup de couteau. J'ai mangé son pain autrefois à ce vieil Angus et bu sa bière... de bonne bière, ma foi ! et c'est toujours une triste chose que de jouer du couteau avec un camarade.

Au moment où Bob achevait de formuler cette sentence dont nul ne voudra contester sans doute la haute moralité, il entendit un petit bruit à l'avant du bateau, et se retourna nonchalamment.

Mais cette indifférence ne fut pas de longue durée. Bob tira son couteau en toute hâte et se mit sur ses pieds. Il venait de voir une longue forme noire se dresser en avant du bateau. Une seconde après, le laird et lui étaient en présence.

Bob avait son couteau ; le laird tenait en main un poignard écossais : tous deux étaient robustes, et les chances paraissaient se balancer également entre eux. La lune venait de glisser sous un nuage. Les deux adversaires demeurèrent environ une seconde en garde, et s'observant avant de frapper.

— Va-t'en, dit enfin le laird d'une voix contenue ; mon

poignard est plus long que ton couteau; mais les deux enfants vivent : j'entends la respiration de Clary. Va-t'en : tu aurais pu les tuer; je ne veux pas ta mort.

Bob eut grande envie de profiter de la permission. Mais la poltronnerie disparaissait en lui devant l'avarice. Il songea que les deux sœurs représentaient un capital de trois cents livres, et il se résolut à mourir aussi gaillardement qu'eût pu le faire un homme de cœur.

— Je ne sais pas nager, dit-il avec ironie.

— Va-t'en! répéta le laird dont une indignation terrible faisait trembler la voix.

— Écoutez! s'écria Bob, tout cela peut s'arranger...

Au moment même où il prononçait ces mots qui semblaient annoncer une sorte de capitulation, Bob s'élança sur le laird avec l'agilité d'un tigre et lui porta un coup de couteau droit au cœur. Mais Angus était sur ses gardes; il para le coup. Une lutte courte, silencieuse, terrible, s'ensuivit. Au bout d'une minute Bob chancela, blessé d'un coup de poignard à la gorge. Angus le terrassa et lui mit un genou sur la poitrine.

Bob, en tombant, avait heurté de sa tête l'épaule de Clary qui, demi-éveillée, se dressa sur son séant.

Le laird leva le bras pour frapper un dernier coup. En ce moment la lune, dégagée du nuage qui la couvrait, jeta ses rayons sur le visage d'Angus.

— Mon père! cria Clary.

Le laird se retourna involontairement. Bob-Lantern, profitant de ce mouvement, se releva d'un bond, et, sans perdre de temps à chercher son couteau qui lui avait échappé durant la lutte, il saisit le laird à la gorge et l'étreignit furieusement.

Clary cacha sa tête entre ses mains en poussant un cri d'angoisse.

Angus râlait sourdement. Bob, sans lâcher sa gorge qu'il étranglait entre ses doigts d'acier, lui courba violemment la tête et la précipita contre le banc à plusieurs reprises. Puis il appliqua les reins du laird sur le bord,

et lâchant sa gorge, il le souleva par les jambes. Le corps fit bascule et tomba, inerte, dans la Tamise.

— Cette fois, il ne reviendra pas, grommela Bob en saisissant les avirons pour s'éloigner du lieu du combat. Voyons les petites, maintenant.

Anna ne s'était point éveillée. Clary ne dormait plus, mais elle gisait en travers du bateau, privée de sentiment.

V

BELGRAVE-SQUARE

Derrière les nobles jardins du palais de Buckingham, loin, bien loin de ces quartiers populeux où le commerce entasse ses servants faméliques, s'étend un square vaste et régulièrement dessiné, dont le parc intérieur n'affecte point cette forme ronde ou ovale qui jure si étrangement dans tout le reste de Londres avec les enclos de maisons tirés au cordeau quadrangulaire. Les constructions qui environnent ce beau tapis de verdure sont autant de palais. C'est là que les princes étrangers, venant visiter Londres, plantent leur tente, et l'un de ces fiers édifices eut dernièrement pour habitant le descendant de St-Louis. Cette place a nom Belgrave-Square.

Don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo, occupait de tous ces palais le plus grand et le plus brillant. Le luxe de cette aristocratique demeure était devenu proverbial; les plus somptueuses habitations du West-End lui cédaient le pas, et il fallait que la noblesse anglaise, si riche, si vaniteuse, si passionnée pour ce re-

nom que donne dans le Royaume-Uni l'exagération d'un luxe poussé jusqu'à la folie, courbât le front devant le faste babylonien étalé par un étranger.

C'était là que le marquis de Rio-Santo recevait tout ce que Londres renfermait d'éminent en quelque genre que ce fût. Les hauts fonctionnaires de l'état ne dédaignaient point de le visiter et nul n'ignorait qu'il entretenait un commerce fort suivi avec les ambassadeurs des grandes puissances. Ceci ne contribuait pas peu à enraciner l'opinion que sa présence à Londres avait un but politique.

Il était huit heures du soir environ. Aucune lumière ne brillait dans les trois grands salons de Irish-House (c'était le nom que Rio-Santo avait donné, on ne savait pourquoi, à son palais). La porte d'entrée, au seuil de laquelle se tenaient d'ordinaire deux huissiers en grande livrée, était close. Le maître n'était point à la maison.

Dans l'un des appartements situés sur le derrière et qu'éclairait doucement une lampe recouverte d'un globe de verre dépoli, un jeune homme était assis ou plutôt demi-couché sur le velours bleu d'une ottomane et jouait avec les longues soies d'un magnifique chien de race. Au milieu de la chambre se tenait debout l'aveugle Tyrrel.

— Comment trouvez-vous Lovely? sir Edmund, demanda tout à coup le jeune homme.

Lovely était le nom du chien de race.

— Je trouve la question impertinente, signor Angelo Bembo, répondit l'aveugle; ne connaissez-vous pas mon infirmité?

— C'est juste, sir Edmund, c'est juste, murmura Bembo, dont l'insoucieux et beau visage exprima une nuance de raillerie; votre infirmité est connue. C'est la plus belle plume de votre aile, et je suis sûr que vous ne la troqueriez pas contre mille livres sterling de revenu.

— Si fait! dit sèchement Tyrrel.

— En vérité? Au fait, il vous resterait la ressource de vous faire sourd. A bas, Lovely! Du diable si cette fille

que vous avez déterrée je ne sais où n'est pas la plus belle créature qu'on puisse voir, sir Edmund !

— Vous trouvez, signore ?

— Ne froncez pas le sourcil... je n'ai sur elle aucune prétention. Du moment qu'elle a quelque rapport avec vous, elle devient pour moi aussi vénérable qu'une centenaire. Je vous estime fort tous, tant que vous êtes, mais je ne vous aime pas.

— C'est pour nous un grand malheur signore.

— Je ne vous aime pas, et sans don José, pour qui je me ferais tuer mille fois, il y aurait longtemps que j'aurais envoyé votre association à tous les diables !

— Ce serait pour nous une grande perte, signore, dit encore Tyrrel avec froideur.

— Grande ou non, il en serait ainsi, monsieur. Il y a parmi vous, une douzaine de figures qui m'agacent les nerfs : la vôtre d'abord, sir Edmund. Ne vous fâchez plus, je vous supplie. Ensuite celle de ce docteur Moor qui a l'air d'un vampire, sur mon honneur ! Ensuite, celle de ce froid fanfaron de major Borougham. Un véritable Anglais, celui-là ! enfin, pour ne pas faire la liste trop longue, celle du prétendu docteur Muller, *tont ché futrais foir le tiplôme, tarteifle !*

— Il faut le lui demander, signore ; on dit qu'il coupe la balle d'un pistolet à vingt pas, sur la lame d'un rasoir.

— C'est adroit. Pour en revenir, je ne vaux pas mieux que vous, peut-être, et c'est une chose terrible à se dire ! Mais au moins je passe mon temps à m'étourdir, et puis, je ne suis pas un homme, moi...

— Signore, interrompit Tyrrel, je pouvais penser cela, mais non pas le dire.

— Vengez-vous, sir Edmund, je vous en ai donné sujet. Je suis, pour continuer ma pensée, un pauvre esclave ; je me suis donné sans réserve...

— On m'avait dit vendu, signore.

Angelo se leva brusquement et repoussa Lovely du pied.

— Vendu! s'écria-t-il. Ah! c'est que vous me toisez à votre aune, messieurs! c'est que vous ne voyez en don José, mon ami, mon maître, je l'avoue avec orgueil, vous ne voyez en lui que le côté qu'il vous montre, à vous, instruments de ses desseins. Si vous saviez...

— Quoi? demanda Tyrrel en s'approchant avidement.

Angelo se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— A bas, Lovely! grommela-t-il en rougissant; maître Tyrrel ou sir Edmund, ne me regardez pas ainsi; vous ne verrez rien puisque vous êtes aveugle!

— Le marquis a donc des desseins que nous ne connaissons pas? prononça sourdement l'aveugle.

— Ai-je dit cela? Don José m'aime, mais je ne suis pas son confident. Tout ce que je sais, c'est que son cœur est grand, son intelligence forte et sa volonté indomptable. La réunion de ces trois choses s'appelle le génie, sir Edmund, et, avec du génie, on ne se borne pas à pêcher en eau trouble comme vous, quoiqu'on doive reconnaître que vous mettez la main sur de jolis poissons parfois. Comment se nomme cette belle fille, s'il vous plaît?

— Susannah, signore.

— Et qu'en comptez-vous faire?

— C'est une question.

L'aveugle se prit à parcourir la chambre de long en large et parut bientôt absorbé dans ses réflexions. Le cavalier Angelo Bembo le suivait d'un regard inquiet.

— Qu'avais-je besoin de parler à cet homme! murmura-t-il enfin; un mot de plus, et je trahissais un secret qui n'est pas le mien... un secret que j'ai deviné par hasard et que ma pauvre cervelle est trop étroite pour contenir!

Angelo pouvait avoir vingt-deux ans. C'était un de ces beaux enfants au profil grec, que les peintres d'Italie allaient chercher jadis au-delà des mers, dans les îles méditerranéennes, pour les jeter sur la toile avec des noms de dieux ou de héros mythologiques. Il y avait

dans le regard de ses grands yeux noirs, perçants et doux à la fois, une vive intelligence et l'annonce d'un téméraire courage; mais l'ensemble de ses traits, quelque parfait qu'il fût dans son harmonie, laissait percer une sorte d'irritabilité féminine et aussi de capricieuse faiblesse, mêlée à l'insouciance d'un enfant. Angelo devait être dans un bal un charmant cavalier, sur le terrain un fougueux adversaire; mais là où il fallait montrer de la force d'âme, de la prudence et de la longanimité virile, Angelo devait perdre son avantage.

Il était natif de Malte, où ses pères, Vénitiens d'origine, avaient tenu un fort grand état autrefois. La conquête anglaise avait ruiné sa famille, et Angelo, privé de ses parents presque au sortir de l'enfance, s'était trouvé jeté dans la vie sans fortune et sans appui.

A Paris comme à Londres, Rio-Santo avait d'innombrables et mystérieuses relations dont les rameaux divers s'étendaient bien au-delà des frontières de France. Il serait prématuré de donner actuellement au lecteur la clé de ces gigantesques manœuvres, combinées depuis si longtemps et gardant toujours depuis lors dans leurs divers rouages le jeu et l'activité du premier essai. Trop de bizarres événements nous séparent des péripéties finales, pour qu'il nous soit permis de risquer déjà une indiscrétion, si petite qu'elle pût être.

Le jeune Italien fut présenté à Rio-Santo, qui se prit pour lui d'un intérêt subit en écoutant le récit des persécutions qu'avait subies sa famille de la part de l'Angleterre. Angelo resta désormais auprès du marquis et le suivit lorsque ce dernier passa à Londres. Là, ils se séparèrent en apparence. Angelo reprit pour le monde sa qualité de jeune gentilhomme italien et sa position indépendante. Mais il avait toujours ses entrées privées au palais de Belgrave-Square. Rio-Santo l'aimait véritablement, et Angelo répondait à cette amitié par un dévoûment sans limites.

Tyrrel continuait de se promener. Angelo jouait avec Lovely. Tout à coup le beau chien se dressa sur ses qua-

tre pattes et poussa un hurlement joyeux. Rio-Santo entra, suivi du docteur Moore.

Il était pâle et semblait rendu de fatigue.

— Bien, Lovely, bien! dit-il en repoussant le chien qui, peu habitué à ce traitement, se réfugia, triste, au pied de l'ottomane. Bonsoir. Ange.

Il serra la main de Bembo et l'attira tout contre lui.

— Allez prendre l'argent qui se trouve dans ma voiture, dit-il à voix basse; il y a dix mille livres sterling. Cela vient de la maison de Cornhill. Vous les porterez dans ma caisse.

Angelo sortit.

— Qu'y a-t-il, sir Edmund? demanda le marquis ensuite; docteur, je vous prie de m'excuser; veuillez vous asseoir : je suis à vous.

— Je viens savoir, répondit l'aveugle, si mon invention a été suivie de succès.

— Vous êtes un homme habile, sir Edmund, répliqua froidement Rio-Santo. Tout a réussi, et vous avez gagné aujourd'hui cent guinées que mon trésorier tient à votre disposition.

— Ce n'est pas tout, milord. J'avais à vous parler de cette jeune juive, Susannah.

— Susannah! interrompit le marquis, mais cette fois avec douceur et comme si ce nom eût chatouillé agréablement son oreille.

L'aveugle ne put retenir un sourire qu'il fit disparaître bientôt, comme s'il eût deviné le hautain regard que lui lança Rio-Santo.

— Parlez, reprit ce dernier en se jetant avec fatigue sur l'ottomane.

Tyrrel demeura debout et poursuivit :

— Cette jeune fille, milord, est belle, comme vous l'avez pu voir, et admirablement propre à soutenir le rôle qui lui sera confié. Mais elle aime, et je crains...

— Qui aime-t-elle? interrompit vivement le marquis.

— Ce fou de Brian de Lancester, répondit Tyrrel.

— Brian! c'est un de nos instruments, murmura le

marquis, trop bas pour que Tyrrel pût l'entendre, et parmi ces défauts que milords et miladies laissent en héritage à leurs enfants, il a gardé du moins un noble cœur. Je suis content qu'elle aime Brian de Lancester, sir Edmund. C'est une adorable enfant!

— Adorable à coup sûr, milord, puisque Votre Seigneurie le juge ainsi; mais elle ne ressemble point aux autres femmes. La crainte n'a sur elle aucun empire, et j'ai peur que quelques indiscrétions...

— Elle l'aime donc bien?

— D'un amour ardent, milord. Je dirais d'un amour sublime, si je ne détestais les grands mots que les poètes ont rendu ridicules.

— Vous êtes sévère, sir Edmund, et ce Brian est bien heureux!

L'aveugle réprima un sourire; Rio-Santo reprit après quelques secondes de silence :

— Le moment approche, où tous ceux qui m'auront servi seront récompensés au-delà de leur espoir et à l'abri de toute inquiétude. Veillez sur Susannah, mais ne la séparez point de Brian. Cette jeune fille a su m'intéresser, sir Edmund, ne l'oubliez pas et agissez en conséquence.

Il cessa de parler. L'aveugle s'inclina profondément et sortit. Rio-Santo resta seul avec le docteur Moore.

VI

DIPLOMATIE

Après le départ de l'aveugle, le marquis demeura un instant pensif. Son beau visage, pâli par la fatigue, avait une expression attendrie. Deux ou trois fois il murmura

le nom de Susannah, comme si ce nom eût fait vibrer au dedans de lui une corde aimée.

— Ce sont ses yeux, murmura-t-il enfin, mais plus fiers! c'est son front, mais plus large : c'est toute sa beauté, mais plus hautaine et plus forte. Je voudrais la faire heureuse en souvenir de mon bonheur passé...

Il appela d'un geste le docteur Moore, qui s'était tenu à l'écart pendant son entretien avec Tyrrel.

— Comment avez-vous trouvé miss Trevor? demanda Rio-Santo.

— Mal, milord, au plus mal! répondit M. Moore en secouant gravement la tête. L'origine toute morale de sa souffrance rend le traitement difficile, pour ne pas dire impossible. Je ne saurais à cela qu'un remède.

— Lequel?

— Le bonheur.

Rio-Santo baissa la tête. Un nuage de tristesse passa sur son front.

— Docteur, dit-il après un silence, ce mariage est une nécessité.

— Incontestablement, milord.

— N'y a-t-il plus d'espoir?

— Milord, avant-hier j'ai fait l'essai d'un remède qui pouvait être souverain.

— Quel remède?

— J'ai voulu empoisonner l'Honorable Frank Perceval, répondit le docteur avec un incroyable sang-froid.

Rio-Santo bondit sur son siége, et son front pâle se couvrit d'une épaisse rougeur.

— Vous avez voulu?... commença-t-il avec violence.

— Empoisonner Frank Perceval, milord, acheva Moore sans s'émouvoir.

Rio-Santo s'était levé. Son œil lança un éclair d'indignation, puis se fixa, lourd et sévère, sur le visage du docteur.

— Je vous avais donné une mission de confiance, dit-il d'un ton de maître; je vous avais chargé de secourir Frank Perceval, dont j'avais épargné la vie, vous le sa-

vez, volontairement. Au lieu de le secourir, vous avez voulu l'assassiner, sans songer qu'un pareil acte, à part même son inexcusable infamie, pouvait jeter sur moi des soupçons odieux. C'est là un coup hardi, monsieur, et dont je pourrais vous faire repentir.

— Je savais qu'il était votre rival, milord, et je voulais...

— Les gens qui me servent n'ont plus de volonté, monsieur.

— Eh! milord! s'écria le docteur, vous êtes puissant, nous le savons; mais je suis lord de la nuit, tout comme Votre Seigneurie.

— Tout comme moi! répéta le marquis avec un suprême dédain.

— Pardon, milord : tout comme vous.

Le docteur redressa lentement sa raide taille et rassembla tout son sang-froid pour relever les yeux sur Rio-Santo.

— Milord, reprit-il, nous avons mis en vous une confiance illimitée. Nos réglements ne vous lient pas; vous avez des droits, et vous n'avez pas de devoirs. Mais vous l'avez dit tout à l'heure : « Ce mariage est une nécessité. » Or, ce mariage vous échappe, entendez-vous, et je ne connais point dans Londres, à l'heure qu'il est, d'autres pairs d'Angleterre privés d'héritiers mâles et ne possédant qu'une fille.

Le marquis ne répondit pas tout de suite. Il fit un ou deux tours de chambre et revint se placer devant Moore.

— Si vous aviez réussi à empoisonner Perceval, dit-il, je vous jure sur l'honneur que je vous aurais fait pendre.

Moore tressaillit si visiblement, qu'il eût été manifeste pour tout observateur que la menace n'était pas une vaine rodomontade. Rio-Santo se jeta nonchalamment sur l'ottomane.

— Mais vous n'avez pas réussi, reprit-il; je vous fais grâce.

La pendule sonna huit heures en ce moment. Le marquis continua :

— Je n'ai plus que cinq minutes à vous accorder, monsieur, et vous n'avez pas répondu à ma question.

Moore eut un moment d'hésitation. Lui aussi, dans sa sphère, était un homme hautain et fort. Ce rôle de vassalité passive qui lui était imposé sans ménagement, révoltait tous ses instincts d'orgueil, mais il était retenu, faut-il croire, par un lien bien étroit et bien puissant, car il s'inclina respectueusement et répondit :

— Une ressource nous reste, milord. Elle est précaire, je dois le dire; et qui sait d'ailleurs si elle ne soulèvera point quelqu'une des répugnances généreuses qui peuvent nous étonner parfois, mais que nous n'avons pas le droit de combattre?

— Expliquez-vous! dit Rio-Santo.

— Toute maladie a son antidote, milord; la nature est complète : la science seule est insuffisante et bornée. Il faut expérimenter. Or, expérimenter sur miss Trevor....

— Gardez-vous en bien! s'écria vivement le marquis.

— Je suis heureux de voir que vous devancez ma pensée, milord : reste à expérimenter sur autrui. Mais ici, ce n'est point un cadavre coupé par morceaux qui pourrait éclairer mon ignorance. Il faut que j'interroge la vie; il faut que, sur une jeune fille de l'âge de miss Mary, je provoque artificiellement des phénomènes semblables à ceux qui constituent les symptômes de sa maladie...

— Mais c'est affreux, monsieur! dit le marquis avec dégoût.

— Oui, milord... ces symptômes évoqués, il faut que je les combatte, en tâtonnant, à l'aveugle...

— Mais ce peut être encore un assassinat!

— Oui, milord : il y a dix chances contre une que la jeune fille dont je vous parle périra.

— Dans d'affreuses tortures! après un long supplice!

— Oui, milord.

— Ne pouvez-vous trouver un autre moyen, monsieur? dit Rio-Santo avec agitation.

— Si Votre Seigneurie le désire, je chercherai; mais

le temps presse, et chaque heure de retard aggrave la position de miss Trevor.

Rio-Santo passa la main sur son front, où il y avait de grosses gouttes de sueur.

— Votre Seigneurie n'avait à me donner que cinq minutes, dit le docteur Moore; les cinq minutes sont écoulées.

— Sauvez Mary! prononça Rio-Santo d'une voix à peine intelligible.

Le docteur se dirigea vers la porte.

— Écoutez! reprit le marquis; c'est pour de l'or que vous faites cela, monsieur?

— Nous sommes à Londres, répondit Moore avec un demi-sourire; et je suis Anglais.

Cette sanglante satire de tout un peuple alluma dans l'œil de Rio-Santo un de ces éclairs d'indignation qui donnaient à son visage la puissance et la majesté du masque de Jupiter Tonnant.

— Ville de boue! nation infâme! murmura-t-il. Eh bien! monsieur, si vous voulez gagner beaucoup... gagner une fortune, sauvez Mary en épargnant cette jeune fille.

Le docteur regarda Rio-Santo comme s'il ne l'eût jamais vu jusque-là.

— Je tâcherai, milord, dit-il en sortant.

Rio-Santo tira le cordon de soie d'une sonnette. Un domestique souleva une portière faisant face à la porte qui avait donné issue au docteur Moore.

— Quelqu'un attend-il, Toby? demanda Rio-Santo.

— Un gentleman enveloppé d'un manteau, milord. Il est entré par la porte de derrière.

— Introduisez ce gentleman.

La portière se souleva brusquement, et un homme de grande taille, dont le visage était en partie caché par les fourrures d'un vaste manteau, entra dans la chambre d'un pas lourd et en faisant sonner sur les tapis les éperons de ses bottes molles, admirablement vernies.

— Comment est la santé de Votre Grâce? demanda Rio-Santo en dessinant un salut de cour.

— Bien, bien, milord, répondit le nouveau venu, qui se débarrassa de son manteau et découvrit une figure osseuse, aux pommettes saillantes outre mesure, à la mâchoire chevaline, au front fourré d'une épaisse forêt de cheveux.

Sa Grâce était un tartare. Un prince Tartare, ma foi! Dimitri Nicolaewitsch, prince Tolstoï, embassadeur du czar Nicolas auprès de Sa Majesté Britannique Guillaume IV. Et, quand on savait que c'était un prince, on était tenté vraiment de trouver de la noblesse dans sa brusquerie, qui ressemblait un peu pourtant à de la brutalité, quand on l'entendait nommer milord ambassadeur, on se sentait prêt à découvrir toutes sortes de choses fines, spirituelles, diplomatiques, dans le regard clignotant de ses petits yeux gris, qui étaient en observation, les matois, derrière la haie touffue de deux gros sourcils crépus.

Par le fait, le prince Dimitri Tolstoï était un Tartare de mérite, soit dit sans raillerie aucune. Il avait su prendre, à Londres, une position de premier ordre, et y tenait pour ainsi dire la présidence effective du corps diplomatique. Il se laissa tomber sur l'ottomane à côté de Rio-Santo.

— Marquis, dit-il, tout cela traîne en longueur, et l'empereur, mon maître, s'impatiente.

— C'est une chose fâcheuse, milord, répondit Rio-Santo doucement.

Le prince réprima un geste d'impatience.

— Vous semblez prendre bien philosophiquement le mécontentement du czar, monsieur, dit-il. Quand Sa Majesté Impériale entre en courroux contre un de ses agents, il faut que cet agent tremble et s'humilie...

— Je ne sais pas trembler, milord, interrompit Rio-Santo sans élever la voix, et j'ai trop peu d'orgueil pour avoir occasion de m'humilier jamais. Permettez-moi, d'ailleurs, de rectifier une expression qui vous est sans

doute échappée : vous m'avez rangé au nombre des agents de Sa Majesté Impériale.

— Et qu'êtes-vous donc, s'il vous plaît, milord?

— Prince, il faudrait peut-être une bien longue histoire pour répondre à cette question ; je n'ai point le loisir de la conter, ni vous celui de l'entendre. Je me bornerai donc à vous dire ce que je ne suis pas : Je ne suis pas l'agent de votre maître, milord.

Le Russe laboura le tapis d'un violent coup d'éperon.

— Pardieu ! monsieur, reprit-il sans plus dissimuler sa colère, voilà une audace à laquelle je ne pouvais m'attendre ! Après avoir déposé entre vos mains des sommes énormes...

— Dont je remercie Votre Grâce sincèrement et du plus profond du cœur. Elles ont puissamment servi mes projets.

— Après m'être laissé prendre à de menteuses promesses...

— Pas un mot de plus, milord ! dit Rio-Santo d'une voix brève et avec un regard souverain, devant lequel l'orgueilleuse colère du Tartare tomba comme par enchantement.

— Pardon, milord, d'avoir interrompu Votre Grâce, reprit aussitôt Rio-Santo de son ton ordinaire. Vous alliez prononcer de ces paroles qui nécessitent un châtiment positif, et j'ai besoin de ne pas perdre la coopération de Sa Majesté Impériale. Veuillez bien me comprendre, milord, et ne point rompre pour des motifs frivoles un pacte qui nous est mutuellement avantageux.

— A merveille ! murmura Tolstoï ; nous allons traiter de puissance à puissance, à ce qu'il paraît : savoir, vous, monsieur le marquis, pour Votre Seigneurie, et moi pour l'empereur, mon maître : c'est charmant.

— C'est vrai, du moins, milord, répliqua paisiblement Rio-Santo. D'autant plus vrai, que vos instructions renferment un paragraphe spécial qui me concerne.

— Comment le savez-vous?

— Permettez. Ces sommes, dont vous faites tant de bruit, ne complètent pas le contingent que vous étiez chargé de me remettre par Sa Majesté Impériale.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— Vous restez mon débiteur d'environ trois cent mille roubles, milord.

Le prince ouvrit la bouche et regarda Rio-Santo avec de grands yeux ébahis.

— De trois cents à trois cent cinquante mille, acheva tranquillement ce dernier; j'ai les bordereaux dans ma caisse. Je suis sûr que Votre Grâce aura le bon goût de ne me point donner un démenti.

— Non, sur ma parole! dit le prince avec agitation; Sa Majesté m'avait, en effet, chargé... C'est une chose incroyable! Soyez persuadé que mon intention... Mais vous avez donc un ambassadeur à Saint-Pétersbourg, monsieur?

Rio-Santo s'inclina gracieusement, en signe d'affirmation.

— Comme vous voyez, milord, dit-il, nous traitons de puissance à puissance : savoir, Votre Grâce avec moi; mon envoyé avec votre maître. Mais laissons cela. Je veux que Votre Grâce sache, une bonne fois pour toutes, que l'or de la Russie ne forme qu'une bien faible part de mes ressources. Et si vous aviez besoin, milord, pour le service de votre maître, de quelques avances... deux ou trois millions de francs... le double... ou même davantage, je vous prierais de me regarder comme étant très-fort à votre disposition.

Rio-Santo dit cela d'un ton simple et sérieux qui ne permettait pas l'ombre d'un doute sur la sincérité de ses paroles. Le prince, abasourdi de cette offre royale, quitta la posture cavalière qu'il avait prise sur l'ottomane et mit ses pieds en dehors pour cacher ses éperons.

VII

POLITIQUE

Le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie, garda pendant quelques secondes un silence embarrassé. Il contemplait Rio-Santo à la dérobée, comme s'il eût voulu deviner tout d'un coup le secret de cet homme, qui, soulevant un coin du mystère qui l'entourait, venait de se montrer à lui sous un jour si étrange.

— M'est-il permis d'adresser une question à Votre Seigneurie? lui demanda-t-il enfin.

— D'ordinaire, répondit Rio-Santo en souriant, Votre Grâce me questionne sans savoir si tel est mon bon plaisir.

Tolstoï rougit, et ses petits yeux gris se baissèrent en même temps que la ligne de ses épais sourcils.

— Ceci est un reproche, dit-il, et je ne sais en vérité si je dois me permettre...

— Faites, milord, je vous supplie.

Le prince hésita un instant encore, puis, comme si cette question eût soulevé d'elle-même la chair épaisse de ses grosses lèvres, il reprit :

— Connaissez-vous particulièrement l'empereur, monsieur le marquis?

— Oui, milord.

— Ah! fit Tolstoï en couvrant son maintien d'une nouvelle couche de réserve courtoise.

— Nicolas Paulowitsch, continua Rio-Santo, m'a fait l'honneur d'écouter certains plans qui n'étaient alors dans ma tête qu'à l'état de vagues projets. J'étais admis

en sa présence, le soir, après la réception de la cour, et bien souvent le jour naissant est venu mettre un terme à nos entretiens.

— En vérité, monsieur le marquis ! dit le prince en se faisant petit sur l'ottomane.

— Oui, bien souvent, reprit Rio-Santo, qui semblait emporté par ses souvenirs. Une fois, après une longue conversation où je m'étais laissé aller à tout l'enthousiasme de mon ardente religion politique, Sa Majesté daigna me prendre la main, et attacha sur ma poitrine cette croix que vous y voyez.

Il montrait la grand'croix de Saint-George de Russie qui brillait entre les insignes de l'Aigle-Rouge de Prusse et ceux de l'ordre de Marie-Thérèse d'Autriche.

Le prince redressa sa grande taille dans toute la rigueur d'une tenue d'étiquette.

— Nicolas Paulowitsch, reprit encore Rio-Santo, se souvient de moi, milord, et je lui garde moi-même une respectueuse place au fond de ma mémoire. Ma foi politique diffère de la sienne autant que le jour diffère de la nuit, mais une passion commune nous rapproche, moi, le faible particulier et lui le puissant prince : nous nous rencontrons dans la même haine. Ah ! quels que soient ses torts envers le monde et la liberté, votre empereur a une âme robuste, prince, et une volonté royale !

Le marquis se tut. Tolstoï, silencieux, restait immobile comme tout Russe bien élevé devant son supérieur. Rio-Santo avait pris pour lui des proportions fantastiques, et cette main qui avait touché la main de Nicolas lui semblait rayonner une lueur surhumaine.

— Pardon, milord, dit tout à coup Rio-Santo en secouant sa rêverie. Nous voilà bien loin du motif de votre visite. Vous étiez venu me demander une explication...

— Une explication à vous, monsieur le marquis !

— Votre Grâce a une mémoire de cour ! répliqua Rio-Santo en souriant ; il n'y a pas un quart-d'heure que vous me demandiez compte, comme à votre agent...

— Que Votre Seigneurie ne m'accable pas ! dit le

prince; S. M. l'empereur, mon auguste maître, ne m'avait point appris à quel homme j'aurais l'honneur insigne de transmettre les fonds qu'elle me faisait tenir, et je croyais...

— Que croyiez-vous, milord?

— Votre Seigneurie ne peut-elle se contenter de mes sincères et respectueuses excuses? murmura Tolstoï, avec une humilité sous laquelle il y avait déjà bien de la rancune.

— Vous croyiez, reprit Rio-Santo, avoir affaire à un de ces aventuriers désespérés qui spéculent sur les passions secrètes des têtes couronnées, et parviennent, à force de mensonges, d'intrigues et de manœuvres, à soutirer aux princes quelque subvention.

— Ah! monsieur le marquis! dit le prince.

— Vous vous demandiez, milord, s'il n'était pas intolérable et choquant de voir un homme comme Votre Grâce se déranger...

— Sur mon honneur, monsieur le marquis...

— Mais ce qui a porté le comble à votre mauvaise humeur, prince, c'est que cet aventurier n'a pas supplié Votre Grâce de lui prêter le soutien de ses hautes lumières; que, loin de là, il a eu la maladresse grande de garder pour lui ses plans et ses projets. S'il faut le dire, ma vie est plus occupée que celle des autres hommes, parce que les plaisirs du monde sont pour moi une étroite, une sérieuse obligation. Si j'étais forcé de m'ouvrir à tous ceux qui pensent avoir le droit de m'interroger, je manquerais l'heure du Park et passerais auprès de nos ladies pour un homme d'affaires. C'est une chose terrible, voyez-vous : on me prend déjà pour un diplomate.

Rio-Santo attira un des coussins de l'ottomane et y posa nonchalamment sa tête.

Le prince se leva.

— Milord, dit-il en saluant avec raideur, je confesse, avec franchise, que le mystère de votre conduite m'a puissamment intrigué jusqu'à présent, non pas comme

simple particulier, mais comme représentant de l'empereur, mon maître. Je vous faisais tenir des sommes qu'il m'était permis de regarder comme très-considérables; peut-être était-il naturel...

— Très-naturel, prince, et vous ne pouviez penser autre chose, sinon que l'argent de votre souverain servait à entretenir ce luxe quasi-royal dont je m'entoure...

— Je n'ai pas dit cela, monsieur le marquis.

— Vous l'avez pensé, milord. Brisons sur ce point. Vous êtes venu chez moi m'interroger comme aurait pu faire un supérieur envers son subordonné. J'ai dû rétablir la sincérité de nos positions respectives et prolonger la leçon, afin que Votre Grâce ne soit point exposée à l'oublier désormais. Maintenant, milord, s'il vous plaît de vous rasseoir et de m'écouter, j'aurai l'honneur de vous soumettre une proposition importante.

Le Russe reprit place de mauvaise grâce sur l'ottomane.

— J'ai un service à vous demander, milord, dit Rio-Santo.

Le prince leva sur lui ses yeux gris étonnés, et les replaça immédiatement sous l'abri de ses gros sourcils. Sa figure se rasséréna. Depuis dix minutes, le marquis le tenait sur la sellette avec une rigueur inouïe, et il entrevoyait avec bonheur la possibilité d'une vengeance. Quelle que fut la demande de Rio-Santo, le Russe était bien déterminé d'avance à la repousser. C'est pourquoi il répondit sans hésiter :

— Monsieur le marquis, je suis tout à vous.

Rio-Santo ouvrit le tiroir d'une table en vieux laque et y prit un papier qu'il tendit à l'ambassadeur.

— Veuillez d'abord prendre connaissance de cet écrit, milord, dit-il.

Le Russe déplia le papier et en commença aussitôt la lecture. Rio-Santo, pendant ce temps, avait tiré de son sein un portefeuille et s'occupait à mettre en ordre divers documents, sans prendre la peine de suivre sur la physionomie du prince l'effet produit par l'écrit que ce der-

nier avait entre les mains. La physionomie du prince méritait pourtant d'être observée en ce moment. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, ses sourcils s'abaissaient davantage sur ses yeux, tandis que son front, se plissant comme le corsage annelé d'un insecte, ramenait la racine rigide de ses cheveux jusqu'à la naissance de ses sourcils. De temps à autre, tout cela se détendait par un jeu de muscles instantané : la peau du front se déplissait, les cheveux remontaient, et l'œil gris, glissant un regard rapide sous les poils relevés des sourcils, semblait chercher sur la figure de Rio-Santo un commentaire au manuscrit confié.

La figure de Rio-Santo n'expliquait rien. Il lisait, lui aussi, et paraissait ne point songer au prince Dimitri Tolstoï. Parvenu à la fin de sa lecture, celui-ci laissa échapper une exclamation de surprise.

— C'est le plan de Napoléon! murmura-t-il.

Rio-Santo ferma son portefeuille.

— Le plan de Napoléon, agrandi et approprié à l'état de paix européenne, continua le Russe en se parlant à lui-même.

— J'ai eu l'honneur de voir S. M. l'empereur des Français à Sainte-Hélène, l'année qui précéda sa mort à jamais regrettable, répondit Rio-Santo ; lui aussi haïssait ardemment tout ce que je hais. J'ai pu mettre à profit, milord, les enseignements de sa haute et lumineuse parole. Ce projet, qui n'est qu'une partie de mon plan, à moi, me fut en effet suggéré par le grand homme que la poltronnerie brutale de Wellington, ce demi-dieu grotesque, et les rancunes de l'Europe tant de fois vaincue, enchaînaient au mortel écueil où s'est usée sa vie. Ce projet a-t-il l'approbation de Votre Grâce?

— Ce projet n'en a pas besoin, milord, répondit Tolstoï qui se mit aussitôt sur la réserve.

— Au contraire, milord, et je compte absolument sur vous pour en poursuivre efficacement l'exécution commencée. Sur vous, et sur vous seul, milord, parce que votre habileté connue vous a fait dans le corps diplo-

matique une position importante, à laquelle ajoute le rang de la puissance que vous représentez. J'attends la réponse de Votre Grâce.

Tolstoï répondit après quelques secondes de silence :

— Monsieur le marquis, quelque sympathie que j'éprouve naturellement pour un projet dont l'accomplissement servirait, je dois en convenir, au plus haut point la politique de l'empereur, mon maître, je serai forcé, si Votre Seigneurie veut bien le permettre, de me tenir à l'écart.

— Oserais-je vous demander pourquoi, milord?

— Parce que, répondit Tolstoï dont le petit œil lança un rapide éclair de méchante moquerie, je suis un homme positif et non point un poète ; parce que, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne puis voir dans votre plan qu'une très-ingénieuse utopie, et que l'ambassade russe a mission de s'occuper exclusivement de choses sérieuses.

— Ainsi, vous me refusez votre concours, milord?

— Vous m'en voyez sincèrement désolé, monsieur le marquis. S'il m'était permis de donner mon humble opinion à Votre Seigneurie, je lui conseillerais de dormir là-dessus et de songer un peu à Napoléon, qui est mort à Sainte-Hélène pour avoir voulu tenter ce que vous me proposez.

Tolstoï sourit, salua et se dirigea une seconde fois vers la porte.

— Milord, dit Rio-Santo sans chercher à le retenir ; je me verrai forcé d'en appeler à l'empereur, votre maître.

— A merveille ; monsieur le marquis ; mais d'ici là...

— Combien croyez-vous qu'il faille de temps, milord, pour avoir une lettre de Sa Majesté Impériale? interrompit Rio-Santo avec nonchalance.

Ce disant, il rouvrait son beau portefeuille et introduisait une clé microscopique dans la serrure de l'un des compartiments.

Tolstoï eut un mouvement d'inquiétude.

— Combien de temps? balbutia-t-il, je pense...

— Il faut une minute, milord, poursuivit Rio-Santo en relevant son regard hautain sur Tolstoï cloué au seuil.

Il tira de son portefeuille une large enveloppe cachetée aux armes de Romanoff, surmontées de la couronne impériale. Tolstoï n'eut pas plus tôt aperçu ce cachet qu'il courba la tête et croisa ses deux mains sur sa poitrine, comme font, dit-on, les visirs turcs devant le cordon de soie qui va les étrangler.

— Lisez, milord, dit Rio-Santo.

Le prince déplia l'enveloppe et en sortit un carré de papier auquel pendait le sceau privé de l'empereur. Le papier était blanc, mais Tolstoï savait ce qu'il avait à faire et n'avait plus envie de se montrer récalcitrant. Il alla vers le foyer et approcha le papier de la flamme. Au bout d'une demi-minute, des caractères tracés en encre verdâtre parurent sur la blancheur du papier.

Il n'y avait que deux lignes, écrites en chiffres, et une signature. Tolstoï prit à son tour dans son portefeuille un papier, froissé, fatigué par un long usage, et l'étendit sur la tablette de la cheminée, auprès du billet au cachet impérial. Le papier froissé était une clé chiffrée. Voici ce qu'épela milord ambassadeur.

« Notre volonté est que Dimitri Nicolaewitsch Tolstoï obéisse aux instructions que pourra lui donner don José-Maria Tellès de Alarcaon, marquis de Rio-Santo. »

Le prince tourna et retourna la missive dans tous les sens; il la compara minutieusement à la clé chiffrée, et finit par la remettre au marquis en disant :

— Milord, usez de moi comme il vous plaira.

Une longue et sérieuse conférence s'ensuivit entre le marquis et l'ambassadeur. Ce dernier céda sur tous les points et s'engagea formellement à travailler les divers chargés d'affaires résidant à Londres dans le sens des projets de Rio-Santo, puisque tel était le bon vouloir de Sa Majesté Impériale.

— Milord, dit le marquis en finissant, votre besogne

sera facile. Cette tyrannie que nous voulons briser menace le monde entier, et le monde entier par conséquent a intérêt à la secouer. Chacun des diplomates que vous allez voir et aussi chacun de leurs maîtres ont été sollicités à part et ne demandent qu'à se laisser faire. D'ailleurs, songez bien que d'autres mesures, et des mesures plus terribles, seront prises pour frapper le colosse partout à la fois. Un mot encore. Vous comprendrez désormais, j'espère, pourquoi je donne ma vie entière, — ma vie apparente, — à ces passe-temps frivoles dont vous m'avez fait si souvent un crime. On est mieux caché sous ce rôle que sous un masque, milord, et mon manteau pailleté vaut bien les haillons du Romain Brutus. Or, Brutus jeta bas un trône.

Le prince Dimitri Tolstoï se retira par la porte de derrière qui lui avait donné entrée.

Resté seul, Rio-Santo se laissa tomber, épuisé, sur l'ottomane. Il était dix heures du soir environ. D'ordinaire, le marquis passait une grande partie de la nuit à rattraper le temps que lui volait le monde, mais, ce soir, la fatigue fut plus forte que sa volonté. Tandis qu'il essayait de réfléchir, sa tête se pencha sur les coussins de l'ottomane : il s'endormit. Son sommeil fut agité et inquiet. La pendule, sonnant les douze coups de minuit, l'éveilla en sursaut. Il se leva, mais au premier pas qu'il fit, son pied se heurta contre le corps d'un homme étendu sans mouvement sur le tapis. Ce n'était pas un malfaiteur, car le robuste et beau Lovely s'était couché auprès et léchait son visage en aboyant plaintivement.

Rio-Santo se mit à genoux. L'homme qui gisait sur le tapis avait la face souillée de sang et ses cheveux mouillés tombaient, épars, autour de lui. Son costume écossais était également trempé d'eau et taché de sang.

Rio-Santo poussa un cri de surprise en voyant les traits de cet homme. Il s'élança et saisit une bougie, car il ne pouvait en croire ses yeux. La bougie lui montra qu'il ne s'était point trompé.

— Angus ! Angus ! s'écria-t-il ; mon frère !

Le laird ne bougea pas. Rio-Santo le souleva et l'étendit sur l'ottomane. Il y avait des larmes sous ses paupières, tandis qu'il répétait :

— Angus ! mon frère Angus !

Le laird ouvrit enfin les yeux et promena autour de lui son regard éteint.

— Toutes deux ! toutes deux, mon Dieu ! râla-t-il d'une voix déchirante, toutes deux perdues !

Puis ses yeux se refermèrent, et il tomba pesamment à la renverse.

VIII

SOLITUDE

C'était une semaine environ après les événements que nous avons racontés aux précédents chapitres. Susannah se trouvait seule dans le petit salon où nous l'avons vue déjà, s'entretenant avec Brian de Lancester. Elle tenait un livre à la main, et ses yeux étaient humides. Il y avait dans sa pose plus de calme et dans son regard plus de réflexion que naguère. Son beau front n'était pas plus intelligent, mais on découvrait quelque chose en elle de moins indécis et de plus humain, pour ainsi dire.

C'est que, depuis huit jours, Susannah avait fait bien des pas dans la vie. Deux âmes s'étaient trouvées pour accueillir et provoquer les naïfs élans de son âme. L'atmosphère d'ignorance et de morne douleur qui l'avait si longtemps oppressée, venait de laisser passer un rayon du soleil. Depuis une semaine, elle voyait presque chaque jour lady Ophélia, comtesse de Derby, et Brian de Lancester.

Lady Ophélia lui enseignait doucement la vie. Elle n'avait point essayé de surprendre le secret de Susannah, bien que, munie de cette magique baguette qui est aux mains de toute femme du monde, elle eût deviné du premier coup d'œil qu'il y avait un mystère étrange sous ce titre de princesse, porté par une enfant, hautaine il est vrai, et noble, et superbe, et sachant soutenir comme il faut l'aigrette de diamant qui pesait sur sa noire chevelure, mais étrangère à ces mille façons convenues, à ces toutes petites règles qui sont la syntaxe de la grammaire mondaine ; un mystère aussi sous ce veuvage d'une vierge : car Susannah était vierge d'âme et vierge de corps; lady Ophélia ne pouvait l'ignorer : elles avaient si souvent et si longuement parlé d'amour !

Entre lady Ophélia et Susannah, il y avait une sorte de prédestination de tendresse mutuelle. Elles s'étaient aimées de prime-abord et de cette romanesque façon que les poètes prennent la peine d'expliquer en beaucoup de vers, quoiqu'elle soit la chose du monde la plus naturelle et la plus commune. Au bout de huit jours elles étaient sœurs.

Lady Ophélia, moins jeune et plus experte des choses du monde, jouait le rôle de la sœur aînée, ce doux, ce patient mentor qui remplacerait une mère, si une mère pouvait être remplacée. Susannah, plus ignorante, mais plus forte, et douée peut-être d'une intelligence supérieure, était l'élève, en attendant qu'elle devînt la maîtresse.

C'était une chose étrange et charmante que les entretiens de ces deux jeunes femmes, où l'une découvrait en elle-même à chaque mot quelque sentiment inconnu ou non révélé ; où l'autre, pour qui la vie n'avait plus de secrets, s'étonnait, attendrie, en suivant, au fond d'un cœur neuf et ardent, le travail de l'initiation aux choses de la vie.

Car Susannah, comme notre mère Ève, arrivait à l'âge de la femme avec l'ignorance complète de l'enfant. Depuis huit jours seulement elle goûtait le fruit de la

science du bien et du mal. Jusque-là, tout enseignement moral, de même que tout moyen de s'instruire par la comparaison ou l'observation, lui avait manqué. Elle était réellement sauvage au milieu de notre civilisation exagérée, et sa jeunesse, pour ne s'être point passée en un cachot, comme celle de Gaspard Hauser, avait été pourtant pareillement séquestrée. On avait mis, perfidement et dans un but, un voile épais au-devant de ses yeux.

Et, depuis qu'avait cessé le pervers effort de cette tyrannie, — depuis que son père avait été pendu, — Susannah, jetée dans le dénûment le plus absolu, au milieu de Londres qui n'a pitié d'aucun dénûment, s'était endormie en un apathique et fatal désespoir.

Ce fut avec transport qu'elle but à cette coupe de science présentée par une main amie. Elle écouta, elle devina, elle déchira le rideau qui flottait devant son regard. La pudeur avait surgi au-dedans d'elle tout d'abord et avait mis sur son noble front une séduction de plus. Puis elle avait entrevu ces barrières que la société inflexible jette sur la route fleurie du bonheur; puis l'exemple de lady Ophélia, si belle, si bonne, lui enseignait les périls qui entourent la femme, l'inconstance, les regrets, l'abandon...

Sa toilette avait suivi en quelque sorte un changement analogue à celui de son être. Elle ne ressemblait point encore tout à fait à celles que nos ladies partagent fraternellement avec leurs femmes de chambre, mais elle n'affectait plus déjà cette bizarrerie audacieuse et presque théâtrale qui fait ressortir la beauté, mais en diminue le charme. Ses riches cheveux noirs roulaient leurs molles spirales le long de sa joue, retenus seulement par derrière au moyen d'un peigne d'écaille. Une robe de soie noire, fermée, emprisonnait les contours exquis de son sein. Cette mise simple, à laquelle Susannah donnait une ravissante élégance, lui rendait en retour la jeunesse que cachait le luxe de ses autres parures. C'était bien maintenant une jeune fille. Quelque chose de doux, de

tendre, de rêveur courait autour de son front. Vous l'eussiez mieux aimée ainsi.

Le livre qu'elle tenait demi-fermé dans sa main était un volume de Goldsmith, et son doigt tendu marquait la page où mistress Primrose (*) pleure sur la fuite de sa fille.

Susannah ne savait pas encore assez pour comprendre en son entier la sereine poésie qu'exhale ce récit. Cette douleur si vraie la surprit au cœur. Des larmes lui vinrent dans les yeux. Elle ferma le livre.

Pour la première fois, elle venait de comprendre et d'envier le bonheur de celles qui ont une mère. Sa mère à elle avait déserté son berceau; elle s'était enfuie loin des sourires de son enfant, et n'avait point souci sans doute de ses regrets ou de son amour.

C'était ainsi du moins que le dépeignait le juif qui était le père de Susannah.

Celle-ci n'avait jamais songé à révoquer en doute cette assertion, mais maintenant, la pente nouvelle de ses idées la poussait impérieusement vers le pardon et la tendresse.

Oh! qu'elle eût aimé sa mère, et que ce mot résonnait doucement à son oreille! Elle l'excusait, puis elle se repentait de l'avoir excusée et demandait pardon à son souvenir de l'avoir crue coupable. Elle la voyait heureuse et souriait à sa joie; elle la voyait souffrir et rêvait, comme on rêve le bonheur, le privilége de partager ses larmes.

Puis encore elle fronçait le sourcil et mettait sa tête entre ses mains. Trop de fois son père avait accusé cette femme, pour qu'il fût permis de conserver une illusion. Le souvenir et le regret lui-même manquaient à la pauvre Susannah. Rien dans son passé, rien que ténèbres, abandon, solitude!

Longtemps sa méditation roula entre la bonne et la mauvaise pensée, comme le galet des grèves entre le

(*) *The Vicar of Wakefield.*

flux et le reflux. Les heures passèrent. Brian tardait bien ce jour-là. D'ordinaire, la belle fille n'avait pas besoin de désirer sa présence et jamais il ne s'était fait attendre si longtemps. L'*eccentric man,* en effet, s'endormait aux pieds de la princesse de Longueville. Sa lutte passionnée contre son frère ou plutôt contre le droit d'aînesse faisait trêve. Susannah emplissait sa vie.

Il y a souvent des trésors de jeunesse et de fougue dans ces âmes dont l'enveloppe de glace ne s'est point fondue aux tièdes amours de l'adolescence et qui ont passé, indifférentes, parmi les communes ardeurs de ce qu'on nomme *les belles années*. Il n'y a, pour savoir aimer follement et sans réserve, que ceux qui aiment tard. Brian aimait en chevalier errant, en page, en esclave.

Susannah aurait pu le courber sous l'une de ces tyrannies féminines dont nulle autre tyrannie ne peut approcher, mais Susannah n'avait garde. Elle aimait autant et plus que Brian. Elle se demandait, elle, la parfaite créature, exquise de corps et d'âme, elle se demandait : Que suis-je pour être aimée par lui !

Elle sentait maintenant, et, chaque jour, avec plus de vivacité ce qu'il y avait de malheurs sous les brillants dehors de sa position nouvelle. A mesure qu'elle s'initiait aux choses du monde, elle comprenait le vide et les dangers de cette existence à part qui lui était imposée. Elle se savait esclave. Elle devinait autour d'elle un mystérieux espionnage, et tremblait en songeant qu'à toute heure, un homme pouvait venir et parler en maître.

Elle se souvenait de la scène jouée au chevet de Perceval. La voix de sa conscience lui disait qu'elle était venue en aide à une ténébreuse intrigue, et que ce baiser mis au front d'un mourant avait fait couler bien des larmes...

Alors sa fière nature, soudainement révoltée, lui conseillait de jeter bas cette occulte tyrannie et de la fouler aux pieds. Mais elle aimait tant ! Mourir ! maintenant qu'elle avait goûté au bonheur !

Bien souvent, lorsque Brian était près d'elle, sa bouche s'ouvrait en même temps que son cœur : elle était sur le point de tout révéler à cet homme qui avait le droit de tout savoir. Mais ne lui avait-on pas dit que le danger n'était pas sur elle seule, et que le glaive mystérieux de l'association menaçait aussi la tête de Lancester ?

Sa souffrance ne devait point s'arrêter là. Lancester lui demanda sa main. Elle fut heureuse d'abord, bien heureuse ; car elle ne vit dans le mariage qu'une union indissoluble et n'ayant pour terme que la mort. Que pouvait-elle rêver de plus beau ? Mais chaque jour, nous l'avons dit, amenait son enseignement. Elle interrogea ; elle sut que le monde avait posé autour de cette union des règles qu'il ne faut point transgresser, et le frisson lui vint au cœur en pensant à ce qu'elle était réellement sous son titre de princesse.

Brian dit un jour :

— Vous ne voulez pas descendre jusqu'à moi.

Ces paroles lui brisèrent le cœur, mais elle se tut encore.

Aujourd'hui, elle songeait à toutes ces choses en attendant Brian qui ne venait pas. Elle était bien triste. Le livre qu'elle lisait naguère s'était échappé de sa main. Ses douces larmes s'étaient séchées, et ses sourcils froncés tranchaient sur la pâleur de son front.

— Peut-être ne veut-il plus venir ! murmura-t-elle.

Ses beaux yeux se levèrent au ciel, tandis que ses mains se joignaient avec force.

La prière porte en soi espérance et consolation. Le front de Susannah reprit sa noble sérénité. Elle se leva et promena ses doigts sur le clavier d'un piano magnifique que la duchesse douairière de Gêvres avait fait placer dans son boudoir. Les accords se succédèrent d'abord capricieusement et comme au hasard. Puis, parmi leur harmonieuse confusion, une mélodie s'éleva. Puis encore la voix de Susannah maria son timbre merveilleux à l'harmonie. La chambre s'emplit d'un ravissant concert.

Elle disait un de ces chants d'Italie si plein de piété mystique et d'ardente prière. En chantant, elle oubliait sa tristesse. La mélodie coulait charmante de ses lèvres; on eût cru entendre quelques-uns de ces magnifiques interprètes de l'art méridional qui, profanes, se sanctifient au contact de l'inspiration et jettent à flots harmonieux l'oraison et le recueillement sous les grandes voûtes des églises catholiques.

Son front rayonnait. Son regard, noyé dans une extase inspirée, semblait voir la madone à qui s'adressaient sa prière et son chant. Elle était belle comme ces saintes dont les peintres romains ont jeté jadis sur la toile les traits sublimes.

Depuis une minute environ, la porte s'était ouverte, et Brian de Lancester avait paru sur le seuil, les cheveux épars, le visage couvert de sueur et les vêtements en désordre. A la vue de Susannah, dont les traits lui étaient renvoyés par une glace suspendue vis-à-vis d'elle au lambris, Lancester laissa échapper un geste d'admiration muette. Puis il écouta, en extase.

IX

RUBY

Susannah se complaisait en la poésie de son chant. Pauvre païenne, elle jetait vers le ciel la mélodie catholique, et sa voix allait à Dieu comme un encens. Les mots sonores du langage d'Italie coulaient de sa bouche mêlés aux notes du piano dont les touches, sollicitées par ses doigts habiles, rendaient à flots l'harmonie et cou-

vraient le chant à demi, comme ces dentelles au travers desquelles un gracieux visage paraît plus gracieux encore.

Brian écoutait.

Les dernières vibrations de la voix de Susannah s'éteignirent sous une gerbe d'accords. Puis le piano se tut à son tour. La belle fille releva ses yeux émus et rencontra, dans la glace, les regards ardents de Lancester. Elle tressaillit et devint pourpre, non pas de honte, mais de plaisir. Brian lui mit un baiser sur la main.

Ils s'assirent l'un près de l'autre et demeurèrent quelques secondes sans parler. Susannah était heureuse parce qu'elle voyait Brian. Brian subissait encore l'impression récente : il admirait silencieusement et du fond de l'âme.

— Milord, dit enfin Susannah; voici la première fois que vous venez si tard!

— Était-ce pour moi, votre prière? demanda Brian, comme s'il n'eût point voulu répondre; les anges doivent chanter comme vous, Susannah.

Susannah ne baissa point les yeux.

— Quand je prie, milord, dit-elle, c'est pour vous, toujours! Mais qui vous a retenu loin de moi? Je suis bien triste quand vous n'êtes pas là. Si, quelque jour, vous n'alliez pas venir!...

— Ce jour-là, je serais mort, milady.

L'œil de la belle fille jeta un éclair d'enthousiasme.

— Merci, dit-elle d'une voix recueillie. Je vous crois, Brian, et je suis fière de vous aimer.

Elle mit sa main dans la main de Brian, et reprit tout à coup :

— D'où venez-vous, milord?

Son regard effrayé parcourait Lancester des pieds à la tête avec étonnement, et, de fait, l'aspect de ce dernier avait de quoi surprendre. Comme nous l'avons dit, ses cheveux épars couvraient en partie son visage. Son front était humide de sueur, et à la sueur se mêlaient quelques gouttes de sang. Le drap de son habit noir était dé-

chiré en plusieurs endroits; sa cravate desserée ne tenait plus que par un nœud bâtard. De larges taches de boue maculaient le vernis de ses bottes et l'on apercevait la peau lacérée de ses doigts à travers ses gants en lambeaux.

La question de Susannah, qui était à coup sûr fort naturelle, sembla jeter soudain Brian de Lancester hors du cercle sentimental où il s'alanguissait depuis quelques minutes. Il se leva brusquement et se plaça devant une glace.

— Pardon, milady, mille fois pardon, dit-il; sur mon honneur, je ne croyais pas avoir été aussi maltraité.

— Mais, au nom du ciel! milord, que vous est-il arrivé? s'écria Susannah sérieusement inquiète.

— Quelque chose de bien grave, répondit Lancester en souriant; tout ce qu'il peut arriver de plus grave, milady. Je viens de me rendre coupable du crime de haute trahison.

Ce mot n'avait aucune signification pour madame la princesse de Longueville.

— De haute trahison! répéta-t-elle, comme on fait lorsqu'on ne comprend point.

— Oui, milady continua Brian qui, d'un seul geste, avait rejeté en arrière sa belle chevelure bouclée, mais cela ne m'excuse en rien, et je vous supplie de croire que si je m'étais vu dans un miroir avant de frapper à votre porte...

— Mais, milord, interrompit la princesse, cela ne m'explique pas...

— C'est juste, répondit Brian; vous voulez savoir en quoi j'ai pu insulter la majesté royale?

— Insulter la majesté royale! interrompit encore Susannah pour qui ces derniers mots étaient une sorte de clé à la première réponse de Brian; mais c'est affronter un terrible danger, milord!

— Oui, milady, danger de mort, dit négligemment Lancester; et, puisque nous parlions de cela tout à l'heure, il eût pu se faire que je ne fusse pas revenu.

Susannah pâlit. Lancester reprit en souriant :

— Mais il n'y a de mort, madame, que mon pauvre coureur Ruby? Vous connaissiez Ruby. C'était un noble animal! le roi du *steeple-chase!* Il a fourni ce matin sa dernière course, milady, et je ne puis dire qu'il se soit rendu trop tôt. Ruby a distancé tout un escadron de horse-guards, sur ma foi!

— Et ne pensez-vous pas qu'il y ait à craindre encore? demanda la princesse dont le beau front conservait sa pâleur.

Brian la reconduisit au sofa et s'assit auprès d'elle.

— Je vais vous conter cela, madame, dit-il d'un ton caressant et enjoué. D'abord, afin de rendre mon aventure excusable, il faut que vous sachiez que, depuis trois jours, je cherche, dans Londres, un objet introuvable.

— Quel objet, milord?

— Ceci est mon secret, répondit gravement Lancester, je cherchais donc et je ne trouvais point. Chose terrible! car il me fallait cet objet; je le voulais. Ce matin, l'idée m'est venue qu'il me serait possible, peut-être, de l'emprunter, de le voler, si mieux vous aimez, milady, à notre gracieux souverain, le roi Guillaume. J'ai fait seller Ruby, pauvre Ruby! et je suis parti au galop pour Windsor-Castle. A Windsor, le hasard s'est montré d'abord favorable. Le roi n'était pas au château. Toutes les portes m'ont été ouvertes et j'ai pu pénétrer dans une grande pièce toute pleine d'objets semblables à celui que je désirais. Il y en avait cent de ces objets, madame, il y en avait mille. Le choix m'était permis; mais, par une fatalité singulière, aucun n'était précisément ce que je cherchais.

— Ne voulez-vous pas me dire de quoi vous parlez, milord? demanda la princesse avec une inflexion de voix caressante.

— C'est mon secret, répéta Lancester, mais cette fois en souriant. Voyant que ma recherche était vaine à Windsor, je me suis remis en selle et mon vaillant Ruby a recommencé sa course. Il allait comme le vent, et,

au bout d'une heure, j'ai aperçu les kiosques chinois et les pagodes de Kew. Ici, un obstacle se présentait. L'étendard royal flottait sur le château : le roi était à Kew.

A mesure que Brian avançait dans son récit, sa voix s'animait et sa physionomie, si grave d'ordinaire, prenait une expression de communicative gaîté. Susannah suivait la pente de cet enjouement inusité. Elle souriait au sourire de Brian et se sentait être gaie parce qu'il se montrait joyeux.

— Quand le roi est au château, continua Lancester, les jardins sont fermés au public, surtout depuis l'équipée de ce fou qui tira un coup de pistolet à la jeune princesse Alexandrine-Victoria (*), fille du feu duc de Kent. On met des sentinelles à toutes les barrières, et des gardes à pied font incessamment le tour des terrasses. Pourtant, madame, il fallait que j'arrivasse au pied même du château, au-delà des fossés, dans cette belle pelouse où s'élève la grande serre japonaise. C'était de toute nécessité.

— Mais pourquoi, milord, pourquoi?

— Vous le verrez, madame; franchir les barrières, c'était un jeu, grâce à mon brave Ruby. Je suis parvenu sans encombre jusqu'au pied de la terrasse, dont me séparaient seulement encore le fossé et le revêtement. Ruby avait le pied sûr. Il est descendu dans le fossé; moi, je suis monté debout sur la selle, et d'un bond, je me suis trouvé sur le gazon, à trente pas d'une sentinelle.

— C'était jouer votre vie, Brian! dit Susannah qui perdit son sourire.

— C'est le seul enjeu qui puisse donner pour moi de l'intérêt à une partie, madame, répondit Brian dont la gaîté se cacha un moment sous un nuage.

Et, comme la princesse lui adressa un regard tout plein de doux reproches, il ajouta :

(*) La reine actuelle.

— Je vous demande pardon, milady, d'avoir provoqué votre crainte et chassé pour un instant votre charmant sourire. La sentinelle dont il est question dormait, appuyée sur son fusil. Après avoir franchi le fossé, je m'avançai d'un pas grave vers les serres japonaises, afin de me donner l'air d'un habitué du château; mais, au détour d'une allée, je me suis trouvé face à face avec deux dames : c'étaient la princesse douairière Marie-Louise-Victoire de Kent et sa fille Alexandrine-Victoria. J'ai salué respectueusement, comme c'était mon devoir, et j'ai passé outre. Tandis que je m'éloignais, je vis la jeune princesse courir au poste des gardes à pied, suivie par son auguste mère. C'était un détestable symptôme.

— Vous prîtes la fuite, milord?

— Je continuai mon chemin vers les serres, milady. J'y entrai. Mon choix fut long et laborieux. Quand je sortis, les allées étaient remplies de gardes. Milady, poursuivit Lancester avec une nuance d'embarras, j'ai presque honte d'avouer à une Française que nous autres gentilshommes anglais pratiquons pour la plupart, avec une certaine supériorité, l'art peu chevaleresque des athlètes antiques. Plusieurs gardes à pied se présentèrent pour me barrer le passage. Je les jetai l'un après l'autre sur le sable des allées, mais ce ne fut pas sans causer un énorme scandale. Les fenêtres du château s'étaient garnies de spectateurs. De toutes parts, les chefs criaient de me saisir à tout prix, mort ou vif. Avant d'atteindre le rebord de la terrasse, j'avais essuyé déjà le feu de deux sentinelles...

— Est-il possible! dit Susannah en pâlissant; et n'êtes-vous point blessé, milord?

— Non, madame, répondit gaîment Lancester; ceci manque absolument à la partie dramatique de mon aventure. Je n'ai pas la plus petite blessure dont je puisse faire parade, et mon chapeau seul a reçu la balle assez bien dirigée d'un habit rouge.

Susannah se leva vivement et prit le chapeau, qui, en effet, était traversé de part en part à son milieu.

— Mon Dieu! murmura-t-elle; avoir été si près de la mort! Et pourquoi, milord, au nom du ciel, pourquoi?

— Le reste de mon récit, reprit Lancester, consiste en une simple course de haies. Du rebord maçonné de la terrasse, je sautai sur le dos de mon pauvre Ruby, qui franchit l'escarpement du fossé comme s'il eût eu les ongles d'un chat sauvage, et prit aussitôt le galop. L'éveil était décidément donné. On me fit l'honneur de deux ou trois décharges. Mais Ruby courait... Vous eussiez dit un tourbillon! Il avait fait plus de trente milles dans la matinée, le noble animal! Ses naseaux fumaient, ses flancs haletaient, et sa course ne se ralentissait point. Je dépassais avec une rapidité qui tenait de la magie les horses-guards échelonnés pour me cerner. Je ne voyais plus en avant de moi qu'un seul piquet, composé de trois cavaliers, qui manœuvraient pour me couper. J'avais à ma droite la grille d'un parc. Ils venaient à gauche... Pour la première fois depuis que Ruby était à moi, madame, je lui mis mes éperons dans le flanc. Il fit un bond prodigieux : j'étais dans le parc, de l'autre côté de la grille.

— Tirez! cria-t-on derrière moi : tirez sur l'assassin de Sa Majesté!

On croyait, Dieu me pardonne, milady, que j'avais voulu assassiner le vieux roi! Les trois horses-guards déchargèrent leurs fusils à travers les barreaux de la grille. Je sentis Ruby tressaillir sous moi, mais il ne s'arrêta pas. Seulement, à quatre milles de là, au milieu de Regent's-Park, lorque déjà j'étais à l'abri de toute poursuite, le pauvre Ruby s'affaissa tout à coup sur le sable d'une allée. Je voulus le relever : il était mort. Mais je rapporte ce que j'avais été chercher, ajouta-t-il en sortant de sa poche une boîte richement incrustée. Je suis content, madame.

Susannah ne parla pas, mais elle se pencha vivement pour voir enfin ce mystérieux objet pour lequel Lancester venait de jouer avec un si terrible péril. Celui-ci ouvrit

la boîte en souriant. Elle contenait un camélia blanc, veiné de bleu.

Susannah mit la main sur son cœur et ses yeux devinrent humides.

— Oh! milord, milord! dit-elle, c'était pour moi!

— Et pour qui donc, madame? répondit Lancester, dont le regard se reposait sur elle tout brillant de tendresse.

Elle prit le camélia et tendit son front, où Lancester mit un baiser.

— C'est moi qui vous avais privée de l'autre fleur, Susannah, murmura-t-il; vous l'aviez pleurée... chacune de ses nuances était là, — il montrait son cœur; — beaucoup lui ressemblaient, mais il me fallait la pareille. Je l'aurais cueillie sous la boucbe d'un canon, madame.

Lancester dit cela simplement et sans emphase.

Susannah toucha la fleur de ses lèvres.

— Elle ne me quittera plus milord, dit-elle.

L'autre fleur, celle qu'on avait pleurée, était un camélia blanc, veiné de bleu, en tout semblable au camélia sortant des serres royales. Susannah la portait, flétrie et desséchée, dans un petit médaillon d'or. Elle l'avait montrée à Brian un jour, et celui-ci, soit maladresse, soit jalousie, l'avait froissée entre ses doigts et réduite en poussière.

Susannah tira de son sein le médaillon d'or et l'ouvrit pour y déposer la fleur. Brian lui arrêta la main.

— Quoi! dit-il avec tristesse, à la place de l'autre?

— J'aimerai celle-ci comme l'autre, milord.

— Comme l'autre, répéta lentement Brian de Lancester; et, quelque jour, peut-être, vous la montrerez à... à quelqu'un, milady... et celui-là prendra la fleur desséchée comme j'ai pris l'autre, moi... Ne m'avez-vous pas dit que l'autre était un souvenir?

Susannah rougit et baissa les yeux.

— Le souvenir d'un homme! acheva Lancester à demi-voix.

— Dun homme, oui, milord, répondit Susannah.

Brian lâcha sa main, Susannah referma le médaillon sur la fleur.

— D'un homme beau, et noble et fier! ajouta la princesse avec un charmant sourire; d'un homme que j'aimais, milord, ardemment et de toute mon âme, du seul homme que j'aie aimé jamais.

— Et cet homme, madame, demanda Brian les dents serrées, c'était?...

— C'était vous, milord.

X

SENTINELLE ENDORMIE

Derrière le vitrage noirci du cabinet obscur où nous avons vu naguère l'aveugle Tyrrel interrompre brusquement le premier tête-à-tête de Brian et de la princesse, madame la duchesse douairière de Gêvres, confortablement emmitoufflée dans sa douillette de satin et les pieds réchauffés par la fourrure d'une chancelière, écoutait et regardait. Elle n'avait pas perdu un mot du romanesque récit de Lancester.

Elle avait bien ri, l'honnête vieille, dans le capuchon ouaté de sa douillette.

— L'*eccentric man* s'est fait troubadour! se disait-elle; si ce coquin de Tyrrel était ici, nous pourrions causer un peu. Mais il paraît qu'il y a une grandissime affaire en train. Je saurai ce qui en est. Tyrrel lui-même n'est pas si fin qu'on ne puisse le faire parler en s'y prenant comme il faut.

Malgré les jouissances de sa curiosité satisfaite et les

petits monologues à l'aide desquels madame la duchesse de Gêvres abrégeait le temps de sa faction, elle bâillait à se démettre la mâchoire. Elle était doucement assise dans une bonne bergère; ses pieds étaient chauds, la nuit l'enveloppait et pesait sur ses yeux. On dormirait à moins, surtout lorsqu'on a le ferme vouloir de ne point s'endormir.

Ce ne fut vraiment pas sa faute. D'abord elle ferma les yeux, parce que, pensa-t-elle, pour entendre il suffit des oreilles. Une fois ses yeux fermés, elle suivit quelques minutes encore la conversation des deux amants, puis les mots tourbillonnèrent confus autour de ses oreilles. Puis elle rêva qu'elle était aux écoutes.

Ceci arriva au moment où Brian s'attristait à la pensée de partager avec autrui les souvenirs de Susannah; de sorte que la petite Française n'entendit point la charmante réponse de sa prétendue nièce.

— Quoi! c'était moi, milady? s'écria Brian avec ravissement; ce souvenir dont j'étais si jaloux venait de moi! Mais est-ce possible! se reprit-il tout à coup en attachant sur Susannah un regard de doute; vous venez d'arriver en Angleterre, et je ne suis jamais allé en France, madame.

Susannah devint pâle, et sa bouche s'ouvrit pour répondre, mais elle ne prononça pas une parole.

Elle retournait entre ses doigts le médaillon d'or, qui était de forme antique, et portait sur son couvercle supérieur les traces d'un grattage opéré sans soin par une main malhabile. Sous le grattage on apercevait encore quelques traits de la gravure primitive, et Brian, la première fois qu'il avait vu le médaillon, avait cru reconnaître les contours d'un écusson de forme anglaise avec deux aigles couronnés pour supports.

L'embarras de Susannah était si visible et si voisin de la détresse que Brian ne put manquer de concevoir des soupçons. Ce fut de la glace jetée sur un feu ardent. Brian eut au fond du cœur un frémissement, puis il se

sentit froid. Il redevint l'homme de naguère, l'Anglais tout enveloppé de flegme.

— Madame, dit-il, je vous prie d'excuser les indiscrètes questions...

— Brian! Brian! ne parlez pas ainsi! interrompit Susannah d'une voix navrée.

— Les indiscrètes questions, poursuivit froidement Lancester, que rien ne m'autorisait à vous adresser.

— Milord, dit Susannah en se levant pâle et hautaine, ne raillez plus. Je ne mérite pas votre raillerie et je ne saurais pas la supporter. Il y a un grand danger suspendu sur nos têtes.

— Je ne vous comprends pas, madame la princesse.

— Je ne suis pas princesse, milord. Il faut que vous m'écoutiez maintenant! Si j'avais été princesse, je serais déjà votre femme; si j'avais été princesse, et riche et puissante, comme vous et le monde avez pu le croire, il y a longtemps que ma noblesse et ma fortune seraient à vos pieds.

Brian la regardait, confondu. La voix de Susannah, jusque-là contenue, éclata tout à coup sonore et pleine d'un accent provocateur.

— Écoutez! écoutez! reprit-elle avec violence; écoutez et ne m'accusez pas des malheurs qui vont fondre sur nous! Je ne suis pas princesse, vous dis-je; je suis un instrument aveugle entre des mains puissantes. Je suis Susannah, la fille d'Ismaïl Spencer, le juif, qui fut pendu l'automne dernier devant Newgate.

Brian recula de trois pas.

— Ismaïl Spencer! murmura-t-il, l'usurier Ismaïl!

— Ismaïl le faussaire, milord, Ismaïl le voleur!

La voix de Susannah se brisait. Néanmoins, elle prononça ces derniers mots avec éclat et de ce ton arrogant que prend un vaillant prisonnier de guerre pour commander le feu qui doit le mettre à mort. Puis elle promena autour d'elle son regard effaré, comme si elle se fût attendue à une catastrophe inévitable.

Un silence profond se fit. Susannah retomba épuisée sur son fauteuil.

Brian, l'œil hagard et la pâleur au front, la regardait comme s'il eût cru faire un horrible rêve.

— Rien! dit enfin Susannah après quelques secondes de silence; ils ne m'ordonnent pas de me taire! Ils ne m'ont pas entendue!

Brian semblait être devenu de marbre.

— Oh! milord! milord! cria la belle fille en s'élançant vers lui, je vais pouvoir vous ouvrir mon âme sans crainte d'appeler sur vous la mort ou le malheur. Ils m'avaient dit : Si tu parles, chacune de tes paroles retombera sur la tête de Brian de Lancester... et je me taisais, milord. Et moi qui repoussais l'offre de votre main parce que je me savais indigne de vous...

— Êtes-vous indigne de moi, Susannah? demanda tout à coup Brian d'une voix grave et profonde; répondez. Il faut qu'à cette heure je vous demande pardon à genoux ou que je vous dise adieu pour jamais.

Susannah demeura muette. L'instant était solennel. Elle sentait à son angoisse que son avenir, son amour et tous ces espoirs de bonheur si chèrement caressés depuis quelques jours étaient en péril et dépendaient d'un mot. Mais son expérience d'une semaine ne lui en avait point appris assez pour qu'elle pût aller d'un coup-d'œil au fond de la question de Lancester. Elle hésitait parce qu'elle ne savait pas, et que, même au prix de son bonheur, elle n'eût point voulu tromper Brian.

— Répondez! dit encore ce dernier avec plus de sévérité.

— Milord, prononça bien bas la belle fille, je suis pauvre, et mon père a été pendu.

Puis elle releva la tête et regarda son juge.

Lancester s'appuya sur la table du piano et pressa son front entre ses doigts.

— Susannah! s'écria-t-il avec passion, tandis que tout son sang se précipitait à sa joue, je vous aime encore... je vous aime davantage. Oh! ne me parlez plus de mi-

sère : je suis pauvre aussi. Ne me parlez plus de votre père : que m'importe votre père ! Vous, c'est vous que je veux connaître. Qu'êtes-vous ? Pourquoi ce faux titre ? D'où vous viennent ces parures qui vous font si belle ? De quel droit habitez-vous ces appartements somptueux ? Pourquoi n'avez-vous pas besoin de mon aide ?

— Je le voudrais, Brian. Au prix de mon sang, je voudrais être à vous et vous tout devoir, dit Susannah dont un rayon d'espoir éclaira le front désolé ; mais que vous dire, mon Dieu ! J'ai peur de ne vous point comprendre. Me voilà qui espère, pauvre folle que je suis, parce que je vois de l'amour dans votre courroux... Brian, je n'aime que vous ! jamais je n'ai aimé que vous !

Le noble visage de Susannah disait ce que n'exprimait point sa parole malhabile, mais trop de témoignages l'accusaient. Brian eut honte de ce qu'il appelait sa faiblesse.

— Madame, dit-il d'une voix lente, pénible, et comme si chaque mot prononcé lui eût déchiré le cœur ; on n'aime pas deux fois ainsi et jamais je ne donnerai comme à vous ma vie à une autre femme. Vous croire coupable est la plus amère souffrance que je puisse endurer en ce monde. J'ai douté, je vous ai interrogée lorsqu'un autre vous aurait repoussée avec mépris...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la belle fille qui se sentait défaillir.

Lancester continua :

— Lorsqu'il vous suffisait d'un mot...

— Mais ce mot, je l'ignore ! Brian, interrompit Susannah dont les grands yeux se mouillèrent de larmes brûlantes. Si je me suis laissé appeler d'un nom qui n'est pas le mien, si j'ai souscrit un engagement ténébreux et dont la portée m'est encore inconnue, c'était pour vivre... et si je voulais vivre, Brian, moi que le tentateur a surprise penchée au-dessus de la mort, c'était pour vous !

Brian ne comprenait pas, mais cette voix, mais ces larmes lui allaient à l'âme, et il était à demi convaincu.

— Écoutez, reprit tout à coup Susannah, dont le re-

gard humide étincela au feu d'une inspiration soudaine; je ne suis pas indigne de vous, Brian!

— Vrai! dites-vous vrai? s'écria celui-ci en faisant un pas vers elle.

Susannah répondit :

— Entre nous, il n'y a que l'infamie de mon père. Moi, je suis comme Dieu m'a faite, et je n'avais pas peur de mourir!

Brian la regarda avec admiration.

— Oh! comme il doit être beau de sonder votre cœur! dit-il.

— Me croyez-vous? demanda-t-elle.

— Si je vous crois!... s'écria Lancester.

Elle sourit, mais son œil était humide encore.

— Écoutez, reprit-elle, j'ai appris bien des choses depuis que vous aimez, Brian, mais je ne sais pas répondre encore à toutes les questions, ni comprendre tous les soupçons.

— Ne parlez plus ainsi! supplia Lancester; oubliez que je vous ai soupçonnée! L'homme est faible et méchant. Ceux qui se croient à l'abri des préjugés de la foule, ceux qui se targuent d'avoir un cœur noble et une raison pure, sont des fanfarons pleins d'orgueil. J'aurais dû tomber à vos pieds lorsque vous m'avez dit : je ne suis pas princesse; j'aurais dû vous remercier à genoux de me donner votre confiance avec votre amour, et d'avoir bravé, pour me répondre, le danger, — un danger que vous dites être terrible, — et qu'une main puissante tient suspendu sur votre tête. Ce péril, qu'il soit imaginaire ou réel, vous épouvantait...

— Pour vous, Brian, pour vous! interrompit Susannah.

Lancester prit sa main qu'il appuya passionnément sur ses lèvres.

— Pour moi! répéta-t-il; m'avez-vous pardonné, madame?

Susannah ne lui répondit que par un regard où brillait son amour sans bornes.

— Il faut nous hâter, murmura-t-elle; n'avez-vous pas envie de savoir quel est ce danger dont vous parliez tout à l'heure?

— J'ai besoin de lire dans votre âme, répliqua Brian; j'ai besoin de vous entendre parler de vous.

— Pourquoi m'avoir interrompu, alors? reprit en souriant la belle fille : je voulais tout vous dire. Au lieu de m'écouter, vous m'avez interrogée; vous m'avez demandé si j'étais digne de votre amour. Oh! Brian, pouvais-je répondre? moi qui ne crois pas qu'il y ait au monde une femme digne de vous!

Dans le cabinet noir, la petite Française dormait sous la chaude ouate de sa douillette de satin. Elle rêvait toujours qu'elle veillait et que Brian contait à Susannah l'ingénieuse histoire de Robinson Crusoé, jeté par la tempête dans une île déserte.

Il y avait longtemps que la petite Française n'avait lu *Robinson Crusoé,* aussi écouta-t-elle avec beaucoup d'intérêt le récit de ses aventures.

Susannah se recueillit un instant et commença.

XI

UN BAISER EN SONGE

Il y avait dans la maison de mon père, dit Susannah, dans Goodman's-Fields, un petit jardin où s'élevaient douze beaux arbres, comme ceux qu'on voit dans les parcs du roi. Il n'y avait que cela dans le jardin.

J'étais toute petite. Du plus loin que je me souvienne, je me vois, jouant sur le gazon, au pied des grands

arbres qui, plantés en rond, me cachaient les maisons environnantes et ne me laissaient apercevoir que le ciel gris de Londres et parfois le soleil, empourpré par le brouillard.

Je jouais seule, toujours seule. Je ne sortais jamais. Il n'y avait dans la maison que mon père, une presbytérienne, nommée Tempérance, qui s'enivrait du matin au soir, et un domestique nommé Roboam. Roboam était muet.

Tempérance avait défense de me parler, et mon père la menaça un jour parce que, dans son ivresse, elle m'avait adressé devant lui quelques mots et dont le sens glissa sur ma jeune intelligence.

Mais les mots eux-mêmes sont restés dans ma mémoire, comme les moindres incidents de cette époque de mon enfance. Il s'agissait d'un lord méchant et cruel, d'un comte, je pense, qui avait abandonné sa fille, et d'une pauvre femme qui pleurait son enfant de l'autre côté de la Clyde.

Tempérance n'eut garde de recommencer. Mon père lui faisait peur. C'était une grande fille aux membres masculins, à la physionomie hébêtée. Son travail se bornait à m'habiller et à mettre en mouvement la balançoire où je me berçais.

Roboam servait à table. Son mutisme n'était pas une infirmité de naissance, car il portait sur son visage les traces d'une mutilation barbare. C'était, du reste, un véritable esclave. Mon père le battait. Il a fait pendre mon père.

Vous connaissiez mon père, milord. Je vous ai vu souvent venir dans la maison de Goodman's-Fields. Mais vous y vîntes seulement bien des années après l'époque dont je vous parle. Ismaïl Spencer était alors un jeune homme. Je ne puis me souvenir de lui qu'avec un sentiment de terreur. Il ne m'aimait pas. Moi, je l'aimais. J'aimais Tempérance aussi, et j'avais pitié du pauvre muet Roboam.

Mon père restait quelquefois trois ou quatre jours sans

me voir. Je demeurais seule alors avec Tempérance et Roboam. Roboam sculptait de petits morceaux de bois dur dont j'appris la destination plus tard. Tempérance buvait du genièvre jusqu'à ce qu'elle tombât, inerte, sur le parquet. Moi, je courais sous les grands arbres avec ma biche. Je ne vous ai pas parlé de ma biche, Brian, ma pauvre Corah, qui était si douce, si belle, et qui m'aimait tant! mon père l'avait amenée dans notre petit jardin, et Roboam lui fit une cabane en planches. J'eus bien peur d'abord, mais Corah lécha ma main. C'était la première fois de ma vie que je recevais une caresse. Je me jetai au cou de Corah dont j'embrassai la joue fauve avec transport. Mon père se prit à rire. Ce rire me glaça.

— Ce sera désormais votre compagne, Suky, me dit-il; elle ne sortira plus de ce jardin.

Je devins triste. D'où venait-elle cette charmante créature qu'on renfermait dans ma prison? Elle semblait à l'étroit entre les murs du jardin, qu'elle parcourait en tous sens comme pour chercher une issue. Sans doute hier encore elle était libre comme ces jeunes filles qui couraient joyeusement sur le gazon de Goodsman's-Fields. Moi, du moins, je n'avais jamais été libre.

Toute cette nuit-là, au lieu de dormir, je pensai aux choses que je ne pouvais atteindre...

Susannah s'arrêta pensive. Brian, qui jusque-là l'avait écoutée avec un muet étonnement, profita de ce moment de silence.

— Vous n'avez donc point connu votre mère, Susannah? demanda-t-il.

— Non, répondit la belle fille; mon père m'a parlé d'elle; mais c'était pour m'exhorter à la haïr.

Brian fit un geste de surprise.

— Haïr votre mère! répéta-t-il; mais n'avez-vous pas de plus lointains souvenirs que les paroles de votre père?

— Non, dit encore la belle fille.

— N'y avait-il point de femme auprès de votre berceau?

— Tempérance, répondit Susannah, qui buvait et qui dormait.

— Et quel âge aviez-vous au temps dont vous me parlez?

— Je ne sais. Il y a de cela dix ans, et je pense avoir dix-huit ans.

Brian se tut. Susannah se recueillit un instant, puis son beau visage s'éclaira d'un reflet de bonheur et elle reprit tout à coup :

— Que je vous raconte un mystérieux événement, milord, qui vint rompre à cette époque la monotonie de ma réclusion. Longtemps, bien longtemps, lorsque je voulais être heureuse, je fermais les yeux et appelais à moi par la pensée ce rêve ou ce souvenir. C'était un soir. Je me trouvais au parloir, où je m'étais endormie, la tête sur l'épaule de ma biche Corah. Quand je dormais ainsi, Corah restait immobile durant des heures entières. Cette fois, pourtant, elle fit un mouvement qui souleva ma paupière et je vis, dormant toujours ou éveillée, je ne sais, une femme qui se glissait dans le parloir, suivie de Tempérance.

Que cette femme était belle, milord, et qu'il y avait de bonté sur son doux visage ! Mon cœur s'élança vers elle dès que je la vis; mais je n'osai bouger, retenue que j'étais par la sauvagerie de l'enfance, augmentée chez moi par une continuelle solitude. Je tins mes yeux demi-clos et fis semblant de sommeiller. Tempérance et la belle dame s'arrêtèrent au milieu du parloir ; les flancs de Corah frémissaient sous moi, parce que Corah était sauvage aussi et qu'elle avait peur à la vue d'une étrangère.

J'étais trop enfant, n'est-ce pas, milord, pour inventer de pareils détails? J'ai vu cette femme ; j'ai senti Corah tressaillir : ce n'était pas un rêve !

Le regard de Susannah se releva sur Brian et interrogea son visage.

— Comme vous eussiez aimé votre mère ! murmura Lancester avec émotion.

— Vous pensez donc que c'était un rêve? demanda tristement la belle fille.

— Je pense que Dieu a été miséricordieux envers moi et que je ne méritais pas votre amour, Susannah. Continuez, oh! continuez à me dire votre vie. Je commence à comprendre ce que vous êtes; je commenee à deviner ce mystérieux et divin travail qui a fait croître un ange là où l'on n'avait jeté que des semences infernales.

— Hélas! milord, dit Susannah en secouant la tête, vous ne vous souvenez donc plus que je suis une malheureuse esclave entre les mains de gens pervers et forts...

Brian lui prit la main et l'interrompit en souriant.

— Vous êtes une pauvre enfant trompée, répliqua-t-il; nous sommes à Londres, Susannah! où deux millions de regards sont ouverts, à Londres où tout pouvoir occulte comme celui dont vous m'avez parlé vaguement est impossible!

— Prenez garde, milord! j'ai vu des choses...

— Vous me direz tout cela, Susannah, reprit Brian. D'ailleurs, ajouta-t-il de ce ton badin qu'on prend avec les enfants pour s'accommoder à leurs chimériques frayeurs, si ce sont des géants nous les pourfendrons, madame, et si ce sont des diables nous tâcherons de les exorciser.

Susannah reprit :

— Vous ne sauriez croire, Brian, combien je tiendrais à penser que cette belle dame n'était point une vision. C'est le seul souvenir heureux que j'aie gardé de mon enfance. Elle me contemplait avec des yeux ravis. Qu'elle est jolie! disait-elle d'un air triste et joyeux à la fois. Tempérance n'avait pas bu ce soir-là. — Madame, c'est tout votre portrait! répondit-elle.

On entendit un bruit de pas au bout du corridor sur lequel s'ouvrait le parloir.

— Allez-vous-en, madame, allez-vous-en! s'écria Tempérance qui devint pâle, malgré la couche empourprée que l'habitude du gin avait mis sur sa joue; au nom de Dieu allez-vous-en!

La dame fit un mouvement pour se retirer; mais quel-

que chose la retint, et, repoussant les efforts de Tempérance qui voulait l'entraîner, elle s'élança vers moi et me pressa convulsivement contre son cœur. Vous dire ce que j'éprouvai en cet instant serait impossible, milord. Mon âme se fondit. Oh! ce ne pouvait pas être un rêve; car, voyez, Brian, me voilà qui pleure à la seule pensée de ce baiser, l'unique baiser que j'aie senti, doux, sur mon front. Oh! oui! vous avez raison. Que j'aurais aimé ma mère, milord!

— Mais c'était elle! s'écria Lancester; c'était votre mère, milady : votre mère, qu'on avait sans doute éloignée de vous violemment.

Susannah joignit ses mains et jeta les yeux au ciel avec passion.

— Ma mère! répéta-t-elle comme si ce mot eut affecté délicieusement ses lèvres au passage! ma mère! j'aurais vu ma mère!

Elle se laissa glisser sur le rebord du sofa et tomba à genoux.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle; faites qu'elle soit heureuse, bien heureuse! Et faites qu'avant de mourir je puisse encore sentir sur mon front les lèvres de ma mère!

— Ma vie est à vous, madame, dit Lancester en la relevant; le temps que je donnais à ma rancune ou à mes folies, je vous le donnerai désormais sans réserve. Nous chercherons. Et, si trouver votre mère est une chose possible, nous la retrouverons, je le jure!

Susannah pressa son front à deux mains.

— Non! non! murmura-t-elle avec un découragement subit; ce sont de folles illusions, milord. Écoutez! lorsque cette bouche amie toucha mon front, je poussai un cri de joie et je tendis mes petits bras afin de rendre étreinte pour étreinte. Hélas! mes bras se refermèrent sur le vide. Il n'y avait plus au-dessus de moi de belle dame penchée pour me donner un baiser. J'ouvris les yeux : une obscurité profonde était dans la chambre.

Presque aussitôt après la voix menaçante de mon père

éclata à la porte du corridor. Je ne pouvais comprendre ce qu'il disait parce qu'il parlait à Tempérance dans une langue à moi inconnue. J'ai su depuis que c'était le patois de l'Irlande occidentale. Tempérance répondait en tremblant. Ismaïl menaçait toujours. Enfin, la pauvre fille poussa des cris perçants, et, parmi les cris, j'entendis la main de mon père retomber sur elle lourdement et à plusieurs reprises.

Quand on ralluma la bougie, je vis Tempérance étendue sur le parquet, le visage sanglant et tuméfié. Ismaïl la frappait souvent ainsi. Je m'approchai d'elle pour la consoler : mon père me repoussa rudement.

— Avez-vous bien dormi, Suky? me demanda-t-il.

— Je ne dormais pas, monsieur, répondis-je, et j'ai vu...

— Vous me conterez votre rêve une autre fois Suky. Mais ne dormez plus ainsi sur le carreau : les soirées sont froides et vous êtes cause que je suis obligé de châtier Tempérance.

— Quoi ! m'écriai-je, c'est pour moi !

— Écoutez, Suky, reprit Ismaïl avec son méchant sourire ; quand vous aurez comme cela des rêves ; venez me les conter tout de suite. Le ferez-vous, Suky?

Une question de mon père, milord, c'était toujours un ordre ou une menace. Je courbai la tête et me mis à trembler.

— Le ferez-vous? répéta Ismaïl en me secouant le bras.

— Je le ferai, monsieur.

— Oui, Suky ; vous êtes une bonne fille. Et d'ailleurs, si vous ne le faisiez pas, je tuerais votre biche.

Pour la première fois je regardai Ismaïl en face et ses sourcils froncés ne me firent pas baisser les yeux.

— Si vous voulez tuer Corah, je la défendrai, répondis-je.

Il me frappa doucement sur la joue.

— Suky, dit-il, si vous défendez votre biche je vous tuerai toutes les deux.

Brian tressaillit sur le sofa.

— Le misérable ! prononça-t-il involontairement.

— Il est mort, dit Susannah ; et il était mon père, milord. Quand il fut sorti, je m'approchai de Tempérance, qui gisait sur le parquet, et j'essayai de la relever.

— Du gin ! me dit-elle avec sa voix rauque.

J'allai chercher du genièvre. Elle but avidement et à plusieurs reprises. Quand elle eut bu, elle se mit à chanter. Je lui demandai instamment et à genoux quelle était cette belle lady qui s'était penchée sur moi pour m'embrasser. Elle éclata de rire et but encore.

Puis, au lieu de se relever, elle s'étendit tout de son long dans la poussière en disant :

— Le juif me bat, mais il me laisse boire.

— Tempérance, bonne Tempérance ! m'écriai-je, répondez-moi, par pitié.

— Quand j'ai du gin, je ne crains pas les coups, balbutia-t-elle, qu'il frappe, le juif, je boirai !

XII

CORAH

Vous dont l'enfance a été sans doute bien heureuse, milord, vous qui fûtes rassasié des baisers de votre mère, vous ne comprendrez pas cela, peut-être : un de mes plus passionnés désirs en ce monde est de revoir Tempérance, la pauvre créature avilie, et si je désire la revoir, c'est pour lui faire encore une fois cette question jadis si souvent répétée : Était-ce un rêve ?

Les jours s'écoulèrent, puis les mois, puis les années. Je grandissais. Mon père disait que je devenais belle. Nul changement, cependant, ne s'opérait dans ma vie. Je demeurais toujours confinée dans la maison de Goodman's-Fields, n'ayant d'autre société que le muet Roboam, Tempérance et ma biche. Les absences de mon père devenaient de plus en plus fréquentes. J'ai su depuis ce qu'il faisait durant ces absences. Il jouait sa vie contre de l'or. En commençant, il gagna beaucoup d'or; quand la chance tourna, il perdit la vie.

Que j'ai pleuré, milord, vers cette époque dont je vous parle! Il y avait près de deux ans que la pauvre Corah et moi nous nous aimions. Si vous saviez comme elle était belle, Corah, et bonne! Comme elle comprenait chaque mot qui sortait de ma bouche! Comme elle devinait mon silence! C'était mon unique amie et ma seule joie. Quand elle fut morte, il s'écoula bien du temps avant que je trouvasse une autre créature vivante pour compatir à ma tristesse.

Car elle mourut, milord. Corah n'était pas comme moi fille du malheur. Elle avait connu la liberté. Les nerfs souples et puissants de ses jarrêts si frêles en apparence avaient dévoré l'espace autrefois. C'était au fond des grands bois qu'on était allé la chercher pour l'emprisonner ensuite dans cet étroit jardin, qui n'avait pas assez d'air pour sa libre poitrine.

Vous le dirai-je, milord, j'étais un peu comme Corah. L'air pesant de ma prison oppressait de plus en plus ma poitrine. Mais il y avait dans ce mal nouveau une sombre joie : j'espérais mourir. J'étais trop forte. La mort ne vint pas.

Un matin, en descendant au jardin, je trouvai ma pauvre Corah étendue sur le gazon. Je me mis à genoux. Elle leva sur moi son œil mourant et tâcha de se redresser sur ses pieds pour me porter sa caresse accoutumée. Elle retomba, milord, et ce fut fini. Corah ne se releva plus...

Brian prit le mouchoir brodé de la belle fille et essuya

une larme qui roulait lentement le long de sa joue. Elle essaya de sourire.

— C'est là une douleur bien frivole, n'est-ce pas, milord? reprit-elle. Mais c'est que, après cette mort, il me faut franchir un espace de sept années pour retrouver dans ma vie un instant d'épanchement, une caresse sincère. Sept ans, milord! et je suis bien jeune.

Je restai toute la journée auprès de Corah morte. Le soir, oh! ce fut une chose affreuse! Tempérance introduisit un homme dans le jardin. Cet homme était hideux à voir; il portait, sur son corps difforme, de misérables haillons; lorsqu'il marchait, tous ses membres se disloquaient en d'ignobles contorsions. Tempérance me dit: Miss Susannah, voici le joli mendiant Bob qui vient chercher la biche. Il faut monter à votre chambre, ou vous serez malade.

Je ne bougeai pas. Mais l'horrible mendiant avança tortueusement vers moi, et, saisie d'un invincible dégoût, je m'élançai dans le parloir.

Bob se mit à genoux à la place même où j'étais un instant auparavant et passa ses mains sur le corps de ma biche.

— Elle est durement maigre, cette petite bête, grommela-t-il; mais si elle était morte d'un coup de couteau, on en tirerait bien trente shellings.

— Je vous la donne telle quelle pour un pot de gin, reprit Tempérance; mais dépêchez, mon joli Bob!

Bob mit sa main dans son sein et en retira un long couteau dont la lame brilla aux dernières lueurs du crépuscule.

— Après ou avant, dit-il, peu importe! Je vais l'arranger si bien que le marchand croira que je l'ai tuée avant sa mort.

Je l'entendis pousser un aigre éclat de rire, puis la lame de son couteau disparut dans la gorge de Corah. Je tombai à la renverse. Quand je repris connaissance, mon père était au chevet de mon lit, avec un médecin.

— Il faut soigner cette enfant, monsieur, disait ce der-

nier; elle est malade, fort malade! Il lui faut de l'air, de la liberté, les joies de son âge, ou bien...

— Pensez-vous que nous en soyons là déjà, docteur? répliqua Ismaïl. Je lui donnerai une autre biche, et il n'y paraîtra plus.

Le médecin secoua la tête et alla prendre, sur la cheminée, un géranium dont les fleurs se penchaient, affaissées, sur leurs tiges.

— Les fleurs et les enfants ont besoin de soleil, dit-il; voici une pauvre plante qui sera morte demain. Croyez-moi, monsieur, donnez de l'air pur aux poumons lassés de votre fille, ou elle fera comme la fleur.

Le médecin sortit. J'avais fait semblant de dormir pendant toute la durée de cet entretien. Quand mon père fut seul, il s'assit auprès de moi et me tâta le pouls.

— Ces coquins de *physicians* deviennent poètes! murmura-t-il avec mauvaise humeur; les fleurs et les enfants! Le fait est que Susannah est malade. J'aime mieux faire un sacrifice que de la perdre! De manière ou d'autre, elle me vaudra une bonne rente, et cela sans danger.

Le lendemain, on me fit monter dans une voiture fermée qui roula un jour entier; et, le lendemain encore, je m'éveillai dans une grande chambre où s'épandaient à flots les rayons du soleil levant. Je sautai hors de mon lit et m'élançai vers la fenêtre. J'avais devant moi un vaste horizon.

Mon père était resté à Londres.

Lady Ophélia et vous, milord, m'avez parlé de Dieu depuis huit jours, et lady Ophélia m'a prêté un livre où sont écrites de hautes et consolantes paroles. Alors je ne connaissais point Dieu, et son nom ne m'était jamais venu à l'oreille que dans un blasphème d'Ismaïl ou dans les plaintes de Tempérance quand mon père la frappait. Pourtant, dès ce temps, où mon intelligence d'enfant était plongée dans de complètes ténèbres, je sentais en moi quelque chose qui me portait invinciblement vers une adoration mystérieuse, vers un espoir qui n'était

point de ce monde, et dont le but brillait au-delà de la mort.

J'avais quitté Londres au commencement du printemps. On me laissa dans cette maison de campagne pendant toute la belle saison. Ces huit mois de liberté produisirent sur moi un effet extraordinaire. Aux champs, je me développai tout à coup. Mon corps devint robuste; mon cœur prit de la force, et mon intelligence, quoique toujours inculte, jeta quelques hardis regards, par-dessus les barrières imposées, sur ce monde qu'il ne m'était point permis de connaître. J'appris à monter à cheval, j'appris à nager dans le lac, et le muet s'émerveilla souvent de mon adresse à manier le fusil de chasse qu'Ismaïl avait mis parmi mes bagages.

Hélas! milord, ce ne sont point ces choses qu'une femme doit savoir. J'ai appris depuis huit jours que ces pauvres talents vont mal à une jeune fille. Je les oublierai, parce que je veux vous plaire.

— N'oubliez rien, Susannah, dit Brian, je vous aime comme vous êtes. J'aime tout ce qui est en vous : votre ignorance, et jusqu'à cette tyrannie qui pesa sur vos jeunes années et qui vous fit si différente des autres femmes. Oh! si vous m'aimez, nous serons bien heureux!

— Si je vous aime! répéta Susannah, dont l'œil alangui par ses souvenirs lança tout à coup un jet de flamme. Dieu sait que depuis longtemps ma vie est à vous, milord. Mais je vous dirai bientôt ce que je souffrais sans vous et pour vous, qui ne me connaissiez pas. Je vous dirai comment, sans le savoir, vous avez changé mon apathique résignation en agonie. Et je vous dirai aussi combien j'aimais ma souffrance, Brian, et quel étrange bonheur se mêlait à l'amertume de ma torture.

Vers l'automne, une lettre d'Ismaïl me rappela. Nous montâmes encore dans une voiture fermée qui entra dans Londres à la nuit. En me revoyant, mon père sembla étonné.

— Comme vous voilà belle et grande, Susannah! dit-

il avec une véritable admiration ; ce diable de docteur avait raison, avec sa fleur et son enfant. Allons, Susannah, ma fille, vous voilà une grande dame, et il va falloir vous traiter en conséquence. Aimez-vous les belles robes?

Je rougis de plaisir à cette question.

— Vous aurez de belles robes, reprit mon père, qui mit de la raillerie dans son sourire, et des parures et des dentelles. Et puis, ma fille, vous verrez bientôt des figures nouvelles. Oh ! vous allez vous divertir comme une reine, Susannah.

Le soir même de ce jour, il arriva une sorte d'événement. Tempérance était occupée à démêler mes cheveux pour faire ma toilette de nuit. Comme d'habitude, la malheureuse fille était ivre à demi.

— Miss Susannah, me dit-elle tout à coup en éclatant de rire, je suis chargée de vous embrasser, de vous embrasser sur les deux joues, pardieu ! miss Susannah ! C'est mon joli Bob qui m'apprend à jurer ainsi. Que disais-je donc, miss Susannah, s'il vous plaît? Je disais qu'on m'avait chargée de vous embrasser et de mettre à votre cou ce brimborion que voici.

Avant que j'eusse le temps de répondre, elle planta un gros baiser sur chacune de mes joues, et me passa au cou un cordon de soie auquel pendait le médaillon où est notre fleur, Brian.

— Qu'est cela, m'écriai-je, et qui vous a chargée?...

— Chut ! interrompit Tempérance ; c'est un grand secret.

— Je vous en prie, ma bonne Tempérance, dites-moi qui m'envoie cette jolie boîte.

— C'est...

Elle s'arrêta pour éclater de rire.

— C'est une fée, reprit-elle avec sa grosse gaîté, une fée qui rôde dans Goodman's-Fields tous les soirs et qui me donne de quoi acheter du gin quand... quand cela lui plaît, pardieu ! miss Susannah !

XIII

LE MÉDAILLON

Il me fut impossible, continua Susannah, de tirer rien autre chose de Tempérance. Elle me laissa le médaillon qu'elle avait suspendu à mon cou. A la place où se trouve maintenant ce grattage confus, Susannah tenait le médaillon à la main en parlant ainsi, on voyait une petite estampe, des armoiries, je pense. Au-dessous de l'écusson, un mot avait été ajouté au poinçon, un seul mot, gravé d'une main tremblante. Je ne savais pas lire encore, mais chacune des lettres burina sa forme au fond de ma mémoire, et plus tard je pus les épeler en mon souvenir. Le mot écrit au-dessous de l'écusson était un nom, et ce nom était Mary.

— Mary! répéta Brian.

Une idée venait de germer vaguement en son esprit. Il se pencha sur le médaillon. Mais qui jamais a pu voir deux fois de suite la même figure dans les nuages? Brian chercha en vain les deux aigles qu'il avait reconnus aux deux côtés de l'écusson. La couronne de comte, seule, restait visible au-dessus des armoiries.

— Et c'est votre père qui a détruit cette gravure, milady? demanda-t-il.

— J'allais vous le dire, répondit Susannah.

— Vous pensâtes à votre mère, Susannah?

La belle fille baissa la tête.

— Milord, dit-elle, je pensai à une femme douce et bonne qui m'aimait. Je ne pensai pas à ma mère, puisque je croyais que ma mère me détestait. Parmi les cruels

souvenirs qui forment tout mon passé, le plus amer et le plus cruel est celui-ci : J'ai souvent maudit ma mère. J'étais encore à regarder mon cher médaillon, lorsqu'Ismaïl vint me faire sa visite du soir. J'essayai de le cacher dans mon sein; mais il aperçut ce mouvement et me saisit le bras.

— Oh! oh! s'écria-t-il, miss Suky, savons-nous déjà la route de notre sein, cette cachette dont on n'use guère à votre âge? Montrez-moi cela, mon enfant. Ce ne peut être encore un billet doux, je pense?

— Ne me le prenez pas! m'écriai-je; je vous en prie, ne me le prenez pas!

— Nous y tenons donc bien, miss Suky? Voyons! Je vous le rendrai; mais il faut me le montrer tout de suite.

Vous vous souvenez d'Ismaïl, milord? c'était un homme terrible. Il me semble voir encore son pâle visage, dont la partie inférieure était cachée par une barbe épaisse, noire, soyeuse. Tempérance disait qu'il était beau. C'était, en tout cas, une effrayante beauté que la sienne. Et sa voix! comme elle éclatait sourde, moqueuse, menaçante! J'ai entendu depuis une voix semblable. C'était la voix d'un homme...

Susannah baissa le ton et s'approcha de Brian.

— C'était la voix de l'homme qui est maintenant mon maître, acheva-t-elle.

L'attention de Brian redoubla. Susannah reprit.

— Cet homme, qui s'est fait connaître à moi sous le nom de Tyrrel, et que lady Ophélia nomme sir Edmund Makensie.

— Sir Edmund Makensie! s'écria Lancester.

— Vous le connaissez, milord?

— A coup sûr, je le connais, madame. Qu'alliez-vous me dire sur sir Edmund Makensie?

— J'allais vous dire, milord, que sa voix a fait une fois sur moi un effet extraordinaire. Cette fois, cette seule fois, il parla avec colère, avec passion, et sa voix devint celle d'Ismaïl.

Brian sourit d'un air de doute.

— Oh! ce fut un douloureux moment! ajouta la belle fille, il y avait là un mourant qui dormait, et l'on me dit de le baiser au front. Je le baisai, milord, parce qu'on me menaçait de vous perdre. Dieu veuille qu'il n'en soit point résulté de mal!

Brian la regarda avec inquiétude.

— Vos paroles deviennent pour moi des énigmes, Susannah, dit-il. Au nom du ciel, expliquez-vous!

— Bientôt, milord, bientôt. Maintenant que j'y pense, mon cœur se serre encore. Oh! c'était sa voix... c'était sa voix!

— Madame, dit doucement Lancester, assez de malheurs réels ont pesé sur votre vie, sans aller vous créer des fantômes. Quoi de commun entre le débonnaire visage de sir Edmund et la figure énergiquement méchante du juif Ismaïl? faut-il vous rappeler qu'Ismaïl est mort?

— Sur l'échafaud, murmura Susannah; je le sais... je l'ai vu... j'ai vu pendre mon père, milord!

Elle s'arrêta, tremblante, et fut quelques secondes avant de reprendre la parole.

Brian, pendant ce temps, songeait à ce sir Edmund, dont il avait jusque alors déploré le malheur, et qui se trouvait être, suivant Susannah, la tête d'une criminelle et mystérieuse entreprise. Il ne savait pas encore quels étaient le but et les moyens de cette entreprise, mais il rêvait déjà aux mesures à prendre pour arracher le masque de cet homme, qui faisait abus de son infirmité et trompait d'autant plus facilement le monde qu'on le plaignait davantage, et que la compassion fermait la porte aux soupçons.

— Je vous disais, milord, reprit Susannah, que mon père m'ordonna de lui remettre l'objet caché dans mon sein. Je dus lui obéir. Aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur le mot écrit au poinçon et sur les armoiries, une exclamation de colère lui échappa.

— Misérable Tempérance! murmura-t-il; qui vous a donné ce bijou, miss Suky?

Je ne répondis point.

— Il est fort joli, ma fille, reprit-il; voulez-vous m'en faire cadeau?

— Non, oh non! monsieur, m'écriai-je, je vous supplie de me le laisser!

— Je vous le laisserai, Suky, si vous êtes une bonne fille, c'est-à-dire si vous m'avouez que c'est Tempérance qui vous a donné ce bijou.

Je savais que mon père frapperait Tempérance, et j'avais pitié d'elle.

— Non, monsieur, répondis-je, ce n'est pas Tempérance.

— Cela sait déjà mentir! murmura-t-il avec un narquois sourire; l'éducation ne sera ni longue ni difficile à faire.

Il s'assit auprès de moi, tournant et retournant le médaillon entre ses doigts, comme s'il eût voulu l'ouvrir. Moi, je n'avais pas même soupçonné qu'il pût être creux. Au bout de quelques minutes, durant lesquelles il m'entretint de choses frivoles, son doigt pressa par hasard le ressort du secret et le médaillon s'ouvrit. Je poussai un cri de surprise.

— Ah! ah! Suky, dit-il, vous ne vous attendiez pas à cela.

— Qu'y a-t-il dedans, monsieur? demandai-je curieusement.

— Il y a de l'eau de Portugal, miss Susannah, et quelques poils de chatte.

En prononçant ces mots, il s'approcha de la grille, et y jeta un objet qu'il avait pris dans le médaillon. Cet objet pétilla en touchant le coke, et rendit un flocon de fumée. Ce devait être une mèche de cheveux.

— Mon père avait pris dans le médaillon un petit papier d'une extrême finesse qui accompagnait les cheveux. Il mit son lorgnon à l'œil et lut :

« A Susannah quand elle saura lire. »

— Bon! s'écria-t-il, voilà une naïveté ravissante! Natu-

rellement, Suky, vous ne vous seriez point avisée de lire avant d'avoir appris votre alphabet.

— Mais j'apprendrai, monsieur, interrompis-je; ce papier est à moi, rendez-le moi.

— Vous apprendrez, Suky, voilà ce qui est vrai; vous apprendrez dès demain à lire, à chanter, à danser : tout ce qu'une belle fille doit apprendre pour captiver le cœur d'un homme. Quant au papier, c'est autre chose. Ne vous en inquiétez pas, et laissez-moi déchiffrer ce griffonnage.

Il commença, en effet, la lecture du billet enfermé dans le médaillon.

Le papier était très-petit, milord; pourtant il contenait sans doute bien des choses, car mon père fut longtemps à le lire. Tout en le lisant, il murmurait d'amères paroles et haussait les épaules avec dérision.

— Que c'est bien cela ! s'écria-t-il enfin; il y a là, pardieu, dans ce misérable chiffon, de quoi faire fondre en larmes tout un bataillon de vieilles femmes ! Si la personne qui vous écrit ces fadaises était riche, Suky, je crois que nous pourrions nous arranger ensemble, car rien ne lui coûterait.

— Quelle est cette personne monsieur? demandai-je d'une voix suppliante.

Il répondit avec son sourire moqueur :

— C'est un beau jeune homme qui se meurt d'amour pour vous, Suky.

— Et c'était Ismaïl qui vous parlait ainsi, madame ! dit Lancester, dont les sourcils s'étaient froncés; votre père !

— Milord, Ismaïl alla plus loin. Il y a huit jours, je vous aurais répété sans rougir tout ce que me disait Ismaïl. Depuis huit jours, la lumière s'est faite en moi : je sais que, devant Dieu comme devant le monde, ces enseignements sont infâmes.

— Quoi ! madame, s'écria Brian, faut-il donc que je suppose ?

— Laissez, milord, dit Susannah, dont un sourire noble et pur éclaira la tristesse, ne m'interrogez pas. Je ne comprendrais point vos questions, peut-être.

Brian de Lancester se sentit rougir tant il y avait loin de cette candeur à la demande qu'il avait été sur le point de formuler.

— Ismaïl avait toujours à la main le médaillon, reprit cependant Susannah. Tout à coup il tira de sa poche un outil pareil à celui dont se servait Roboam pour sculpter ses petits morceaux de bois, et vint brusquement se rasseoir auprès de moi. Puis, à l'aide de son outil, il commença le grattage de l'écusson.

— Oh! monsieur, m'écriai-je en sanglotant, vous effacez le nom de la personne qui m'aime. A quoi me servira-t-il d'apprendre à lire?

— Vous tenez donc bien à savoir ce nom, Susannah? Ma fille, dans quelque temps, vous compterez par douzaine les gens qui vous aimeront. Sur ma foi, vous serez une heureuse créature, Suky. Je vous donnerai, moi, des parures à écraser les plus brillantes ladies. Vous serez l'astre, vous serez la lionne. Autour de vous se pressera une foule compacte de soupirants. Tous vous demanderont votre cœur. M'écoutez-vous, Suky?

Je suivais d'un œil triste l'œuvre de destruction à laquelle il se livrait tout en parlant.

— Vous m'écoutez, c'est bien! reprit-il. Voilà la vie : la vie des femmes, au moins. Or, Suky, beaucoup se perdent par orgueil, beaucoup par étourderie. L'orgueil, que les hypocrites nomment la pudeur, vous conseillera de passer, froide et hautaine, parmi l'encens brûlé en votre honneur; l'étourderie, que vous entendrez nommer la voix du cœur, vous dira d'aimer quelque jeune gentleman à la voix douce, au tendre sourire. Prenez garde, Susannah! Le devoir d'une femme... Mais voici votre bijou que je vous rends, ma fille.

Il me rendit, en effet, le médaillon vide et dans l'état

où vous le voyez. Puis il reprit, d'une voix presque solennelle :

— Le devoir d'une femme est d'aimer, Susannah, d'aimer et de se donner sans réserve, sans combat, à ceux que choisit leur père ou leur maître... à ceux qui sont riches, généreux, puissants... Vous comprendrez cela plus tard, Suky; je vous en reparlerai. Dormez bien !

Brian demeurait comme pétrifié.

— Infamie ! infamie ! murmura-t-il enfin.

Il se leva et fit quelques tours dans la chambre. Lorsqu'il revint vers Susannah, son front s'était rasséréné.

— Madame, lui dit-il d'un ton de conviction profonde, cet homme, ce monstre ! n'était point votre père !

XIV

LE BOUDOIR D'ISMAÏL

— Il est des choses, milady, reprit Lancester, qu'on sent et qu'on ne peut point démontrer. Je sens, je sais, madame, que ce médaillon venait de votre mère ; je sais que cet homme ne peut être votre père.

Susannah porta le médaillon à ses lèvres et le baisa longuement.

— Je veux vous croire, milord, dit-elle, pour ce qui est de la mystérieuse origine de ce médaillon. Il me sera désormais doublement cher, puisqu'il me parlera de tout ce que j'aime, de ma mère et de vous : de ma mère, dont vous me révélez l'amour, de ma mère, que vous me

rendez, pour ainsi dire. Oh ! merci pour elle et pour moi, milord. Vous venez de m'apprendre que je ne vous aime pas assez encore !

Elle leva sur Brian ses beaux yeux pleins de tendresse et de gratitudes infinies.

— Quant à Ismaïl, reprit-elle ensuite, vous vous trompez, milord, il était mon père. Mais c'était un homme bien différent des autres hommes. Il ne croyait à rien, il raillait tout, et savait affubler d'un nom méprisant ou moqueur chacune des vertus admises par le monde. La chose la plus ridicule à ses yeux eût été justement la plus sainte aux vôtres.

Me voici arrivée, milord, à une autre période de mon histoire. Ma vie changea tout à coup, sans transition aucune; je ne devais jamais revoir Tempérance !

Le lendemain, ce fut une femme étrangère qui vint présider à mon lever. Ma sauvagerie me sollicitait à ne point lui adresser la parole; mais, d'un autre côté, je voulais m'informer de Tempérance, et ce désir, augmenté par une vague inquiétude sur le sort de la pauvre fille, fut plus fort que ma timidité. J'interrogeai la nouvelle venue, qui se prit à sourire et prononça quelques mots en une langue étrangère. Elle ne savait point l'anglais. Elle commença aussitôt ma toilette. Les habits dont elle me revêtit n'étaient point mes habits de la veille. C'était une belle robe neuve, dont la ceinture de soie emprisonnait étroitement ma taille, libre jusque-là de tout lien. Elle peigna et frisa mes cheveux, qui, pour la première fois, tombèrent en symétriques anneaux le long de mes joues.

Quand je me regardai dans la glace, milord, en sortant des mains de cette nouvelle camériste, je poussai un cri de joie. Pour la première fois, le sentiment de ma beauté surgit en moi. Je ne me reconnaissais pas. Je rougissais, j'étais heureuse, et fière, et honteuse. J'aurais voulu tout à la fois me montrer aux regards et voiler mon visage.

Ce jour-là, dès le matin, je fus introduite dans une salle du premier étage de la maison de Goodman's-Fiels que je ne connaissais pas. C'était un grand et magnifique appartement, tapissé de velours rouge et tout entouré de tableaux rares. Il y avait un beau piano, une harpe, des livres richement ornés et des albums ouverts sur le piano, sur les guéridons, partout. Les tableaux étaient des sujets mythologiques, traités dans un sentiment de volupté abandonnée; les albums... Milord, il y a huit jours que j'ai appris à rougir, et je ne puis vous dire ce qu'il y avait dans les albums.

Tout cela frappa mes yeux et produisit sur moi une première impression tout agréable. J'admirai les belles nymphes, couchées au milieu de paysages splendides ou montrant les contours divins de leur corps à travers l'eau cristalline des fontaines consacrées. Les albums étaient richement reliés; j'admirai leur dorure, mais ce qu'ils contenaient n'excita rien en moi, pas même la curiosité.

Dieu m'a protégée en tout ceci, milord, et je lui rends grâce du fond du cœur. Tant qu'il n'y eut rien entre Ismaïl et moi, tant que mon âme resta sans défense aucune contre ses suggestions perfides, je fus couverte par mon âge, — puis, au moment où ses enseignements eussent pu agir efficacement sur mes sens, sinon sur mon cœur, vous êtes venu, milord, vous qui, sans le savoir, avez été mon ange gardien!

Lancester prit sa main, qu'il toucha respectueusement de ses lèvres, et dit :

— Me pardonnerez-vous, madame? Depuis une heure que vous parlez, j'ai plus souffert que durant une semaine de martyre. J'avais peur... peur toujours de voir le vice attaquer, non pas votre âme, mais vos sens. J'avais peur de le voir entrer en vous par surprise, à la faveur des enseignements de cette homme. Mais vos dernières paroles ont déchargé mon cœur d'un poids écrasant. Et je dis merci à Dieu, merci à genoux et du fond de l'âme, pour vous avoir gardé votre robe d'innocence

au milieu de ces affreux dangers. Oh! Dieu est bon, madame, et je le servirai désormais!

— Nous le servirons, milord, nous prierons... et que je prierai ardemment, moi, en demandant au ciel qu'il vous fasse heureux!

Je demeurai un instant seule dans le salon, et je me regardai bien des fois dans la glace. Ma robe neuve me tournait la tète, et j'aurais volontiers sauté de joie si je n'avais éprouvé un sentiment d'anxiété timide à la pensée des étrangers qui, sans doute, allaient être introduits auprès de moi.

— Bravo! miss Suky! à la bonne heure, s'écria mon père, qui me surprit au moment où j'essayais de me voir tout entière au moyen des réflexions combinées de deux glaces; à la bonne heure, ma fille! admirez-vous. Dans peu, Dieu merci, j'espère qu'il y aura bien des lords pour vous admirer.

La honte d'avoir été surprise ainsi, amena le rouge à mon front.

— Pourquoi rougir, Suky? reprit mon père; le premier, le plus grand, le seul mérite d'une femme, c'est sa beauté; pourquoi lui serait-il défendu d'en tirer orgueil?

Un personnage à mine obséquieuse, qui était entré derrière Ismaïl et se tenait auprès de la porte, se prit à sourire d'un air approbateur. Cet homme était un juif français qui devait m'apprendre à parler sa langue et à danser suivant la mode de Paris. En même temps, je devais apprendre l'italien et l'allemand sous des professeurs de ces divers pays, qui, réunis, m'enseigneraient en même temps la musique.

Est-il besoin de vous le dire? les premières lettres que j'appris furent ces lettres gravées au fond de ma mémoire, et que mon père avait effacées du médaillon. Quand je sus épeler ce mot de Mary, je me crus savante; et je l'étais, milord, puisque, d'après votre raison comme d'après mes espoirs, le nom dont je venais de conquérir la connaissance est celui de ma mère.

J'appris cependant tout ce qu'on voulut m'enseigner avec une rapidité dont mes maîtres s'étonnaient et dont s'applaudissait mon père. Une seule branche de mon éducation ne marchait point suivant ses désirs : c'était justement celle dont il s'était chargé.

Mon père, en effet, continuait en ce temps à s'entretenir fort souvent avec moi; mais l'enseignement de mes maîtres contredisait fatalement le sien, malgré mes maîtres eux-mêmes. Il n'est point de livre, milord, si mauvais qu'on se le puisse représenter, qui ne contienne quelques maximes empruntées à la vraie morale. Or, mes professeurs étaient bien forcés de se servir de livres pour m'apprendre les langues. Çà et là je trouvais donc la vérité ou des lambeaux de vérité. Ce n'était pas assez pour me faire bonne; c'était assez pour me mettre en défiance.

Les quelques lambeaux de généreuses pensées que j'avais surpris dans les livres frivoles ou pernicieux qu'on mettait entre mes mains me faisaient soupçonner un autre monde en dehors du cercle vicié où se passait ma vie. Je ne savais pas, mais je doutais, et il faut croire que le doute suffit, milord, quand il est étayé par quelques hauts instincts tombés de la main de Dieu pour soutenir durant un temps la lutte contre le mal. On ne remporte pas la victoire, mais on n'est pas vaincu, tant que l'âge n'est pas venu où la passion peut mettre son poids dans la balance.

Quand cet âge vint pour moi, milord, Dieu vous envoya sur mon chemin.

Au bout d'un an je savais le français et les autres langues; je commençais à chanter en m'accompagnant du piano ou de la harpe; je dansais comme on danse sur les théâtres. J'étais telle, enfin, que mon père pouvait me désirer sous ces divers rapports. Un soir, après mes leçons, il vint vers moi.

— Miss Suky, me dit-il, cette nuit je donne le pain et le vin à mes frères; vous leur devez amour et respect, car ce sont des hommes selon mon cœur, adroits, auda-

cieux et habiles à tromper la sotte et méchante engeance qu'on nomme le monde. Je vais vous produire devant eux. Faites-vous bien belle, miss Suky, afin que tous mes frères m'appellent un heureux père.

Au moment où je me dirigeais vers ma chambre, qui était toujours la même, à côté du parloir donnant sur le jardin, il me rappela.

— Ne seriez-vous pas bien aise de revoir Roboam? me demanda-t-il.

Il y avait un an que je n'avais vu le pauvre muet, qu'on avait éloigné de moi en même temps que Tempérance; j'avais si peu de souvenirs, que chacun d'eux m'était cher. Je témoignai de la joie à la pensée de revoir Roboam.

— Venez donc, me dit mon père en me prenant par la main.

Il me fit passer par l'autre issue de son *boudoir*, et, au lieu d'entrer dans la salle à manger, qui fesait suite, il ouvrit une petite porte latérale percée dans l'entre-deux. Je ne soupçonnais nullement l'existence de cette porte. Nous traversâmes un corridor très-étroit, éclairé par une lampe, et, au bout d'une dizaine de pas, nous nous trouvâmes au pied d'un escalier raide comme une échelle, dont la cage se terminait par une lanterne.

— Montez, Suky, montez, reprit Ismaïl, c'est là-haut que demeure Roboam.

Je montai, sans aucun sentiment de frayeur, et n'éprouvant autre chose qu'une curiosité assez vive. Arrivé au second étage, qui devait être le troisième de la maison, puisque ce mystérieux escalier commençait au premier, mon père frappa doucement à une porte basse, qui s'ouvrit presque aussitôt. Avant d'entrer, il me regarda en souriant, mais cette fois, sous sa raillerie, il y avait de la frayeur.

— Miss Suky, me dit-il d'un air fanfaron et à la fois amer, voici mon cabinet de travail. Je vais vous dire un secret, ma fille : le lendemain du jour où un homme pénétrerait jusqu'ici, votre père serait pendu.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'être pendu? lui demandai-je.

Son sourire le trahit et une contraction nerveuse agita sa mâchoire.

— C'est une jolie chose, répondit-il; je vous promets de vous faire voir cela quelque jour.

XV

LE CABINET DE TRAVAIL

La pièce que mon père appelait son cabinet de travail était un vaste laboratoire où les objets les plus dissemblables se trouvaient jetés pêle-mêle. A gauche, en entrant, sur une grande table, je vis, rangé avec un certain ordre, un grand nombre de costumes divers. Il y avait des habits militaires de différents pays, un uniforme complet de policeman, des habits de cour et des houppelandes de toile écrue comme en portent les gens du port. A côté de la table, sur une toilette, étaient rangés des pots de pommade de nuances graduées, des fioles, des barbes postiches, et une perruque blonde. Plus loin, dans un casier, il y avait une multitude d'outils, grands et petits, que j'ai su depuis être des instruments de serrurerie.

Et ne vous étonnez pas de ma science. J'ai assisté au procès d'Ismaïl Spencer. J'ai vu apporter l'une après l'autre dans l'enceinte du tribunal toutes les pièces du cabinet de travail. Le juge se chargeait d'expliquer la destination de chaque instrument. Chacun d'eux a contribué pour un peu à faire pendre mon père.

Tout au bout du cabinet, à droite de l'entrée, il y avait

une case en planches à peu près semblable à celles qu'on voit dans les public-houses. Cette case formait un petit bureau où se tenait le muet Roboam.

Qu'il était changé, milord, depuis un an ! Il avait l'air d'un vieillard. Il leva sur moi son œil morne, et ne me reconnut point d'abord.

— Eh bien ! Roboam, lui dit mon père, tu ne reconnais pas miss Suky ?

Le muet releva son regard d'un air étonné, puis un doux sourire passa furtivement parmi ses traits ravagés.

— Bon Roboam, lui dis-je, pourquoi ne vous voit-on plus ?

Il regarda mon père d'un air craintif qui disait éloquemment l'immense poids de servitude dont ce dernier l'accablait. Ce regard fut double, comme tout regard d'esclave. J'y démêlai une soumission forcée, et, sous cette soumission, de la haine. Par quel pouvoir Ismaïl avait-il pu séquestrer cet homme, réduire son aversion au silence et se faire obéir ? Je ne l'ai jamais su, milord, mais on dit que les hommes forts et courageux ont su dompter souvent des lions et des tigrês, jouer avec eux et leur imposer les caprices de leur volonté.

Voici qu'elle était l'office de Roboam, dans ce laboratoire d'où il n'était point sorti une seule fois depuis un an. Tout autour de lui, sur la table qui emplissait presque entièrement sa case, il y avait de petits papiers taillés en long, estampés diversement et couverts d'écriture. Çà et là, on voyait des outils de graveur, des encres de nuances différentes, et de ces petits morceaux de bois dur sculpté dont je vous ai parlé déjà.

Roboam contrefaisait pour mon père les effets des principales maisons de commerce de Londres.

Ou plutôt il tâchait de les contrefaire, car la pauvre créature n'avait pu produire encore jusque-là d'imitation assez parfaite au gré d'Ismaïl, et Dieu sait combien de rudes et cruelles corrections avaient suivi chacune de ces tentatives imparfaites !

Voilà pourquoi Roboam était si pâle et pourquoi son visage était devenu celui d'un vieillard.

Je lui tendis, ma main, qu'il saisit et porta à ses lèvres. Puis il me montra d'un geste passionné la fenêtre ou plutôt l'air libre qui était derrière la fenêtre, et il fit mine de respirer longuement.

— Voyons, Roboam, dit mon père, avez-vous avancé la besogne?

Roboam plongea la main dans une caisse cachée derrière sa table et la retira toute pleine de billets qu'il tendit à mon père. Celui-ci s'assit, prit un lorgnon et commença l'examen.

— Du diable si ce coquin sans langue n'est pas bon à quelque chose! dit-il; voici la signature de Dawes, Peebles and Sons, de Ludgate-Hill, imitée de main de maître. Tu auras une pinte de sherry ce soir, Roboam!

Roboam reçut ces compliments sans sourciller. Un seul sentiment était encore en lui : la crainte... Je me trompe, milord. Il haïssait et espérait se venger.

Mon père mit dans sa poche l'effet de commerce qu'il avait examiné et se dirigea vers la porte.

— Adieu, Roboam, dis-je au pauvre muet; je reviendrai vous voir.

Il posa la main sur son cœur. Mon père m'appela.

— Voyez-vous, Suky, me dit mon père, de même que l'homme est fait pour dominer les animaux privés d'intelligence, de même, parmi les hommes, les esprits vigoureux doivent régner sur les esprits faibles, de telle façon que les premiers soient les maîtres absolus des derniers. Ne parlez à personne de mon cabinet de travail, ma fille. Ces petits papiers que vous m'avez vu manier valent de l'or, beaucoup d'or; mais quand un homme de police les touche ou les voit, ils se changent en poison mortel. Si vous parliez de mon cabinet secret, Suky, les hommes de police viendraient et me tueraient.

Nous avions descendu l'escalier. J'entendis un bruit de voix de l'autre côté de la porte, et je me cachai, timide, derrière Ismaïl. C'étaient déjà les invités de mon père

qui s'entretenaient en attendant. Il m'ordonna d'aller faire toilette.

Quand je rentrai, parée par les soins habiles de la femme de chambre française qu'Ismaïl avait attachée à mon service, un murmure s'éleva parmi les invités. Ils étaient douze et assis déjà autour de la table, couverte de mets recherchés. J'ai rarement vu, milord, une réunion de visages dont l'apparence fût plus respectable. Mon père était le plus jeune d'eux tous; les autres avaient des barbes blanches ou grisonnantes, de ces belles barbes qui tombent si majestueusement sur la poitrine des sages de l'Orient. Je me sentis saisie de respect à la vue de cette imposante assemblée.

— Asseyez-vous, Susannah, me dit mon père avec douceur; mangez et buvez en compagnie de mes frères qui vous aiment.

Ma frayeur passa. Les voix que j'entendais étaient graves et douces. La plus rigoureuse décence régnait dans le maintien de tous. Ils causaient de commerce, d'argent, et aussi parfois des mœurs et coutumes de pays étrangers qu'ils avaient parcourus. Des valets que je n'avais jamais vus chez mon père servaient à table et versaient le vin, dont les convives, sans exception, me parurent user avec une discrétion extrême.

Mais quand les viandes eurent disparu pour faire place au dessert, les valets couvrirent la table de flacons, et, sur un geste d'Ismail, disparurent en fermant les portes. Alors la scène changea. Quelques-unes de ces barbes vénérables qui m'avaient inspiré tant de respect, tombèrent et laissèrent à nu des visages de jeunes hommes. En même temps, toutes les physionomies se transformèrent comme si un masque, collé sur chacune d'elle, eût été tout à coup arraché. Ismaïl déboucha des flacons; les verres furent emplis jusqu'aux bords.

— Eh bien! dit Ismaïl, comment trouvez-vous miss Susannah, mes compères?

— Jolie, dit l'un.

— Charmante, ajouta un second.

— Admirable! enchérit un troisième, surtout quand elle rougit comme à présent. Vous en ferez ce que vous voudrez, Ismaïl.

— Ceci n'est pas douteux, répondit mon père.

— Et qu'en comptez-vous faire? demanda le marchand Eliezer.

— Il faut distinguer, répliqua mon père; j'en compte faire beaucoup de choses, dont la moitié environ est mon secret. Le reste, je puis vous le dire.

— Nous écoutons, dirent les convives.

Les flacons circulèrent à la ronde, Ismaïl reprit :

— Ne pensez-vous pas, mes compères, que Susannah pourrait passer par tous pays pour la fille d'un lord?

— Pour la fille d'un prince! s'écria un jeune juif nommé Reuben, en frappant la table de son verre vide.

Les autres approuvèrent d'un signe de tête.

— Eh bien! mes compères, continua Ismaïl, sous peu, j'aurai besoin de me faire lord, et Susannah, ma fille, sera l'une des pièces de mon déguisement.

Chacun me caressa du regard.

— Voilà pour un point, continua Ismaïl, mais Susannah n'en demeurera pas là. J'ai besoin d'une sirène, mes compères, pour ramener les joueurs à mon *tophet* de Leicester-Square.

— Ça ne va pas bien? demanda Eliezer.

— Ça va très-mal. Un mécréant a monté un *enfer* dans Coventry-Street, à cent pas du mien. Les joueurs vont chez le mécréant, parce qu'ils y trouvent des femmes et de la musique. Chez moi on ne gagne pas assez souvent, voyez-vous, mes compères.

Un éclat de rire général accueillit ces dernières paroles.

— Cela fait deux usages auxquels me servira Susannah, poursuivit encore mon père. Il en est un troisième que je n'ai pas besoin de vous expliquer au long. Dieu merci, nos membres de la chambre haute aiment à se distraire de temps à autre, et je n'ai pas de préjugés.

Autre éclat de rire plus bruyant.

Des gouttelettes de sueur perlaient entre les sourcils froncés de Lancester.

— Milord, reprit Susannah, tous ces hommes me regardaient avec envie, comme ils eussent regardé une pièce d'étoffe fine, dont on peut tirer un bon prix. Mon père jouissait de la jalousie générale et faisait parade de son trésor.

— Vous voyez, continua-t-il en souriant, que Susannah n'est point pour moi un objet de luxe. Et pourtant, je ne vous ai pas tout dit. Le principal objet auquel je la destine doit rester un secret; mais, croyez-moi, ce qu'on ne dit pas est toujours le meilleur, et il y a peut-être cinquante mille livres sterling sous ce mystère.

Les convives ouvrirent de grands yeux. Ismaïl tira négligemment de sa poche le portefeuille où il avait serré les billets contrefaits par Roboam.

— Mais buvons! s'écria-t-il, et parlons d'autre chose. Eliezer, mon frère, voulez-vous m'escompter un effet de Dawes, Peebles and Sons?

— L'argent est rare, dit Eliezer, dont le front souriant devint tout à coup sérieux. De combien est cet effet, mon frère Ismaïl?

— De quatre cent vingt-cinq livres et neuf shellings, Eliezer. Je vous laisserai volontiers les neuf shellings pour l'escompte.

— En vérité! murmura le vieux juif. La commission, vous le savez, est de deux pour cent, ce qui fait huit livres dix shellings deux pence et demi.

— Soit! dit gaîment Ismaïl. Voici l'effet en question, endossé par Mac-Duff et Staunton d'York.

Eliezer mit sur son nez mince et pointu une paire de lunettes en pinces. Les autres convives, à qui mon père avait fait un signe d'intelligence, buvaient, souriaient et regardaient Eliezer en dessous. Celui-ci faisait subir au billet un minutieux examen. Au bout de deux ou trois minutes, il ôta ses lunettes et rendit le papier à mon père.

— Réflexions faites, frère Ismaïl, je n'ai pas d'argent, dit-il d'un ton délibéré.

Mon père fronça le sourcil. Les rieurs passèrent du côté d'Eliezer.

— Vous étiez disposé tout à l'heure? commença-t-il?

— J'ai changé d'avis, interrompit sèchement Eliezer.

— Pourquoi?

— Parce que le billet est faux, mon compère.

Ismaïl frappa violemment son poing contre la table.

— C'est vrai, dit-il; nos frères savent que je ne vous aurais pas pris votre argent, Eliezer. Ils étaient prévenus : c'était une épreuve.

— A la bonne heure! murmura le vieux juif; alors l'épreuve est défavorable, et celui qui a fait le billet est un âne. Il y a un anneau de trop au paraphe de Dawes, Peebles and Sons,

— C'est vrai! murmura mon père.

— Il y a, continua Eliezer, un trait de plume tremblé dans la signature elle-même, et Peebles, qui signe d'ordinaire, a une main hardie et magnifique.

— C'est vrai, gronda Ismaïl, dont la colère s'amassait terriblement.

— Il y a enfin, dit encore le vieux juif, une faute d'orthographe dans le corps de ce billet.

— La faute d'orthographe y est! s'écria mon père avec une véritable rage! Ah! ce misérable Roboam... je vais le tuer!

Il but coup sur coup deux grands verres de vin, et se tourna vers moi.

— Allez chercher cette brute de Roboam, miss Suky, me dit-il.

Je tremblais comme la feuille, mais je ne bougeai pas. J'aurais mieux aimé mourir, que d'aller chercher le pauvre Roboam en ce moment. Mon père me répéta l'ordre d'une voix tonnante, et, voyant que je n'obéissais pas, il leva sa main sur moi dans le paroxisme de sa rage.

— Et il vous frappa, milady? interrompit Brian, qui était pâle et qui tremblait.

— Non, milord. Sa main retomba sans m'avoir touchée, puis il s'élança au dehors. L'instant d'après, il reparut traînant Roboam par les cheveux.

XVI

ESCLAVAGE

La physionomie de mon père était effrayante à voir au moment où il reparut sur le seuil. Roboam, à demi-mort d'épouvante, poussait des gémissements inarticulés. Mon père, bien qu'il ne fût pas plus robuste en apparence que le commun des hommes, possédait réellement des muscles d'athlète. Il lança Roboam avec tant de violence que le malheureux alla tomber à l'autre bout de la chambre. Les convives retournèrent paisiblement leurs siéges pour voir avec plus de commodité ce qui allait se passer.

Le juif Eliezer était boiteux et s'aidait en marchant d'une forte canne de bambou. Cette canne était appuyée au mur dans un angle du salon. Mon père s'en saisit. Sa colère atteignait son paroxisme. La lourde béquille rendit un bruit sec en tombant sur les reins du pauvre muet.

Il tendit ses deux mains en suppliant; Ismaïl les rabattit d'un second coup; puis, sa fureur augmentant à mesure qu'il frappait, il fit mouvoir son arme avec une rage aveugle, sans relâche ni trêve, pendant plus d'une minute.

Mes yeux s'étaient fermés, je restais paralysée par la terreur. J'entendais le râle sourd de Roboam qui s'était affaissé sur lui-même, et le bruit incessant du bois meurtrissant la chair. Et, tout en frappant, Ismaïl s'excitait et disait :

— Ah! tu fais une boucle de trop au paraphe de Dawes, Peebles and Sons, brigand détestable! Ah! brute infâme, tu trembles en traçant le P de Peebles! Traître, maladroit, assassin, tu fais des fautes d'orthographe dans le corps d'un billet! ne sais-tu pas qu'il s'agit de mon cou, Judas!

Quand j'ouvris les yeux, il y avait, à la place où Roboam se tenait naguère à genoux, une masse inerte et sanglante.

Au bout d'un instant, mon père toucha cette masse du pied.

— Lève-toi, dit-il.

La masse s'agita, puis Roboam se leva.

— Remonte là-haut, reprit mon père, et fais mieux, ou malheur à toi!

Roboam courba la tête, et se dirigea vers la porte. Il ne se retourna que sur le seuil; son regard brûlait.

Le vieil Eliezer secoua la tête lorsque Roboam eut disparu.

— Cet animal sauvage vous étranglera quelque jour, frère Ismaïl, murmura-t-il.

Mon père haussa les épaules avec dédain. Il croyait connaître le pauvre muet, et, de fait, ce malheureux était dompté. Roboam avait au fond du cœur, pour mon père, un respect dévôt, une sorte d'affection superstitieuse.

Nous restâmes environ six mois encore à Londres après la scène que je viens de vous raconter, mais ma captivité cessa dès-lors. Mon père me donna à entendre qu'une personne dont la rencontre était pour moi fort à craindre avait quitté la ville. En conséquence, il me fut permis de monter à cheval, d'aller au Park, et parfois même de passer quelques heures au spectacle.

Vous le dirai-je, milord? ce que j'aimais le mieux en ce temps, c'était d'aller passer quelques heures dans la prison du pauvre Roboam. Ma présence le consolait, et j'étais heureuse du bien que je lui faisais. Il me montra d'étranges choses en l'absence de mon père. Un jour, il se leva de la table où il travaillait sans relâche, et tira longuement ses membres engourdis, puis il secoua sa longue et inculte crinière, et se prit à sourire. Vous savez combien est expressive la physionomie des gens privés de la parole. Le sourire de ce pauvre Roboam parlait et semblait dire :

— Ah! miss Suky, je veux vous faire voir quelque chose de surprenant!

Il me prit par la main et me conduisit vers la toilette, devant laquelle il s'assit. Il prit l'une après l'autre cinq ou six fioles qu'il flaira et mit à part, puis il me fit signe de fermer les yeux. J'obéis pour lui complaire. Je pense vous avoir dit que Roboam était un homme de l'Orient. Son teint brun et luisant avait une couleur particulière qui se rapprochait du reste un peu du teint d'Ismaïl. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, ainsi que sa barbe.

Je demeurai environ dix minutes les yeux fermés. Au bout de ce temps, Roboam me toucha le bras. J'ouvris les yeux, et je reculai de plusieurs pas, tandis qu'il riait de tout son cœur.

Il s'était opéré en lui un changement qui tenait de la magie. Son teint si brun tout à l'heure avait pris une nuance terne et blafarde... Tenez, milord, la nuance du teint de l'aveugle Tyrrel que vous nommez sir Edmund Mackensie.

— Sir Edmund Mackensie! répéta machinalement Brian de Lancester.

— Aucune comparaison ne saurait être plus frappante, reprit Susannah : entourés des pâles reflets de cette peau mate et comme farineuse, les yeux de Roboam avaient perdu leur sauvage éclat; ses longs cheveux noirs tombaient maintenant en mèches incolores sur son

front blanchi, et se mêlaient à la rude toison de sa barbe déteinte.

— Et ce changement adoucissait l'expression de sa physionomie, madame? demanda Brian avec réflexion.

— Ce changement, milord, l'adoucissait en ce sens qu'il lui ôtait tout caractère : ce rude visage était devenu tout à coup insignifiant et morne.

— Ah! prononça Brian, comme un homme qui pense tout haut, je voudrais bien entendre parler sir Edmund Makensie, madame, lorsqu'il ne contrefait pas sa voix.

Susannah leva sur lui son regard interrogateur.

— C'est une idée folle, reprit-il, qui vient de traverser mon esprit. Mes pensées, depuis que je vous écoute, fermentent et me portent vers l'impossible. Mais nous rentrerons dans la réalité de la vie, Susannah, ajouta-t-il d'une voix tendre et en souriant doucement, nous y rentrerons bientôt pour être heureux!

La belle fille sembla se recueillir pour savourer mieux ces paroles d'espérance.

— Le pauvre Roboam jouissait naïvement de ma surprise, poursuivit-elle après quelques secondes de silence. Il me montrait ses cheveux, puis les fioles, pour me faire comprendre que les fioles contenaient de quoi changer instantanément la couleur des cheveux; puis il me montrait sa joue et la pommade, et son grognement guttural témoignait de sa joyeuse humeur. Tout à coup je vis tressaillir les muscles de sa face. Il ne rougit pas, parce qu'il ne pouvait plus rougir sous le masque dont il avait recouvert ses traits, mais son œil se tourna, terrifié, vers la porte. Ismaïl était sur le seuil.

— Qu'est-cela? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— C'est moi qui ai prié Roboam, monsieur... commençai-je.

— Mentez, Suky, mentez, ma fille, interrompit-il avec douceur; vous ne sauriez trop vous exercer à ce métier-là.

Il marcha vers Roboam, dont il tira rudement les cheveux.

— Quant à vous, maître Silence, lui dit-il, vous êtes encore plus laid comme cela que d'habitude. Ne tremble pas, brute que tu es. Mon intention était de faire quelque jour cette expérience devant miss Suky, car il est bon qu'elle connaisse toutes les gentillesses de notre état. Vrai, Roboam, tu n'es pas si maladroit qu'on pourrait le croire. L'auriez-vous reconnu dans la rue, miss Suky?

— Non, monsieur.

Il se prit à sourire.

Nous partîmes quelques jours après. Je ne vous raconterai pas, milord, ce qui m'arriva en France, en Italie, en Orient. Nous restâmes quatre ans dans ces divers pays, et je les connais comme si j'y étais née, surtout la France, la belle France, où je voudrais tant vivre avec vous, milord! Mais ce que j'y fis peut se dire en deux mots, parce que, durant quatre années, dans ces divers pays, je fis toujours la même chose.

J'aidais à tromper, je vous le dis la honte au cœur. Une chose, en effet, manquait absolument dans l'édifice de morale que je m'étais bâti à tâtons et sans secours. Je n'avais pas l'idée de la propriété : le vol ne m'épouvantait pas. J'aurais résisté à mon père, et résisté énergiquement, comme je le fis parfois en ma vie, s'il s'était agi de faire à autrui un mal physique ; mais extorquer de l'or à l'aide d'une fraude ne me semblait point chose condamnable, et ma persuation intime était que chacun, en ce monde, vise à ce résultat.

Susannah baissa la tête et se tut. Brian prit sa main, qu'il effleura respectueusement de ses lèvres.

— Oh! relevez-vous, madame, dit-il d'une voix grave et basse où perçait son enthousiasme contenu ; et regardez qui que ce soit en face, vous qui ne craignez pas de mettre à nu votre belle âme, et qui n'avez point en votre conscience de recoins où cacher une part de vos souvenirs. Pourquoi rougir des crimes d'autrui, madame ? Je

dis du fond du cœur : Honte à qui verrait dans votre belle vie matière à blâmes ou à soupçons ! Moi je vous aime et je vous admire.

— Merci, milord, dit-elle les larmes aux yeux ; puisse Dieu permettre que vous m'aimiez toujours !

Le but constant de mon père durant tout ce long voyage fut l'escompte des faux effets de commerce fabriqués par Roboam ; il réussit en partie, et vous n'avez pas été sans entendre parler de l'orage que causa sur la place de Londres ce vol commis au préjudice des premières maisons de la Cité. Quand nous quittâmes Damas pour revenir à Londres, mon père possédait plus de cent mille livres sterling.

J'étais une femme en ce temps déjà, milord. Des pensées sérieuses surgissaient dans mon esprit, et un vague besoin d'aimer et d'être aimée alanguissait ma rêverie. Ismaïl me sentit mûre pour la partie la plus odieuse de ses desseins : il voulut trafiquer de mon corps et de mon cœur.

XVII

LA SIRÈNE

En prononçant ces dernières paroles, le sein de la belle fille se souleva brusquement, et sa joue devint pâle, tandis que son œil noir lançait un fugitif éclair. Elle reprit avec un triste sourire :

— Mon père n'eut pas le temps.

Son premier soin en arrivant à Londres fut de remonter sur un pied splendide sa maison de jeu de Leicester-

Square. Vous savez, milord, de quelle vogue jouit cet *enfer* durant la plus grande partie d'une année. On le nommait le Club-d'Or *(Golden-Club)*, et sa clientelle se composait exclusivemeut de la plus haute noblesse des Trois-Royaumes.

Mais mon père n'avait point abandonné pour cela sa maison de Goodman's-Fields. Il y pratiquait l'usure; et son bureau d'escompte, établi dans les salles du rez-de-chaussée qui m'avaient servi si longtemps de demeure, ne désemplissait pas tant que durait le jour. Ainsi, milord, cette pièce où vous êtes venu parfois emprunter de l'argent à Ismaïl était mon ancienne chambre. A la place même où était le comptoir de mon père se trouvait jadis mon petit lit d'enfant, et la première fois que je vous vis, à travers les carreaux de la fenêtre donnant sur le jardin, vous étiez assis à la place où je m'endormis, la tête appuyée sur l'épaule de ma pauvre Corah, ce soir où je vis ma mère en rêve...

C'était peu de temps après notre arrivée à Londres. Je me promenais dans le jardin, donnant déjà mon âme à ces vagues pensées qui emplissent les têtes de jeune fille. J'entendis du bruit dans l'antichambre. C'était vous, milord, qui veniez d'entrer. Un hasard étrange, ma destinée sans doute, me fit entr'ouvrir curieusement la porte du jardin afin de regarder. Je vous vis et je vous trouvai beau.

Mon père avait amené de France deux grands laquais qui vous barraient le passage. Vous ne vous fâchâtes point; vos traits gardèrent leur indifférence hautaine, et pourtant ils se rangèrent dès que vous leur eûtes adressé un regard.

Je m'étonnai, car j'avais vu souvent ces mêmes hommes résister insolemment à des visiteurs. Je m'étonnai surtout de ce pouvoir que vous aviez de forcer l'obéissance sans menaces et sans colère.

Lorsque vous fûtes entré dans le bureau de mon père, je me glissai le long du mur de la maison et me plaçai contre la fenêtre à un endroit d'où je pouvais vous voir

sans être vue. Mon cœur battait bien fort et je ne savais pourquoi : mes yeux brûlaient comme lorsqu'on va pleurer, et pourtant j'avais au fond de l'âme une joie nouvelle et inconnue.

Je me souviens : je vous aimai dès ce jour-là presque autant que je vous aime !

Quand vous repassâtes le seuil de la maison de mon père, quand je ne vous vis plus, j'eus froid.

— Avez-vous vu ce gentleman, miss Suky? me demanda mon père.

— Oh oui ! monsieur, répondis-je.

— Je gage qu'il vous a fait peur. C'est un fou qui a de quoi vivre pour deux ans encore et qui tâche de réduire ces deux ans à six mois.

— Comment l'appelle-t-on, monsieur?

— Brian de Lancester.

Brian ! oh ! votre nom est comme vous; il est doux et beau, et le cœur s'en souvient.

Je pensai à vous cette nuit et le jour vint que je pensais à vous encore. Les autres nuits ce fut de même. Et quand je m'endormais, Brian, je vous voyais en songe. Oh ! combien de fois me suis-je vue comme à présent auprès de vous, la main dans votre main, souriant à votre sourire. Mais je m'éveillais, et c'est une chose cruelle que le réveil après un si beau rêve !

Susannah prononça ces derniers mots d'une voix tremblante. Son beau front s'était chargé de tristesse.

— Pauvre Ophély ! murmura-t-elle; on s'éveille aussi parfois après le bonheur ! Elle est belle pourtant, n'est-ce pas, milord, belle et noble?

— Belle et noble en effet, répondit Lancester; la plus belle et la plus noble après vous, Susannah.

— Et il ne l'aime plus ! acheva tout bas la belle fille.

— C'est qu'il ne l'a jamais aimée, madame. M. le marquis de Rio-Santo est un ambitieux.

— Et vous, milord? s'écria naïvement Susannah.

Lancester secoua la tête en souriant.

— Moi, je suis un fou, madame, répondit-il.

Susannah l'interrogea du regard avec inquiétude, comme si elle eût craint qu'il y eût sous cette réponse de l'amertume ou de la raillerie; mais le franc visage de Brian semblait s'être déshabitué de cette expression flegmatique et moqueuse à la fois qui lui allait si bien dans ses équipées d'*eccentric man*. Il aimait bonnement, simplement et beaucoup.

— Je fus bien longtemps sans vous voir après cela, reprit Susannah. Mon père vous avait prêté sans doute une forte somme. Vous ne revîntes pas de si tôt à la maison de Goodman's-Fields. Mais je vous attendais.

Ce fut au Park que je vous rencontrai pour la seconde fois. Je vous reconnus de bien loin parmi tous les gentilshommes qui emplissaient les allées, et mon cœur se précipita vers vous. Vous étiez monté sur un beau cheval alezan, dont la fière allure excitait l'envie et l'admiration de vos rivaux...

— Ruby! interrompit Brian avec un soupir involontaire.

Susannah baisa le médaillon où était la fleur. Ce fut une sorte de muette oraison funèbre pour le vaillant cheval.

— Vous alliez, reprit-elle, gracieux cavalier, maîtrisant votre cheval qui dansait coquettement et frappait le sable en mesure du quadruple choc de son élastique sabot. Vous aviez à votre boutonnière une fleur de camélia, la fleur que j'ai gardée si longtemps en souvenance de vous, milord. Tout à coup il se fit une clameur dans la foule. Une calèche, lancée au galop de quatre magnifiques chevaux venait de renverser une pauvre femme qui gisait, sanglante, sur le sol.

— Tenez, Suky, dit mon père, regardez bien! voici White-Manor qui vient d'écraser une vieille. Du diable s'il se retourne pour la regarder!

— Je vais la relever, monsieur! m'écriai-je en donnant un coup de cravache à mon cheval.

Mais Ismaïl le retint par la bride.

— Fadaises que tout cela, fadaises ! Si la vieille est morte, à quoi bon la relever ? Si elle n'est pas morte, il se trouvera bien quelque sot pour lui porter aide.

Le *sot,* ce fut vous, milord. Vous sautâtes à terre et vous prîtes dans vos bras la pauvre femme évanouie.

— Un flacon ! un flacon, belles dames ! criâtes-vous en agitant votre mouchoir.

Dix équipages s'arrêtèrent, et bien des femmes jolies vous saluèrent avec un sourire. Au lieu d'un flacon, il en tomba vingt à vos pieds. Pendant que vous vous baissiez pour en ramasser un, la fleur de votre boutonnière tomba. Je m'élançai, Brian, et avant que mon bras pût se rendre compte de mon action, la fleur était cachée déjà dans mon sein.

Ceci me fit vous aimer davantage, vous aimer trop, car votre pensée devint une obsession. Partout et toujours vous étiez devant mes yeux. Sans cesse je voyais votre front haut et calme et l'audace tranquille de votre regard. C'était une souffrance réelle et d'autant plus incurable que je ne cherchais point à la fuir.

Vous vous souvenez, milord, de ce repas nocturne où Ismaïl énuméra les divers services qu'il espérait tirer de moi. Il avait dit ce soir-là qu'il lui manquait une sirène pour attirer les joueurs à son *hell* (enfer). Ceci n'était pas exact, car les splendides salons de Golden-Club étaient toujours remplis de belles femmes, parées comme des reines, néanmoins, ces femmes ne suffisaient pas, faut-il croire, car Ismaïl voulut s'appuyer sur moi et me faire jouer mon rôle de sirène.

Il avait imaginé quelque chose d'imprévu et de théâtrale, en rapport avec les magnifiques décorations du club. Dans le salon principal, il avait tendu une riche draperie, derrière laquelle étaient placés ma harpe et mon piano. Devant la draperie, une forte balustrade défendait le passage.

Lorsque j'entrai là pour la première fois, le bruit des conversations voisines effraya ma timidité. Mon père me fit asseoir au piano.

— N'ayez pas peur, miss Suky, me dit-il, et chantez de votre plus belle voix; personne ne peut vous voir.

Il disait vrai. La draperie interceptait complètement les regards. Je passai mes doigts sur les touches, et quelques voix de joueurs s'élevèrent de l'autre côté de la draperie.

— Voilà une mauvaise invention, Spencer, disait-on, faites taire ce piano qui nous fend les oreilles.

— Allez toujours, Suky, me dit mon père.

Je préludai encore pendant quelques secondes, puis je commençai un air d'opéra français que j'avais entendu dire à mademoiselle Falcon. Je ne sais point résister à l'entraînement de la musique. La passion me prit. Je donnai, comme toujours, mon âme entière à mon chant.

— A la bonne heure ! miss Suky, dit tout bas mon père, comme j'achevais la dernière note finale.

Au même instant de frénétiques applaudissements éclatèrent dans la salle.

— C'est Malibran, disait-on.

— C'est Catalani qui a bu l'eau de Jouvence !

— C'est Pasta qui a trouvé des notes de soprano au fond de son génie !

Mon père se frottait les mains et riait silencieusement.

— Milords, dit-il enfin, ce n'est ni Malibran, ni Pasta, ni Catalani, c'est la *Sirène*.

Il y eut un chuchottement de l'autre côté du rideau; mon père attendait la suite avec anxiété.

— Cent livres si vous voulez m'introduire seul, Ismaïl, dit une voix.

— Cinq cent livres ! dit une autre.

— C'est une affaire ! c'est une affaire, murmura mon père !

— Mille livres ! dit-on encore derrière le rideau.

— Pour aucun prix, milords, répondit Ismaïl; la Sirène n'est plus là.

— Reviendra-t-elle ?

— Demain, milords, la Sirène chantera.

Le lendemain, les salons du Golden-Club étaient trop étroits pour contenir la foule qui afflua dès la tombée de la nuit.

Je chantai. On renversa la balustrade pour me voir. Mais j'étais partie déjà, et le galop des chevaux de mon père m'emportait vers notre maison. Ce mystère piqua au vif la curiosité blasée des nobles lords. On parla de moi dans Londres...

— C'est-à-dire qu'on ne parla plus que de vous, madame interrompit Brian; et les journaux de Paris nous renvoyèrent bientôt l'écho de votre renommée qui avait passé le détroit. Mais personne ne fut-il admis à vous voir?

— Personne, milord; nul ne peut se vanter d'avoir aperçu la sirène du Golden-Club. Mon père attendait et spéculait sur l'effet de la curiosité poussée jusqu'à la folie; il attendait le paroxysme de la vogue pour... Milord, il ne faisait nullement mystère de ses desseins devant moi. Un soir, il me dit :

— Susannah vous allez être bien heureuse. Je veux faire de vous une lady, et parmi les lords qui vous applaudissent chaque jour, vous allez choisir, ma fille.

XVIII

LE CLUB-D'OR

Je me plaçai, couverte d'une toilette éblouissante, dans la voiture de mon père, et nous partîmes de Goodman's-Fields. Tout le long de la route, mon père fut d'une

gaîté folle; mais la gaîté d'Ismaïl avait un arrière-goût d'amertume qui rendait triste et donnait à craindre. Lorsque nous arrivâmes dans Leicester-Square, il y avait déjà une longue queue d'équipages armoriés devant la porte du Club-d'Or. En entrant, nous pûmes nous convaincre, au bruit assourdissant des conversations, que l'assemblée était plus nombreuse encore que de coutume.

— Voyez Suky, me dit mon père.

Je remarquai seulement alors que de très-petits trous avaient été pratiqués dans la draperie. En approchant l'œil de ces trous, on voyait parfaitement tout ce qui se passait derrière le rideau.

De l'autre côté de la toile, il y avait foule compacte et impatiente; tous ces gens parlaient à la fois et parlaient de moi. Leurs regards se fixaient si ardemment curieux sur la draperie que je reculai, confuse, comme s'ils eussent pu me voir.

— N'ayez pas peur, reprit mon père. Tous ces noblemen, jeunes et vieux, sont fous de vous.

— Ces gentilshommes me connaissent-ils donc, monsieur? demandai-je.

— Non, Suky, grâce au diable! ce serait perdre la moitié de votre prestige. Vous avez beau être belle, l'imagination de ces gens trouve moyen de vous embellir encore.

— Elle est blonde, disait-on de l'autre côté du rideau, blonde et rose. Un ange, par Dieu!

— Vous n'y êtes pas! milord, ce Spencer arrive d'Orient. C'est une Circassienne, le plus beau sang de l'univers!

— Écoutez-les, Suky! Mais les voilà qui s'impatientent, et il ne faut pas jouer avec l'impatience des gens de cette porte. Je vais vous dire ce que sont les plus respectables parmi ces lords, et vous choisirez ensuite.

— Pourquoi choisir, monsieur? lui demandai-je.

Il frappa du pied et fronça le sourcil.

— Il n'est plus temps de ne point comprendre, miss

Susannah ! dit-il d'une voix impérieuse et brève. Si c'est un jeu, mettez-y un terme, et si réellemeut vous ne comprenez pas, laissez-vous faire ! Y êtes-vous ? A tout seigneur tout honneur. Veuillez regarder ce bonhomme à cheveux blaucs qui possède la physionomie la plus vénérable des Trois-Royaumes. Ce n'est rien moins que Sa Grâce le duc de M...., moins célèbre que son glorieux homonyme dont parle la chanson, mais plus joueur. Il a perdu ici un soir quatre-vingt mille livres, Suky, et il les a payées le lendemain. Que dites-vous de cela ?

Je gardai le silence.

— Vous n'en dites rien ! Tenez ! celui-ci trouvera grâce peut-être devant vous. C'est un des rois du sport, un *eccentric* de qualité supérieure, qui mange une fortune incalculable avec une originalité dont on ne saurait trop faire l'éloge. Personne ne pourrait se douter de cela, n'est-ce pas ! Vit-on jamais plus honnête et plus rouge visage, encadré dans une paire de favoris citron plus bourgeoise ? Eh bien ! ma fille, l'autre jour, le comte de Ch.....field, c'est le nom de Sa Seigneurie, a chassé un renard à courre par les rues de la Cité. C'était ma foi une joyeuse chose que d'entendre les cris des piqueurs le long de Leadenhall-Street, que d'ouïr les fanfares dans Cornhill et d'assister au débuché dans Church-Yard. Le comte suivait, monté sur un fort beau cheval, et en costume de chasse. Vous sentez que, depuis ce jour, Sa Seigneurie a été un homme à la mode. On porte beaucoup de redingotes à la Ch.....field. Le comte vous plaît-il, ma fille ?

— Ni plus ni moins qu'un autre, monsieur, répondis-je.

— Non ? Passons. Voici un gros bel homme dont certaines ladies raffolent. C'est un *larker* émérite, un espiègle du poids de cent cinquante kilogrammes. Il bat les policemen, il détache les marteaux des portes, il boxe les porteurs de charbon. Il y a bien longtemps que Daniel O'Connell, l'a baptisé du nom de porc en compagnie du comte de White-Manor, son ancien camarade. Je me fais

un honneur de vous le présenter : c'est le premier marquis d'Irlande, Harry de la Poër Beresford, marquis de Waterford, comte Tyrone, vicomte Tyrone, baron de la Poër, lord de Curraghmore, etc. Sa Seigneurie a-t-elle le don de vous plaire?

— Non, monsieur.

— Peste, miss Suky! aimez-vous mieux ce don Juan au regard audacieux, le colonel Rabican? Je vous préviens, Susannah, que ce noble comte tue tous ses adversaires en duel, gagne à tous les jeux connus, et fait siennes les femmes de tous ses amis : c'est un lord de mérite. Voici non loin de lui son ennemi intime, lord William Bagget, qui n'est pas non plus sans quelques qualités. Dernièrement il a fait surprendre sa légitime épouse en *criminelle conversation* par son groom, caché sous un sofa, dans le but louable de tirer une bonne somme de la poche du séducteur. Mais lord Rabican n'est pas homme à se laisser faire ainsi. On a plaidé, miss Suky, très-bien plaidé. Les avocats ont soulevé des monceaux d'immondices, et les deux nobles lords siégent toujours à la chambre haute, entourés de l'estime universelle. Attention! miss Susannah, regardez ce seigneur assis entre deux dames et tenant dans sa main blanchette une tabatière enrichie de brillants. C'est lord Clankildare, l'amant dévoué de tout le beau sexe répandu sur la surface du globe. On dit que Sa Seigneurie a son cuisinier pour rival. C'est fort anglais. Réfléchissez, Susannah, vous ferez de lord Clankildare tout ce que vous voudrez.

— Je n'en veux rien faire, monsieur, répliquai-je avec colère.

— Vous aurez de l'esprit quelque jour, reprit mon père. Je vous présente, pour mémoire seulement, l'honorable John Tantivy, la crême des gentlemen-riders. Il vit d'asperges crues et de bouillon de coq, pour ne garder justement que le poids convenable.

L'impatience, cependant, gagnait évidemment tous les nobles lords. Il y avait une sorte de fièvre de l'autre

côté du rideau. Les voix commençaient à s'élever et à se faire courroucées.

— Diable! grommela mon père, il va falloir en finir. Comme vous pouvez le penser, miss Suky, je n'aurais pas perdu mon temps à vous *expliquer* Leurs Seigneuries comme on explique les figures d'un salon de cire, si je n'avais eu mes raisons pour cela. Celui sur qui j'ai jeté les yeux, celui que vous choisirez, n'est pas encore arrivé ; et tout à l'heure j'irai les calmer en annonçant que notre sirène est en tête-à-tête avec milord ambassadeur.

Susannah reprit haleine.

— Et ce tête-à-tête eut-il lieu, milady? demanda Brian, qui tâchait de paraître calme.

Susannah sourit doucement.

— Vous voilà qui avez peur aussi, vous, milord, dit-elle; attendez. Mon père s'écria tout à coup :

— Le voilà! le voilà! regardez!

Je regardai, milord, et je vous vis...

— Moi! interrompit Brian stupéfait.

— Vous veniez d'entrer. Je ne vis que vous! Hélas! ce n'était pas vous que me montrait mon père. Oh! m'écriai-je, émue d'une délicieuse espérance, ne me trompez-vous point? Est-ce à lui que vous voulez me donner?

Ismaïl me regarda fixement.

— A lui, Suky, très-certainement. Le connaissiez-vous donc déjà?

— Si je le connaissais! m'écriai-je avec des larmes de joie dans les yeux.

— Ma foi, murmura mon père entre ses dents; il faut avouer que les jeunes filles ont des lubies étranges! Du diable si j'aurais osé espérer que Sa Grâce... enfin n'importe! je vais aller vous chercher milord ambassadeur, miss Suky.

Il se dirigea vers la porte. Moi je m'enivrais de votre vue : j'étais heureuse. Avant de franchir le seuil, Ismaïl se ravisa tout à coup et revint précipitamment vers moi.

— Ah çà! miss Suky, me dit-il, nous ne faisons pas

de quiproquo, j'espère? Je vous parle du prince Dimitri Tolstoï. C'est cet homme à la physionomie un peu... un peu caractérisée. Nous nous entendons bien, je pense?

Je n'avais plus de voix pour répondre. L'homme qu'il me montrait était... Mais vous devez le connaître, Brian!

— Je le connais, madame, répondit Lancester, dont la respiration devenait pénible. De grâce, achevez!

Je joignis les mains avec détresse.

— Ah! dit Ismaïl en fronçant le sourcil, et de qui me parliez-vous donc s'il vous plaît?

— Je vous parlais de Brian de Lancester, monsieur.

Mon père éclata en un rire sec et strident.

— Le frère du comte! s'écria-t-il, ce serait, sur ma foi, une bonne plaisanterie! Si Brian avait quelque chose... Ah! ah! ah! lorsque j'y songe, je ne puis m'empêcher de rire. Mais il n'a pas le sou, miss Suky!

— Madame, interrompit Brian; ces paroles prononcées par Ismaïl à mon sujet semblent recouvrir un sens caché. S'est-il jamais expliqué à cet égard?

— Jamais milord. Mon père semblait, en effet, attacher une signification étrange au sentiment qui me portait vers vous. Cela le faisait rire, et Ismaïl ne riait jamais que lorsqu'un méchant espoir traversait son esprit. Mais vous êtes plus à même que moi, milord, de conjecturer si cette circonstance cache encore quelque triste mystère.

— Miss Suky, reprit-il, préparez-vous à recevoir le prince Dimitri Tolstoï, ambassadeur de Russie.

— Et que peut me vouloir cet homme! demandai-je avec colère.

Un sourire cynique vint à sa lèvre.

— Ce que vous voulez à l'Honorable Brian de Lancester, répondit-il.

— Je ne veux pas le voir! m'écriai-je.

Votre présence me donnait du courage, Brian.

Ismaïl me saisit le bras et le serra de façon que ses doigts d'acier s'incrustèrent dans ma chair. Ses yeux

avaient pris une expression de méchancheté sinistre et vraiment infernale. Il approcha son visage tout contre le mien.

— Tu es à moi, dit-il d'une voix entrecoupée par la rage qui s'emparait de lui; tu n'es qu'à moi. Je suis ton maître : je pourrais te tuer, entends-tu?

Brian se leva sans savoir et mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

— Te tuer, poursuivit Susannah, qui tremblait elle-même à ce terrible souvenir; mais j'aime mieux te vendre!

Son œil flamboyant me brûlait.

— Ne résiste pas! reprit-il en secouant violemment mon bras, ou je t'écraserai sous mes pieds, comme j'ai fait une fois devant toi à Roboam, et je te battrai comme je l'ai battu!

Brian poussa un cri étouffé et retomba sur le sofa.

— Mais sur qui donc vous venger, madame, murmura-t-il, puisque cet homme est mort!

XIX

VINGT MILLE ROUBLES

— Et j'étais là! reprit Brian, et je ne sentais rien en mon cœur!

— J'étais brisée, milord, répondit Susannah, mais je ne fléchissais pas. Vous me veniez en aide sans le savoir, car du fond de mon ignorance je comprenais vaguement que mon père, en me donnant à un autre, m'enlevait à vous pour toujours.

Pour toujours, milord! Ce qui était alors en moi un

soupçon confus, est maintenant un sentiment précis et arrêté : si j'étais tombée dans le piége, vous ne m'auriez jamais connue!

La dernière menace d'Ismaïl me raidit dans ma résistance.

— Vous pouvez me tuer, lui dis-je, mais non me faire céder.

— Eh bien! je te tuerai! s'écria-t-il l'écume à la bouche; je te tuerai. Oh! mais pas tout d'un coup! Tu mourras à petit feu, tout doucement, un peu tous les jours. Malédiction! quel démon t'a donc soufflé la pudeur, misérable! J'ai passé quinze ans à nouer un bandeau sur ta vue, et voilà que tu n'es pas aveugle! J'ai passé quinze ans à courber patiemment ta volonté en obscurcissant ton intelligence, et voilà que ton esprit voit clair! et voilà que ta volonté se redresse! Mais c'est à croire qu'il y a un Dieu là-haut!

Il s'interrompit, passa son mouchoir sur sa bouche humide et appela péniblement à sa lèvre son froid sourire d'habitude.

— Me voilà aussi sot que vous, miss Suky, reprit-il avec un calme factice. Écoutez, nous avons tort l'un et l'autre; parlons raison : je vous demande une chose bien simple, pourquoi me refusez-vous?

— Vous voulez me donner à un homme, répondis-je, et je veux être à un autre homme.

Cette réponse faillit le rejeter dans toute sa fureur, mais il se contint.

— Vous voulez! répéta-t-il. Voici qui est bien péremptoire, miss Suky! Vous oubliez que je suis votre père!

— Qu'importe cela? demandai-je.

Il se mordit violemment la lèvre.

— C'est juste, reprit-il; cela importe peu, assurément. Je voulais vous dire : Vous oubliez que je suis le plus fort.

— Non, monsieur.

— Alors, vous allez m'obéir?

— Non!

Il s'éloigna de moi brusquement et fit quelques tours dans la chambre.

— Miss Susannah, me dit-il avec froideur et sarcasme, vous êtes une fille vertueuse, moi je suis un marchand honnête. Je vous ai vendue, j'ai été payé, l'acheteur attend livraison. Dans dix minutes le prince sera ici; dans dix autres minutes une bonne serrure vous mettra tous les deux à l'abri des importuns. A bientôt, miss Susannah.

Il sortit précipitamment. Je voulus crier : je ne pus. Un poids écrasant était sur ma poitrine.

En ce moment, Ismaïl entra dans le salon de jeu et alla droit au prince. Il lui parla tout bas. Le prince sourit. Son regard étincelant vint caresser le rideau.

Ce regard me sauva, milord. Il me fouetta d'une terreur si poignante que je pus secouer ma torpeur. Je me levai, je traversai la salle et les corridors en courant. Une minute après j'étais dans la rue.

Brian respira longuement. Elle reprit :

— Je courus encore durant quelques secondes au hasard; je m'affaissai, brisée, à l'un des angles de Leicester-Square.

Hélas! je ne songeais pas que je n'avais d'autre asile que la maison d'Ismaïl, et que le danger, aujourd'hui évité, reparaîtrait demain aussi terrible. J'y songeais si peu, que ma première action, sitôt que mon oppression calmée me permit de faire un mouvement, fut de me jeter dans un voiture de place et de me faire conduire à Goodman's-Fields.

— Quoi, madame! s'écria Brian, vous rentrâtes dans cette retraite infâme?

— J'y rentrai, milord. Et n'épuisez pas pour si peu votre pitié. J'ai eu depuis des jours de si navrante misère, que j'ai pu regretter la maison d'Ismaïl.

Mon père n'était point encore de retour lorsque j'arrivai dans Goodman's-Fields. Au lieu de gagner ma chambre je montai en courant au laboratoire de Roboam.

C'était le seul être qui eût pour moi un semblant d'affection. Je n'espérais point en lui qui était, comme moi, opprimé, mais j'allais, d'instinct, unir ma détresse à sa servitude.

Le pauvre muet dormait. Lorsque je l'éveillai, il fit un geste de vive surprise. A l'aide de ses gestes qui valaient presque des paroles, il m'interrogea ; je lui contai l'odieuse conduite d'Ismaïl et ma fuite du Golden-Club. Il courba la tête et sembla réfléchir.

Au bout de quelques minutes, il prit ma main et la baisa, puis il me conduisit dans sa case et me montra un enfoncement où il y avait juste la place de mon corps, puis encore il frappa du revers de ses doigts une assiette vide qui se trouvait sur sa table. Cela voulait dire qu'il me cacherait dans sa case et qu'il partagerait ses repas avec moi.

C'était une folle pensée ; mon père en rentrant saurait bien vite que j'étais dans la maison ; il me chercherait, et Roboam serait victime de sa compassion. Voilà ce que j'aurais dû me dire, et ce que se disait sans doute le pauvre Roboam, car il était abattu et résigné. Mais j'étais incapable de porter si loin mon calcul, milord. Je me voyais échapper aux poursuites de mon père et à l'horrible nécessité de subir la présence de ce Russe.

— Oui, répondis-je, oui, bon Roboam, je me cacherai là et je resterai toujours avec vous.

Il fit un grave signe d'assentiment. Je suis certaine, maintenant, milord, qu'il avait la conscience d'un châtiment prochain et mortel. Moi, j'étais rassurée. Et pourtant, combien ici j'aurais dû trembler si mon ignorance du monde n'eût pas été complète ! Au Golden-Club, Ismaïl n'était qu'un trafiquant de vices, à peine toléré. Dans Goodman's-Fields, il était roi. Derrière ma draperie, j'étais à dix pas d'une réunion d'hommes, dissolus sans doute, mais nobles après tout, et gardant au fond du cœur quelque chose de fier. Chez Ismaïl, au contraire, j'étais seule, dans un réduit dont les valets de la maison eux-mêmes ne soupçonnaient pas l'existence.

Nulle oreille à portée de mes cris; rien milord, rien qu'un pauvre être, mutilé, abruti par l'esclavage!

C'est ici, milord, que je devais mourir ou être vaincue, si mon salut n'était sorti d'une catastrophe impossible à prévoir.

Mon père ne rentra point cette nuit-là dans sa maison de Goodman's-Fields. Vers onze heures du matin, Roboam et moi nous entendîmes le coup du maître retentir à la porte de la maison. Je me cachai; Roboam se plaça devant sa table de manière à me masquer. Il m'ordonna le silence d'un geste empathique et qui peignait énergiquement ses inquiétudes. Je demeurai immobile; je retins mon souffle : mon père entra.

— Belle affaire! grommelait-il en refermant la porte; le prince veut que je lui rende ses vingt mille roubles.

Il tira un papier de sa poche et le déplia.

— Prépare du papier à calquer, toi! reprit-il en s'adressant à Roboam.

Roboam obéit. Je sentais son siége trembler. Mon père se promenait de long en large.

— C'est une chose diabolique! murmurait-il; cette misérable enfant! ce Brian de Lancester! Qu'il revienne m'emprunter de l'argent, celui-là! Ah! ça, les femmes devinent tout! la pudeur comme l'amour... ou peut-être est-ce l'amour qui leur apprend la pudeur!

Il s'approcha de Roboam et jeta sur sa table le papier qu'il tenait à la main.

— Tiens! dit-il; calque-moi cette signature. Prends garde de gâter le billet, maître Silence! s'il garde une trace, je te brise le crâne!

Roboam prit le papier, qui était une obligation du prince Dimitri Tolstoï, le prix stipulé pour la vente de ma personne, milord, et se mit en devoir de calquer la signature. Mon père reprit sa promenade.

— Et si ce n'était que cela encore! disait-il en s'échauffant par degrés; mais ce qu'elle a fait une fois elle pourra le recommencer! elle le recommencera certaine-

ment, la misérable fille! Et d'ailleurs, si elle ne me cède pas, comment dominer le comte!

Que pouvaient signifier ces étranges paroles, milord? Vous qui savez le monde, Brian, devinez-vous le secret d'Ismail?

— Ne prononça-t-il point le nom de ce lord? demanda Lancester.

— Non, il l'appelait le comte. Peut-être, au reste, quelques mots lui échappèrent-ils qui auraient mis tout autre sur la trace de sa pensée, mais moi je ne comprenais pas, et la scène affreuse qui suivit a mis du trouble dans mes souvenirs.

— Où en es-tu, maître Silence? demanda tout à coup mon père.

Il prit le papier que Roboam hésitait à lui rendre et poussa aussitôt un cri de rage.

— Scélérat! brute maudite! je t'avais dit de prendre garde! Ah! cette fois, tu vas me payer tous tes comptes!

Voici ce qui était arrivé. Mon père, forcé de rendre le billet de vingt mille roubles que lui avait souscrit le Russe, voulait au moins garder un calque de sa signature; mais Roboam n'avait plus son sang-froid. Au lieu de prendre un poinçon à calquer, il se servit d'une sorte de burin qui trancha le papier partout où il passa. Or, comment remettre au prince un papier portant d'aussi évidentes et ineffaçables preuves de fraude?

Mon père se mettait chaque jour en fureur pour des riens. Cette fois tout se réunissait pour porter au comble sa rage : ma fuite, ses espérances perdues, le péril auquel l'exposait l'erreur de Roboam...

Il s'élança d'un bond vers son arsenal et choisit le plus gros, le plus lourd de ses fléaux de plomb. Je sentis faiblement tressaillir le siége de Roboam. Mon père revint vers lui à pas comptés.

Je fermai les yeux comme cette nuit où Ismaïl avait frappé Roboam avec le bambou du vieux juif Eliezer. Au premier coup, la chaise de Roboam sauta. Non-seule-

ment j'entendis le plomb tomber, lourd, sur la chair du patient, mais je ressentis le contre-coup de chaque assaut. Il me semblait qu'on martelait mon cœur. J'entendis et je sentis comme cela trois coups assénés avec furie. Puis le bois de la chaise me choqua brusquement. Deux râles sauvages déchirèrent à la fois mes oreilles; j'ouvris involontairement les yeux.

Roboam n'était plus auprès de moi. L'intensité de la douleur, la certitude de mourir avaient galvanisé le pauvre esclave. Il s'était relevé, d'autant plus terrible que sa colère avait été plus longtemps comprimée. D'un saut il avait franchi la table qui le séparait de mon père, et ils étaient tous deux en présence.

Ce fut une lutte odieuse, où l'un des champions, blessé, meurtri déjà, n'avait pour se défendre que ses mains désarmées, tandis que l'autre frappait avec une massue dont chaque coup pouvait être mortel. Mais celui qui était sans armes avait à venger vingt années de martyre.

Son visage fut un instant couvert d'horribles contusions. Il ne tombait pas néanmoins, parce que chaque coup amorti, sinon paré, par sa main tendue, perdait une grande partie de sa force. Il attendait. Ismaïl, lui, frappait, comme toujours, en aveugle, en furieux. Au bout d'une minute, je vis avec épouvante Roboam baisser la main qu'il étendait pour parer. Le fléau décrivit en sifflant sa courbe impétueuse. Je crus le combat fini.

Le combat était fini en effet, milord, mais ce n'était pas Roboam qui était vaincu. D'un mouvement rapide comme l'éclair, il avait évité le plomb mortel, et, profitant de l'instant où Ismaïl relevait son arme, il l'avait saisi à la gorge. Mon père, suffoqué, ne jeta pas même un cri. Roboam fut obligé de le soutenir pour l'empêcher de tomber comme une masse inerte sur le sol.

Alors le muet se prit à rire en montrant ses longues dents blanches, aiguisées comme les dents d'une bête fauve. Il traîna mon père jusqu'à l'autre bout du labora-

toire, saisit une grosse corde et le garrotta. Je voyais tout cela, milord, mais je ne pouvais ni me mouvoir ni produire aucun son. J'étais comme frappée de la foudre.

Quand Roboam eut lié mon père, il s'élança vers la porte et disparut avec un cri de sauvage triomphe.

Quelques minutes après, le muet repassa le seuil. Il était suivi d'un magistrat et de deux constables qui entrèrent sur ses pas dans le cabinet secret d'Ismaïl.

XX

EN SURSAUT

En sortant, Roboam m'avait énergiquement défendu, à l'aide de son expressive pantomime, de détacher les liens de mon père. Ce mouvement avait révélé ma présence à Ismaïl. Il changea de couleur, et sa mobile physionomie refléta rapidement plusieurs sentiments opposés. La colère d'abord, puis l'espoir.

Dès que Roboam eut fermé la porte à double tour, mon père prononça doucement mon nom. Je ne répondis pas, j'étais littéralement foudroyée.

— Susannah ! répéta Ismaïl avec une inflexion de voix caressante.

Dieu m'est témoin, milord, que j'aurais voulu le secourir. J'étais impuissante, toujours. Il semblait qu'une main pesante et glacée comprimât mon cerveau. Je ne souffrais pas. La mort doit être cela, Brian.

On entendit des pas dans l'escalier dérobé.

— Écoutez, Suky, dit alors Ismaïl en changeant de ton tout à coup ; c'en est fait ! je suis perdu. Ce misérable

s'est vengé comme un homme! Des gens vont venir; des juges. Ne dites point que je suis votre père; ils vous mettraient en prison et vous ne pourriez plus m'être utile : car vous êtes bonne, Suky, et, quand vous aurez repris vos forces, vous ferez ce que vous pourrez pour m'empêcher de mourir...

La porte qui s'ouvrit lui coupa la parole.

Roboam se précipita dans la chambre et désigna avec une rapidité de gesticulation frénétique tous les objets suspects dont je vous ai parlé. Cette rapidité ne put être égalée que par la prestesse avec laquelle un petit homme qui le suivait parcourait la chambre du regard.

Derrière lui venaient deux constables.

— Monsieur Ismaïl Spencer, dit le petit homme, je suis Robert Plound, esq., adjoint au commissaire de police de White-Chapel. Voilà une singulière officine. Vous avez eu soin de rassembler ici des preuves si convaincantes, de si belles preuves, qu'il n'est aucun besoin de dresser acte pour le moment. Je vais tout bonnement mettre les scellés sur la porte du cabinet, et vous conduire en prison, monsieur Spencer. Mais, quelle est cette demoiselle?

— Les deux constables me regardèrent.

— Ce doit être la fille de M. Spencer, reprit Plound. Nous allons la conduire en prison.

Les deux policemen firent un pas de mon côté, mais Roboam s'élança au-devant d'eux et me saisit dans ses bras.

— Hein? dit le petit commissaire : cet homme sans langue prétendrait-il résister à la justice du royaume!

Roboam multipliait ses gestes expressifs. Par un sentiment tout différent de celui de mon père, il se rencontrait avec lui dans la même idée, et sa pantomine m'appelait sa fille. Le commissaire et les constables ne comprenaient point.

Ce fut alors que mon père ouvrit la bouche pour la première et la dernière fois durant toute cette scène.

— Ne voyez-vous pas que cette enfant est sa fille ! prononça-t-il en haussant les épaules.

— Merci, monsieur Spencer, dit Robert Plound, allons-nous-en !

On nous fit sortir les premiers, Roboam et moi, milord, puis, mon père, placé entre les deux policemen, passa pour la dernière fois le seuil de son cabinet secret. Le commissaire appliqua sur la serrure une bande de parchemin qu'il scella. Nous descendîmes l'escalier et nous arrivâmes dans cette pièce que mon père appelait son boudoir.

— Vous étiez bien logé, monsieur Spencer, dit Robert Plound ; mais à qui diable iront tous ces beaux meubles quand vous aurez été pendu ?

La nuit était tombée lorsque Susannah arriva à cette partie de son récit. Elle parlait depuis bien longtemps et fut obligée de s'arrêter.

La chambre n'était point parfaitement obscure, parce que l'éclairage du dehors frappait la surface blanche du plafond et envoyait aux objets de vagues et incertains reflets. Habitués déjà à ces lueurs douteuses, Brian et Susannah se voyaient. La belle fille, pâlie par la lassitude avait sur ses traits une langueur qui la rendait plus charmante. Brian la regardait avec ravissement. Il repassait dans sa mémoire les traverses de cette vie si cruellement éprouvée ; il cherchait en lui-même de quoi compenser tant de douleurs et faisait à Susannah, dans son rêve, un féerique avenir.

Le bruit empêche de dormir, le mouvement aussi ; mais lorsqu'on s'est endormi par le mouvement, l'immobilité réveille : ceci ne sera nié par aucun voyageur. De même, quand on a pris sommeil par le bruit, le silence secoue l'engourdissement.

Madame la duchesse de Gèvres s'éveilla en sursaut. Il faisait nuit, nuit noire. Elle s'était endormie en plein jour : les deux amants, à cette heure, étaient en présence. Y étaient-ils encore ? Et qu'avaient-ils pu se dire ?

— Sotte que je suis ! murmura la petite femme avec

un véritable regret; j'ai dormi plus de deux heures! Pendant ce temps ma chère nièce a pu lui dire tout à son aise ce qu'il ne devait point connaître. Ah! si ce coquin de Tyrrel pouvait savoir cela!

Comme elle prononçait ces mots, une main saisit son bras dans l'ombre et le serra fortement.

— Vous étiez là, milord! dit-elle.

— Le coquin de Tyrrel était là, madame la duchesse, comme vous voyez, répondit l'aveugle.

— Je vous jure...

— Taisez-vous! Vous avez bien fait de dormir, Maudlin, si vous aviez veillé, vous eussiez entendu des choses que vous auriez comprises peut-être, et alors, il aurait fallu vous réduire au silence.

D'ordinaire, l'aveugle Tyrrel était fort loin de se montrer aussi communicatif. La petite Française trouva aussi qu'il y avait dans ses paroles un ton de gaîté mêlée d'amertume qu'elle n'y avait jamais remarqué.

— Oui, reprit-il avec une sorte d'enjouement sarcastique; madame la princesse a parlé, Maudlin, beaucoup parlé. Et il a été question souvent d'un homme que j'ai connu assez particulièrement autrefois. Entre cet homme et moi, on a établi une comparaison qui pourrait avoir, sur ma parole, des suites très-fâcheuses, si on ne se hâtait d'y mettre ordre. Qu'ont-ils dit avant que vous dormiez, Maudlin?

La petite femme recueillit ses souvenirs et raconta l'équipée romanesque de Brian dans les jardins royaux du château de Kew. Tyrrel se frotta les mains.

— Ah! c'est lui! s'écria-t-il; c'est ce maître fou qui a fait cet exploit! mais on ne parle que de cela dans la ville, pardieu! Ah! ah! voilà par exemple un heureux hasard, et cette bonne nouvelle vous absout complétement, Maudlin.

La chambre où se tenaient Susannah et Lancester s'était illuminée dans l'intervalle. Un valet venait d'y apporter des bougies.

— Mais écoutez, reprit Tyrrel, voilà madame la prin-

cesse qui va recommencer, et la fin de son histoire vous intéressera sans danger pour moi. Il s'agit d'une exécution capitale. Vous savez, la pendaison du juif Spencer? J'y étais, Maudlin, mais placé de telle sorte que je ne jouissais pas du tout du spectacle... et je serai bien aise d'apprendre quelle figure fit le juif en cette circonstance.

Tyrrel prononça ces mots avec un ton de cynique fanfaronnade, mais il y avait une secrète horreur sous sa jactance, et la petite Française, à la faible lueur des bougies, passant à travers les trous du verre rendu opaque, crut voir des gouttelettes de sueur briller sur la blafarde pâleur du front de l'aveugle.

XXI

OLD-COURT

Une chose étonnait grandement madame la duchesse de Gêvres. C'était la facilité avec laquelle l'aveugle, si sévère d'habitude, lui pardonnait aujourd'hui sa négligence.

— Et ne pensez-vous point, milord, demanda-t-elle avec curiosité, qu'il vaudrait mieux clore cet entretien?

— Non, Maudlin, non. Il est des choses qu'elle ne voudrait point dire à d'autres qu'à son amant et qu'il m'importe... qu'il nous importe de connaître.

Dès qu'il se tut, la voix de la belle fille arriva, distincte, dans le cabinet noir.

— Il me reste bien peu de choses à vous apprendre,

milord, disait-elle. Roboam loua un petit logement dans Faringdon-Street, non loin de la prison de Newgate où mon père fut transféré au bout de deux jours. Il avait emporté avec lui beaucoup d'or en quittant la maison de Goodman's-Fields; mais nous vivions pauvrement, parce que cet or fut employé en grande partie par Roboam à soulager la captivité de mon père. Le pauvre muet avait été poussé à bout, et nul de ceux qui savaient la barbare tyrannie dont le poids l'écrasait naguère n'aurait eu le droit de blâmer sa vengeance. Néanmoins, il se repentait amèrement.

Ismaïl seul aurait pu dire quel singulier pacte existait entre lui et le muet. Il est certain que Roboam l'aimait. Mais il n'était pas en son pouvoir de défaire ce qui était fait.

Un matin, nous vîmes venir des gens de justice qui nous emmenèrent, Roboam et moi, dans Old-Bailey. On nous fit baiser un livre que je n'avais jamais vu dans la maison de Goodman's-Fields, — la Bible, — et l'on nous dit de jurer, après qu'un greffier eut récité la formule d'un serment.

Le greffier nous interrogea. Roboam répondit négativement, par signes, à toutes les demandes qui lui furent faites. Moi, au contraire, je ne déguisai en rien la vérité. Ainsi ce fut moi, milord, qui achevai l'œuvre de Roboam.

Le grand jury s'assembla un mardi dans la salle basse d'Old-Bailey, pour décider préalablement la question de savoir s'il y avait lieu oui ou non de poursuivre l'accusation intentée contre mon père. La délibération ne fut pas longue et un verdict unanime renvoya mon père devant Old-Court. J'étais présente lors de la délibération du grand jury; mais, comme je sortais, protégée par Roboam, j'entendis une voix à mon oreille qui me disait :

— Comment vous portez-vous, Susannah?

Je me retournai. C'était Ismaïl. Son visage était bien pâle; mais ses yeux fatigués gardaient leur expression d'amère et inflexible ironie.

— Oh ! monsieur ! m'écriai-je.

— Chut, Suky ! dit rapidement mon père, Roboam doit se repentir de ce qu'il a fait, n'est-ce pas, et c'est lui qui m'envoie des secours?

— C'est lui, monsieur.

— Pauvre fou ! murmura-t-il.

Et il poussa du coude Roboam qui ne l'avait point aperçu encore. Je crus que Roboam allait se prosterner devant lui. Mon père l'arrêta d'un regard et lui dit tout bas :

— Fais que le docteur Moor vienne me voir dans ma prison, et recommande-lui de m'apporter un poignard.

Roboam m'entraîna rapidement. Je crois que la demeure de ce docteur Moor est dans cette rue même et bien près d'ici, car la première fois que je suis entrée dans cette maison il m'a semblé en reconnaître les alentours.

— Eh bien! demandai-je à Roboam lorsqu'il redescendit, le docteur ira-t-il à la prison de mon père ?

Il me fit signe que monsieur Moore s'habillait pour partir.

Le jour du procès définitif arriva. Dès le matin, Roboam et moi nous prîmes le chemin d'Old-Bailey. Nous traversâmes d'abord le vestibule, où se pressait une foule compacte de sollicitors, d'attorneys, de témoins et de bas officiers de la justice. Puis nous montâmes un escalier tournant, en bois, raide comme une échelle, qui nous conduisit directement dans Old-Court. Il y avait un juge, un assesseur, un greffier, et à droite du juge, sur un siége séparé par un large intervalle, un épais alderman qui dormait.

On me plaça vis-à-vis du banc des juges qui s'appuyait à la muraille, tapissée, en cet endroit, d'une étoffe couleur de feu. Au milieu de ce banc, sous un dais de forme carrée, s'asseyait le magistrat principal, derrière lequel, fixée à la rouge tenture, pendait une épée nue. A droite

des magistrats et au-delà de l'alderman endormi, une douzaine de gentlemen causaient gaîment de leurs affaires. C'étaient les jurés. A gauche, étaient les avocats. Ce fut derrière leur banc que s'ouvrit la porte qui donna passage à mon père. Derrière moi se tenait le public, et parmi le public je reconnus avec étonnement, cachés sous des costumes vulgaires, la plupart des nobles habitués de Golden-Club.

On me fit asseoir sur une sellette, relever mon voile et baiser une Bible. Puis le juge, l'attorney du roi et les avocats me pressèrent à l'envi et tour à tour de questions insidieusement posées. Je répondis encore suivant la vérité, et Roboam ne fut interrogé que par manière d'acquit. J'en avais dit assez pour faire condamner mon père. Quand j'eus finis, avant de baisser mon voile, je tournai instinctivement les yeux vers lui. Il me fit un signe de tête amical, qu'il accompagna d'un sourire. Sa figure exprimait le calme le plus complet.

L'accusateur public se leva et fit signe à un valet de justice qui retira un tapis de serge, dont les vastes plis recouvraient une table encombrée d'objets divers. C'étaient tous les outils du laboratoire de Roboam, la toilette, les fausses clés, les armes, les poinçons, burins, matrices, etc. L'accusateur demanda à Ismaïl s'il reconnaissait ces objets.

— Je les reconnais, monsieur, répondit mon père en passant négligemment un petit peigne d'écaille parmi les flots soyeux de sa longue barbe noire; ce sont, je vous prie de le croire, d'excellents instruments, qui m'ont coûté fort cher.

Les gentlemen jurés se prirent à rire.

L'huissier frappa de sa masse le plancher en criant d'une voix nasillarde et endormie :

— *Saélen'ce!* (*)

(*) Prononciation anglaise du mot *silence*, qui s'écrit de même dans les deux langues.

Je ne sais pas, milord, quelle était la secrète pensée de mon père, mais il est certain pour moi qu'un mystérieux espoir le soutenait. Peut-être méditait-il un projet d'évasion; peut-être comptait-il sur l'intervention des hommes puissants qui avaient si longtemps fréquenté son enfer.

Mais il comptait encore sur autre chose, car, au pied même de l'échafaud, il garda sa sérénité; et son sourcil ne se fronça même pas pour commettre l'acte abominable qui fut son dernier crime...

Il venait de se faire un ennemi de l'accusateur. Ce magistrat soutint l'accusation avec une passion inouïe. Chaque fois que l'attorney du roi s'arrêtait pour reprendre haleine, Ismaïl hochait la tête en guise d'approbation. L'alderman ronflait, les juges bâillaient, les jurés parlaient opium, coton et tiers consolidé; l'huissier disait périodiquement :

— *Saêlen'ce!*

En terminant, l'avocat de la couronne somma le jury, sur son salut éternel, de déclarer l'accusé coupable, le menaçant, au cas contraire, de toutes les vengeances célestes. Le défenseur de mon père se leva. C'était un jeune homme, frais et rose, dont la perruque blanche (*) semblait un déguisement de carnaval.

— Mon jeune gentleman, lui dit mon père, je pense que vous allez parler pour votre propre satisfaction. Quant à moi, je me priverais volontiers de votre éloquent appui.

— Oh! oh! murmura le jury.

— *Saêlen'ce!* prononça l'huissier qui dormait debout.

Le défenseur ne sourcilla pas. Il fit un signe protecteur à mon père et commença son plaidoyer en affirmant sur l'honneur qu'il allait rendre l'innocence de son client

(*) A Londres, les avocats portent perruque à deux marteaux, de couleur gris-blanc.



plus claire que le jour. Il fit cette annonce avec tant d'assurance, milord, que je me sentis venir un peu de joie au cœur, pensant que mon père allait être sauvé. Mais cet espoir dura peu. Le jeune avocat parla pendant deux heures et ne dit pas un mot qui eût trait au procès. Il raconta les malheurs du peuple d'Israël en Egypte, fit le tableau des septs plaies et passa la mer Rouge avec Moïse. Ensuite, à propos de la contrefaçon des effets, il établit laborieusement que la gravure et la calligraphie sont des arts recommandables.

Quand il eut terminé sa plaidoirie, un murmure flatteur circula dans l'auditoire. C'était un début, On le déclara fort brillant. Et la famille du jeune *pleading counsellor,* assemblée pour fêter ses premières armes, applaudit en versant des larmes de joie.

Le magistrat qui siégeait sous l'épée de justice demanda à mon père s'il ne voulait rien ajouter. Mon père ne répondit que par un salut cavalier. Les jurés quittèrent leurs places, se groupèrent et commencèrent une active conversation. Au bout de dix minutes, l'un d'eux pirouetta sur ses talons et regagna son siége. Presque aussitôt après, un autre l'imita, puis un autre encore, de sorte que bientôt tous les jurés eurent repris leurs places, croisé leurs jambes et fiché leurs regards ennuyés au plafond.

Le chef du jury seul était resté debout. Sur la demande du président, il prononça le verdict, une main dans la poche de son pantalon et l'autre à son jabot. Mon père était coupable à l'unanimité.

Alors ce furent de nouveaux débats. L'attorney du roi et le défenseur ouvrirent de gros livres et se jetèrent à la face des citations latines, après quoi on réveilla l'alderman, qui se frotta les yeux, et les juges délibérèrent à leur tour. Au moment où ils rendaient leur sentence, qui prononçait la peine de mort contre mon père, le bruit joyeux des félicitations adressées au jeune avocat devint si scandaleux que l'huissier fut obligé de jeter par la salle son monotone : — *Saêlen'ce !*

Mon père écouta l'arrêt sans manifester la moindre émotion. Roboam, au contraire, poussa un cri sourd et se frappa la poitrine avec désespoir. Mon père lui adressa un regard de pitié.

— Pauvre fou! dit-il encore.

Deux jours après, je reçus une lettre par un exprès inconnu. Voici ce qu'elle contenait :

« Une fois, je vous ai promis de vous faire voir ce que c'est qu'être pendu : venez jeudi dans Old-Bailey, ma fille, avant le lever du soleil, je vous tiendrai ma promesse.

« Que Roboam ne manque pas d'y venir, et qu'il épie mes moindres mouvements. J'aurai besoin de lui. »

XXII

THE LAUNCH INTO ETERNITY

La belle fille poursuivit :

— Je lus à Roboam ce qui le concernait. Un éclair de joie passa sur le front du pauvre muet.

A onze heures de nuit, le mercredi, veille du jour fixé par la lettre de mon père, Roboam se précipita dans ma chambre, et me fit entendre qu'il était temps de partir. Je m'habillai. Nous sortîmes.

Au moment où nous apercevions les noires murailles de Newgate, les douze coups de minuit sonnèrent dans Skinner-Street, au beffroi du Saint-Sépulcre.

Aucun mouvement ne se faisait dans cette rue large et d'apparence si lugubre qu'on nomme Old-Bailey. On en-

tendait seulement comme un murmure de gaies conversations dans l'air, tout le long des maisons qui font face à la prison, et aussi dans les premiers bâtiments de New-gate-Street, ayant vue sur Old-Bailey. Je levai les yeux pour voir d'où partait ce joyeux murmure qui contrastait si cruellement avec le lieu et la scène annoncée. Je n'aperçus rien d'abord; mais bientôt mes regards, aguerris par l'obscurité, distinguèrent à toutes les fenêtres de toutes les maisons des gentlemen et des ladies; des femmes du peuple étaient dans les greniers, et quelques enfants se cramponnaient aux saillies des boutiques. Tous ces gens attendaient.

Roboam et moi, nous nous assîmes sur un soliveau couché au milieu de la rue, vis-à-vis de la porte de la Dette. Vers minuit et demi, une escouade d'ouvriers, conduite par des hommes de police, et suivie de trois ou quatre charrettes, tourna l'angle de Ludgate-Hill pour entrer dans Old-Bailey. Cette espèce de caravane s'arrêta juste en face de la porte de la Dette. On nous repoussa, Roboam et moi. Le soliveau sur lequel nous venions de nous asseoir était le maître poteau de la potence. Les ouvriers s'occupèrent aussitôt à décharger les charrettes, qui contenaient des poutres, des planches et des pieux. On entendit bientôt retentir dans toutes les directions le bruit éclatant du marteau. Les uns dressaient le plancher mobile de l'échafaud, les autres fichaient les pieux en terre et les reliaient par des madriers, pour former les barrières destinées à contenir la foule.

Ismaïl devait entendre le bruit de ces préparatifs. Couché sur la natte de jonc posée sur le sol nu qui sert de lit aux condamnés à mort, il pouvait compter une à une les planches qui, clouées, allaient former la plate-forme de son échafaud.

Les heures de la nuit passèrent, et les premières lueurs du jour, d'un sombre jour d'hiver, vinrent éclairer la scène.

Ce que j'aperçus d'abord, juste en face de moi, ce fut une masse noire de forme carrée, au-dessus de laquelle

se dressait le bras menaçant du gibet; c'était l'échafaud auquel les ouvriers avaient mis la dernière main et que recouvrait entièrement une draperie noire. Les ouvriers disparurent; l'espace entre nous et l'échafaud demeura vide jusqu'à ce qu'une escouade d'hommes de police, armés de leurs baguettes, vînt l'occuper aux environs de sept heures.

A droite et à gauche, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, une foule immence ondulait, s'agitait, trépignait, transie par le glacial brouillard du matin. A mesure que s'éclairaient les mille visages de cette formidable cohue, on y voyait un sentiment commun, l'impatience, l'impatience cynique, brutale.

Les douces voix s'étaient tues aux fenêtres qui s'ouvraient au-desssus de nous. Ici le respect humain remplaçait la pudeur. On avait honte en face de cette foule animée d'odieux instincts; on avait honte de se montrer à elle et d'attendre comme elle. Quand je levai les yeux par hasard pour voir ceux dont j'avais entendu, pendant toute la nuit, les propos frivoles ou joyeux, je n'aperçus pas un visage de femme à découvert. C'étaient d'élégants chapeaux de paille d'Italie d'où tombaient des voiles de dentelles. C'étaient çà et là, pour les plus hardies, des éventails relevés. Les gentlemen avaient remonté les cols de leurs redingotes ou se cachaient derrière leurs binocles.

Sept heures et demie étaient sonnées depuis quelques minutes. Le moment approchait. Un profond silence se fit dans la foule. La cohue fut prise de cette anxiété qui précède tout spectacle attendu, anxiété qui ressemble à du recueillement et qui n'est que le paroxisme de l'impatience. On se taisait dans la rue; on se taisait sur les toits, où pullulait, pressée, une autre foule presque aussi nombreuse que celle de la rue.

A huit heures moins un quart, un carillon lent et lugubre tomba du clocher du Saint-Sépulcre. En même temps, deux hommes vêtus de noir montèrent les degrés de l'échafaud et déposèrent sur l'estrade une longue

boîte de sapin. La cloche sonnait le glas funèbre de mon père, et cette boîte, apportée par les hommes vêtus de noir, était le cercueil de mon père.

Il courut un frémissement dans la foule.

— Enfin! enfin! disait-on.

Je pensai alors, et je l'ai pensé longtemps, que le mal seul habite au cœur de l'homme. Et il m'a fallu entendre votre noble parole, Brian, et celle de ma chère Ophélie, pour voir autre chose ici bas que l'enfer.

Le glas sonnait depuis dix minutes environ lorsque s'ouvrit la porte de la Dette. De cette porte à la plate-forme de l'échafaud, on avait jeté une sorte de pont-levis incliné. Tout le monde se dressa sur la pointe des pieds. Aux fenêtres, toutes les têtes se penchèrent. Tous les regards s'élancèrent, ardemment curieux, au-delà de cette porte qui venait de s'ouvrir.

Le premier personnage qui parut fut un ministre, portant une bible à la main. Ce ministre était l'*ordinaire* (*) de Newgate, qui franchit la plate-forme sans se retourner. Après lui venait Ismaïl. Mon père était très-pâle, milord, mais aucun trouble ne paraissait sur sa physionomie qui gardait son expression de raillerie amère et sarcastique. Il franchit le pont-levis d'un pas ferme et s'arrêta au milieu de l'estrade.

Ses poignets étaient réunis à l'aide de menottes de fer, et une forte corde, qui liait ensemble ses coudes par derrière, achevait de rendre tout mouvement de ses bras impossible. Sur la saillie de ses coudes ainsi retenus, reposait une corde roulée, dont l'extrémité, terminée en nœud coulant, était passée autour de son cou nu.

— Le voilà! le voilà! disait-on tout autour de nous.

Au-dessus de ma tête j'entendis une voix de femme qui disait :

— Cet homme a de belles épaules.

(*) *The ordinary.* On nomme ainsi l'aumônier protestant de Newgate, chargé d'assister les condamnés à leurs derniers moments.

Mon père s'était arrêté auprès du cercueil ouvert. Il se baissa pour le considérer de plus près. Il courait par la foule comme un vent de fièvre. Milord, je n'exagère point, et l'amertume de mes souvenirs ne se met pas ici à la place de la réalité : c'était du bonheur qu'il y avait dans tous ces yeux brûlants. Old-Bailey était en fête, et nulle autre part dans Londres il n'y a tant d'heureux que devant Newgate, le jour d'une exécution!

Mon père, cependant, après avoir parcouru des yeux la foule qui couvrait le bas d'Old-Bailey du côté de Ludgate-Hill, releva son regard vers les fenêtres où s'encadraient mille têtes avides et sembla chercher quelqu'un. Son œil s'arrêta au coin de Fleet-Lane, et je crus remarquer que son front s'inclinait légèrement en un imperceptible salut. Il reporta aussitôt son regard vers la rue, et nous aperçut enfin en face de lui.

Un éclair de joie sauvage illumina ses traits pâlis à la vue de Roboam, qui étendit ses bras vers lui en pleurant. Mon père me fit, comme toujours, un signe de tête amical et sourit doucement en me regardant.

L'exécuteur dit un mot à voix haute. On apporta une échelle qu'il appuya contre le bras traversier du gibet. Cette échelle, dont il gravit les degrés, lui servit à fixer en haut le bout de corde qui reposait naguère sur les coudes garrottés d'Ismaïl. Cela fait, l'exécuteur redescendit ; on ôta l'échelle. La corde pendait maintenant au cou d'Ismaïl, un geste du bourreau, qui s'était placé auprès du ressort retenant la trappe dans une position horizontale, allait suffire pour le lancer dans l'éternité (*).

A ce moment le soleil, levant son disque voilé par le brouillard derrière Old-Bailey, jeta un rougeâtre reflet aux fenêtres hautes des maisons situées vis-à-vis de Newgate. Ismaïl tressaillit. Il regarda d'abord ce rayon de soleil avec mélancolie, puis, voulant voir sans doute l'as-

(*) *The launch into eternity*. (Le saut de l'éternité.) C'est une locution proverbiale.

tre lui-même pour la dernière fois, il se retourna vivement; mais Newgate dressait derrière lui le sombre écran de ses murailles. Mon père courba la tête. Sa résolution parut sur le point de fléchir.

— *Cheer up !* (courage !) cria en ce moment une voix grave et retentissante qui partait d'une fenêtre, à l'angle de Fleet-Lane.

Tous les yeux se tournèrent de ce côté. Mon père salua légèrement; puis sa tête se releva, hautaine, et, se tournant vers nous, il fit à Roboam un signe d'appel.

L'heure fatale allait sonner dans deux ou trois secondes. Mais il n'en fallut qu'une à Roboam pour franchir d'un seul bond la barrière qui était devant lui, renverser les policemen placés sur son passage et sauter sur la plate-forme aux côtés d'Ismaïl, dont les fers, limés d'avance, cédèrent à un brusque mouvement,

La cohue cria bravo, parce que l'incident promettait d'être dramatique. Les mouchoirs s'agitèrent aux fenêtres, et la voix de Fleet-Lane répéta :

— *Cheer up !*

L'exécuteur, pétrifié, regardait Roboam avec des yeux stupides. Je crois que mon père, en ce moment, aurait pu s'enfuir. La foule éclatait en frénétiques acclamations. Des projectiles de toutes sortes commençaient à tomber sur la police. Il y avait menace d'émeute.

Mais mon père ne tenta point de s'enfuir. Ce n'était pas pour cela qu'il avait appelé Roboam. Au moment où celui-ci saisissait la corde pour lâcher le nœud coulant, Ismaïl, qui avait mis sa main dans son sein, en retira un court poignard, le poignard apporté par le docteur Moore et le plongea furieusement dans la poitrine de Roboam.

Roboam tomba raide mort, entre mon père et le bourreau.

Ismaïl se tourna vers la fenêtre de Fleet-Lane, brandit le poignard sanglant avec triomphe, et cria :

— Merci, milord !

La foule avait poussé un long cri d'horreur.

En ce moment, huit heures sonnèrent au beffroi du Saint-Sépulcre. L'exécuteur pressa du pied le ressort. La trappe bascula, la corde se tendit, la moitié du corps d'Ismaïl disparut dans le trou. Son visage se contracta, puis demeura immobile. La corde tendue se détordait lentement et imprimait à ce corps qui n'était plus qu'un cadavre un mouvement de rotation affreux à voir.

Susannah s'interrompit.

Dans le cabinet noir, la petite Française tremblait. Tyrrel lui-même semblait ému outre mesure, et, en un moment où son corps vacilla, chancelant, comme s'il allait tomber, Maudlin sentit couler du front de l'aveugle sur sa main une goutte de sueur glacée.

— Oui, murmura-t-il, ce fut ainsi! Roboam ne méritait pas le coup de couteau, mais ce diable de docteur Moore... Vous m'écoutez, Maudlin! Ne savez-vous pas qu'on s'empoisonne par les oreilles quelquefois, et que des gens sont morts pour avoir trop entendu!

— Milord!... balbutia la petite Française.

— Silence! N'a-t-elle pas dit que la corde tourna, Maudlin? tourna lentement!

Il passa la main sous sa cravate, comme si le souffle lui eût manqué tout à coup.

— Une corde autour du cou, Maudlin, reprit-il d'une voix rauque, vous figurez-vous le mal que cela peut faire!

Maudlin le regardait étonnée.

— Ma foi, répondit-elle en riant, je n'ai jamais été pendue, milord, et vous?

Tyrrel se leva et redressa sa taille dans toute sa hauteur.

— Moi? prononça-t-il avec égarement; oh! ce devait être hideux de voir ainsi tourner ce cadavre!

Ces paroles étranges contrastaient tellement avec l'impassibilité habituelle de l'aveugle, que la petite Fran-

çaise eut un instant l'idée qu'une folie soudaine venait de le saisir. Mais Tyrrel se rassit paisiblement et dit du ton le plus naturel :

— Sur ma foi, Maudlin, cet Ismaïl Spencer tourna comme un toton. Et chaque fois que j'ai vu pendre, cette pirouette m'a toujours fait un effet d'enfer. Remarquez la pirouette, Maudlin, à la prochaine occasion.

— Milord, reprit Susannah, le soleil était au-dessus de Saint-Paul. La funèbre décoration avait complétement disparu; la foule s'était écoulée. Je m'éveillai parce qu'un policeman me secouait rudement. Il me sembla que j'avais fait un rêve extravagant. Mon père! Roboam! J'étais seule au monde, seule!

Je passai deux jours enfermée dans ma chambre. Au bout de ce temps, je résolus de vous chercher, afin de vous dire que je vous aimais. Je vous ai cherché pendant six mois, milord; vous vous cachiez parce que ceux qui vous avaient prêté de l'argent voulaient vous mettre en prison.

— C'est vrai, murmura Brian, c'est vrai! La main mystérieuse qui emplit ma bourse ne s'était pas mise encore entre moi et mes créanciers.

Tyrrel se prit à rire.

— Avez-vous entendu parler, Maudlin, demanda-t-il, de ces hardis coquins qui font pacte avec le diable?

— Pourquoi cette question, milord?

— C'est ce beau seigneur qui me fait penser à cette vieille histoire. La main mystérieuse dont il parle est quelque chose comme le diable, et vous savez que le diable finit toujours par tordre le cou à ses clients tôt ou tard...

— Vous demeuriez dans Clifford-Street, Brian, disait pendant cela Susannah. Durant six mois, je vins tous les jours dans Clifford-Street. Jamais je ne vous rencontrai. Un soir, au moment où je rentrais dans ma chambre, on me demanda le prix de mon loyer. Je n'avais plus rien. On me chassa.

Pour la première fois, je me demandai où j'irais chercher un asile. Le lendemain, j'eus faim, le surlendemain... Oh! milord, au milieu de ses misères se place ici pour moi un angélique souvenir. Le soir de ce deuxième jour, je marchais, épuisée, sur le trottoir de Cheapside. Au moment où je chancelais, n'apercevant plus autour de moi qu'un tourbillon lumineux et confus, une main me saisit par le bras et me soutint.

— Qu'a cette pauvre fille? demanda au même instant une douce voix.

La surprise me rendit la faculté de voir. J'aperçus autour de moi deux jeunes misses qui donnaient le bras à un gentleman un peu plus âgé qu'elles. Les suaves visages de ces deux charmantes filles sont encore devant mes yeux au moment où je vous parle, milord. Que de bonté dans leurs regards! que de tendre compassion dans leur sourire!

— Cette pauvre fille se meurt de faim! dit le gentleman après m'avoir attentivement examinée.

— De faim! répétèrent en tressaillant les deux enfants.

L'aînée me passa aussitôt ses bras autour de la taille; je vis des larmes dans les yeux de la plus jeune.

— Oh! Stephen, s'écria cette dernière! il faut l'emmener chez votre mère.

— L'emmener tout de suite, ajouta l'aînée qui m'entraînait déjà.

Celui qu'elles appelaient Stephen les arrêta et continua de m'examiner froidement. Il y avait de la bonté dans ses traits, mais une bonté prudente, réfléchie, qui faisait contraste avec sa jeunesse.

— Cela ne se peut pas, Clary, dit-il enfin; n'insistez pas Anna. Nous ne pouvons emmener cette dame dans la maison de ma mère.

Il tira de sa poche une bourse et me mit dans la main deux pièces d'or.

— Ce n'est pas assez! s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles. Tenez! tenez, mademoiselle!

Leurs bourses glissèrent en même temps dans la poche de ma robe.

Je baisai la main de la plus petite et l'aînée me dit :

— Notre maison est là, dans Cornhill.

Le numéro m'échappa.

Je n'ai jamais revu ces deux anges, milord. Plus tard, je cherchai leur maison dans Cornhill et je ne la sus point trouver. Mais leurs doux noms et leurs charmants visages sont dans mon cœur, et je prie Dieu de me mettre à même un jour de leur rendre tout le bien qu'elles m'ont fait.

J'achetai du pain. Pendant que je mangeais, appuyée contre la grille de Saint-Paul, un mandiant s'approcha de moi. Il ressemblait à ce hideux Bob, l'ami de Tempérance. Je lui donnai la moitié de mon pain. Il me vola l'argent du gentleman Stephen et des deux jeunes filles. Ce fut alors que l'idée d'une mort volontaire s'empara pour la première fois de mon esprit. Je savais maintenant ce qu'on souffre avant de mourir de faim, et la peur me poussait au suicide. Je m'acheminai vers la Tamise.

Sur ma route, dans une petite rue nommée Water-Street, je m'arrêtai, fatiguée, et je m'assis sur les marches d'un public-house. La maîtresse de ce public-house m'aperçut et sortit pour me chasser ; mais elle avait besoin d'une servante ; elle me trouva belle et les belles servantes sont chose précieuse dans une maison comme *les Armes de la Couronne*...

Ici Susannah raconta sa vie durant trois mois passés aux *Armes de la Couronne;* les grossiers travaux auxquels on l'avait condamnée, les privautés des habitués du parloir, les brutales insultes des buveurs du *tap*, la tyrannie acariâtre de mistress Burnett elle-même, qui, pour le pain qu'elle lui donnait, croyait avoir le droit de la traiter en esclave. Elle arriva ensuite à cette soirée du dimanche où mistress Burnett, exaspérée, la frappa au visage.

— Je repris mon chemin vers la Tamise, Brian, conti-

nua-t-elle, et ce fut au moment où j'allais commettre un crime que je rencontrai l'aveugle Tyrrel.

— Ah! ah! murmura la petite Française, qui redoubla d'atention.

Tyrrel garda le silence.

— En ce temps-là, milord, reprit la jeune fille, je ne remarquais rien; il y avait comme un voile sur ma vue; néanmoins, la figure de cet aveugle, qui venait parfois au public-house, m'avait légèrement frappée. Il me semblait de temps à autre que ses yeux, privés de lumière se fixaient sur moi de préférence à tout autre objet. Mais ce soir-là, au bord de la Tamise, j'éprouvai une hallucination terrible. Pendant que ce Tyrrel me retenait par le bras, la lueur d'une bougie allumée dans une maison voisine passa rapidement sur son visage, et je crus avoir vu...

La belle fille hésita.

— Achevez, madame, dit Lancester avec curiosité.

La petite Française pencha la tête en avant pour mieux entendre, mais en ce moment les deux mains de l'aveugle se collèrent sur ses oreilles et la rendirent sourde.

— Je crus avoir vu le spectre de mon père, milord! dit Susannah en frémissant.

Brian fit un mouvement de surprise.

— C'est étrange, murmura-t-il, étrange! Oh! il y a là-dessous quelque ténébreux mystère. Je le pénétrerai?

Tyrrel retira ses mains, rendant ainsi l'usage de l'ouïe à madame la duchesse de Gèvres.

Susannah, poursuivant son récit, raconta son arrivée dans Wimpole-Street, le luxe dont on l'avait tout à coup entourée et les menaces qui lui avaient été faites. Elle parla de la scène jouée au chevet de Perceval et prononça même le fameux mot d'ordre : *Gentleman of the night*. Quand elle eut fini, elle se tourna vers Lancester et fixa sur lui ses grands yeux noirs, dont les paupières se baissèrent bientôt, tandis qu'elle disait doucement :

— Vous savez tout maintenant, milord ; c'est à vous de me dire si je suis digne encore de vous aimer.

Brian mit passionnément ses lèvres sur la main de Susannah.

— Madame, dit-il en fléchissant le genou, voulez-vous porter le nom de Lancester ?

— Si je le veux, milord, balbutia Susannah ; si je veux être votre femme !

Elle se pencha ravie et ne trouvant point de paroles pour exprimer sa joie.

— Venez, s'écria Brian, ne restez pas un instant de plus sous ce toit impur. Madame la comtesse de Derby est votre amie ; sa maison vous sera un asile convenable jusqu'au jour qui me donnera le droit de vous protéger moi-même. Venez !

Susannah se leva, radieuse. Ils se dirigèrent vers la porte. Mais, au moment où Lancester mettait la main sur le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit d'elle-même et Tyrrel l'aveugle parut sur le seuil. Derrière lui étaient quatre hommes vigoureux et d'apparence déterminée.

— Vous êtes entré seul dans cette maison, monsieur de Lancester, dit l'aveugle ; vous en sortirez seul !

Susannah, effrayée, se pendait au bras de Brian. Celui-ci se dégagea. Un instant, la pensée d'une lutte sembla lui traverser l'esprit. Son œil lança un éclair, et il parut choisir parmi ses adversaires celui qu'il terrasserait le premier. Mais il se ravisa et répondit en contenant sa voix :

— Soit, sir Edmund, je sortirai seul. A bientôt, madame, ajouta-t-il en se penchant rapidement à l'oreille de Susannah ; vous ne m'attendrez pas longtemps, je vous jure !

Il passa vivement devant Tyrrel et ses acolytes, descendit l'escalier et s'élança au dehors. Il fut absent une demi-heure. Quand il revint, un officier de police et son escouade l'accompagnaient.

L'officier frappa, au nom du roi.

— Que Dieu bénisse Sa Très-Gracieuse Majesté, répondit une voix railleuse par l'une des fenêtres du premier étage.

La fenêtre se referma. Au bout d'une minute la porte s'ouvrit. La police fit aussitôt irruption dans la maison. Personne ne se présenta pour résister à ses investigations. On fouilla le bâtiment des caves aux combles. Pas un valet, pas un maître. Le nº 9 de Wimpole-Street était une maison abandonnée.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES GENTILSHOMMES DE LA NUIT

DEUXIÈME PARTIE

LA FILLE DU PENDU

St-Amand. — Imp. de Destenay.



